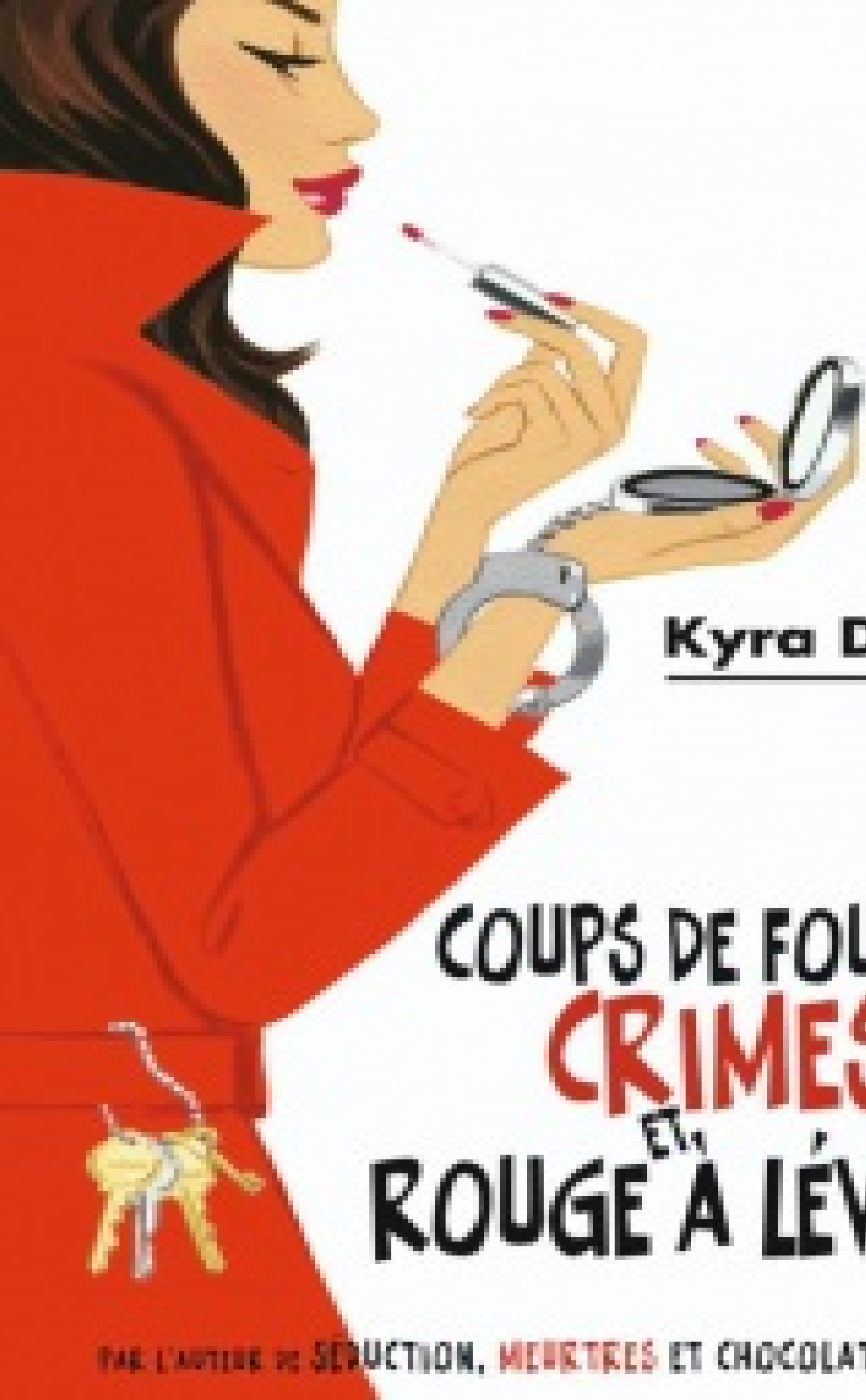




**RED
DRESS
I N K.**



Kyra Davis

COUPS DE Foudre,
CRIMES
ET
ROUGE À LÈVRES

PAR L'AUTRE DE SÉDUCTION, **MEETRES** ET CHOCOLAT NOIR

KYRA DAVIS

COUPS DE FOUDRE,
CRIMES
ET,
ROUGE À LÈVRES



RED
DRESS
I N K®

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[DANS LA MÊME COLLECTION](#)

© 2009, Kyra Davis. © 2010, Traduction française : Harlequin
S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16

63 63

978-2-280-81805-6

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION RED DRESS INK
Sexe, Meurtres et Cappuccino (n° 36)
Crimes, passion et talons aiguilles (n° 48)
Séduction, meurtres et chocolat noir (n° 62)
Rupture et conséquences (n° 68)

HARLE(LUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise

sous le titre :

LUST, LOATHING AND A LITTLE LIP GLOSS

Traduction française de

F. M. J. WRIGHT

Prologue

Je n'ai pas toujours cru aux fantômes. Mon scepticisme était fondé sur mes convictions religieuses et philosophiques. Je pensais que nous ne pouvions compter que sur trois choses pour rendre ce monde supportable : de bons amis, une famille aimante (même lorsqu'elle est aussi dingue que la mienne) et des substances qui modifient vos humeurs, comme la caféine et la vodka. Je croyais également que Dieu était bon. Alors pourquoi voulez-vous qu'un Dieu de bonté force les âmes des morts à errer en ce bas monde sans pouvoir parler à leurs amis, sans être réconfortées par leur famille ni déguster des espressotinis ?

Mais aujourd'hui tout cela ne me paraît pas très convaincant, et je commence à me poser des questions. Et si les âmes des morts n'avaient pas besoin d'échanges avec leurs proches ? Et si les fantômes avaient accès à de meilleurs médicaments qui ne débouchent pas sur l'insomnie ou la gueule de bois ? Sans compter que les fantômes n'ont pas de soucis de remboursement d'emprunts. Il se pourrait bien que le ciel soit un logement gratuit de première qualité.

Puis je me dis que les bons sont promis à un avenir céleste, et que seuls les méchants deviennent des fantômes. Est-il possible que seules les âmes malveillantes soient condamnées à une éternité de solitude ?

Si c'est vrai, je suis mal partie. Car je soupçonne la maison que je viens d'acheter d'être hantée. Voilà ce qui arrive quand on pactise avec le diable, alias Scott Colvin, mon ex-mari. C'est lui l'agent immobilier qui m'a vendu ma somptueuse résidence victorienne de San Francisco.

Mais que cette maison soit hantée ou pas, je ne partirai pas. J'adore cet endroit, avec ses parquets de chêne, ses moulures et, surtout, ses deux places de parking. C'est ma maison, à présent. Et j'ai bien l'intention de me battre pour la conserver.

Malheureusement, je crois que c'est exactement ce qui m'attend.

Il y a des hommes qui valent la peine qu'on meure pour eux et d'autres qui feraient mieux de disparaître.

Le Côté léger de la mort

Lorsque notre mariage s'est terminé, il y a dix ans, je me suis imaginé que c'était bel et bien fini. Que jamais je ne reverrais Scott Colvin. Je ne m'attendais pas du tout à le rencontrer à la journée portes ouvertes du quartier de Marina, pour visiter une maison d'une valeur d'un million quatre cent mille dollars, entièrement à retaper. Et pourtant il est là, planté au beau milieu du salon. Impossible de me concentrer sur les taches d'humidité du plafond ou les installations électriques défectueuses. Il est légèrement penché de côté, de sorte que je ne peux le voir que partiellement, et de profil. Mais je n'ai aucun doute sur son identité. C'est bien Scott, et le seul fait de le revoir fait naître en moi un flot d'émotions contradictoires. L'espoir, entre autres. L'espoir que quelqu'un ait versé en douce un quelconque acide dans mon frappuccino, et que l'être qui ressemble à Scott ne soit rien de plus qu'une maudite hallucination.

Il m'est déjà arrivé de prendre des hallucinogènes. Une seule fois. C'était pendant ma première année de fac. Peut-être que si j'avais refusé de laisser un champignon hallucinogène pulvériser mes neurones, j'aurais eu la présence d'esprit de ne pas me marier à dix-neuf ans! Heureusement pour moi, mes neurones se sont remis à fonctionner pour mon vingt et unième anniversaire, et j'ai fêté leur guérison en demandant le divorce.

Mais, cette fois, je suis certaine qu'il ne s'agit pas d'une hallucination. Le frappuccino que je tiens à la main est tout ce qu'il y a de plus vrai, et l'odeur de moisi des fenêtres aussi ! Scott a tout d'un agent immobilier bien réel qui tente de convaincre un vrai couple de Japonais entre deux âges que cette maison n'est pas contaminée par l'amiante. Sous l'emprise de la drogue, les gens voient des diamants dans le ciel et des cavaliers fantômes par temps d'orage. Ils ne voient jamais des agents immobiliers en chair et en os, ni des maisons à cinq pièces hors de prix qui auraient bien besoin d'un nouveau parquet... Tout me porte donc à croire que ce que j'entends, ce que je vois et ce que je sens est atrocement vrai.

La bonne nouvelle, c'est qu'il ne m'a pas encore vue. Je tourne le dos et tente de soulever en douceur mes talons à semelles compensées pour quitter la pièce sur la pointe des pieds.

— Serait-ce un effet d'optique, ou la merveilleuse et talentueuse Sophie Katz ?

Zut de zut !

Je fais demi-tour, et je me retrouve confrontée au sourire taquin de Scott.

— Mais non, je ne me trompe pas, c'est bien toi ! De toutes les journées portes ouvertes du monde, il fallait que tu tombes sur la mienne !

Le couple de Japonais est en train de gravir les marches d'escalier grinçantes qui mènent à l'étage supérieur.

Je balaie la maison d'un geste, un rien ronchon.

— C'est toi l'agent chargé de vendre ce tas de ruines ?

— Apparemment, tu n'as pas lu l'annonce que j'ai fait paraître dans le journal.

Il me tend un prospectus vantant les rares qualités qui restent à cette mesure.

— Et sache que ce n'est pas un tas de ruines, comme tu dis. C'est une occasion à saisir.

Je retiens un sourire.

— Garde ton boniment pour le couple de Japonais. Moi, je pars !

Je me retourne une nouvelle fois pour partir, mais Scott me rejoint en deux foulées et se plante devant moi. J'ai juste le temps de m'arrêter pour éviter de m'écraser sur sa poitrine.

— Sophie, voilà dix ans que nous ne nous sommes pas vus. Ne me dis pas que tu es encore en colère contre moi...

— Je crois bien que si.

— Mais non. C'est juste une idée que tu te fais.

Les yeux noisette de Scott ont une lueur malicieuse. C'est fréquent chez lui... sauf lorsqu'il est défoncé, auquel cas la couleur vire au rouge.

— Tu es toujours folle de colère contre le Scott que tu as connu, le gamin que tu as épousé. Mais nous sommes des adultes, à présent, et nous sommes suffisamment mûrs pour comprendre la valeur du pardon. N'oublie pas, les rancœurs ont toujours un effet plus néfaste sur la vie de ceux qui les véhiculent que sur la vie de ceux qui en sont l'objet.

— Waouh, quelle profondeur de pensée, Scott ! Laisse-moi réfléchir deux secondes... Pendant tout ce temps où je t'en ai voulu, je suis devenue auteure de best-sellers publiés dans le monde entier. J'ai des amis merveilleux, ma famille est en bonne santé et plutôt heureuse. J'ai un chat fantastique et un petit ami que j'adore. J'aurais donc tendance à dire que cette rancune marche plutôt bien pour moi. Je crois que je vais continuer à t'en vouloir !

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je t'ai appelée ?

Après dix ans de silence radio, Scott s'est mis à m'appeler à quelques semaines d'intervalle, il y a environ cinq mois. Il a laissé des messages sur mon répondeur. Alors bien sûr que je voudrais savoir ! Mais je ne vais pas lui donner la satisfaction d'avouer ma curiosité.

Je hausse les épaules.

— Et toi, tu n'as pas envie de savoir pourquoi je ne t'ai pas rappelé ?

Il éclate de rire. Ma rogne l'amuse.

— La réponse à ta question me paraît beaucoup plus évidente que la réponse à la mienne.

J'hésite un instant, et j'étudie l'expression du visage de ce nouveau Scott, « Scott l'adulte ». A part un début de pattes-d'oie, il n'a pas changé. Toujours ces cheveux blonds et bouclés un peu décoiffés, et bien sûr cette fossette à la joue gauche et ce teint hâlé qui me porte à croire qu'il a passé son temps à surfer au large de China Beach. Il fut un temps où je croyais que son physique de blondinet était le complément parfait de mon physique de brune un peu « exotique ». Mon père était noir, et ma mère a le teint clair que l'on retrouve chez tous ses ancêtres juifs d'Europe de l'Est. Les gens ont toujours un peu de mal à s'y retrouver dans mes origines, mais ça les fascine. En

général, ils ignorent « ce que » je suis vraiment, mais ils estiment que mon existence est un signe d'espoir pour les relations multiraciales dans le monde. L'attention qu'on me porte aujourd'hui n'est rien comparée à celle dont je bénéficiais quand j'étais avec Scott. Nous étions une pub ambulante pour Benetton! Bien sûr, j'attire toujours les regards lorsque je sors avec mon petit ami du moment, Anatoly Darinsky, un mec au teint clair d'origine russe. Mais nos différences sont beaucoup moins évidentes car Anatoly a les cheveux noirs et les yeux bruns.

Petit à petit, Scott se rapproche de moi.

— J'ai acheté ton dernier livre, *Le Côté léger de la mort*. C'est bien. J'ai aussi lu les articles sur toi dans les journaux. On dirait que tu es devenue détective amateur. Si j'en crois le *Chronicle*, tu as arrêté le type qui te harcelait, tu as permis de découvrir qui a tué ton beau-frère, et tu as également participé à l'arrestation du mec qui a tué un conseiller politique dans le comté de Contra Costa.

Il me détaille de la tête aux pieds d'un air approbateur.

— J'ai comme l'impression que tu es devenue une *Drôle de Dame* dans la vraie vie. D'ailleurs, tu as toujours été une drôle de dame à mes yeux, tu le sais très bien...

Je fronce le nez de dégoût.

— Beurk ! Bon, ça suffit comme ça, je m'en vais.

J'essaie de contourner Scott, mais ce dernier fait un pas de côté pour se retrouver face à moi.

— Et si je te disais que j'ai une occasion fabuleuse à te proposer. Il s'agit d'une résidence victorienne située dans Ashbury Heights, et récemment rénovée.

— Qu'entends-tu par « récemment » ?

— Il y a cinq ans.

Cinq ans seulement ? Pas mal !

— Comment sont les parquets ?

— En bois dur. Et comme le propriétaire a un faible pour les tapis persans, les planchers ont été protégés.

— Tu parles sérieusement ?

J'ai toujours les yeux rivés sur la porte, mais mes pieds ne suivent pas mon regard.

— D'accord, tu as réussi à piquer ma curiosité. Qui est le propriétaire, et pourquoi veut-il vendre ?

— Son nom est Oscar Crammer, et il vend parce qu'il croit que sa baraque est hantée.

— Comment ça ? Y a-t-il eu un crime dans cette maison ? Parce que si elle a été la scène d'un homicide récent, elle devrait se vendre au bas mot dix mille dollars de moins que le prix du marché...

— Sophie, le propriétaire ne demande que neuf cent quatre-vingt mille dollars !

J'éclate de rire.

— C'est ça... Une résidence victorienne de quatre pièces dans Ashbury Heights pour moins d'un million ? Dis-moi, Scott, elle n'abriterait pas un lepreux pour le même prix, des fois ?

— Je sais que ça paraît impossible, mais c'est vrai.

Il hésite avant d'ajouter :

— Je crois que le vendeur pourrait avoir les signes précurseurs de la maladie d'Alzheimer.

Je rétorque aussi sec :

— Tu veux que je profite d'un type atteint de la maladie d'Alzheimer?

— La maison a deux places de parking, Sophie.

Mon cœur a un raté, mais mon sens de l'éthique m'interdit de me laisser tenter par cette offre terriblement alléchante.

— Pas question d'arnaquer un malade, Scott. Même pas pour des places de parking.

— Oscar est un type plein aux as. Il possède de dix à vingt millions de dollars à la banque, et son fils Kane a gagné des tas d'autres millions en Bourse. Il a liquidé ses placements en 2007, avant que le Dow Jones commence à faire des siennes. En plus, je sais de source sûre que Kane a essayé de pousser Oscar à vendre cette maison pour qu'il intègre une maison de retraite. Oui, le vieil homme est veuf, à présent. Conclusion : en achetant cette résidence, tu rendrais service à tout le monde.

Je tourne et retourne toutes ces infos dans ma tête. Bien sûr, ce n'est pas très moral de tirer parti d'un vieil homme sans doute atteint d'une maladie mortelle mais... cette fichue maison a deux places de parking !

Le couple de Japonais descend l'escalier et entre dans la cuisine au moment même où un gentleman en costume Armani franchit l'entrée. Scott sourit au nouvel arrivant et fait un signe de tête aux Japonais, puis il se penche encore un peu plus vers moi et me murmure à l'oreille :

— Je viens d'avoir le tuyau ce matin. Si tu tiens à être la première à visiter la maison, on peut se retrouver là-bas ce soir à 20 h 30.

Je répons d'une voix bien plus forte que la sienne :

— 20 h 30 ? Quel style d'agent immobilier es-tu pour faire visiter des maisons à 20 h 30 ?

— Du style à essayer de convaincre son ex-femme de cesser de lui en vouloir pour des querelles d'un autre âge ! Demain, je serai tenu de parler de cette maison à mes autres clients, et à ce prix tu imagines bien qu'ils vont tous se ruer dessus comme une bande de hyènes affamées. Mais comme je suis censé te devoir...

— Comment ça, « je suis censé » ? Quand nous étions mariés, tu as dilapidé tout mon héritage en jeu et en boissons, sans parler de toutes ces prostituées que tu t'es envoyées ! Alors de grâce, oublie le mot « censé » !

Scott ignore ma brève tirade et poursuit sur sa lancée.

— Tu seras la première à la visiter. Si tu es la première à faire une offre, le vieil homme pourrait bien l'accepter avant même qu'une guerre des enchères n'éclate. Ce type est motivé, avec un M majuscule !

Je me mords nerveusement les lèvres tout en jetant un œil au type en costume Armani. Il est en train de tapoter sur un des murs, sans doute pour tester sa résistance aux chocs. Voilà ce qu'on peut s'offrir à San Francisco pour un million quatre cent mille dollars... J'ai écrit six romans qui ont

figuré dans le palmarès des meilleures ventes du New York Times, et pourtant, c'est tout juste si je peux m'offrir ce trou à rats moisi avec vue ! Alors comment ne pas écouter Scott, avec une offre aussi exceptionnelle ?

Un nouveau couple s'invite dans le salon, et Scott lui décoche un de ses sourires les plus charmeurs tout en marmonnant entre ses dents :

— Alors, c'est d'accord pour ce soir ou pas ?

Je ferme les yeux et me force à prendre la seule décision rationnelle qui soit.

— C'est d'accord. Donne-moi l'adresse, et je te retrouve là-bas à 20 h 30.

Au volant de mon Audi, je traverse le quartier résidentiel de Ashbury Heights. Tandis que j'accélère, les résidences victoriennes finissent par s'estomper et ne plus faire qu'un seul bloc. Il y a peu de piétons dans les rues, alors que j'aurais eu beaucoup de mal à les compter dans Cole Street, quelques pâtés de maisons plus haut, le haut lieu des boutiques et des restaurants. Je suis tentée de faire demi-tour et d'y revenir. Je pourrais parier des pièces de vingt-cinq cents avec un barman, et rigoler rien qu'en imaginant mon diable d'ex-mari en train de battre la semelle dans une maison vide. D'accord, c'est un peu mesquin. Mais il est des divertissements si délicieusement pervers...

Tandis que je m'arrête consciencieusement à chaque stop, mon esprit revient sur la conversation que j'ai eue avec Scott. Si la mesquinerie ne me pose aucun problème, j'ai en revanche beaucoup de mal avec la bêtise. Ça me met mal à l'aise. Il faut au moins que je voie la maison.

Il est 20 h 40 lorsque je trouve l'adresse indiquée par Scott. Il m'a recommandé de me garer dans l'allée, mais j'ai envie de prendre mon temps et je roule lentement dans la rue paisible en dépassant le bâtiment par la gauche. Toutes les fenêtres sont plongées dans l'obscurité, mais le réverbère éclaire les détails de la façade. L'édifice n'est pas plus grand que ses voisins de droite et de gauche, mais il est bien plus classe. A l'inverse des autres, cette résidence n'est pas recouverte de peinture pastel. La couleur oscille entre le brun clair et un soupçon de lilas. Le toit de bardeaux avec pignons protège les fenêtres en saillie des brumes du soir. C'est une magnifique demeure qui m'est curieusement familière. J'ai dû passer devant et la remarquer sans même m'en rendre compte. Tandis que mon regard va du toit aux fondations, je repère Scott, blotti entre les colonnes de style grec qui bordent la façade. Il m'observe tout en jouant avec la fermeture à glissière de sa veste fourrée de daim marron. Sa présence me surprend. Il faut dire que, lorsque j'étais mariée avec lui, nous considérions tous deux la ponctualité comme un gros mot.

Je m'engage doucement dans l'allée. Elle est si étroite qu'elle est à peine plus large que ma voiture.

Je me glisse hors de mon Audi et grimpe les marches du perron.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Je suis arrivé à 20 h 20.

Il saute sur ses pieds et brosse d'un revers de main la poussière virtuelle de son jean.

— Je me doutais bien que tu serais en retard, mais j'ai préféré arriver en avance juste au cas où tu aurais changé. Je suis heureux de constater que tu es toujours la même ! N'est-ce pas, Bulle ?

Il sourit, faisant apparaître sa fossette.

Je hausse les épaules d'un air dédaigneux. « Bulle » est le surnom qu'il m'a donné un jour où je lavais ma vieille voiture, et où nous nous sommes livré un combat homérique à grand renfort d'eau savonneuse. Ça me rappelle des souvenirs agréables, et je trouve ça un tantinet agaçant.

Je lui dis froidement :

— Allons voir la maison !

La porte d'entrée a de la gueule, je dois dire. Elle est sculptée avec goût, sans ostentation ni fleurs superflues.

— Où loge le propriétaire ?

Scott me répond en tripotant la clé.

— Il est descendu à l'hôtel Nikko.

— Ah bon ?

Scott ouvre la porte, et je découvre le vestibule.

— Ce sont des moulures en couronne ?

— Et comment ! Des moulures dignes d'une reine.

Tandis que nous pénétrons dans la pièce, il renifle l'air d'un air soupçonneux.

— Ça sent le Pine-Sol. Oscar a sûrement fait le ménage avant de partir.

J'enregistre à peine le commentaire de Scott. Je suis dans le salon, en admiration devant les fenêtres et l'adorable banquette tapissée. Les meubles de style victorien, c'est-à-dire très fleuri, ne sont pas à mon goût. Mais après tout ce ne sont pas les meubles que j'achète. Encore que... cette bibliothèque encastrée en acajou est une vraie splendeur. Elle, je pourrais la garder !

— C'est bizarre.

Je me retourne en entendant le son de la voix de Scott derrière moi. J'en avais presque oublié sa présence.

— Bizarre... ? Attends, ça n'a pas l'air faux.

Je tends le doigt vers la cheminée, derrière lui.

— Ce n'est pas purement décoratif ? C'est une vraie cheminée ? Une bonne vieille cheminée où l'on peut faire du feu ? Tu me donnes ta parole ?

Scott confirme.

— Et avec un système d'allumage au gaz, s'il te plaît ! Mais ce n'est pas ça que je trouve étrange. Ce qui est étrange, c'est qu'Oscar a l'air d'avoir changé la disposition de tous les meubles. Cet endroit a été entièrement redécoré depuis ce matin.

— En effet, c'est étrange... Et ça, c'est une véritable salle à manger ?

Je passe près de Scott en courant pour rejoindre la pièce suivante. C'est bien une salle à manger,

et elle est superbe ! Pas immense, mais à coup sûr plus grande que tout ce que j'ai vu jusqu'ici. Il y a un buffet bas en chêne, manifestement d'époque, avec des sculptures de griffons ailés et un miroir biseauté. La table, longue et rectangulaire, est ornée d'une nappe en dentelle blanche. En fait, la table est mise comme si quelqu'un avait préparé un dîner pour six personnes. Deux magnifiques candélabres en argent supportent deux longues bougies couleur crème, et à chaque place on a disposé une assiette en porcelaine de style victorien, au motif de rose.

Scott s'étrangle.

— Il a mis la table !

— Il a dû penser que mettre la table apporterait un peu de chaleur à cette pièce, enfin j'imagine !

Je jette un coup d'œil à la porte qui mène dans la cuisine. Il doit forcément y avoir un problème, dans cette cuisine. Aucune maison n'est parfaite.

J'entre avec précaution et, aussitôt, un sourire éclaire mon visage : la cuisine est ravissante. Les placards sont blancs, et bien que je préfère en général le bois naturel ce blanc-là convient très bien au style victorien. Le plan de travail n'est pas immense, ce qui pourrait poser un problème à Anatoly qui adore cuisiner... presque autant que j'adore manger ! Mais je peux toujours ajouter une plate-forme surélevée ou un truc de ce genre.

Cette pensée m'enchanté. Le mois dernier, Anatoly et moi sommes allés sur le port pour regarder les allers-retours des ferrys dans la baie. Il m'a embrassée sur la joue, puis dans le cou en me murmurant à l'oreille quelques mots sur le goût du sel sur ma peau. Et puis, tout à coup, il m'a pris la main en me proposant de vivre avec lui. Il voulait se réveiller à mes côtés le matin... tous les matins. A peine un an plus tôt, il m'avait pourtant confié que les mots petit ami et petite amie le mettaient mal à l'aise. Pour lui, c'était un engagement difficile à concevoir. Et voilà qu'il voulait partager sa vie avec moi. J'en ai presque pleuré de joie.

Je dis bien presque. En fait, je n'avais aucune envie qu'il emménage chez moi, et il n'était pas question que j'emménage chez lui. Je suis persuadée que les relations de couple ont une chance de réussite bien supérieure si la maison est spacieuse. A l'inverse, rien de mieux pour les violences conjugales que les logements exigus et le manque de place dans les placards ! Mais comme Anatoly gagne beaucoup moins d'argent que moi, si je veux vivre à fond mon roman d'amour avec suffisamment de place pour me retourner, je dois trouver une maison qui colle à mon budget. Il peut m'aider côté emprunts s'il le veut (et je sais qu'il est prêt à le faire), mais le versement de l'acompte est une charge que je dois assumer seule. Je n'ai pas exposé le détail de mes objections à Anatoly, car je sais qu'il les balayera d'un geste. Au lieu de cela, j'ai cherché à gagner du temps en lui murmurant de vagues promesses d'accommodements pour l'avenir. Il n'a pas discuté, mais on ne peut pas dire qu'il ait apprécié non plus.

Je regarde la porte vitrée au fond de la pièce, et je suis frappée par une nouvelle découverte, aussi merveilleuse que les autres.

— Scott, il y a un jardin ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Je cours vers la porte que j'ouvre en grand. Oui, le jardin a à peu près la taille d'une salle de bains moyenne, mais à San Francisco, posséder une maison avec gazon est un vrai luxe.

Scott me rejoint sur le seuil de la porte.

— Il a emporté avec lui ses équipements ménagers. Tu te rends compte ? Au Nikko !

— A moins qu'il ne les ait stockés quelque part.

A dire vrai, je me fiche royalement de ce qui a pu arriver au grille-pain du futur ex-proprio. Je traverse la pièce pour ouvrir une petite porte contiguë au garde-manger.

— Ou alors il les a rangés ici avec le lave-linge et le séchoir à linge.

— Quoi ?

Scott jette un coup d'œil à l'intérieur et aperçoit une machine à café, un mixeur et d'autres accessoires de cuisine de base posés par terre dans la buanderie.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Pourquoi flippes-tu comme ça ? Ce mec veut vendre sa maison, alors il lui a donné un petit coup de balai. C'est normal, Scott. Un agent immobilier devrait savoir ça.

— Sophie, si je suis sur ce coup, c'est parce que je connais le propriétaire. Oscar et moi... fréquentons un peu les mêmes milieux.

Je n'en reviens pas.

— Toi? L'homme qui a décrété un jour que la vie après soixante ans ne valait pas d'être vécue, tu fréquentes les mêmes milieux qu'un type de soixante-dix ans atteint d'un début d'Alzheimer ?

— C'est l'ami... d'une amie. Il m'a appelé vers les 6 heures du matin, dans un état d'agitation incroyable, et il a insisté pour que je vienne le voir immédiatement pour l'aider à vendre sa maison. Je l'ai fait attendre jusqu'à 8 heures, et je me suis assis pour l'écouter débiter ses histoires de fantômes qui le forçaient à partir. Il ne va pas bien, Sophie, et je ne parle pas seulement de son état mental. Il a un problème cardiaque. Il n'a absolument pas la force physique nécessaire pour déplacer des meubles. Il y a vraiment un truc qui m'échappe !

— Il a peut-être appelé un autre ami... qui fréquente les mêmes milieux que lui. Et il lui a demandé de l'aider à arranger la maison... Vraiment, Scott, pour un homme qui a su maîtriser l'art du mensonge, tu fais preuve d'une piètre imagination !

Je ferme la porte de la buanderie.

— Maintenant, montre-moi les chambres.

Scott recommence à flipper. J'en ai l'estomac retourné.

— Bulle, je pensais que tu ne me le demanderais jamais!

Il me fait visiter la chambre du bas (qui ferait un super bureau!) et la mini-salle de bains, puis il me conduit au premier voir la seconde chambre et la salle de bains principale. Les deux sont très jolies. La valeur de cette maison est tellement sous-estimée que c'en est presque honteux.

Mais honteux dans le bon sens du terme. Je m'accommode très bien de cette honte-là.

Dans chaque pièce, Scott y va de son petit couplet sur les changements opérés depuis le matin. Lorsque nous arrivons dans la seconde chambre, il pointe le doigt sur un vase en céramique qui n'était pas là avant.

— C'est vraiment bizarre... On dirait qu'il essaie de rendre la maison plus...

Il claque des doigts à plusieurs reprises, comme pour faire venir le mot qu'il a sur le bout de la

langue.

— ... plus victorienne ! C'est ça, il l'a rendue plus victorienne.

— Mais c'est une maison victorienne, Scott. Tu t'attendais à quoi ? A ce qu'il essaie de lui donner un look Art déco ?

— Je ne m'attendais à rien du tout, en fait. Je pensais qu'il allait juste partir et me laisser m'occuper de tout pour la vente. Tu l'aurais vu ce matin... Il était même mal à l'aise pendant que nous discutons. Et maintenant, je suis censé croire qu'il a passé la journée à revoir la décoration et à faire le ménage ?

— Tu vas te décider à me montrer la chambre principale ou te contenter de rester planté là, à flipper à cause d'un vase ?

— D'accord, la grande chambre. Espérons juste qu'il ne se sera pas débarrassé du lit ! J'aimerais vraiment te montrer que...

Mais sa tentative de flirt manque de conviction. Oscar le re-décorateur a décidé de mettre Scott hors jeu.

La porte de la grande chambre est fermée, et pendant une seconde il me vient une idée troublante.

— Il n'est quand même pas là ? Et s'il était en train de dormir pendant que nous faisons la visite des lieux ?

— Oscar m'a assuré qu'il partirait à 18 heures au plus tard.

Scott s'avance et ouvre la porte. Une odeur fétide emplit aussitôt les narines. Pourtant, cette chambre est charmante, avec de fines moulures et des portes vitrées grandes ouvertes qui donnent sur une jolie petite terrasse. Mais Oscar est là... assis sur le lit... la bouche ouverte... et le visage tourné vers le plafond. Ce n'est pas une position naturelle, et il ne s'aperçoit même pas de notre présence.

En fait, il ne bouge pas d'un poil.

— Oscar ?

La voix de Scott tremble un peu.

Je m'approche doucement d'Oscar et je murmure :

— Bonjour...

Mais j'ai l'affreux pressentiment que j'aurai beau crier, je n'obtiendrai aucune réaction de sa part. Quelque chose craque sous mes pieds, et je m'aperçois que je viens de marcher sur une série de photos anciennes. Elles ont cette sorte de reflet doré qui me fait invariablement penser aux immigrants d'Ellis Island. Mais ce ne sont pas des photos de gens. Elles représentent des chambres. Je suis tentée de prendre le temps de les examiner de plus près, mais je sais très bien que c'est pour retarder l'inévitable.

— Oscar ? Je m'appelle Sophie. M'entendez-vous ?

Je me rapproche encore et je vérifie consciencieusement le pouls d'Oscar. Rien.

J'écarte la main et je regarde les deux empreintes blanches que la pression de mes doigts a

laissées sur la chair.

— Scott, je crois qu'il est mort.

— Tu crois?

Mon regard descend vers le bas du corps d'Oscar, et je constate que son pantalon est humide. C'est de l'urine, ce qui explique l'odeur.

— Je te confirme qu'il est bel et bien mort.

J'attends en vain la réponse de Scott. Je me tourne vers lui.

— Scott ?

Il lève le doigt comme pour me dire qu'il a besoin d'une minute, puis il fonce vers la salle de bains attenante où je l'entends régurgiter son dîner.

Je me retrouve seule avec le cadavre d'un inconnu. Après un instant d'hésitation, je me retourne vers Oscar. Je ne vois aucune trace de sang, aucun signe de lutte non plus, bien que l'expression de son visage soit tout sauf sereine. Il a l'air horrifié, comme s'il avait vu la mort — la Faucheuse — en personne. Mon regard se pose sur sa main gauche. Il a les doigts repliés sur un bijou. Je me penche vers lui en prenant bien soin de ne pas le toucher de nouveau, et je m'aperçois qu'il s'agit d'une broche ancienne avec un camée. J'en ai la chair de poule, et je tente de refouler l'angoisse qui m'envahit. Si seulement Scott pouvait se ressaisir et s'occuper de tout. Mais Scott aime le monde de l'imaginaire et les suppositions. Pour lui, la mort est une chose bien trop réelle !

Je me retourne vers le corps. C'est un peu trop réel pour moi aussi. Les mains tremblantes, je rassemble les photos que j'ai foulées au pied. On y voit une succession de pièces de l'époque victorienne : une chambre, une salle à manger... Plus exactement la chambre où nous sommes, et la salle à manger de cette maison. Il y a aussi des photos de la maison telle qu'elle était autrefois. De toute évidence, les meubles étaient différents, et la disposition n'était pas la même. Oscar s'est inspiré de cette photo pour changer les meubles de place, et la table a été positionnée de la même façon.

Je murmure :

— Oscar, comment êtes-vous mort ?

Je me penche de nouveau pour essayer de toucher la broche emprisonnée dans sa main. Elle est froide, plus froide encore que la main qui la tient. J'imagine que la représentation banale de la femme sur le camée est censée être flatteuse, mais je trouve personnellement que ce menton pointu et ces yeux sans vie sont sinistres. C'est à ce moment précis que je prends vaguement conscience de ma peur.

Au même moment, Scott sort de la salle de bains en titubant. Il se force à regarder par terre et me demande d'une voix grinçante :

— Tu es toujours intéressée par la maison ?

Je tends le doigt vers le téléphone posé près de lui, sur la table de nuit.

— Il faut prévenir les flics. Compose le 911 et dis-leur que nous avons trouvé un mort.

Scott lève les yeux vers le téléphone, évaluant sa proximité avec le lit. Puis il détourne aussitôt le regard et me demande, plein d'espoir :

— J'ai bien lu que tu avais découvert un corps dans le Golden Gate Park, il y a quelques années ? Tu as plus d'expérience que moi pour ce genre de chose. Pourquoi n'appellerais-tu pas les flics toi-même ?

— Pour l'amour du ciel, conduis-toi en homme, Scott!

Je m'éloigne imperceptiblement du cadavre.

— Mais je suis un homme ! Un homme qui souffre malheureusement de nécrophobie.

— Quoi ?

— J'ai peur de tout ce qui est mort. Je m'emploie d'ailleurs à surmonter cette angoisse. Mais ça...

Il fait un geste vers le lit sans regarder.

— ... c'est vraiment au-dessus de mes forces !

— Quand nous étions mariés, tu n'étais pas nécrophobe.

— Si, mais je ne t'en ai pas parlé. Rappelle-toi à quel point j'étais bouleversé quand nous sommes allés dans ce restaurant où ils nous ont servi le poisson avec la tête ? Je l'ai vécu comme un traumatisme, Sophie.

— Ça alors ! Je ne me suis rendu compte de rien. Je suis vraiment désolée que tu aies dû subir tout ça. Maintenant, arrête de pleurnicher et appelle la police !

Je regarde par terre. Les relents d'urine me soulèvent le cœur. L'odeur était déjà forte lorsque nous sommes entrés dans la pièce, mais maintenant que je sais d'où elle vient et pourquoi elle m'est intolérable. Il faut que je quitte cette pièce.

Scott sort son portable de la poche de sa veste.

— Je préfère appeler avec celui-là.

Il marche vers la porte de la chambre et me fait signe de lui emboîter le pas, ce que je m'empresse de faire avec joie en laissant les photos où je les ai trouvées.

Pendant que nous descendons l'escalier, Scott compose le 911, et j'utilise mon propre portable pour appeler Anatoly.

— Salut, toi !

Le ton primesautier d'Anatoly est un peu choquant, compte tenu des circonstances.

— Je pensais justement à toi. Il y a une minute, j'ai accepté un nouveau dossier, et figure-toi que mon nouveau client est très fan de tes livres.

Anatoly est détective privé, et ces derniers temps on dirait que toute la population de San Francisco a besoin de ses services. Les entreprises se sont mis dans la tête de prouver que leurs employés sont malhonnêtes, les épouses que leur mari les trompe, et j'en passe... Mais, pour l'instant, tous ces problèmes me paraissent bien dérisoires. Insignifiants.

— Anatoly, je suis à Ashbury Heights.

Je réussis à parler d'une voix normale alors que j'ai encore les mains qui tremblent. C'est incroyable!

— Un agent immobilier me faisait visiter la maison victorienne qu'il est chargé de vendre et...

— Là , maintenant? Tu sais qu'il est presque 21 heures.

— Oui, je sais que ce n'est pas courant, mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Ecoute, le propriétaire est ici et il est, comment dire... mort.

Il y a un silence, puis je l'entends lâcher un juron. En russe.

— Tu as encore trouvé un corps ?

— Apparemment, oui.

— Tu es en sécurité ?

— Oui. L'agent immobilier est avec moi, et il est en train d'appeler le 911.

En bas des marches, Scott, debout près des fenêtres, répond aux quelques questions qu'on lui pose.

— Le propriétaire était vieux, il est donc probable qu'il est mort de mort naturelle. Mais pouvez-vous quand même passer ? Comprenez-moi bien, j'ai déjà vécu ce genre de situation et... comment dire, on s'imagine que ce sera plus facile que la première fois, mais...

— Dites-moi exactement où vous vous trouvez, et je viens immédiatement.

Je regarde Scott. Il est en train de décrire l'état du corps au téléphone, et il trouve le moyen d'avoir un haut-le-cœur entre chaque phrase.

Heureusement que j'ai Anatoly, car ce n'est pas Scott qui va m'être d'un grand réconfort !

Moins de cinq minutes plus tard, un car de police et une ambulance arrivent sur les lieux. Les ambulanciers et l'un des deux policiers montent aussitôt au premier pour voir le corps tandis que l'autre policier, un brigadier aux cheveux poivre et sel qui ressemble à Paul McCartney, reste dans le salon pour nous poser des questions. Il se présente sous le nom de Sergeant Poplar, mais c'est le nom de Sergeant Pepper, celui de la fameuse chanson des Beatles, qui s'impose à mon esprit.

Je lui fais un bref exposé des raisons de notre présence ici et de ce que nous avons vu. Puis son équipière, une jolie blonde qui ressemble plus à une pom-pom girl qu'à un flic, apparaît en haut de l'escalier et je l'entends parler de « mort naturelle ». Le Sergeant Pepper nous demande donc de l'attendre un instant, le temps qu'il aille faire lui-même le constat. Dès que les deux policiers sont hors de vue, nous nous écroulons sur le canapé en fixant la voûte du plafond.

Scott s'exclame d'un air sombre :

— C'est la première maison que je fais visiter où il se passe un truc pareil !

— Tu connaissais bien Oscar ?

Les coussins du canapé sont un peu trop rembourrés pour mon goût, mais ni Scott ni moi ne bougeons d'un pouce pour trouver un siège plus confortable.

Scott se passe la main dans les cheveux en hochant la tête.

— C'était plutôt l'ami de Venus.

— Qui est Venus ?

Avant qu'il ait le temps de répondre, Anatoly déboule dans la pièce. Il porte toujours les épais gants noirs qu'il a l'habitude de mettre lorsqu'il prend sa Harley. Son front est barré d'un pli soucieux. Sans l'ombre d'une hésitation, je vais à sa rencontre et il m'emprisonne aussitôt dans ses bras et me serre contre lui.

— Tu as décidément l'art d'être au mauvais endroit au mauvais moment !

C'est censé être une réprimande, mais le son de sa voix est doux et réconfortant.

— Je voulais juste voir la maison.

Ma voix est étouffée par sa chemise.

Anatoly recule d'un pas et regarde autour de lui.

— C'est sympa, ici.

Puis son regard tombe sur Scott.

— Vous êtes l'agent immobilier, je présume ?

Scott confirme en essuyant sa paume moite de sueur sur son jean de designer. Puis il tend la main à Anatoly.

— Scott Colvin, agent immobilier, ami et ex-mari de Sophie.

Le sourire accueillant d'Anatoly se fige au beau milieu de la poignée de main.

Je m'empresse de dire :

— Il ment. En tout cas sur les deux premiers points...

— Et sur le troisième ? C'est vraiment ton ex-mari ?

Anatoly ne détache pas son regard de Scott. Il lui tient toujours la main, et à en juger par l'expression du visage de Scott la poigne d'Anatoly exerce une pression plus forte que nécessaire.

— Le troisième point est vrai, oui.

Anatoly libère Scott et se tourne vers moi.

— Tu es venue dans cette maison au beau milieu de la nuit avec ton ex-mari ?

Scott s'en mêle.

— Parce que pour vous 20 h 30 est le milieu de la nuit ? J'imagine que vous devez être un couche-tôt ! Sophie et moi avons toujours été des oiseaux de nuit.

Je rétorque aussi sec :

— Nous sommes restés dix ans sans nous voir, Scott. Tu ne sais rien de mes habitudes en matière de sommeil.

La brise fraîche et humide qui pénètre par la porte ouverte commence à faire effet sur moi. Je me frictionne les bras pour essayer de me réchauffer.

Scott incline la tête et me sourit pour la première fois depuis la découverte d'Oscar.

— Ne me dis pas que tu es une lève-tôt. Pas ma petite Bulle!

Anatoly hausse le sourcil.

— Bulle... ?

Scott éclate de rire, et son regard revient sur Anatoly.

— Tu ne lui as rien dit ? Vous savez, mon vieux, je crois que vous allez adorer d'où lui vient ce surnom ! Nous étions en train de laver sa voiture, et elle portait un short à la Daisy Duke avec un débardeur blanc transparent...

Je lui coupe la parole.

— C'était un short en denim tout ce qu'il y a de plus ordinaire ! Et le débardeur n'était pas transparent. Comment peux-tu te livrer à ce petit jeu digne d'un ado pendant que là-haut l'équipe médicale tente de déterminer la cause de la mort d'un de tes amis ?

Une voix style Kathleen Turner demande :

— Qui est mort ? Et c'était l'ami de qui ?

Nous tournons tous la tête vers la porte d'entrée. Un portemanteau ambulancier se tient devant nous. Une femme.

C'est ma copine Dena qui utilise cette expression — « portemanteau ambulancier » — pour parler des top models ou des filles qui leur ressemblent. En d'autres termes : des sacs d'os aux hanches inexistantes, bien trop maigres pour être sexy en petite culotte, mais qui réussissent le tour de force de rendre fabuleuses les tenues qu'elles portent.

Le portemanteau en question « porte » un haut précieux à manches longues blanc cassé et une robe en lainage style Empire gris foncé, avec des bretelles spaghettis. Avec ça sur le dos, je ressemblerais à une naine avec un petit côté matrone ! Alors qu'elle... elle est d'une beauté éthérée.

Elle se glisse vers Scott et lui passe les bras autour du cou.

— Scott chéri, qui est mort ?

Il coasse :

— Venus ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Elle recule d'un pas. Sa taille lui permet de le regarder droit dans les yeux sans avoir à pencher la tête.

— J'ai l'impression que tu ne m'as pas entendue, chéri. Je t'ai demandé qui était mort. C'est bien le mot que tu as prononcé, non ?

Elle se retourne vers moi.

— Et vous, vous avez bien dit qu'une équipe médicale était en haut pour déterminer les causes de la mort de quelqu'un ?

Anatoly intervient.

— Scott, je pense que vous devriez répondre aux questions de votre petite amie. Cette femme est bien votre petite amie, ou je me trompe ?

Scott hoche la tête, mais reste silencieux.

— Alors pourquoi ne pas lui expliquer de quoi Sophie parlait ? Racontez-lui ce qui est arrivé. Sans oublier ce que vous avez dit et qui a mis Sophie en colère.

— Vous vous appelez donc Sophie ?

Cette Venus est vraiment magnifique. Elle a le teint clair, velouté, et ses cheveux châtain relevés en queue-de-cheval sur la nuque sont si brillants qu'ils rendraient jalouse n'importe quel mannequin des produits Herbal Essence. Ses traits sont si parfaits que je ne peux m'empêcher de me demander si c'est inné — une sorte de don du ciel — ou le fruit d'un chirurgien esthétique aux doigts de fée... En la regardant bien, je constate qu'elle est maquillée, peut-être même beaucoup, mais avec un tel art que les couleurs sont estompées et qu'elle réussit à avoir l'air naturel. La seule chose qui cloche, ce sont ses mains, un peu trop grandes — une anomalie, selon moi, pour une silhouette aussi menue. Mais cette anomalie réussit à la servir, la faisant paraître un peu plus énergique que sa bouche en forme de cœur ne le laisse présager.

Cela dit, elle est tout sauf gentille. Je le sens. Quelque chose dans l'éclat glacial de ses yeux verts me souffle qu'elle a un caractère de chien.

Elle ne me donne même pas le temps de répondre à sa première question.

— Quel est votre nom de famille ?

Je me rapproche un peu d'Anatoly.

— Katz. Sophie Katz.

— Scott, c'est bien ton ex-femme ? Voilà qui est intéressant.

Sa bouche esquisse un sourire ironique.

— Maintenant, j'aimerais que quelqu'un me dise pourquoi il y a autant de monde ici, et pourquoi il y a une ambulance et un car de police dehors. Je sais qu'Oscar est au Nikko ce soir, donc...

Scott pose la main sur son épaule et la fait pivoter face à lui.

— Venus, Oscar n'est pas allé au Nikko.

Je ne vois pas le visage de Venus, mais son corps s'est figé sur place.

— Je suis désolé, mon cœur. Nous l'avons trouvé dans son lit, et...

— Stop.

Venus a la voix tremblante, discordante. Elle s'éloigne de Scott pour se réfugier devant la cheminée. Elle a beau être maigrichonne, elle prend presque toute la place dans cette immense pièce.

— Je refuse de l'entendre de ta bouche. Je veux l'entendre de la bouche d'Oscar.

Anatoly et moi lançons un regard interrogateur à Scott, lequel couve la porte des yeux.

— Bien... je vais vous expliquer. Venus, euh... voit des morts.

Elle rectifie.

— Je ne les vois pas, je les sens. Mais étant donné les circonstances je ne pense pas qu'un fantôme puisse apparaître là maintenant, dans cette pièce.

Anatoly l'observe pendant quelques secondes, puis se rapproche de moi jusqu'à ce que mon oreille soit tout près de ses lèvres.

— Et si je te ramenaient chez toi ? On laissera ton ex s'expliquer avec cette folle !

Venus lui lance sans se retourner :

— J'ai tout entendu !

Elle nous fait face, la tête haute et le corps bien droit. Une larme perle au coin de son œil, et elle la laisse couler sur sa joue sans rien faire. La plupart des gens sont gênés à la seule idée de pleurer devant des inconnus. Venus, elle, en fait presque un point d'honneur. Ce qui est déroutant, c'est que cela ne la rend pas plus vulnérable. Elle est apparemment si fière de son chagrin qu'elle en devient plus forte à nos yeux. Avec un petit côté surnaturel. Elle tend la main vers Scott qui se rapproche d'elle aussitôt. Elle lui murmure :

— Je savais qu'il n'était pas bien, mais je croyais qu'il lui restait plus de temps devant lui. C'est bien une mort naturelle, n'est-ce pas ? Personne ne lui a fait de mal ?

Scott répond d'une voix calme :

— Je pense, oui. Dis-moi, Venus, pourquoi es-tu venue ici ?

Avant qu'elle ait le temps de lui répondre, la police et les ambulanciers descendent l'escalier. Les seconds retournent à l'ambulance chercher un brancard tandis que les policiers restent discuter avec nous. Le Sergeant Pepper contrôle l'identité d'Anatoly et de Venus et prend nos coordonnées complètes avant de faire le point.

— Nous devons procéder à une autopsie, mais rien ne prouve qu'il s'agisse d'un homicide.

Venus s'exclame :

— Il faut absolument prévenir son fils ! Ce pauvre Kane va être effondré. Déjà qu'il ne s'est jamais remis de la mort de sa mère...

La femme flic s'informe.

— Savez-vous où nous pouvons joindre le fils de M. Crammer ?

— J'ai son numéro dans mon portable.

Venus baisse les yeux sur ses mains comme si elle s'attendait à y trouver son téléphone.

— Je l'ai sûrement laissé dans la voiture...

Elle fait un geste vers la porte. L'instant d'après, Scott et les deux policiers l'accompagnent jusqu'à sa place de parking.

Anatoly et moi faisons un pas de côté pour permettre aux ambulanciers d'entrer avec le brancard.

Anatoly me demande :

— Si Scott n'est pas ton agent immobilier, comment se fait-il que tu sois venue ici avec lui ?

— C'est lui qui a organisé la journée portes ouvertes où je suis allée cet après-midi.

Dès que les ambulanciers ont regagné le premier, j'ajoute :

— C'est une pure coïncidence.

— Ça ne répond toujours pas à ma question, Sophie.

— Scott m'a parlé d'une maison qui serait mise en vente ce matin, et dès qu'il me l'a décrite j'ai su que je devais la voir. Franchement, regarde-moi tout ça ! Cet endroit est fait pour moi !

Anatoly contemple le salon sans manifester beaucoup d'intérêt.

— En général, les agents immobiliers n'organisent pas de visite après la tombée de la nuit.

— Il voulait me montrer la maison en premier. J'ai accepté parce qu'il m'a dit que si je faisais une offre avant les autres je pourrais l'avoir pour neuf cent quatre-vingt mille dollars.

— Hein ? Cette baraque vaut facilement un million sept cent mille dollars !

— Oscar voulait s'en débarrasser...

Je m'approche de la bibliothèque et je caresse du bout des doigts une édition reliée des pièces de Jean-Paul Sartre. De tous les ouvrages de littérature alignés sur les étagères en acajou de cette bibliothèque, c'est le plus contemporain.

— Il prétendait que sa maison était hantée.

Anatoly ricane.

— Et Scott ne lui a pas conseillé d'augmenter le prix ?

— A mon avis, il envisageait de le faire, mais le fait que je sois intéressée l'en a dissuadé. Apparemment, depuis dix ans que nous sommes divorcés, Scott est devenu plus scrupuleux. Aujourd'hui, il veut se rattraper pour tout le tort qu'il m'a fait en m'aidant à m'installer dans une grande maison bien à moi, dans Ashbury Heights.

Ma voix se brise à la fin de ma phrase. J'ai été si perturbée par la découverte du corps d'Oscar

que je n'ai pas encore réfléchi aux implications de cette mort sur la mise en vente de la maison. Maintenant, c'est le fils d'Oscar qui devient propriétaire. Et s'il ne voulait pas la vendre? Et, même en admettant qu'il soit d'accord, il ne se contentera probablement pas de neuf cent quatre-vingt mille dollars. Ma main quitte le livre pour agripper le bois de l'étagère, si fort que je commence à avoir une crampe au pouce, comme si je pouvais faire mienne cette maison rien qu'en m'y cramponnant.

Anatoly lit dans mes pensées.

— C'est une occasion unique ! Si tu veux acheter cette maison, il y aura forcément des conditions. En n'incitant pas Oscar à vendre au prix du marché, Scott renonçait au bas mot à vingt mille dollars de commission. Les hommes ne font pas ce genre de sacrifice pour se racheter de leur passé. Ceux qui le font sont convaincus qu'ils seront payés en retour, que ce soit en termes de pouvoir ou de sexe.

Je me retourne pour lui faire face.

— Naturellement ! C'est pour ça que j'ai tellement la trouille de ne pas pouvoir acheter cette maison. Imagine un peu le pied que j'aurais pris en privant Scott d'une énorme commission et en finissant par le repousser ? As-tu seulement idée à quel point je voulais lui infliger ça, à ce salaud ? Il s'est servi de mon désarroi à la mort de mon père pour se glisser dans ma vie, et après, il m'a arnaquée de toutes les façons possibles. Si je te disais qu'il a vendu à un prêteur sur gages un pendentif en diamant que mon père m'avait offert, juste pour empêcher je ne sais quel bookmaker de lui briser les jambes ! Et le bookmaker en question s'appelait Vinny ! Tout le monde sait qu'on n'est pas censé emprunter de l'argent à un bookmaker qui s'appelle Vinny ! Non seulement Scott était un salaud, mais en plus il était idiot !

Anatoly ouvre la bouche pour répondre, mais s'empresse de la refermer car les ambulanciers reviennent. Ils portent sur leur brancard le corps d'Oscar recouvert d'un drap blanc. Une fois le visage caché, le corps devient totalement anonyme, et cela me terrorise. Ça pourrait être n'importe qui ! Quand mon père est mort, et qu'on l'a recouvert d'un drap pour le transporter hors de chez mes parents, il y a douze ans, il ressemblait à ça.

Je me secoue mentalement. Ce n'est pas ton père, voyons ! Je fais resurgir de mes souvenirs le visage d'Oscar, et je me concentre sur lui pendant qu'Anatoly et moi regardons le brancard franchir la porte. C'est le corps d'un inconnu qui a eu l'idée saugrenue de changer ses meubles de place en dépit de son âge et, si j'en crois Venus, de son mauvais état de santé. Des meubles très lourds, qui plus est. Pas étonnant qu'il ait eu une attaque.

Mon regard se pose sur le canapé. Quand je suis entrée dans la maison, je me suis juste dit en le voyant qu'il n'était pas très classe. Mais je n'avais pas pensé à son poids.

Je m'approche de l'accoudoir et je pèse de tout mon poids dessus pour essayer de déplacer le canapé. Il bouge, mais seulement d'un centimètre ou deux.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je n'ai pas réussi à le déplacer. Pas toute seule.

Anatoly me répond avec une logique imperturbable :

— Alors inutile de réessayer !

— Ce n'est pas mon intention. Mais je te signale qu'Oscar l'a fait. J'en déduis qu'il s'est forcément fait aider.

— Excusez-moi...

Le Sergeant Pepper est debout dans l'encadrement de la porte, et il a l'air passablement en rogne.

— ... désolé, mais je me vois dans l'obligation de vous demander de quitter cette maison.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle n'est pas à vous. Si vous restez, c'est une violation de propriété.

Le seul fait d'entendre dire que j'ai sans doute perdu ce bijou me donne un regain d'énergie. Je suis déjà tombée amoureuse de cette maison, et je la veux.

Et, croyez-moi, il est difficile de me faire changer d'avis quand je veux quelque chose !

Un des effets secondaires indésirables de mon traitement, c'est qu'il m'empêche de faire n'importe quoi.

Le Côté léger de la mort

— Il est mort d'une crise cardiaque, et alors ? La belle affaire!

Dena me tend la main en évitant le mât de bois de l'immense parasol jaune qui abrite notre table, à l'extérieur. Elle me rend la rubrique nécrologique que je lui ai apportée pour qu'elle y jette un coup d'œil pendant la pause déjeuner, au MarketBar. Il lui faut un bon moment pour se débarrasser de son blazer en cuir hypermoulant. Puis elle ajoute :

— Tu sais quoi ? Tu fais une fixette là-dessus pour essayer d'oublier que tu n'auras peut-être pas cette maison.

Je marmonne « On parie ? », même si je sais qu'elle a en partie raison. Je ne dis pas que la mort d'Oscar ne m'a pas affectée, ce serait faux. Depuis que je l'ai trouvé dans sa chambre, j'ai rêvé plus d'une fois de lui, de ce visage blafard. Le camée, l'odeur, les photos... tout concourait à créer une atmosphère aussi lourde qu'inquiétante. Mais j'ai vu pire, et j'ai appris à me débarrasser de mes peurs en les enfouissant dans un recoin sombre de mon cerveau que j'explore rarement.

Seulement voilà... cette maison hante mon esprit depuis que j'ai posé les yeux sur elle.

Dans quelques minutes, Scott sera là pour me dire ce que l'avenir me réserve. Est-ce que j'achèterai la maison de mes rêves à Kane, le fils d'Oscar, pour un prix raisonnable, ou suis-je condamnée à acheter un quelconque trou à rats bâti sur une ligne de faille pour un million quatre cent mille dollars ? J'ai appelé Dena pour lui demander de déjeuner avec moi avant l'annonce fatale et de rester pendant qu'on prononcera le verdict. Deux bonnes raisons évidentes pour toutes les deux : j'ai besoin du soutien de ma meilleure amie, et qu'elle m'aide à garder la tête froide, même si je suis dans tous mes états.

Dena avale une gorgée de cappuccino, qu'elle a commandé à la place du dessert, puis passe la langue sur la mousse restée au coin de ses lèvres bordeaux.

— Je suppose que tu n'as jamais découvert pourquoi Scott t'a appelée, je veux dire avant toute cette histoire ?

— Non. Et ne compte pas sur moi pour lui demander des explications.

Mon regard s'attarde sur la tour de l'horloge qui ne s'élève qu'à quinze mètres au-dessus de nous. J'ai l'impression que le temps passe plus lentement que d'habitude.

— Le but, c'est d'avoir la maison et ensuite de chasser Scott de ma vie... pour la seconde fois.

Dena hoche la tête et s'attarde sur le jeune serveur eurasien assez craquant qui débarrasse une table voisine de la nôtre. Si je ne peux nier sa beauté, ce n'est pas vraiment mon type. Il est grand et musclé, mais avec une grâce presque féminine. Dena tend la main vers son verre d'eau toujours plein et le vide en trois goulées d'affilée.

Je me penche en avant pour tapoter son verre désormais vide.

— Stop ! C'est bon. Tu souffres de diabète, ou quoi ?

Dena sourit d'un air malicieux.

— J'ai mes raisons...

A cet instant précis, le serveur se dirige vers notre table pour remplir son verre.

Dena susurre :

— J'espérais bien que vous viendriez éteindre ma soif...

Surpris, le serveur lève la tête. Quant il voit l'expression du visage de Dena, il comprend et ouvre de grands yeux en s'exclamant :

— Pas de problème.

Mais il n'a pas l'air très convaincu et jette un regard par-dessus son épaule en s'éloignant, sans doute pour s'assurer que les gloussements de femmes de la table à côté ne le concernent pas. Mais les femmes en question sont manifestement plongées dans leur conversation, et le serveur se retourne vers nous, plus sûr de lui à présent.

— Je m'appelle Kim. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Dena s'empresse de répondre :

— Voilà une suggestion intéressante. Et il n'y a aucune raison pour que je ne vous rende pas la politesse.

Elle sort de son sac une carte de visite et note au dos son numéro de téléphone personnel.

— Vous aurez sans doute compris que je vous trouve à mon goût. Sachez néanmoins que je ne cherche pas de liaison sérieuse et que j'ai horreur des machistes. Si vous êtes partant pour une aventure et que vous n'êtes pas sexiste, vous pouvez m'appeler et... je vous montrerai ce qui figure sur mon menu.

Elle lui glisse sa carte dans la main en ajoutant :

— Si vous avez de la personnalité et que vous êtes futé, je pourrais même commencer par vous inviter pour un bon dîner.

Le mec vire au rouge tomate, et devient plus rouge encore après avoir pris connaissance de la profession de Dena.

— Vous êtes l'unique propriétaire de Plaisirs Coupables ? Est-ce un... vous voyez ce que je veux dire...

Dana lui dit d'un air détaché :

— Nous vendons de la lingerie haut de gamme, des sex toys et autres trucs de ce genre. Il y a des articles pas bien méchants, voire romantiques, d'autres qui feraient rougir Fergie Ferg en personne !

L'espace d'un instant, le pauvre Kim en reste sans voix.

— Je crois que vous êtes la femme la plus incroyable que j'aie jamais rencontrée.

Amusée, Dena hausse ses épais sourcils de Sicilienne.

— Nous venons pourtant à peine de nous rencontrer.

— Oui, mais vous m'avez déjà dit globalement que vous vouliez... sortir avec moi.

— Je n'ai eu qu'à dire que je voulais passer un bon moment avec vous, et voilà que je deviens la femme la plus incroyable que vous ayez jamais rencontrée ? Vraiment, je me pose des questions sur votre vie sexuelle, Kim.

— Je voulais juste dire que... le plupart des femmes sont moins directes et que...

— Je ne joue pas les saintes-nitouches et je ne suis pas en train de vous faire marcher.

Kim se tourne vers moi. Je réponds à la question que je lis dans ses yeux.

— C'est vrai. Elle aime que les choses soient claires et nettes.

La réaction de Kim est totalement normale. A sa place, j'aurais moi-même été choquée. Mais je suis tellement habituée au grain de folie de Dena, sa marque de fabrique, qu'en toute honnêteté je suis blasée.

Dena se passe la main dans les cheveux, des cheveux noirs et coupés court.

— D'accord. Maintenant, vous connaissez mon numéro, au propre comme au figuré, d'ailleurs. Quel est le vôtre ?

— Vous voulez dire mon numéro de téléphone ou...

Dena précise sa pensée.

— Qui êtes-vous ? Parlez-moi de vous...

Il sourit d'un air penaud.

— Eh bien, je dirais que je suis plutôt futé, comme vous dites. Je suis étudiant en dernière année à l'université de San Francisco.

— Vous étudiez quoi ?

— Mes matières principales sont la radio et la télévision, avec en option la production et l'enregistrement audio.

— Ah oui ? Et vous vous destinez à quoi ? A la radio ou à la télé ?

— J'espère travailler dans la production musicale. Cette semaine, j'ai travaillé plusieurs nuits comme DJ, et je mixe toujours moi-même. Je pense que je peux en faire une vraie carrière, en tout cas j'essaierai. C'est vraiment le pied !

Dena passe un bras derrière le mini-dossier de sa chaise et hoche la tête d'un air approbateur.

— Voilà un sujet de conversation qui mérite d'être développé au cours d'un dîner dans un trois étoiles.

Le visage de Kim s'éclaire. Puis il aperçoit un homme qui l'observe à l'autre bout du restaurant. Il se remet aussitôt au garde-à-vous en chuchotant à Dena :

— Mon patron me surveille, mais je vous appellerai ce soir.

Je note que Dena ne prend pas la peine de s'adosser à sa chaise lorsque Kim débarrasse son assiette, ce qui oblige ce dernier à frôler « accidentellement » son sein droit. Il repique un fard et s'empresse de disparaître sous le regard soupçonneux du patron.

— Je suis arrivé en m’attendant à trouver une femme de rêve, et voilà qu’il y en a deux !

Nous levons la tête avec un ensemble parfait. Scott est à un mètre de nous. La main gauche dans la poche de sa veste foncée en denim, il s’appuie de tout le poids de son corps sur le pied gauche. Curieux, le contraste entre son immobilité et le tohu-bohu qui règne sur le trottoir et la rue, derrière lui. Les touristes de passage doivent penser qu’il fait une pause pour admirer la terrasse du café, mais moi je sais que c’est pour nous, et cela me donne la nausée. Il a dû voir mon expression affligée car le voilà qui éclate de rire, un rire un peu forcé, et il fonce vers notre table.

Il s’exclame d’une voix tonitruante :

— Dena Lopiano ! Ça fait des années que je ne t’avais pas vue !

Dena répond avec une nuance de regret dans la voix.

— Oui. C’était le bon temps !

Scott se remet à rire et s’assied entre ma copine et moi.

— Seriez-vous partantes pour boire un pot et bavarder avant de parler affaires ?

Notre verdict est sans appel.

— Non !

— Bon...

Il fronce les sourcils en rajoutant un peu, puis nous décoche son sourire Email Diamant, son grand classique!

— La proposition concernant la maison est la suivante : si Kane doit rendre son offre publique, il va proposer un million sept cent cinquante mille dollars tout en s’attendant à devoir descendre jusqu’à un million six. Personnellement, je pense qu’il a de bonnes chances de vendre au prix annoncé.

J’enrage.

— Et merde !

Je fais un rapide calcul mental. Je pourrais l’acheter à condition de faire un énorme emprunt auprès d’une banque, et avec un taux d’intérêt très, très bas. Je regarde mon verre de vin. Adieu les grands crus, bonjour les mélanges de piquette, de jus de fruits et d’eau gazeuse !

Scott termine sa tirade.

— Mais si c’est toi qui l’achètes, et tu peux te mettre sur les rangs dès maintenant, il te la vendra pour le prix prévu au départ, soit neuf cent quatre-vingt mille dollars.

J’échange un regard avec Dena. C’est à n’y rien comprendre... La nouvelle est fantastique, bien sûr, mais elle n’a aucun sens.

— Scott, à quoi joues-tu ?

— Kane adore cette maison. Il y a grandi, et lorsqu’il a appris la mort de son père il a envisagé un temps d’y revenir. Mais il habite déjà dans la maison héritée de ses grands-parents. Il ne veut pas de deux maisons, et il refuse de devenir un propriétaire qui vit de ses rentes ou de traiter avec des promoteurs immobiliers. Malgré ça, il ne veut pas vendre à n’importe qui.

— Mais je suis n’importe qui! Je veux dire, je n’ai jamais rencontré Kane, et nous n’avons pas

de relations communes. Il n'existe aucun lien entre lui et moi.

— En apparence, tu as raison. Mais Kane ne voit pas les choses de cette façon. Il sait qu'en général je ne suis pas du genre à faire visiter les lieux à un acheteur potentiel la nuit... Et en temps normal tu n'accepterais jamais de t'approcher à moins de quinze mètres de moi, que ce soit de jour ou de nuit. Quand je pense que je n'ai même pas été foutu de te convaincre de répondre à mes coups de fil ! Et voilà qu'Oscar m'appelle à l'improviste pour me dire qu'il veut vendre le plus vite possible... Le même jour, tu te pointes à la journée portes ouvertes que j'ai organisée dans le quartier du Port, et je te convaincs de venir visiter la maison d'Oscar à 20 h 30. Le soir où Oscar est mort.

Dena demande :

— Et alors ?

Scott continue de s'adresser à moi.

— Alors Kane pense que c'est un signe. Il sait que tu veux cette maison, mais il est également convaincu que la maison te veut, toi.

Je masse mes tempes pour essayer de chasser la migraine qui s'annonce.

— Si je comprends bien, tu es en train de me dire que Kane est dingue...

Scott rectifie.

— Ce sont les pauvres qui sont dingues, Sophie. Kane est un original. Nuance !

— Je vois. Et existe-t-il un traitement contre ce genre d'excentricité ?

— Probablement. Cela dit, je doute que Kane soit fan de drogues à usage non récréatif. Mais le problème n'est pas là. L'important, c'est que tu peux acquérir cette maison pour une bouchée de pain... du moins si l'on se réfère aux prix pratiqués à San Francisco.

Dena s'exclame :

— C'est trop beau pour être vrai ! Il doit y avoir un énorme piège, là-dessous.

Elle regarde Scott d'un air si soupçonneux que ses yeux ne sont plus que deux fentes... Je me demande si elle est capable de voir quoi que ce soit derrière ses cils !

Scott s'esclaffe.

— Un énorme piège ? Sophie, il veut te vendre une maison six cent mille dollars au-dessous du prix du marché. Il y a des militants végétariens qui seraient capables d'engouffrer un camion entier de Big Mac juste pour bénéficier de l'offre que je suis en train de te faire. Tout ce que Kane te demande, c'est un séquestre d'un mois, et ta parole que tu t'occuperas bien de cette maison. Tu devras aussi t'engager à devenir membre à vie du Club des spiritites de San Francisco.

— Pardon ?

Scott a prononcé si vite la dernière phrase que je ne suis pas certaine de l'avoir bien comprise. En tout cas, j'espère que non.

Sur le trottoir, un homme crache des obscénités, mais aucun de nous trois ne se retourne pour voir ce qu'il se passe.

Scott lance d'une voix peu convaincante :

— Rien de bien méchant, cette association. C'est juste un groupe de gens qui se rassemblent deux fois par mois pendant une petite heure pour papoter et... euh... essayer de communiquer avec des fantômes.

Dena éclate de rire tandis que j'essaie de digérer l'information. Si je m'attendais à ça !

— Scott, s'il te plaît, dis-moi qu'il ne s'agit pas d'une condition sine qua non...?

Scott s'empresse de me rassurer.

— Tu n'es pas obligée d'aller à toutes les réunions. Tu dois y aller régulièrement pendant un an, et ensuite essayer d'y aller tous les deux ou trois mois. Je suis sûr que Kane sera d'accord avec ce planning. Le groupe en question n'est pas aussi bizarre que son nom l'indique. Venus fait partie des membres, et Kane aussi. Oscar lui-même a participé à quelques réunions, même s'il ne l'avait pas fait depuis un bon moment.

J'assemble peu à peu toutes les pièces du puzzle.

— C'est à ça que tu faisais allusion quand tu m'as expliqué qu'Oscar et toi fréquentiez les mêmes milieux, non ? Une bande de tarés amoureux des fantômes ! A propos, tu ne trouves pas bizarre, toi, qu'un nécrophobe fréquente des gens qui essaient de faire ressusciter les morts ?

Scott tente de se défendre.

— Pour commencer, ce ne sont pas des tarés. Je ne suis même pas convaincu que tous les membres croient aux fantômes, contrairement à ce qu'ils affirment. Ils aiment juste écouter des histoires de fantômes. J'ai participé à plus de vingt réunions avec Venus, et ils ont été incapables de faire venir un seul esprit désincarné. Crois-moi, s'ils l'avaient fait, j'aurais cessé de les voir, même si Venus m'avait harcelé pour tenter de me faire changer d'avis. Cela étant...

Scott fait une pause pour chasser une abeille qui s'approchait un peu trop près de son visage.

— ... je suis désolé, Sophie, mais c'est effectivement une condition sine qua non. Si tu refuses, pas de maison !

— Mais c'est ridicule ! Pourquoi est-il si important pour Kane qu'une inconnue devienne membre de son précieux club?

— Je me tue à te le répéter, Kane ne te considère pas comme une inconnue. Il pense que le fait d'avoir découvert son père a créé une sorte de lien étrange entre vous, et il est persuadé... surtout, ne ris pas, il est persuadé que pour réussir à créer un lien avec l'esprit de ses parents il faut absolument que les gens qui ont trouvé le corps de son père juste après sa mort participent à la séance.

La curiosité de Dena l'emporte sur son hilarité.

— Vraiment ? Serait-ce une pratique de sorcellerie ?

— Aucune idée ! Tout ce que je sais, c'est que je dois aller à ces séances au moins pendant un an. Mais encore une fois, cela n'a rien de dramatique...

Scott se remet brusquement « en mode vendeur ».

— ... d'ailleurs Enrico Risso en fait partie, lui aussi. Nous avons souvent droit à un échantillon d'une nouvelle recette qu'il est en train de mettre au point pour l'ajouter à sa carte...

Dena se lève brusquement, et sa chaise s'écrase avec fracas sur le béton de la terrasse.

— Stop ! Attendez un peu... C'est bien le Enrico Risso qui est chef cuisinier au Sassi ? L'homme qui a été élu dans Gourmet Magazine comme l'un des vingt meilleurs chefs du pays ?

— Lui-même.

Dena accuse le coup et se tourne vers moi.

— Je ne dis pas que tu dois adhérer à ce club. Mais si jamais tu le fais, il faut absolument m'inviter à une de tes réunions. Le risotto d'Enrico est tellement bon que j'en salive déjà !

Scott lance un regard amusé à Dena.

— Décidément, tu n'as pas changé !

J'interviens aussitôt. Je n'ai aucune envie de m'appesantir sur la remarque de Dena.

— Avant de donner mon accord sur ces trois conditions, je veux qu'un entrepreneur en bâtiment vienne contrôler les canalisations et les fondations de cette maison, enfin tout le tremblement...

Scott m'approuve.

— Naturellement. Tu peux le faire venir quand tu veux. Kane a déjà fait transporter les affaires de son père dans un garde-meuble. Il sera donc plus facile de vérifier tous les planchers et les murs.

— Il a déjà tout déménagé ? C'est rapide !

— Kane est efficace. Mais avant d'appeler un entrepreneur tu devrais jeter un nouveau coup d'œil à la maison, juste pour être sûre que tu la veux.

Scott prend un air grivois, comme s'il sous-entendait que je pourrais attendre de lui autre chose qu'un simple rôle d'agent immobilier. C'est totalement faux, mais je dois avouer que je suis contente de constater qu'il me désire encore. Ça me met en position de force, et avec Scott il est toujours important de garder la main.

— Quand puis-je la revoir ?

Scott consulte sa montre.

— Tu as des choses à faire, là maintenant ?

Après avoir fait mes adieux à Dena, je prends ma voiture pour suivre Scott jusqu'à Ashbury Heights. En fait, suivre n'est pas le mot qui convient car Scott a une sacrée avance sur moi grâce à sa Tango. C'est la même voiture électrique que celle de George Clooney. Scott m'a dit qu'il l'avait achetée pour Noël, mais je dirais plutôt qu'il s'agit d'un petit cadeau de Noël de Venus ! Apparemment, les parents de cette fille sont les propriétaires — et gérants — d'Organically Yours, la chaîne de produits alimentaires qui vend des barres énergétiques et des céréales aux grains entiers dans tout le pays. A mes yeux, cette info explique clairement pourquoi ils sont ensemble. Scott est un chercheur d'or, et Venus est sa bienfaitrice. L'union parfaite, en somme !

Le temps que j'arrive à la maison, Scott s'est déjà garé et je suppose qu'il est à l'intérieur. Je laisse ma voiture dans l'allée et j'escalade les marches du perron. Lorsque je pousse la porte d'entrée déjà entrouverte, mes mains tremblent d'excitation. La maison ne sent plus le Pine-Sol. Le canapé à fleurs et les fauteuils bien rembourrés se sont envolés, et les merveilleuses étagères en acajou sont vides. Il me faut un moment pour intégrer le changement. Je n'aimais pas les meubles, mais je me rends compte à quel point ils faisaient oublier l'originalité de l'architecture. Les

plafonds voûtés paraissent plus hauts à présent, et le large escalier de bois a un design extravagant que je n'avais pas remarqué auparavant. En fait, c'est la maison tout entière qui semble plus audacieuse. Non, audacieuse n'est pas le bon mot. Je dirais plutôt qu'elle dégage une énergie qui lui est propre, empreinte de noblesse et de générosité. Tout dans cette pièce me donne la sensation d'être adoptée, et malgré la macabre découverte que j'ai faite là-haut il y a quelques semaines je me sens ici en sécurité. Comme si la maison allait prendre soin de moi... comme un père.

Je suis soudain frappée par une sensation de déjà-vu. Oui, je suis déjà venue ici, mais pas il y a quelques semaines... Je dirais il y a plusieurs années. Avant même que j'aie entendu parler d'Oscar... et même de Scott.

Mais c'est impossible. Mon esprit doit me jouer des tours. Pourtant, cette sensation de déjà-vu ne me quitte pas, et curieusement elle me pousse à vouloir cette maison plus que jamais. Elle m'appelle.

C'est alors que j'entends le bruit de pas de mon père. Il traverse la salle à manger en direction du salon. Mais une fois encore c'est impossible. Je tourne la tête en direction du bruit.

Rien à voir avec mon père. Scott est là, flanqué d'un mec au T-shirt camouflage et aux cheveux brun-roux coupés en brosse. Il porte des baskets aux semelles de caoutchouc, ce qui explique que je n'aie entendu qu'un seul bruit de pas.

Scott tapote le dos de l'homme en disant :

— Sophie, je te présente Kane.

Je souris en lui serrant la main.

— J'ignorais que vous seriez là. On dirait que le destin tenait à notre rencontre. Une preuve de plus que tout cela était écrit, n'est-ce pas ?

Je fais des efforts insensés pour ne pas laisser l'ironie percer dans ma voix. Je suis de ceux qui croient dur comme fer aux coïncidences.

Je tente de retirer ma main, mais Kane s'y accroche d'une poigne ferme. L'expression de son visage est devenue sérieuse, et je suis totalement incapable de détourner les yeux de son regard.

— En effet. Ressentez-vous quelque chose ?

— Euh... oui, la paume de votre main.

Je me demande s'il n'est pas en train de s'amuser avec moi.

Le visage de Kane change soudain. J'ignore de quelle émotion il s'agit, mais j'ai la sensation qu'elle n'a rien de bon. Avant que j'aie la chance de trouver une meilleure réponse, Kane lâche ma main et se fend d'un petit sourire.

— Je crois que mes parents ne sont pas ici, en ce moment. Mais ils feront bientôt une apparition, j'en suis certain.

— Ah oui ? Eh bien, si jamais je les vois, soyez sûr que je vous tiendrai informé.

Scott lance alors avec un enthousiasme un peu forcé :

— Vous voyez ? Sophie est bien celle à qui vous devez vendre. Non seulement elle croit en ces choses, mais elle se propose de vous prévenir si jamais elle établit un contact.

De quoi diable parle-t-il ?

Mais un coup d'œil de Scott m'avertit que, si je tiens vraiment à cette maison, mieux vaut continuer à jouer le jeu, du moins pendant un temps. Je contourne les deux hommes pour m'avancer vers l'imposante salle à manger.

— Cette demeure est vraiment superbe.

J'actionne l'interrupteur et je regarde le lustre s'illuminer.

Scott demande, plein d'espoir :

— Tu es toujours partante pour l'acheter ?

Je réponds d'un air absent tout en imaginant la façon dont je pourrais meubler cette pièce.

— Il faudra que je fasse une visite en détail. Cela étant, oui, je veux cette maison. Je vais faire venir un entrepreneur en bâtiment dans les jours qui viennent.

Kane s'approche de l'une des fenêtres et jette un coup d'œil dans la rue.

— Vous devez emménager avant la fin du séquestre.

Je sursaute.

— Vous ne pensez pas que cela compliquera les choses ?

— J'ai un bon feeling vous concernant, Sophie. Je pense que vous traiterez cette maison avec toute l'attention qu'elle mérite. Il me faut juste m'en assurer.

— Que proposez-vous ?

Soudain inquiet, Scott demande :

— Oui, que suggères-tu, Kane ?

— D'ajouter une clause de réserve au contrat de séquestre. Rien de bien important, mais ce serait une bonne idée que vous restiez ici pendant le mois qui précède la levée de séquestre. Et si vous ne traitez pas cette maison avec respect j'aimerais avoir la possibilité d'annuler le contrat.

Je donne une tape sur le bras de Scott du revers de la main.

— Tu le savais, n'est-ce pas ? Tu m'as juste fait venir ici pour me baiser !

Je fais demi-tour et je prends la direction de la sortie. Scott se précipite pour me retenir, et je tente de lui échapper sans grande conviction. Mais, si je dépense trop d'énergie à me battre avec lui, j'ai peur de ne plus avoir assez de force pour retenir mes larmes. Alors je reste là, plantée stoïquement devant la porte.

Scott se défend énergiquement.

— Sophie, personne n'a l'intention de te baiser... encore que... je ne dirais pas non...

Je rétorque sèchement :

— Même pas en rêve !

— Sophie, ce que je veux dire, c'est que nous prenons tous cette vente très au sérieux. N'est-ce pas, Kane ?

Sa question ressemble à un avertissement.

— Tu ne voudrais pas que Sophie soit d'accord pour s'installer ici et qu'elle subisse tout le

stress d'un séquestre sachant que tu peux tout annuler et la mettre dehors n'importe quand en invoquant cette notion ambiguë de non-respect des lieux...? Ce serait de la folie, et nous savons tous que tu n'es pas fou. Tu es un homme d'affaires. Un homme d'affaires raisonnable.

J'entends soudain la maison pousser un rugissement : de l'air chaud entre par les conduites. Le chauffage central ! Y a-t-il quelque chose que cette maison ne possède pas ? Je m'imagine debout contre les bouches de chaleur pendant les périodes de grand froid, pour me réchauffer les pieds. Il me faut cette maison, coûte que coûte.

Kane répond, de toute évidence un peu dérouté :

— Je suis désolé que vous me preniez pour quelqu'un de déraisonnable. Quand je dis que c'est à vous que je veux vendre cette maison, je suis sincère. Pour régler ce petit problème de terminologie, nous trouverons bien un avocat qui puisse nous suggérer un mot qui vous conviendra mieux que le mot respect. Et c'est moi qui paierai les factures du mois... A propos du séquestre, pourquoi ne pas couper la poire en deux et parler de deux semaines ? Nous pouvons aussi ajouter une clause stipulant que si je mets fin à notre accord avant la levée du séquestre je serai tenu de vous verser... que diriez-vous de vingt mille dollars ? Cela devrait couvrir le loyer de votre appartement pendant au moins un an, non ?

Je ne me retourne pas, mais je jure sur ma tête que je n'arrive pas à me rappeler comment on fait pour parler !

Ce qui n'est pas le cas de Scott, qui s'exclame d'une voix haut perchée, une octave plus haut que d'ordinaire :

— Oui. Cela devrait marcher.

Kane est radieux.

— Super ! Alors faites venir votre entrepreneur pour que vous puissiez commencer à emménager.

Je m'étrangle.

— J'ai l'impression qu'il doit y avoir un piège.

Kane éclate de rire. Le rire le moins contagieux qu'il m'ait été donné d'entendre.

— Sophie, je suis peut-être un peu spécial, mais pas au point de savourer l'idée de dépenser sans hésiter de grosses sommes d'argent sans une bonne raison. Si j'étais convaincu de devoir vous verser bientôt vingt mille dollars, je ne vous ferais pas cette offre. Mais cette demeure a appartenu à ma mère, c'était la maison de ses rêves. J'ai besoin de m'assurer que le nouveau propriétaire, quel qu'il soit, aimera vivre ici autant qu'elle, et pas juste pour faire une bonne affaire en la revendant dès que le marché reprendra. Vous me comprenez, j'espère ?

Non, je ne comprends rien à ce qu'il dit. Mais comment refuser sa proposition ?

Je demande :

— A quelle date a lieu la prochaine séance du Club des spirites ?

Le sourire de Kane s'élargit.

— Dans trois semaines. Pourquoi ne pas l'organiser ici ? Ce serait votre première réception dans votre nouvelle maison...

Kane fait courir sa main le long des murs avec la délicatesse habituellement réservée à l'être aimé.

— Ce serait une façon géniale de vous présenter à tous les membres... sans compter tout ce qui pourrait se présenter...

Tout ce qui pourrait se présenter. Je comprends à quoi il fait allusion, mais je m'en fiche. Après tout, c'est la chose la plus sage qu'il ait dite depuis que je le connais, c'est-à-dire cinq minutes.

— Je vais exiger de mon propre avocat qu'il examine ce contrat de séquestre à la loupe.

— Bien sûr, Sophie. Faites le nécessaire pour avoir enfin confiance en moi.

J'essaie de ne pas sourire. Je ferais davantage confiance à mon ex-mari, c'est vous dire ! Mais, si un avocat me donne le feu vert, j'aurai vraiment fait une affaire exceptionnelle. Et, si je peux dénicher immédiatement un entrepreneur et un avocat pour travailler avec moi, je pourrai accepter cette mise sous séquestre dans deux semaines environ. Ce qui signifie que, dans quatre semaines, de deux choses l'une : ou bien je serai propriétaire d'une maison magnifique pour un prix bien au-dessous de celui du marché, ou bien je toucherai vingt mille dollars.

Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Les dîners seraient bien plus drôles s'il était permis de jeter son plat à la tête des invités !

Le Côté léger de la mort

Je n'ai pas perdu une seconde : j'ai fait venir un entrepreneur dans la maison et j'ai convoqué de toute urgence un avocat dans le bureau de Scott. Dès qu'on m'a annoncé que la maison et le contrat de séquestre ne cachaient aucun piège, j'ai apposé ma signature sur les pointillés prévus à cet effet... J'ai déménagé les meubles de mon appartement, et si beaucoup d'entre eux ne collent pas vraiment avec le style de la maison je me dis qu'au moins ils sont à moi. Dans un moment d'euphorie, j'ai rangé le plus gros de mes affaires dans des cartons et les ai emportées avec les meubles.

Pendant la première semaine de séquestre, Kane est venu me rendre visite. Bien qu'il m'ait paru légèrement déçu que je n'aie pas entendu de bruits sourds la nuit, il a apprécié la tendresse que j'avais pour cette maison. Il ne me reste plus qu'une semaine pour devenir officiellement propriétaire, et je prends mes dispositions pour payer ma maison. Ce n'est pas d'argent que je parle, mais de temps et de mensonges. Le temps, c'est celui que je vais consacrer à ma première réunion du Club des spirites. Et les mensonges, ceux que je dirai pour convaincre mes invités et comembres que je suis ravie de les rencontrer ! Scott m'a expliqué que, pour obtenir la levée du séquestre, je devais faire semblant de croire aux esprits et au pouvoir occulte des séances de spiritisme qui est censé les faire venir sur terre. Un compromis stupide, mais acceptable.

Naturellement, l'organisation de cette réunion doit être impeccable. C'est pourquoi j'ai fait appel à des spécialistes, que dis-je, à la spécialiste en ce domaine, à savoir Leah, qui se trouve être à la fois ma sœur et une formidable organisatrice d'événements exceptionnels. A ma demande, elle a passé une grande partie de l'après-midi (et de la semaine dernière) à tout mettre en place pour que la séance de ce soir se passe au mieux. Tous les cartons encore pleins ont été stockés dans les chambres et le garage, et elle a loué une table ronde qui trône au milieu du salon, recouverte d'une magnifique nappe blanche. Le centre de la table est occupé par trois énormes bougies en cire d'abeille que Leah m'a intimé l'ordre d'acheter en dépit de leur prix exagérément élevé. Devant chacune des dix chaises de bois ancien, Leah a posé un marque-place en métal en forme de feuille morte, avec le nom d'un convive. La plupart de ces noms me sont étrangers, et les rares personnes que je connaisse — à savoir Venus, Scott et Kane — ne m'enthousiasment pas outre mesure !

Enrico est la seule personne que je sois impatiente de rencontrer à cette réunion. Ces derniers jours, je l'ai eu plusieurs fois au téléphone, et nous sommes en train de l'attendre, Leah et moi. Il est bien sûr censé arriver avant les autres avec des plateaux entiers de mets raffinés qui devraient rendre le reste de la soirée plus supportable.

M. Katz proteste de nouveau lorsque Leah le déloge de sa chaise et le laisse tomber brutalement par terre.

Je réagis aussitôt.

— Dis donc ! Un peu de douceur avec mon bébé !

Elle me répond d'un air absent tout en déplaçant une nouvelle fois les bougies et en tirant sur les mèches jusqu'à ce qu'elles se tiennent bien droites, tels de bons petits soldats qui tenteraient d'impressionner leur sergent instructeur.

— Le seul bébé ici est assis sur le canapé.

Elle fait bien sûr allusion à son fils de deux ans, Jack, qui suit tranquillement chacun de ses mouvements.

Je ne sais pas trop si c'est un regard d'admiration ou un regard intéressé. Ses petites mains grassouillettes sagement posées sur ses genoux ont pourtant l'air bien innocentes, mais je sais qu'elles ont souvent été des instruments de destruction et de torture, comme la fois où il a essayé de laver mon chat au Clorox, ou lorsqu'il a arraché une poignée de poils de la poitrine de son maître-nageur.

Leah s'exclame :

— Quel dommage que je ne puisse pas participer à cette soirée !

Mais nous savons toutes deux qu'elle est ravie d'en être exclue. Scott lui a expliqué que le nombre de participants devait être pair, et que si Leah était des nôtres nous serions onze. De toute façon, jamais Leah n'aurait pu supporter l'ambiance feutrée et recueillie d'une séance de spiritisme. Nous sommes persuadées, elle et moi, qu'on ne peut invoquer les esprits. En d'autres termes, que toute communication avec les morts est une pure invention. L'imagination des autres est difficile à contrôler ou à prédire, et Leah déteste ce qu'elle ne peut contrôler.

— Goûte au moins aux amuse-gueule ! Enrico m'a promis qu'il en ferait suffisamment pour que tu puisses en emporter quelques-uns chez toi.

— C'est gentil de sa part.

Leah jette un coup d'œil sur les aiguilles en métal de mon horloge aux finitions en noyer, et plisse le nez d'un air désapprobateur.

— Il devrait déjà être là. Assurons-nous que nous avons le temps de tout nettoyer après les préparatifs de dernière minute, avant l'arrivée des invités. Rien de tel qu'une cuisine en désordre pour gâcher une soirée !

Il est clair que les petites fêtes auxquelles Leah participe sont beaucoup moins folichonnes que les miennes.

— Ne t'inquiète pas. Je suis sûre qu'il ne va pas tarder à arriver.

— Si tu le dis... Comme nous n'avons rien d'autre à faire avant son arrivée, je profite de l'occasion pour t'offrir mon cadeau... pour ta pendaison de crémaillère !

— Pour ma pendaison de crémaillère ?

Aussitôt, une vision de coussins Pottery Barn qui danse dans ma tête.

Elle sourit et se dirige vers le gros colis UPS posé sur le fauteuil, près de la fenêtre. A son arrivée, il était plein de décorations de toutes sortes, et je le croyais vide à présent. Mais Leah en extrait son fameux cadeau, un grand rectangle soigneusement emballé.

Le papier doré et sobre brille dans la lumière qui filtre par la fenêtre en cette fin de journée. Je

trouve un coin moins dur que le reste, où je peux percer le papier avec mon ongle, puis j'arrache l'emballage. Des lambeaux d'or tombent sur le sol, tels de gros confettis.

Je découvre alors une photo en noir et blanc de moi quand j'étais petite. Mes cheveux étaient déjà rebelles à l'époque, un vrai défi pour le peigne ! Et mes traits n'ont pas beaucoup changé. Mais mes yeux d'enfant n'ont pas cette lueur de scepticisme cynique que j'ai cultivé au fil des ans. C'est moi dans toute mon innocence. J'ai les mains autour du cou de l'homme dont j'ai hérité les cheveux. Sauf que ses boucles sont coupées court et qu'il arbore une barbe soigneusement taillée.

Bien que cette image ait orné la commode de ma mère pendant au moins dix ans, je murmure à Leah :

— Merci ! J'avais oublié cette photo. Il va falloir que je lui trouve une place digne d'elle.

Je retourne la photo et pose ma main sur le cadre en métal noir qui la maintient en place. Un bout de fil de fer argenté court d'un bout à l'autre du cadre, attendant d'être posé sur un clou.

Leah s'exclame sans l'ombre d'une hésitation :

— Là-bas, sur la desserte, avec les autres photos.

Je regarde les cadres qui viennent d'être posés au mur. Il y a là une petite photo représentant un geai bleu qui descend en piqué pour picorer une cacahuète dans la main de ma copine Mary Ann. À côté, c'est un article de journal encadré : la toute première critique de mon premier livre. J'ai surligné en rose les mots très agréables à lire et en noir mais avec quelques banalités. Puis c'est la photo de notre copain Marcus prise de nuit par Dena. Comme il a le bras tendu vers le ciel, on a l'impression qu'il tient la lune ! Ensuite, c'est une photo de Leah, prise peu de temps après la naissance de Jack, avec son fils dans ses bras. Sur cette photo, ma mère se penche au-dessus du nouveau-né emmaillotté, un baiser sur les lèvres... Mais tous ces gens sont encore en vie. Y compris la critique du livre, toujours d'actualité. Ce que je tiens à la main en revanche, c'est un hommage à un homme disparu. J'ai l'impression que la Sophie enfant de la photo se moque de moi en me disant : « Tu te souviens ? Tu te souviens comme c'était bon de le toucher, de te sentir en sécurité ? »

Oui, je m'en souviens. Une profonde tristesse m'envahit, et je me dis que je n'ai aucune envie de pendre mon chagrin au mur du salon.

Leah me laisse suffisamment de temps pour trouver une bonne excuse pour éviter de placer la photo près des autres, puis me la prend des mains et la tient en l'air au-dessus de la cheminée.

— Ici, ça me paraît bien. Il nous a quittés depuis douze ans, Sophie. Il est temps pour toi de dire au revoir à l'homme et bonjour à tes souvenirs.

Elle jette un coup d'œil vers l'escalier et prend un air inspiré comme si elle tentait de résoudre je ne sais quelle équation complexe. Et elle ajoute :

— D'ailleurs, sa place est ici. J'ignore pourquoi, mais j'ai le sentiment qu'une partie de lui se doit d'être ici.

— Une partie de lui ? On dirait que tu parles d'un film de poltergeist !

— Il ne s'agit pas de son corps, bien sûr. Mais la place de cette photo est ici.

Elle tient de nouveau la photo au-dessus de la cheminée pour l'admirer. Je marmonne entre mes

dents :

— Je vais voir...

— C'est tout vu. Donne-moi un marteau et quelques clous.

— Il ne m'en reste qu'un. Attends que je passe chez le quincaillier, j'y vais en fin de semaine. Avec un seul clou, une photo n'est jamais droite, c'est connu.

— On peut toujours essayer ! Apporte-moi ce clou.

Je réprime une bordée de jurons et lui apporte à contrecœur ce qu'elle m'a demandé. Je lui tourne le dos dès que le marteau frappe sur le clou et je m'empare de mon portable. Leah a raison sur un point : Enrico devrait déjà être ici. Il décroche à la deuxième sonnerie.

— Oui ?

Je mets bien une seconde à répondre. Enrico a toujours été très chaleureux au téléphone, et sa façon de remplacer un petit mot gentil par un simple « Oui ? » me fait un choc.

— Enrico ?

— Oui ?

Cette fois, le ton est encore plus impatient. Derrière moi, Leah tape sur son clou à un rythme rapide et régulier.

— Euh... c'est Sophie Katz. Je me demandais juste si vous étiez déjà parti.

— Quoi? Mon Dieu, je ne m'étais pas rendu compte de l'heure !

Je sens bien qu'il est en colère, mais j'ignore si cette colère est dirigée contre moi, contre lui ou je ne sais qui d'autre.

Je ne voudrais pas avoir l'air d'insister, mais neuf personnes ne vont pas tarder à débarquer chez moi, et les seuls trucs à manger que j'ai sont fabriqués par Kellogg's !

— Dites-moi que vous êtes... je veux dire, que vous êtes en route.

— Oui, j'arrive. Des choses pas très bonnes se sont produites, mais je viens quand même.

Le bruit du marteau cesse, et je me retourne pour admirer le travail de Leah. Le cadre est de travers, juste un peu, mais ceux qui le regarderont verront forcément que quelque chose cloche.

La dernière fois que j'ai parlé à Enrico, son anglais n'était pas très bon, mais je trouve qu'il a empiré. Serait-il ivre ? Fatigué ? Ou ces « choses pas très bonnes » sont-elles contrariantes au point de lui avoir fait oublier son anglais ?

— Enrico, tout va bien ?

— Non, tout ne va pas bien. Aujourd'hui, je suis... comment dites-vous, je suis hanté. Oui, c'est ça. Je suis hanté par le passé.

Sa voix est faible, on croirait qu'il appelle de très loin. Il a beau m'avoir au bout du fil, j'ai la sensation qu'en réalité il se parle à lui-même.

— Ah bon ? Mais... qu'entendez-vous par là ? Que vous avez fait quelque chose autrefois qui revient vous hanter ? Ou que vous avez reçu la visite de Casper ou l'un de ses charmants collègues pas si charmants que ça d'ailleurs ?

— Casper ? Le personnage de dessin animé ? Mais vous vous moquez de moi !

— Désolée. C'était très maladroit de ma part.

— Quoi... ? Mais... Espèce de salope !

— Pardon ? Votre remarque est tout à fait déplacée.

J'attends qu'Enrico s'explique, mais je le soupçonne d'avoir jeté son téléphone par terre. Je l'entends atterrir sur quelque chose de dur, après quoi il me semble entendre en bruit de fond... comme un cri rauque. Ça ressemble au cri d'un oiseau en détresse.

Je hurle :

— Enrico ? Vous êtes toujours là ? Vous me devez des excuses!

Aucune réponse. J'entends une nouvelle plainte, un bruit sourd, et puis plus rien sur la ligne.

— Ça alors ! Il m'a raccroché au nez.

Leah hausse les épaules et réajuste la position du cadre. Il est toujours de travers, sauf que maintenant il penche à gauche au lieu de pencher à droite.

Elle me lance :

— Ça te surprend ? J'ai entendu la fin de la conversation, Sophie. Tu lui as parlé de façon plutôt désinvolte !

— J'ai essayé de prendre un ton badin ! Et il ne s'est pas contenté de me raccrocher au nez. Il m'a aussi traitée de salope !

— J'admets que c'est inacceptable. Mais tu sais... c'est un grand chef. Tu les connais... Ils ont des réactions d'artistes.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Tu trouves qu'il a le droit de traiter de salope une femme qu'il n'a jamais vue sous prétexte qu'il confectionne d'excellents pâtés ?

— Bien sûr que non, mais... Où est Jack ?

Le canapé est vide. Mon regard fait aussitôt le tour de la pièce pour voir où se cache le chat, et je pousse un soupir de soulagement en constatant qu'il est installé dans le fauteuil, près de la fenêtre. Au même moment, Jack sort de la salle de bains d'un pas chancelant, hilare et apparemment sans bobo.

— Maman, maman ! Sophie a un bac à sable, et elle cache du chocolat dedans !

— Un bac à sable ?

Leah me jette un regard interrogateur.

— Non, pas du tout. C'est juste la litière de M. Katz.

La bouche de Jack s'ouvre sur ce qu'on pourrait appeler un large sourire d'autosatisfaction.

— Vite, appelle un centre antipoison !

— Tu vois bien qu'il n'a rien sur les dents...

Jack explique, l'air radieux :

— Je le garde pour mon dessert. Tiens...

Il ouvre son petit poing pour offrir une crotte de chat à sa mère qui recule en trébuchant, atterrée.

Elle lui crie d'une voix stridente :

— Remets-moi ça où tu l'as pris, ou tu risques d'attraper une maladie !

Elle l'agrippe par le bras et l'entraîne vers la salle de bains en hurlant des mots incompréhensibles sur le savon antibactérien. Je les rejoins en restant sur le seuil de la porte, et je regarde Leah lui frotter énergiquement les mains tandis que le gosse se débat pour se libérer.

Je demande :

— Et si jamais Enrico ne venait pas ?

— Contacte Waiters on Wheels !

Leah est trop occupée pour me regarder en me parlant.

— Appelle-les, et demande-leur de te livrer des amuse-gueule du Sassi. Mais il vaut mieux que tu rappelles d'abord Enrico pour essayer d'arranger les choses. Demande-lui de t'excuser d'avoir été insolente.

— Non, mais tu rigoles ? Il m'a traitée de salope !

Jack éclate de rire et se met à sautiller sur place.

— Tata Sophie a dit un gros mot !

— Ah oui ? En tout cas moi, je n'ai pas essayé de manger du caca dans une litière !

— Ça suffit. Nous partons.

Leah ramasse Jack au vol et fonce vers la porte, faisant juste une brève pause pour récupérer sa veste et son sac à main accrochés à mon portemanteau.

Je la supplie de rester.

— S'il te plaît! Ne t'en va pas! Si jamais Enrico nous fait faux bond, nous ne serons que neuf à table, et il faut être dix. Comme ça, tu pourras participer à la séance.

— Non, merci. Pourquoi n'appelles-tu pas Mary Ann ? Je suis certaine qu'elle viendra.

— Elle est en Italie. Elle s'est déniché un boulot génial d'assistante maquilleuse pour la Semaine de la Mode, à Milan. Et après, elle doit prendre quelques semaines de vacances pour visiter les grandes cathédrales d'Europe. Mais toi, tu es là. Allez, viens ! On va se marrer.

— Sophie, je t'adore, mais je refuse catégoriquement de participer à une séance de spiritisme avec des inconnus. Ça n'a rien de drôle.

— D'accord... mais si jamais ils réussissent à convoquer le fantôme d'Emily Post, tu vas le regretter !

Leah me crie par-dessus l'épaule en partant :

— Emily Post n'est pas morte !

Je la regarde descendre l'escalier en tenant mon neveu dans ses bras comme un vulgaire sac de pommes de terre. En général, je préfère limiter le temps que je passe avec eux à deux heures par semaine, mais à ce moment-là je ferais presque n'importe quoi pour que Leah reste. Les tuiles arrivent toujours par trois, et leur côté désagréable s'accroît de façon exponentielle. Je considère les obscénités d'Enrico comme la première tuile de la série, et j'ai l'affreux pressentiment que la deuxième et la troisième vont me tomber dessus avant la fin de la journée.

J'essaie de rappeler Enrico, mais je tombe sur le bip bip régulier et un brin agaçant qui me signale que la ligne est occupée. Enrico m'a pourtant paru tout ce qu'il y a de plus normal les fois où j'ai bavardé avec lui, mais apparemment il a un côté obscur. Il m'est arrivé de commander des plats de son restaurant, et la livraison a toujours été effectuée dans l'heure qui suit.

Il ne me reste pas d'autre solution que de m'asseoir près de la fenêtre pour regarder les couleurs du crépuscule tenter de percer l'épais brouillard. Lorsque le ciel devient tout noir, on sonne à ma porte. Je n'ai vu personne monter les marches. Il faut dire que je ne prêtais attention qu'à mon chat pelotonné sur mes genoux. Je l'envoie balader, et il se venge en laissant traîner le bout de ses griffes sur mes cuisses.

Il est très exactement 18 h 30. On peut dire que la personne qui vient d'arriver est ponctuelle !

J'ouvre la porte en me demandant s'il s'agit de Kane, Scott, Venus ou un parfait inconnu. Mais j'ai faux sur toute la ligne. L'homme qui me fait face n'est ni Kane ni Scott, et pourtant je le connais. Son bouc taillé en pointe et ses yeux perçants m'ont fait une forte impression autrefois.

Je m'exclame :

— Jason Beck ! Que fais-tu ici ?

Dena a tellement d'ex qu'il lui est difficile de rester en contact avec eux, mais Jason est un cas spécial. Peut-être à cause de son penchant pour le velours. Il porte d'ailleurs ce soir un pantalon de velours et une chemise de soirée blanche ouverte sur un T-shirt où est inscrit C'est le règne du Chaos. Il a toujours eu un look original, mais ce qui me frappait le plus, c'était qu'il croyait aux vampires. Selon Jason, Anne Rice n'est pas une romancière mais une biographe, et le comte Dracula est bien plus qu'un salaud défunt qui a réussi à se faire un nom douteux dans le folklore transylvanien !

Pour l'heure, Jason est aussi surpris que moi.

— La Sophie qui achète cette maison, c'est donc toi ?

Je jette un coup d'œil à l'allée vide et la rue silencieuse, tentant de trouver une explication logique à notre rencontre.

— Tu ne savais pas que j'habitais ici ? Ne me dis pas que tu es venu pour... visiter la maison ?

— Non. Je suis là pour la réunion du Club des spirites.

Mais bien sûr ! C'est tout juste si je ne me tape pas sur le front pour me reprocher ma bêtise, comme dans les vaudevilles.

— On m'a dit qu'un certain Jason devait venir. Ton nom figure bien devant ton assiette, mais jamais je n'aurais deviné qu'il s'agissait de toi.

— Et moi que tu animerais cette séance ! Tu n'es pas croyante.

J'ironise :

— Tu veux savoir si j'ai laissé tomber mon... quelle était ta formule déjà? Ah oui... mon esprit obtus fermé à toute spiritualité, et ma vision du monde d'un matérialisme forcené?

Jason sourit en penchant la tête de côté.

— Pourquoi ? C'est le cas ?

Je réponds par une pirouette.

— C'est une longue histoire.

Scott a insisté sur le fait que je devais convaincre tous les membres du groupe que je suis croyante. Mais Jason a croisé ma route autrefois et ne m'a jamais trahie. Malgré toutes ces années passées, je le considère toujours comme un ami. Or je ne mens jamais à mes amis.

Je le fais entrer. Il marche jusqu'au centre du salon et son regard s'attarde sur la table. Une brise fraîche me chatouille le cou, et j'ai soudain la chair de poule. L'espace d'une seconde, j'ai la sensation que la température a brusquement chuté sans raison, ce qui est évidemment faux. En fait, j'ai été tellement surprise de voir Jason que j'en ai oublié de fermer la porte derrière lui. Je lui tourne le dos pour réparer cet oubli, mais je constate qu'il y a quelqu'un d'autre sur le seuil de ma porte, là, dans le halo du réverbère : un personnage de la comédie musicale Hair. C'est du moins la première impression qu'elle me donne. Le flot de ses boucles rebelles lui descend jusqu'à la taille, et sa jupe volante arc-en-ciel lui effleure les chevilles, laissant apparaître des sandales Birkenstock et le vernis rose de ses orteils.

Sans même attendre ma question, elle me saute au coup sans prévenir et m'embrasse sur la joue en s'écriant :

— Je m'appelle Amelia. Merci beaucoup de nous avoir invités chez vous !

Puis elle fonce sur Jason et se presse contre son dos en lui passant les bras autour de la taille.

— Oh là là ! C'est une des plus jolies tables que nous ayons eues pour nos séances de spiritisme. Qui sommes-nous censés invoquer ? L'esprit de Rockefeller ?

— C'est ma sœur qui m'a aidée à tout décorer.

— Leah...

A cette évocation, je vois une étincelle briller dans les yeux de Jason. Il n'a jamais rencontré ma sœur, mais il en a entendu parler par Dena et moi. Ou, plus exactement, il a entendu parler des exploits de son rejeton.

Je ferme la porte et je m'apprête à leur servir un peu de vin et de gâteaux apéritif. Mais avant même que j'aie le temps de remplir le premier verre on sonne de nouveau à la porte. Je leur demande de m'excuser et vais accueillir le nouvel arrivant. Cette fois, il s'agit du trio Venus, Scott et Kane. Bravant courageusement la météo, Venus est venue sans manteau et arbore une jupe crayon qui lui arrive au genou, avec un haut sans manches asymétrique taillé dans un tissu qui n'est pas sans rappeler le papier gaufré. Elle a relevé ses cheveux en queue-de-cheval, comme lors de notre première rencontre. Kane est plus classique avec son chino et son pull en laine qui semble fait main. Quant à Scott, il a... le look Scott : bien sapé, le cheveu artistiquement décoiffé, le sourire malicieux. Je constate plus tard que son sourire m'est exclusivement destiné chaque fois que Venus lui tourne le dos.

C'est Venus qui nous dit bonjour la première en entrant. Elle impose aussitôt sa présence et son assurance dans chaque coin de la maison, comme s'il n'y avait plus qu'elle ici. C'est à se demander s'il restera suffisamment d'espace pour les autres, moi comprise ! Elle lève gracieusement les bras, et ses doigts se touchent comme ceux d'une ballerine avant son entrée en scène. Puis elle ouvre les bras avec la même grâce, en inspirant profondément. Fin de la danse.

Elle se met à tousser en portant ses mains à sa poitrine, enfin le peu qu'elle en a...

— Ça ne va pas du tout.

Kane demande d'un air angoissé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Scott, lui, ne semble pas perturbé outre mesure par la réflexion de Venus. Il aurait plutôt l'air de s'ennuyer.

— La disposition des meubles. Le feng shui... ce n'est pas bon.

Kane lui répond du tac au tac :

— Ma mère n'a jamais tenu compte des principes du feng shui pour décorer sa maison. Et ça ne l'empêchait pas d'invoquer les esprits.

Venus répond calmement :

— Mais elle ne les voyait pas. Elle ne savait pas comment canaliser l'énergie de cette maison.

Kane se campe devant Venus, empiétant sur son espace vital.

— Si les esprits ne pouvaient pas venir voir ma mère, c'est pour une raison qui n'a rien à voir avec la décoration des pièces. L'au-delà se fiche éperdument des principes du feng shui.

Un petit rire s'échappe des lèvres de Venus. Elle pose sa main d'ouvrier sous le menton de Kane.

— Vous n'êtes pas expert en la matière. C'est à peine si vous pouvez rappeler votre chien, alors invoquer un esprit...

Kane ne bouge pas, et l'espace d'une seconde je me dis que Venus pourrait être en danger. Je lance un regard interrogateur à Scott. Il n'a plus l'air de se faire suer, mais apparemment il n'a aucune intention d'intervenir.

C'est alors que Kane recule d'un pas, pour se mettre hors d'atteinte de Venus. Ils continuent de se fixer sans parler. Depuis la salle à manger, j'entends Amelia bavarder avec entrain, puis elle arrive en trombe dans le salon, les yeux débordant d'énergie et de gaieté, ce qui tranche avec l'humeur des autres invités.

— Salut !

Son salut résonne dans la pièce silencieuse. Puis Amelia se présente à chacun des trois nouveaux arrivants. Elle prend Kane et Scott dans ses bras, exactement comme elle l'a fait avec moi. Kane tolère son attitude, se forçant à rester patient. Scott, en revanche, apprécie visiblement ce contact étroit avec une autre femme, et leurs embrassades durent trente secondes de trop. C'est Amelia qui se libère la première, et elle sourit à Venus, avec une certaine nervosité semble-t-il. Puis elle lui lance d'un ton jovial, un peu forcé :

— Tu as vu cette table ? Les bougies sont en cire d'abeille, Venus. Je n'ai jamais rien vu d'aussi raffiné depuis la dernière réunion que tu as organisée chez toi.

— La dernière fois que j'ai organisé une réunion, tu n'étais pas là.

— Non, mais j'étais présente à celle d'avant.

Amelia se tourne alors vers les invités hommes.

— Venez dans la salle à manger. Enrico s'est encore surpassé.

Après une courte pause, elle me demande :

— Au fait, où est Enrico ? Il est sorti pour dénicher le vin parfait ou quoi ?

Puis elle disparaît de nouveau dans la salle à manger.

Je fais la grimace. Je ne leur ai pas encore dit que, si toutes ces bonnes choses viennent bien du restau d'Enrico, ce n'est pas lui qui les a préparées. Avec Kane, je ne sais pas encore très bien où je mets les pieds, mais une chose est sûre : je suis sur la liste noire de Venus. Si jamais elle découvre que je me suis disputée avec Enrico, elle me reprochera son absence, même si c'est moi qui suis dans mon bon droit.

Avant même que j'aie le temps d'imaginer comment me sortir de cette situation, on sonne de nouveau à ma porte. Je fais mentalement une courte prière pour que ce soit lui, et ma déception est grande lorsque je me retrouve devant une famille de trois personnes. L'homme dit s'appeler Al, et sa femme Lorna. Quant à leur rejeton, un ado dans le plus pur style gothique, il s'appelle Zach. Ils figurent tous les trois sur mes marque-places.

Ils forment peut-être une famille, mais apparemment la seule chose qui les unisse, c'est d'être là. L'homme est blond et très soigné, avec des cheveux qui commencent à se faire rares. Il porte un polo et des chinos, et semble plus résigné qu'heureux de se retrouver ici. Côté fiston, c'est une autre histoire... Ses cheveux, ses vêtements, ses ongles, tout est noir ! Il a même souligné ses yeux d'un trait d'eye-liner particulièrement dur, ce qui contraste étrangement avec son visage poudré de blanc. Il porte autour du cou un collier de chien en velours, et je suis tentée de vérifier si, en le défaisant, je ne provoquerai pas sa décapitation.

Mais c'est la femme qui m'intéresse le plus. Comme son mari, elle porte des chinos, assortis d'une chemise de coton rose pâle. Ses cheveux bruns sont grisonnants, et leur coupe parfaite est de celles qu'on s'attend à voir sur la ménagère type de banlieue. Elle a l'air tout ce qu'il y a de plus normal, mais sa tenue, sa coupe de cheveux et même son sourire très doux prennent sur elle des allures de déguisement. Les cheveux sont trop épais pour supporter cette coupe — elle aurait intérêt à les porter longs et décoiffés. Son teint olivâtre supporte mal les tons pastel, et la détermination que je lis dans ses yeux est bien trop forte pour s'accommoder du rose discret de son gloss à lèvres.

Naturellement, je garde mes réflexions pour moi. Je me contente de faire entrer les nouveaux invités et je ferme la porte derrière eux. Jason réintègre le salon, un verre de vin rouge à la main.

Il s'exclame :

— On dirait qu'ils sont presque tous là. Il ne manque plus qu'Enrico pour être au complet, c'est-à-dire dix.

Le moment est venu de tout leur dire. Venus soupçonne déjà que quelque chose cloche, je le vois à sa façon de me regarder. Il y a dans son regard comme une pointe d'hostilité.

Je m'éclaircis la gorge, et me dirige vers le marque-place d'Enrico, que je caresse comme s'il possédait je ne sais quel pouvoir vaudou susceptible de le faire venir. Mais naturellement ça ne marche pas.

Je me décide enfin à parler.

— Je crois qu'Enrico ne viendra pas.

Scott s'étonne :

— Il ne vient pas ? Moi qui croyais qu'il était déjà là... Ce n'est donc pas lui qui a livré les plats ?

— Euh... non. J'ai passé la commande à son restaurant. Il faut dire que j'ai eu l'occasion de lui parler en début de journée et il m'a paru un peu... irritable.

— Comment ça ?

Venus s'installe dans mon fauteuil avec une décontraction très étudiée.

— Il m'a dit qu'il était... hanté.

— Hanté !

Kane s'approche aussitôt de moi et emprisonne mes deux mains dans les siennes.

— A-t-il vu quelque chose ? Une apparition ?

— Je... je l'ignore. Il m'a juste dit qu'il était hanté et que les choses n'étaient pas très bonnes.

Amelia prend le temps de nous examiner tous l'un après l'autre pour s'assurer que nous partageons son avis, puis elle s'exclame :

— Attendez un peu ! C'est vraiment très grave. Il a peut-être invoqué un esprit qu'il n'arrive plus à faire partir. Nous devrions peut-être aller chez lui pour voir s'il a besoin d'aide.

Un chœur de protestations se fait entendre. Mais je note que Kane et Scott restent silencieux.

Venus déclare sans me quitter des yeux :

— Je connais Enrico mieux que vous tous. S'il voulait nous voir, il nous aurait demandé de venir.

Kane rétorque :

— Il s'est peut-être dit que nous n'accepterions pas son invitation. Après tout, il doit savoir que certains d'entre nous lui reprochent le départ de Maria du groupe.

Mais Venus insiste, d'un ton très calme.

— Je n'ai pas dit qu'il nous aurait invités. J'ai dit qu'il nous aurait demandé de venir. C'est très différent. Même si Enrico sait ce que tu penses, Kane, ça reste ton opinion. Mais quel que soit le cas de figure il aurait attendu de nous que nous lui cédions. Parce qu'il est célèbre.

Amelia se met à rire.

— C'est un chef ! Pas une star de cinéma.

Zach proteste :

— A San Francisco, les gens préfèrent les chefs aux stars de cinéma. Ils sont plus authentiques.

C'est la première fois que ce garçon ouvre la bouche. Sa voix est jeune et innocente, ce qui ne colle pas du tout avec son accoutrement macabre. Quel âge peut-il avoir ? Difficile à dire avec cette poudre blanche qui lui couvre le visage. Au jugé, je dirais dans les quinze ans.

Lorna dit d'une voix douce :

— Peut-être vaut-il mieux le laisser tranquille. Il y a juste un problème à résoudre : le nombre

de participants. Quelqu'un doit partir.

Elle se penche vers Al et lui pose la main sur le genou.

— Je sais que tu n'es pas très chaud pour rester avec nous, mon chéri. Pourquoi n'irais-tu pas boire une bière dans ce pub où tu avais l'habitude d'aller? Celui au coin de la rue... comme s'appelle-t-il déjà ?

Al répond sèchement :

— Jax. Mais je n'ai aucune envie de partir.

— Je croyais que...

— Je sais très bien ce que tu penses, mais tu as tort. Alors, y a-t-il un autre volontaire pour partir, ou faut-il annuler cette fichue séance ?

Lorna rentre dans sa coquille, et Zach jette un regard mauvais à son père.

Amelia suggère :

— Je crois que je...

Mais elle est interrompue par la sonnette de la porte d'entrée.

— C'est peut-être Enrico !

Elle se précipite pour en avoir le cœur net.

Lorsqu'elle ouvre la porte, c'est une femme qui apparaît. Elle est habillée en Calvin Klein de la tête aux pieds, et ses cheveux sont coupés court — une coupe un peu sévère. Elle se débarrasse de son manteau qu'elle envoie valser dans les bras d'Amelia qui ne s'attendait pas à cette apparition-là.

— Prévenez Enrico que je suis là.

Kane dit d'une voix douce :

— Maria...

La nouvelle venue tique en entendant son nom. Elle s'accroche à l'encadrement de la porte comme si elle s'attendait à ce qu'on tente de la flanquer dehors.

— Quelles que soient les réflexions que vous vous apprêtiez à faire sur la numérologie, s'il vous plaît... gardez-les pour vous ! J'ai déjà donné à Enrico notre appartement en copropriété, notre maison de Toscane, et même son foutu perroquet, mais pas question de lui sacrifier mes amis...

Elle lance à tous les gens présents dans la pièce un regard furibard.

— Vous êtes bien censés être mes amis, non ? C'est moi qui suis profondément croyante, pas ce mangeur de fettuccini imbu de lui-même, aussi snobinard que gras. Comment avez-vous pu ne pas m'inviter à cette séance ?

Kane lui murmure :

— Certains d'entre nous le souhaitaient.

Il foudroie Venus du regard. Elle lui répond par un regard vide.

Amelia s'évertue à faire bon accueil à Maria en la prenant dans ses bras tout en se coltinant son

manteau.

— Enrico ne sera pas des nôtres, Maria. Il est hanté.

Maria part d'un rire amer.

— C'est ce qu'il t'a dit ? La seule chose qui hante cet homme, c'est la dernière critique de Michael Bauer. Vous l'avez lue ? Trois étoiles et demie. Pas quatre, trois et demie ! C'est pour ça qu'il n'est pas venu ce soir... Ce salaud boude. Il est sûrement en train d'apprendre à cette fille comment détruire une coupure de presse !

Scott lance, un brin perplexe :

— Ça n'exige pas une formation intensive...

Maria change de sujet.

— Je vois que la table est mise. Si nous commençons ? Ou peut-être craignez-vous que mon amertume ne gâche la séance ?

Scott s'exclame :

— Nous n'avons absolument rien contre l'amertume. N'est-ce pas, Bulle ? Le chocolat amer, tu n'es pas contre ?

Il regrette aussitôt ses propos, je le vois à sa tête. C'est aussi évident que l'air renfrogné de Venus.

Laquelle saute évidemment sur l'occasion.

— Tu as bien dit Bulle ? Comme c'est adorable ! N'est-ce pas, Kane, que c'est adorable ?

Kane ignore Venus et se tourne vers Maria.

— Si tu veux te joindre à nous, ce sera un plaisir... Tout ce qui compte, c'est d'y croire.

Jason ajoute, avec peut-être un brin d'ironie :

— Et les nombres. Sans oublier les bougies, les couleurs et ce satané feng shui !

Kane répond d'un ton sec :

— Le feng shui n'a rien à voir là-dedans !

Amelia intervient à son tour.

— Dites donc, vous tous, n'oubliez pas que Sophie a mis des bougies blanches. Si vous voulez que ça marche, il faut que nous soyons tous dans un état d'esprit serein ! A ce rythme, il faudra que nous sortions acheter des bougies roses pour gérer tout ça. N'est-ce pas, Sophie ?

Zach soupire.

— Les bougies roses, c'est nul. Avec elles, ça ne marche jamais.

Je me masse les tempes. Je ne comprends absolument rien à ce que disent ces gens. Ou plutôt si, une seule chose : Maria est l'ex d'Enrico. J'ai aussi cru comprendre qu'Enrico a un perroquet, et que Venus ne m'aime pas. Mais elle, je commence à la soupçonner de détester un peu tout le monde ! A part ça, je ne comprends rien à rien.

Venus s'exclame, les yeux rivés sur Scott :

— Je suggère de sauter le repas et de commencer tout de suite la séance. A moins que tu ne

veilles un peu plus de temps pour papoter avec ta Bulle ?

Il répond docilement :

— Je ne vois aucune objection à sauter le repas. De toute façon, quand tu es là, ça me coupe un peu l'appétit, trésor. Je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose que ta beauté ravageuse.

Jason se met à rire, mais réussit à s'imposer le silence avant que Venus ne soit tentée de donner un coup sur la tête de Scott avec un de mes chandeliers.

Kane s'exclame :

— Sophie, vous qui êtes officiellement notre hôtesse, et comme vous avez pris en charge — semble-t-il — l'organisation de ce dîner, verriez-vous un inconvénient à ce que nous sautions ce repas ?

— Aucun, vraiment.

Je donnerais volontiers le double du coût de ce repas pour faire partir tous ces gens de chez moi séance tenante (si j'ose dire) !

Zach lance :

— Moi, je suis d'accord. Il nous sera sûrement plus facile de parler avec les morts que de dialoguer entre nous.

Jason marmonne en s'asseyant à côté du garçon :

— Bien parlé.

Maria décide de prendre la place d'Enrico.

Nous nous asseyons tous à table, et Venus nous annonce qu'elle jouera le rôle de médium. Elle me lance un regard de défi, comme pour me pousser à protester, mais je n'en fais rien. Qu'elle invoque ses démons ! Tout ce qui m'intéresse, moi, c'est qu'on en finisse le plus vite possible.

Venus s'empare de l'une des bougies et la tient en l'air pour que tous puissent bien la voir.

— Comme vous l'avez remarqué, toutes ces bougies sont blanches. Le blanc est un symbole de paix. Avant de les allumer, je vais faire passer chacune de ces bougies autour de la table, et quand vous l'aurez entre les mains vous devrez concentrer votre énergie sur elle. Il faut visualiser son pouvoir, visualiser la fumée qui s'échappe paisiblement de la mèche, et la lueur apaisante qui s'en dégage.

Elle fait passer les deux premières bougies vers la gauche et une autre vers la droite. Je lance un coup d'œil du côté de Scott, mais pour une fois il évite mon regard. J'ai comme l'impression qu'il se retient pour ne pas rire.

Jason et Al ont l'air tout aussi sceptiques. Finalement, il n'y a qu'Amelia, Lorna, Kane et Venus qui ont l'air d'y croire. Quant à Zach, difficile de décrypter l'expression de son visage sous la poudre blanche... Maria, elle, est encore trop en colère pour se laisser envahir par l'émotion. Je laisse les deux premières bougies me passer entre les mains sans m'y arrêter. Mais lorsque la paume de mes mains touche la troisième bougie, plus épaisse et plus lourde que les autres, j'ai soudain envie de suivre les instructions de Venus. Non que j'espère en tirer un quelconque effet bienfaisant, mais simplement parce que ça m'amuse ! Après tout, c'est moi qui ai organisé cette fichue séance, alors autant bien faire les choses.

Le problème, c'est que pour moi cette bougie n'évoque en rien la paix. Elle est en cire d'abeille, et les abeilles ne sont pas particulièrement pacifiques, que je sache ! Je passe la bougie à Maria. Elle sera peut-être capable de lui transmettre suffisamment d'énergie pour deux. Quoique... compte tenu de son état d'esprit du moment, j'aurais sans doute davantage de chances de trouver la paix au Moyen-Orient !

Une fois que les bougies sont toutes « chargées », Venus les allume. Elle quitte la table et prend un certain temps pour éteindre toutes les lampes du salon. Puis elle se rassied.

— Maintenant, prenez-vous la main et respirez. Inspirez par le nez, expirez par la bouche. Videz votre tête et laissez-vous envahir par la sensation de paix qui émane de ces bougies.

Je suis les instructions de Venus en regardant les ombres projetées par les flammes modifier l'apparence de mes invités. Le visage poudré de Zach, qui prêtait plutôt à rire jusqu'ici, a maintenant un petit côté surnaturel, assez effrayant, d'ailleurs. Les cernes de Lorna ont disparu, et la lumière qui se reflète dans ses yeux laisse transparaître une émotion que je n'avais pas notée auparavant. Est-ce de la détermination ? Du désespoir ? Impossible à dire. En revanche, on lit dans les pensées de Kane comme dans un livre ouvert. Il a beau inspirer et expirer à fond, il est loin d'être calme. En fait, l'agitation de Kane monte d'un degré à chaque seconde qui passe.

Au bout de quelques minutes, Venus reprend la parole.

— Très chère Andrea, nous te demandons de communier avec nous, de nous accompagner.

Personne ne pipe mot. Nous sommes tous dans l'attente d'une réponse, sous quelque forme que ce soit. Personnellement, j'ignore qui est Andrea. Je pensais que nous tenterions d'invoquer l'esprit d'Oscar, mais en fin de compte quelle importance ? Elle aurait invoqué l'esprit d'Elvis que ça n'aurait rien changé pour nous !

Naturellement, Andrea reste aux abonnés absents. Venus répète sa phrase, encore et encore. Elle finit par reformuler sa requête en demandant à Andrea de frapper un coup si elle se trouve parmi nous. Silence radio. La cire des bougies coule, on dirait des larmes qui se figent en bout de course, comme pour nous rappeler le mouvement lent du temps qui passe. Kane a l'air passablement frustré. Son regard croise le mien, et je prends conscience qu'il communique avec moi sans parler. Il essaie de me faire parvenir un message que je suis incapable de déchiffrer. Un frisson inexplicable court alors le long de ma colonne vertébrale, et je me sens oppressée. Je sens une douleur sourde dans ma poitrine, mais elle disparaît rapidement. Et, soudain, une douce chaleur m'envahit, et j'éprouve un sentiment de bien-être. L'espace d'une seconde, je ressens l'impression de paix que Venus essayait de me faire visualiser.

— Dites au revoir.

Je reprends mon souffle. Je regarde tour à tour Maria et Zach pour savoir lequel des deux vient de parler. Mais ils continuent de fixer les bougies et n'ont pas perçu le changement qui s'est opéré en moi.

Venus soupire.

— Rien à faire, ça ne marche pas. Si quelqu'un veut bien souffler les bougies...

Lorna demande :

— Nous laissons déjà tomber ? Mais nous venons à peine de commencer ! Nous pourrions au

moins essayer d'invoquer l'esprit de Deb !

— S'il y avait une chance que ça marche, nous aurions déjà reçu un quelconque signe. Ça n'a rien à voir avec le temps.

Venus me fixe comme pour faire comprendre à tous les participants que le problème vient de moi. Mais je suis trop tourneboulée pour me soucier de la façon dont elle essaie de me faire porter le chapeau. Je continue à me demander qui a parlé, il y a quelques instants. Était-ce Kane ? Scott ? Ou Amelia ? C'est alors qu'une autre constatation met le trouble en moi : j'ignore si c'est une femme ou un homme qui a parlé. Les mots étaient très clairs, mais la voix totalement désincarnée. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Des millions de questions tourbillonnent dans ma tête, et pourtant elles n'ont aucun sens à mes yeux. C'est moi qui me les pose, mais je ne les comprends pas ! Je tâte doucement ma poitrine, là où j'ai ressenti cette douleur sourde tout à l'heure. La douleur est passée, mais mon cœur bat à toute allure.

Kane se penche vers moi. Rien qu'à son regard, je le sens passablement inquiet.

— Sophie, qu'y a-t-il ? Avez-vous ressenti quelque chose ?

Le silence s'installe dans la pièce. Tous les regards sont braqués sur moi. Ces gens attendent sans doute que je leur donne un peu d'espoir, pour avoir l'impression que la séance n'a pas été une perte de temps.

Je leur mens.

— Je n'ai rien ressenti. Juste une petite brûlure à l'estomac. Il faut dire que j'ai mangé un plat épicé, ce midi.

Un voile de déception s'abat sur le groupe, mais c'est le cadet de mes soucis. J'ai des problèmes autrement plus graves à résoudre.

Pour commencer, je me pose une question : serais-je en train de perdre la raison ?

La vie, c'est comme une boîte de chocolats. Et je suis allergique.

Le Côté léger de la mort

J'attends avec impatience que tout le monde s'en aille. Heureusement, je n'ai pas à les virer. Dès qu'ils constatent que la séance a échoué, ils s'empressent de prendre la porte avec l'enthousiasme d'un public qui vient de passer trois heures assis dans des fauteuils de ciné pour voir un navet.

Jason prend quand même le temps de me donner son numéro pour « nous voir et prendre un pot ». Kane est le seul à s'incruster. Il n'arrête pas de me harceler de questions. Il veut absolument savoir pourquoi, selon moi, la séance a été un fiasco, et si je sais qui, dans le groupe, ne croit pas au spiritisme. Il me demande même mon avis sur la couleur des bougies : aurait-il été préférable d'utiliser des bougies rouges, dans la mesure où c'était la couleur préférée d'Andrea ? Comme si j'étais experte en la matière ! Bien entendu, je m'abstiens de lui dire le fond de ma pensée, à savoir que si la séance a foiré, c'est parce que ce genre de séance ne sert à rien et que les fantômes n'existent pas.

Et pourtant, ces mots... je les ai bien entendus, non ?

Dites au revoir.

Je m'abstiens d'en parler à Kane, et il finit par partir, lui aussi, me laissant seule dans ma nouvelle maison. C'est aussi bien comme ça, car Anatoly est censé me rejoindre plus tard. Je ne lui ai toujours pas demandé d'emménager chez moi... J'ai décidé d'attendre la levée de séquestre. Mais ça ne l'empêche pas de m'aider à garder mon lit bien chaud... Et puis, ça me changera les idées après une soirée plutôt flippante.

A présent, je suis seule. J'allume toutes les lampes et j'essaie de me focaliser sur des choses plus prosaïques. J'ai vraiment besoin de faire une lessive, mais pour atteindre mon lave-linge il va falloir que je déplace plusieurs cartons qui pèsent une tonne. Il y a aussi des cartons dans le garage. Normalement, je ne devrais pas y toucher et me garer dans la rue jusqu'à ce que je me sente assez d'énergie pour m'y attaquer. Mais, dans l'immédiat, c'est Venus qui me pose un problème. Je sais d'expérience qu'il est impossible d'être avec Scott et de ne pas considérer les autres femmes comme une menace, dans la mesure où la fidélité de mon ex n'est pas son fort. Or, à présent, Venus sait que Scott est resté avec moi après la tombée de la nuit dans une maison qu'il s'attendait à trouver vide, et, comme si cela ne suffisait pas, il m'a appelée Bulle en sa présence ! Comme elle n'est pas dans son état normal, j'en conclus que si je me gare dans la rue je pourrais bien avoir droit à quelques pneus crevés !

Lorsque Anatoly débarque enfin sur le coup de 22 heures avec son petit sourire sexy et une bouteille de merlot sous le bras, je suis en sueur et littéralement épuisée. Il faut dire que j'ai décidé de ramener dans mon salon tout le bric-à-brac rangé dans mes cartons.

Tandis que je vais et viens au milieu d'une montagne de cartons d'emballage aux étiquettes sibyllines, du style « Bibelots » ou « Objets divers », Anatoly s'exclame :

— Très bien, la décoration. Excellent choix.

— Je ne sais pas comment j'ai réussi à amasser autant d'affaires!

J'essuie mes mains moites sur mes vêtements, et je me penche en avant pour l'embrasser.

— Pourquoi as-tu apporté toutes tes affaires en même temps? Tu as toujours ton appartement jusqu'à la fin du mois prochain. Tu aurais pu le faire petit à petit.

— Je ne sais pas. J'étais probablement impatiente de prendre un nouveau départ.

D'un seul coup d'œil, Anatoly a compris la situation.

— Ça, on peut dire que tu as rempli tes cartons en un temps record ! Mais pour les déballer il est clair que tu as ralenti le rythme...

Il lance sa veste sur l'un des cartons et réussit à se frayer un chemin vers une chaise vide.

— Serait-ce parce que tu ne te sens pas encore chez toi?

— Ne sois pas ridicule ! Bien sûr que c'est chez moi, ici. J'ai signé les papiers.

— Pour un séquestre qui sera levé d'ici une semaine, et encore ! Si tu veux mon avis, pour vingt mille dollars, tu peux te permettre de manquer de respect à ton nouveau toit.

— Mais j'ai acheté cette maison des centaines de milliers de dollars en dessous du prix du marché ! Ce n'est pas blanc bonnet et bonnet blanc !

— Kane s'est-il occupé de faire le transfert des lignes de téléphone et d'électricité ?

Je détourne le regard.

— Il insiste pour payer de sa poche jusqu'à la levée du séquestre. Mais ça ne veut pas dire que...

— Sophie, tu es pratiquement en position de squatter !

Je réponds du tac au tac :

— Tu essaies de me faire sortir de mes gonds, ou tu n'as rien compris ? Je ne veux pas de ses vingt mille dollars. C'est ma maison ! J'ai toujours voulu vivre ici. J'y suis enfin arrivée, et j'y reste !

— Comment ça « toujours » et « enfin » ? Sophie, tu as découvert cette maison il y a seulement cinq semaines.

— Sept !

Je m'entête à le contredire, mais je comprends très bien ce qu'il veut dire. Pourquoi ai-je l'impression de m'être battue durant des années pour avoir cette maison ? Et pourquoi est-ce que je monte sur mes grands chevaux lorsque Anatoly met le doigt sur cette évidence ? Je fais un rapide calcul mental, mais ça n'explique en rien mes sautes d'humeur : je n'aurai mes règles que dans deux semaines.

Anatoly me regarde longuement, puis il avise la bouteille de vin et s'amuse à jongler avec. Quelque chose l'inquiète, mais au lieu de me dire ce qu'il a sur le cœur il change soudain de sujet.

— Et maintenant, si tu me racontais comment s'est passée ta parade de monstres ?

Il me faut quelques secondes pour comprendre.

— Quoi ? Ah oui, la séance... Eh bien, c'était un peu étrange... c'est ça, étrange. Mais je suppose que c'est normal pour une parade de monstres. Tu ne vas pas me croire, mais Jason Beck était des nôtres ! C'est un membre convaincu du Club des spirites.

Anatoly me demande, le regard vide :

— Qui est ce Jason Beck ?

— Voyons ! Un des TP de Dena... tu sais bien, M. Pantalon de Velours !

Anatoly éclate d'un rire enthousiaste.

— Mais oui, je me demande comment j'ai pu l'oublier ! Au fait, que signifie TP... ?

— « Toujours Prêt ». Sous entendu : pour une partie de jambes en l'air...

— D'accord. Il m'a l'air suffisamment cinglé pour faire partie du groupe.

Il baisse les yeux sur le vin.

— Et... pas de souci du côté de Scott ?

— Non, il a été bien. Mais je n'arrive toujours pas à croire qu'il puisse être avec Venus. D'accord, elle a de l'argent, mais c'est un couple tellement mal assorti ! C'est vraiment bizarre.

Anatoly continue à fixer la bouteille de vin comme si je n'avais rien dit. Il y a quelque chose dans son comportement qui me met mal à l'aise. Je commence à faire quelques pas vers le canapé, près de la fenêtre. Puis je change d'avis et je transforme un des cartons posés près d'Anatoly en tabouret improvisé.

Je m'accroche à la seule question que je connaisse qui puisse l'inciter à me parler.

— Et toi, comment s'est passée ta filature ?

Il soupire :

— C'était d'un rasoir ! Ma cliente m'a engagé pour savoir si son ex consomme de la drogue. Il y a un droit de garde à la clé, et elle cherche des munitions pour attaquer. Mais apparemment tous les vices de ce monsieur sont parfaitement légaux : les femmes, l'alcool, ce genre de trucs. Rien qui risque de lui coûter ses droits de visite.

— C'est peut-être légal, mais l'alcool a quand même tendance à empêcher les gens d'être des parents modèles. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai choisi de ne pas avoir d'enfants !

Il éclate de rire. Je me sens aussitôt plus détendue.

— A propos d'alcool, tu pourrais peut-être ouvrir cette bouteille de vin ?

— O.K., c'est dans mes cordes.

Il va chercher un tire-bouchon dans la cuisine. Mon tire-bouchon et mes verres sont les premières choses que j'ai déballées en arrivant ici. A chacun ses priorités...

Il revient avec deux verres pleins.

— Et deux verres de vin, deux !

Je lui souris en guise de remerciement.

— Leah a mis quelques bûches dans la cheminée pour tenter de mettre un peu plus d'ambiance à notre soirée. Tu veux qu'on allume un feu ?

Il fait quelques pas pour me rejoindre, et je tourne la tête vers la cheminée. Mais mon sourire se fige lorsque j'aperçois la photo accrochée au-dessus.

Anatoly a suivi mon regard.

— Que se passe-t-il ?

Je murmure :

— C'est cette photo de moi avec mon père...

— Elle est nouvelle, non ? Je ne me souviens pas l'avoir vue auparavant.

— Oui, elle est nouvelle. Mais... elle est droite.

— Je ne comprends pas.

— Elle était de travers, d'un demi-centimètre à peu près. Et maintenant elle est bien droite.

— C'est sûrement quelqu'un du groupe qui l'a remise d'aplomb.

Anatoly me tend les verres avant de s'accroupir près de la cheminée pour ramasser les grandes allumettes que Leah a eu la bonne idée de laisser là.

— Je ne crois pas que ce soit l'un des invités.

— Cette photo n'était peut-être pas de travers ? Ou peut-être ne l'as-tu pas regardée sous le bon angle.

Le feu commence à prendre. Anatoly s'empresse de mettre en place le pare-feu dès que les étincelles arrivent à sa hauteur.

— Non, elle était de travers. C'est d'ailleurs Leah qui l'a accrochée au mur, et elle a essayé de la redresser avant de partir.

— Elle a réussi ?

— Absolument pas.

Anatoly se relève et s'empare de son verre.

— Sophie, qu'essaies-tu de me dire ? Que la photo était de travers et qu'elle s'est retrouvée droite comme par magie ?

Je finis par arracher mon regard du mur.

— Non... bien sûr que non. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors explique-toi.

— Je ne sais plus... Mais ce dont je suis sûre, c'est qu'un verre de vin ne me suffira pas !

— Tu n'as même pas entamé le premier.

Je descends tout le verre en trois goulées. Anatoly applaudit la performance.

— Très bien. Alors je te suggère de prendre le verre qui m'était destiné et je m'en servirai un autre. Et après, je pourrai peut-être te convaincre d'être encore plus gentille avec moi.

Il repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille et commence à me mordiller doucement le lobe.

— Que dirais-tu d'un massage complet du corps ? Je vais commencer par ça...

Il tient mon sein gauche dans ses deux mains et laisse courir ses doigts sur le téton qui se durcit aussitôt.

— ... et ensuite, je descendrai doucement jusqu'en bas.

Je feins l'indignation.

— Tu t'imagines que je t'ai invité pour faire l'amour ? Tu ne t'es pas dit que je pouvais avoir envie de parler ?

Il me murmure à l'oreille tout en glissant la main sous mon chemisier pour reprendre le massage.

— Tu peux parler, si tu y tiens...

Je souris en reprenant une gorgée de son verre. Je repense à cette séance de spiritisme, à ce que j'ai entendu sans vraiment l'entendre. Et si je lui en parlais ? Mais, lorsque son autre main commence à remonter à l'intérieur de ma cuisse, je sens la chaleur de sa peau à travers mon jean et j'oublie tout. Je n'ai plus la moindre envie de parler, ni de penser. Je me contente de savourer l'instant présent, et d'anticiper ce qu'Anatoly cherche à me faire.

A l'instant même où je commence à me laisser aller, où le vin et les caresses d'Anatoly finissent par dissiper ma mauvaise humeur, voilà qu'on sonne à la porte. C'est comme un air de carillon agréable à entendre, mais ça me rend aussi furieuse que s'il s'agissait du hurlement atroce d'un détecteur de fumée. Le résultat est le même.

— Tu attendais quelqu'un ?

— Personne, à part toi.

Il plisse le front et ôte à regret ses mains de mon corps pour voir qui nous a interrompus. Il jette un œil par la minuscule fenêtre de verre cathédrale encastrée en haut de la porte, et je le vois faire la grimace.

— C'est une femme. Une Italienne, je pense.

J'entends un son étouffé me parvenir de l'autre côté de la porte.

— Sophie ? C'est Maria, Maria Risso. Est-ce que je peux entrer ? Il faut absolument que je vous parle.

Je me dirige vers la porte, l'esprit confus et légèrement pompette. C'est Anatoly qui ouvre la porte.

Il s'agit bien de Maria.

— Vous avez oublié quelque chose ?

— Non. Est-ce que je peux entrer une minute ? Je vous promets que ce ne sera pas long.

Je jette un regard vers Anatoly qui, à cet instant précis, fait carrément la tête, et c'est peu dire... Il se recule à contrecœur et je fais signe à Maria d'entrer. Elle plisse le front, accentuant les rides pourtant rares de son visage.

— Maria, je vous présente mon petit ami, Anatoly.

Mais Maria ne m'entend pas, ou alors elle s'en fiche complètement.

— Enrico vous a-t-il appelée pour expliquer pourquoi il ne viendrait pas ?

Tout en parlant, elle jette un coup d'œil vers la table ronde de location qui est aujourd'hui le

seul meuble où je n'ai pas posé de carton.

— Non. Il a juste dit que c'était une journée « sans ».

Je reste prudente, car je n'ai vraiment aucune envie de revivre ma conversation téléphonique avec Enrico.

— Vous a-t-il dit qu'il partait quelque part ?

— Non.

— Ou qu'il se sentait mal ?

Je demande sans mâcher mes mots :

— Mais enfin, pourquoi toutes ces questions ?

On m'a obligée à participer aux séances de spiritisme avec ces gens, mais rien, dans le contrat de séquestre, ne stipule que je sois tenue de jouer au jeu des devinettes.

Elle inspire une bonne goulée d'air tout en jouant avec la ceinture de son trench-coat.

— Je suis allée le voir.

Anatoly commence à s'impatienter. Il lui demande :

— Et alors ?

— J'ai toujours la clé de la porte de son immeuble, alors je suis entrée, et une fois arrivée devant la porte de son appartement j'ai senti une odeur de cuisine. J'ai aussi reconnu la musique de Gabrieli sur sa chaîne stéréo. Mais quand j'ai frappé à sa porte Enrico ne m'a pas répondu. Il n'a pas répondu non plus à mon coup de sonnette. En désespoir de cause, j'ai crié son nom, mais la seule réponse que j'aie reçue venait de son satané perroquet.

Anatoly tente une explication.

— Il avait peut-être envie de rester seul ce soir. Ou alors il a invité quelqu'un, et il est en train de passer un bon moment. Et il aura considéré votre présence comme une intrusion dans sa vie privée.

Je m'abstiens de sourire. Le tact n'a jamais été le point fort d'Anatoly.

— Je n'ai rien vu de ce genre.

— Et pour cause ! Vous étiez devant sa porte !

Maria hésite un instant puis se lance.

— C'est vrai... mais je possède la clé de son appartement. J'ai donc essayé d'entrer chez lui, Malheureusement, la chaîne de sécurité était mise. Si Enrico voulait m'éviter, il aurait dû piquer une grosse colère en constatant que j'essayais d'entrer dans son appartement de ma propre initiative ! Je m'attendais donc à une prise de bec, mais il ne m'a pas hurlé dessus. Il ne s'est même pas manifesté... On aurait dit qu'il n'était pas chez lui, mais dans ce cas pourquoi le lecteur de CD marchait-il ?

Je renchéris :

— En plus, il n'aurait pas pu mettre la chaîne de sécurité.

— Pour ça, on peut toujours trouver une explication, mais la musique...

Elle ne termine pas sa phrase. J'échange un regard avec Anatoly. Je sais d'expérience qu'il est bien plus facile de laisser sa chaîne stéréo allumée que de mettre une chaîne de sécurité de l'extérieur ! Mais je n'ai pas très envie de discuter sur ce point.

— Maria, j'ignore où est Enrico et pourquoi il a laissé la musique jouer. Tout ce qu'il m'a dit, c'est que ce n'était pas son jour ! Ou pour citer la phrase exacte : qu'il « était hanté », ce qui personnellement ne m'éclaire pas beaucoup. Ensuite, il m'a dit qu'il serait en retard, et après, nous avons eu... des mots.

— Vous vous êtes disputés ? Je me demande bien à propos de quoi, vous ne vous connaissez même pas !

Soudain, Maria ouvre de grands yeux horrifiés.

— J'espère que vous n'avez pas critiqué sa cuisine, rassurez-moi ! Ou peut-être lui avez-vous dit du bien d'un autre chef ? Auriez-vous chanté les louanges de Wolfgang Puck ? Enrico est très jaloux de lui.

— Personne n'a prononcé le nom de Wolfgang. J'ai juste été un peu désinvolte quand il m'a dit qu'il « était hanté ».

Maria est catégorique.

— Enrico ne croit pas aux fantômes. S'il vient aux réunions du Club des spirites, c'est parce que ça l'amuse... Cela dit, j'ai des raisons de croire que c'est surtout à cause de moi qu'il vient.

Je commence à perdre patience. Elle me casse les pieds avec ses questions. Personne ne lui a demandé de venir, et en plus elle empêche Anatoly de me faire grimper aux rideaux !

— Ecoutez, j'ignore de quoi vous parlez. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a dit qu'il était hanté. Comme je lui répondais par une plaisanterie, il m'a traitée de salope et m'a raccroché au nez.

Maria a un hoquet de surprise.

— Quoi ? En principe, il réserve ce genre de vocabulaire aux critiques gastronomiques et aux gourous des régimes !

Je réponds sèchement.

— Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre...

A présent, Maria a l'air encore plus agité que lorsqu'elle a franchi le seuil de ma porte. Elle commence à arpenter la pièce, se frayant un chemin entre les cartons comme un rat désorienté errant sans but dans un labyrinthe.

— Tout ça n'est pas normal.

Anatoly confirme.

— Peut-être, mais ce n'est pas notre problème. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser...

Maria aperçoit les verres à vin vides posés sur le carton, près de nous. Et tout à coup ça fait tilt. Elle a enfin compris !

Malheureusement, entre compréhension et consentement, il y a un fossé qu'elle ne franchit pas. La voilà qui se tourne vers Anatoly.

— Admettons que vous ayez raison, et qu'Enrico n'ait eu aucune envie de me parler, j'ai besoin

de quelqu'un pour me servir d'appât.

Anatoly et moi répondons d'une même voix :

— Pas question !

— Je vous paierai. Cent dollars. Tout ce que vous avez à faire, c'est décrocher votre téléphone et l'appeler.

Anatoly demande :

— Et si jamais il ne répond pas ?

— Je vous donnerai deux cents dollars de plus pour aller chez lui voir ce qui se passe.

— Excusez-moi, mais je suis sur le point d'investir un million de dollars dans l'immobilier. Trois cents dollars, ça ne suffirait même pas à payer la TVA sur mes futurs achats de meubles ! Si vous avez besoin d'un appât, il faudra trouver quelqu'un qui est vraiment dans le besoin !

Anatoly lâche :

— Moi, par exemple.

Je coasse :

— Toi? Mais tu es déjà débordé de travail...

Anatoly demande à Maria :

— C'est un boulot d'une nuit, c'est bien ça ?

Maria répond en hésitant un peu.

— Oui. Vous faites souvent ce genre de chose ?

— Je suis détective privé.

Elle s'exclame :

— Comme Magnum ?

J'y vais aussitôt de mon petit commentaire. C'est plus fort que moi.

— Vous venez de vous trahir... sur votre âge.

Maria vire au rouge tomate, mais elle continue de se focaliser sur Anatoly.

— C'est parfait. Vous pouvez l'appeler, et s'il ne répond pas vous irez discrètement chez lui, vous entrerez par effraction et...

— Non ! Je ne violerai pas la loi pour vous. Mais j'arriverai à savoir s'il a ou non un invité.

— Vous pensez y arriver sans forcer la porte ?

Anatoly sourit.

— Naturellement. Regardez Magnum... il a passé sa vie à le faire.

Tandis que nous suivons Maria dans la file de voitures, Anatoly lâche d'un air songeur :

— Tu n'aurais pas dû venir.

Enrico n'a pas répondu au téléphone, même pendant qu'Anatoly laissait un message sur son répondeur sous prétexte que quelqu'un s'apprêtait à entrer par effraction dans son restaurant. Aussitôt après, nous avons pris nos deux voitures : Maria sa Mustang, Anatoly et moi mon Audi. Et

nous sommes partis en direction de Telegraph Hill, où se trouve l'appartement d'Enrico. Comme c'est moi qui me suis tapé tout le vin, j'ai confié les clés de l'Audi à Anatoly.

Je réponds à Anatoly en mentant effrontément.

— J'ai cru que tu voulais que je t'accompagne.

La vérité, c'est que je n'ai pas supporté l'idée de rester chez moi seule, à imaginer toutes les choses polissonnes que nous aurions pu faire tous les deux si Maria ne nous avait pas interrompus. Cette petite expédition a au moins le mérite de me faire penser à autre chose !

— Et puis, nous ne sommes pas en train de faire la chasse au Tueur du Zodiaque. Si je résume, Maria t'a engagé pour frapper à une porte et demander s'il y a quelqu'un... Je ne vois pas comment je pourrais faire tout foirer.

Il éclate de rire, et j'aperçois l'éclat de ses dents blanches dans l'obscurité.

— Tu te sous-estimes. Je suis sûre que si tu le veux vraiment tu peux faire foirer n'importe quoi !

Je grogne tandis qu'il gare la voiture à un pâté de maisons seulement de chez Enrico.

— Tu sais que je te déteste ?

Il me murmure à l'oreille :

— Moi aussi, je te déteste.

Il m'embrasse, et je sens ses mains repousser doucement mais fermement mes cheveux de mon visage. Anatoly a des mains sublimes. Quand on le regarde malaxer de la pâte à pain, c'est comme si on regardait un film érotique !

Nous nous dirigeons vers l'immeuble d'Enrico. Maria est là, et sa voiture bloque l'accès au parking de l'immeuble. Elle baisse un peu sa vitre, juste assez pour tendre le bras et nous coller un trousseau de clés dans les mains.

— La clé argentée, c'est celle de l'immeuble et la dorée, celle de l'appartement. Allez-y, et revenez vite me dire ce qu'il fabrique.

Anatoly répond très calmement :

— Non.

— Non... ? Mais pourquoi ?

— Si vous voulez que j'entre dans cet appartement, il va falloir nous ouvrir la porte.

— Mais c'est absurde ! C'est bien vous qui avez suggéré que si Enrico ne me répondait pas, c'est parce qu'il n'avait pas envie de me voir. S'il sait que je suis là, je ne vois pas ce qui l'empêcherait de se cacher comme avant.

— Je n'ai pas dit que vous deviez l'appeler. Mais vous devez être présente. Je suppose que si vous possédez ces clés, c'est que vous habitez ici il n'y a pas si longtemps. Vous pourrez toujours affirmer que vous aviez légalement le droit de débarquer dans cet appartement sans prévenir. Ce qui n'est pas le cas pour Sophie et moi... sauf si nous sommes avec vous en qualité d'invités.

Maria baisse encore la vitre, et lance un regard furibond à Anatoly.

— Vous ne pouvez pas être parano à ce point ! Pourquoi insistez-vous pour que je vous

accompagne ? Quelle est la vraie raison ?

— Mais c'est la vraie raison !

La lumière d'un réverbère vacille au-dessus de nous, comme s'il s'efforçait de rester éveillé.

— Il y a aussi une seconde raison : je trouve très douteux les motifs que vous avez évoqués pour m'engager. Vous êtes en plein divorce avec Enrico, pourquoi donc êtes-vous si inquiète de sa santé ? Eprenevez-vous toujours des sentiments pour lui, ou lui avez-vous fait quelque chose... qui expliquerait que vous ayez besoin d'un témoin pour le trouver et tout nettoyer ? Voire pour porter le chapeau !

Maria se met à hurler d'une voix suraiguë :

— Je suis venue chercher de l'aide, et maintenant vous m'accusez d'avoir commis je ne sais quel crime ! Jamais je n'ai été insultée de cette façon ! Comment osez-vous ? Vous, alors, on peut dire que vous avez du...

Maria secoue la tête, bien trop en colère pour finir sa phrase.

Anatoly lui dit avec un petit sourire satisfait :

— Le mot que vous cherchez est « culot ». Bon, alors vous venez? Sinon, Sophie et moi rentrons chez nous en vous laissant mijoter dans votre Mustang.

Maria émet un son à mi-chemin entre le sarcasme et le grognement, puis elle relève sa vitre et ouvre violemment sa portière. Sans même prendre la peine de nous jeter un regard, elle se dirige vers l'entrée de l'immeuble et introduit la clé dans la serrure. Puis elle pénètre dans l'entrée sans même nous tenir la porte.

Je marmonne entre mes dents :

— Regarde un peu dans quel pétrin tu nous as fourrés!

— Pas nous, moi. C'est toi qui as décidé de venir, et ma responsabilité n'est pas engagée.

Nous suivons Maria jusqu'au troisième étage.

Lorsque nous atteignons le quatrième et dernier étage de l'immeuble, nous marquons une pause sur le palier. Je constate qu'il n'y a que deux appartements, et une musique de Gabrieli s'échappe bel et bien de l'un d'eux. Maria se dirige vers la porte et murmure :

— Alors, on y va ?

Je suis sur le point de lui intimer le silence, mais je me rends compte que le volume de la musique nous permet de parler tout bas sans risquer d'être entendus.

Maria insiste.

— Vous attendez de moi que je brise la chaîne ?

En guise de réponse, Anatoly fouille dans sa poche et en sort un petit objet noir qui ressemble à une loupe de joaillier.

Je lui demande :

— A quoi ça sert ?

— Tu ne vas pas tarder à le savoir.

Il fait signe à Maria de s'écarter, puis il place l'objet contre le judas et m'invite sans un mot à regarder. Je constate alors que ce truc noir inverse les propriétés optiques du judas. Il nous permet de regarder dans l'appartement exactement comme si quelqu'un nous regardait de l'intérieur. J'ai toujours adoré ce genre de gadget. C'est mon petit côté James Bond !

Mon enthousiasme fait sourire Anatoly. Puis il se met à regarder à son tour.

Maria commence à s'impatienter et nous lance de son ton persifleur :

— Alors ? Que voyez-vous ?

— Un perroquet.

Maria ferme les yeux d'un air dégoûté.

— Je déteste ce satané volatile ! Enrico lui a appris à me harceler, vous savez. Si je vous disais qu'il me volait mes noix de soja...

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

Anatoly regarde Maria droit dans les yeux.

— Je crois que le moment est venu d'ouvrir la porte.

— Puisque je vous dis que la chaîne est mise !

— Elle l'était. Mais je crois que ce n'est plus le cas, sauf si vous nous avez caché quelque chose.

Le regard de Maria devient un peu plus venimeux encore. D'un geste rapide, elle enfonce la clé dans la serrure et ouvre la porte... enfin, disons plutôt qu'elle l'entrouvre car la chaîne est bel et bien en place.

Elle ironise.

— Qu'est-ce que je vous disais ?

Anatoly hausse les épaules et fouille de nouveau dans la poche de sa veste. Cette fois, il en sort un petit miroir rectangulaire, à peu près de la taille de sa paume. Il prend appui sur le montant de la porte et passe le miroir dans l'entrebâillement.

— A part cet oiseau, tu vois autre chose ?

— Pas grand-chose... un sofa, la télé. Je vois aussi la porte qui mène dans la cuisine et... oh non !

Maria et moi nous exclamons d'une même voix :

— Oh non quoi ?

L'heure n'est plus aux chuchotements. Anatoly range son miroir et se redresse.

— Enrico a-t-il l'habitude de faire des petits sommes par terre, dans sa cuisine ?

Maria rétorque :

— Bien sûr que non, quelle question ! Pourquoi me demandez-vous... Oh, mon Dieu ! Ne me dites pas qu'il est allongé par terre dans sa cuisine ?

Sans même attendre la réponse d'Anatoly, Maria se met à donner des coups de poing sur la porte.

— Enrico ! Enrico, réponds-moi ! Ce n'est plus drôle. Ouvre cette porte !

Puis elle se met à siffler :

— Giovanni, sois gentil, ouvre la porte. Ouvre la porte, Giovanni.

Je regarde Anatoly.

— Est-ce qu'elle parle au perroquet ?

Anatoly ne répond pas. Il se contente de pousser Maria de côté, recule de trois pas et réussit à défoncer la porte dès la première tentative.

Maria se précipite vers la cuisine. Depuis la porte, on voit le corps d'un homme allongé sur le dos et chaussé de mocassins. Pendant un quart de seconde, je me prends à espérer qu'Enrico est juste dans les vapes, abruti par l'alcool. Mais le hurlement de Maria met fin à mon optimisme. Anatoly la rejoint, et lorsque je l'entends jurer tout haut en russe je sais que les ennuis commencent !

Maria pousse un nouveau hurlement strident. La porte de l'appartement d'à côté s'ouvre, et un homme sort sur le palier.

— Que se passe-t-il ?

Quelques mèches de cheveux grises sont collées à son crâne tandis qu'il resserre la ceinture de son peignoir de bain en tissu-éponge.

Je lui réponds calmement :

— Rien de bon.

A contrecœur, je fais un pas dans l'entrée, je passe devant le perroquet qui reste impassible, et je pénètre dans la cuisine. Maria est en pleine crise d'hystérie tandis qu'Anatoly tente de l'entraîner à l'écart du corps.

Le corps d'Enrico, je suppose. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'il est mort. Personne ne peut perdre autant de sang et rester vivant. Il y a comme un caillot de sang séché sur sa gorge, ce qui attire immédiatement l'attention sur l'entaille de son cou. C'est sinistre, et j'ai le cœur au bord des lèvres. Je vois aussi l'arme du crime, posée près du corps, dans une mare de sang, séché à présent. Ce n'est pas un couteau, mais une bonne vieille faux.

Le genre de truc qu'on s'attend à voir porter le soir d'Halloween par des gens déguisés en Faucheuse, sauf qu'ici la faux n'est pas en plastique. Sous les croûtes de sang séché, l'éclat de l'acier ne trompe pas.

Anatoly dit à Maria, tout en s'efforçant de ne pas glisser dans la mare de fluides organiques :

— Nous devons appeler la police. C'est une scène de crime, il ne faut plus y toucher.

Anatoly prend Maria par la taille, et compte tenu de leurs corpulences respectives il devrait être capable de la repousser facilement. Mais Maria se débat comme une nageuse paniquée sur le point de se noyer. Elle envoie valdinguer des trucs posés sur la table de travail : un grand bol de roquette passée sous l'eau et une assiette d'amuse-gueule en préparation. Tout ça atterrit dans la mare de sang tandis que Maria exige à cor et à cri d'être relâchée.

Je contourne le corps d'Enrico et j'attrape Maria par le bras au moment même où elle tentait de griffer le visage d'Anatoly.

— Lâchez-moi ! Je dois l'aider !

Anatoly réussit enfin à la maîtriser et nous la traînons tous les deux hors de la pièce.

— Vous ne pouvez plus l'aider. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous calmer et appeler la police.

Elle tente de nouveau de le griffer, mais il réussit à la clouer au sol.

— Sophie, appelle la police !

— Je pense que quelqu'un a déjà dû s'en charger.

Je fais un geste en direction de l'escalier. Le petit homme en peignoir de bain est toujours là, mais d'autres personnes sont debout dans l'escalier, l'air pantois.

Je leur demande si l'un d'entre eux a déjà appelé la police.

Un bon moment s'écoule avant que quelqu'un se décide à parler. En l'occurrence, une femme entre deux âges qui ne doit pas dépasser les quarante-huit kilos, et qui s'avance vers nous, les mains sur les hanches.

Elle me demande :

— Pourquoi votre ami agresse-t-il cette pauvre femme ?

Anatoly lui répond en hurlant :

— Mais je ne l'agresse pas ! J'essaie de l'empêcher de saccager la scène du crime. Et maintenant il serait temps d'appeler les flics, à moins que vous ne l'ayez déjà fait !

Il s'interrompt en prononçant le dernier mot. Il lève brusquement la tête et son regard fait le tour de l'appartement.

— Que se passe-t-il ?

— Sophie, quand tu es entrée, as-tu remarqué qu'une fenêtre était ouverte ?

— Non. Et si tu veux mon avis, si jamais il y en avait une, le perroquet s'en serait aperçu bien avant nous !

Anatoly grommelle :

— Mais cet oiseau n'a rien trouvé. Et la porte était bloquée par la chaîne.

Maria a cessé de crier et de se débattre. Lorsque Anatoly la libère, avec beaucoup de précaution, elle se recroqueville et commence à sangloter.

Je demande à Anatoly :

— Tu crois qu'il est toujours là ?

La vieille dame nous crie à tue-tête depuis l'escalier :

— Qui est toujours là ? On a volé quelque chose ? Nous ne sommes quand même pas sortis du lit pour rien ! Nous voulons savoir ce qui se passe !

Je demande :

— Il faudrait peut-être vérifier s'il y a quelqu'un ?

Je prie le ciel pour que la réponse soit non. J'aime enquêter sur des crimes, mais je n'apprécie pas particulièrement de me retrouver face aux meurtriers. Je sais d'expérience que ce ne sont pas

des gens très cordiaux.

— Ça dépend. Quelqu'un a-t-il appelé la police, oui ou non ?

— Oui, moi.

Je me retourne. Un homme grand et costaud avec des petites lunettes aux montures en métal se fraye un chemin entre les gens. Il réussit non sans mal à s'asseoir par terre auprès de Maria.

— Maria, ils ne devraient pas tarder à arriver. Vous allez bien ?

Elle s'exclame d'une voix rauque :

— Toby ?

Il rit doucement.

— Vous avez vécu ici pendant des années, et vous ne vous souveniez jamais de mon nom. Voilà deux mois que vous êtes partie d'ici, et il sort de votre bouche sans l'ombre d'une hésitation.

Anatoly demande à voix haute :

— Est-ce que quelqu'un pourrait me dire s'il existe une autre sortie pour quitter cet appartement ?

L'homme au peignoir confirme qu'il n'y a que la porte.

Anatoly pointe le doigt vers la fenêtre à l'autre bout du hall.

— Bien. Et de cette fenêtre je peux voir l'escalier de secours, de sorte que personne ne peut l'emprunter sans que je le voie. Si le meurtrier est encore ici, il est piégé. Attendons l'arrivée des autorités, c'est à eux de prendre l'affaire en main.

Le mot meurtrier circule dans l'escalier. Tous les habitants de l'immeuble n'ont que ce mot à la bouche.

Maria pleurniche.

— Ils ont tué Enrico. Quelqu'un... quelqu'un m'a volé mon cher amore !

Elle est toujours en position fœtale, et Toby lui frotte le dos.

Puis Toby lève la tête et nous demande :

— C'est vrai ce qu'elle dit ? Enrico est vraiment mort ?

Anatoly hoche la tête. Aussitôt après, on entend le hurlement des sirènes de police au loin. Je prie en silence pour que le meurtrier soit toujours là, qu'il se cache dans les recoins obscurs de l'appartement d'Enrico. Savoir que quelqu'un d'aussi violent est peut-être tout près de nous, c'est déjà assez effrayant, mais en plus j'imagine très bien comment les choses peuvent tourner si la police n'attrape pas le meurtrier sur-le-champ. J'ai quand même découvert deux cadavres en peu de temps, et si moi je m'inquiète, la police sera plus intriguée encore, c'est évident.

— Espèce de salope !

Je fais un bond en l'air. Je scrute l'appartement d'Enrico pour essayer de voir d'où vient la voix. Mais ce n'est pas la voix d'un homme... c'est celle de l'oiseau perché sur le dossier du canapé et qui avait l'air si bien élevé ! L'oiseau me regarde de ses yeux perçants et répète :

— Espèce de salope !

Tout à coup, je ne vois plus rien, ni le perroquet ni tous ces gens. L'espace d'un instant, je ne perçois que de vagues couleurs, et les silhouettes des gens et des objets qui m'entourent. Car mon esprit se focalise soudain sur ma conversation téléphonique avec Enrico. Je réussis enfin à articuler.

— Anatoly, j'ai tout entendu.

— Entendu quoi ?

— Le meurtre. J'ai entendu Enrico mourir.

Les gens affirment souvent qu'ils sont en train de perdre la raison, mais jamais je n'ai entendu quiconque déclarer qu'il était en train de la recouvrer. Serait-ce parce que la santé mentale n'est pas un but en soi ?

Le Côté léger de la mort

Le meurtrier n'est pas là. Les flics se précipitent dans l'appartement et effectuent une fouille en règle de toutes les pièces. Ils examinent les fenêtres, qui sont toutes fermées de l'intérieur. Ils nous posent des questions séparément à Maria, Anatoly et moi. Ils nous cuisinent pour connaître le plus infime détail de notre découverte. Je sais qu'ils nous considèrent comme des suspects, comment pourrait-il en être autrement ? Mais personne n'est arrêté ni simplement conduit au poste. Peut-être parce que nos récits concordent. Ou parce qu'aucun de nous ne serait assez bête pour inventer une histoire de chaîne de sécurité alors que rien ne l'exige. Il aurait été plus simple pour nous d'affirmer que la chaîne avait été forcée avant notre arrivée.

Ils finissent par nous laisser partir, se réservant le droit de nous poser d'autres questions plus tard. Toby propose à Maria de rester chez lui dans la mesure où « elle n'est pas en état de conduire », mais cette dernière refuse et préfère prendre un taxi pour rentrer chez elle. Pas question pour elle de rester dans l'immeuble où son mari a été assassiné. Nous sortons tous ensemble, et nous attendons sur le trottoir l'arrivée du taxi appelé par Toby.

Pendant plusieurs minutes, nous n'échangeons pas un seul mot. Les autres voisins ont réintégré leurs appartements. Je suis sûre qu'ils se sont barricadés chez eux en bloquant leur porte avec des meubles. Il y a des tas de cars de police garés en double file, mais la plupart des agents sont à l'intérieur de l'immeuble pour essayer de trouver des empreintes.

C'est Maria qui finit par rompre le silence.

Elle murmure :

— Je sais qui a fait ça.

Je ne peux réprimer un petit cri de surprise. Anatoly tourne brusquement la tête vers elle.

— C'est Jasper Windsor.

— Qui est Jasper Windsor ?

— Le propriétaire de la faux.

Prise d'une impulsion subite, je l'agrippe par le bras.

— J'espère que vous l'avez dit à la police...

— Oui, mais ils ne m'ont pas prise au sérieux.

— Comment ça ? Si c'est vraiment lui le propriétaire de l'arme du crime, ça me paraît plus que sérieux, non ?

Maria est devenue si pâle que sa peau semble rayonner.

— Vous avez raison, c'est très sérieux... D'autant plus sérieux qu'il en est mort.

J'échange un regard avec Anatoly. Il finit par s'adresser d'une voix douce à Maria comme s'il parlait à une gosse en train de paniquer.

— Maria, je ne comprends pas. Lorsque vous dites qu'il est mort, est-ce d'Enrico que vous parlez ?

Le regard de Maria semble se concentrer sur un objet invisible devant elle.

— Non. Je parle de l'homme qui a ôté la vie à Enrico. Jasper Windsor est mort. Il est mort depuis plus de trois cents ans.

Sa réponse nous laisse sans voix. Le taxi arrive, et la minute d'après Maria n'est plus là.

Je demande calmement à Anatoly :

— Tu crois qu'elle est cinglée ?

— Elle n'est pas nette.

Je suis d'accord. Je suis forcément d'accord car, si je ne l'étais pas, je serais obligée de changer du tout au tout ma conception de la vie et de la mort. Je regarde la buée qui sort de la bouche d'Anatoly pour se dissiper dans la nuit. Je suis en train de perdre le nord. J'ai besoin de retrouver mon chez-moi, je m'y sentirai en sécurité.

— S'il te plaît, ramène-moi à la maison.

Anatoly passe le bras sur mon épaule.

— On y va. Et je resterai toute la nuit près de toi.

Je fais semblant de dormir jusqu'à ce qu'Anatoly sombre lui-même dans le sommeil. Puis j'ouvre les yeux, et je reste là allongée, à fixer le plafond. M. Katz s'est lové sur mon estomac, comme d'habitude. Mais il a l'air de se forcer à rester un tant soit peu conscient, comme moi. Il plisse ses yeux jaunes en me regardant. Il ronronne, et je sens sur mon ventre les vibrations de son corps. Il n'a eu aucun problème à s'adapter à sa nouvelle maison. Moi non plus, enfin pas vraiment. Je sais bien qu'il m'est difficile de me résoudre à devoir passer du temps avec Venus deux fois par mois pendant un an. Mais, même si la première séance a été un désastre, je continue à penser que c'est peu cher payé pour avoir la maison.

Ce soir, j'ai vu quelque chose de vraiment horrible, je dirais même de terrifiant. Je m'attendais à garder cette peur avec moi jusqu'au petit matin. Que dis-je, au moins jusqu'à la semaine prochaine, mais à la minute même où j'ai franchi le seuil de ma maison ma peur s'est envolée. Cet endroit est pour moi un havre de paix. Pourtant, la sensation de sécurité que j'éprouve se mêle à un étrange sentiment d'agitation. Je suis censée faire quelque chose... Mais quoi ?

Dis au revoir, Sophie.

Je me fige dans mon lit, incapable de bouger. C'était encore cette voix... ou, du moins, les mêmes mots. Comme pendant la séance, j'ai du mal à reconnaître s'il s'agit bien d'une voix. C'est comme si on avait enfoncé ces mots dans mon crâne, ils ne sont pas le fruit de ma pensée. Je sais bien que... mais non, c'est impossible.

Anatoly dort toujours profondément. Je jette un coup d'œil à M. Katz : il ne ronronne plus, il a

les yeux grands ouverts comme si un danger le guettait, et son poil est en train de se hérissier. Il a entendu, lui aussi. Ce n'est pas mon chat pour rien...

Mon regard parcourt la pièce. Il n'y a personne dans la chambre, et rien ne prouve qu'il y ait eu quelqu'un d'autre que moi et Anatoly. A part ce parfum... c'est quoi déjà ? Un désodorisant aux senteurs de fraise? Non, c'est bien trop subtil... on dirait davantage... un gloss à lèvres parfumé, comme ceux que les petites filles se mettent pour essayer de ressembler à des adultes. C'est ça, un gloss à lèvres à la fraise!

Sauf que... je n'ai pas de gloss à lèvres à la fraise.

M. Katz quitte sans prévenir mon ventre pour sauter sur une valise encore pleine, et finit par se retrouver par terre. Il marque un temps d'arrêt sur le seuil de la chambre, tourne la tête pour me regarder, et finit par sortir. Prenant bien soin de ne pas réveiller Anatoly, je sors de mon lit et je le suis. Pourquoi? Je l'ignore. Mais cela me semble logique. Non, logique n'est pas le bon mot. Disons plutôt que j'ai la sensation d'être censée le faire. A présent, M. Katz est en haut de l'escalier. Dès qu'il me voit, il commence à descendre vers le salon. Je le suis tout doucement, sans faire de bruit, et l'étrange parfum flotte autour de moi. Je suis calme, mais tous mes sens sont en alerte. M. Katz traverse le salon et s'arrête... juste devant la photo de moi avec mon père.

Mes jambes commencent à se dérober sous moi. Je me pince, c'est la seule façon de me prouver que je ne suis pas en train de rêver. Mais non, tout est bien réel. Je suis réveillée, et en même temps j'ai l'esprit embrouillé. Je m'accroupis près de mon chat et je l'observe attentivement.

— M. Katz, que se passe-t-il ?

Je parle tout le temps à mon chat, mais c'est bien la première fois que je m'attends presque à une réponse.

En fait, la réponse ne vient pas de lui. Elle vient des lames de parquet, au premier. J'ai entendu distinctement un bruit sourd.

Le parfum de fraise s'est envolé, en admettant qu'il n'ait pas été le fruit de mon imagination. Et lorsque je me retrouve seule dans ce salon j'ai le sentiment que ce n'est pas une très bonne idée.

J'entends un nouveau bruit sourd, mais pas au même endroit.

Il est évident que M. Katz a entendu ces bruits, lui aussi, mais cette fois il réagit en se cachant sous la table basse.

Un nouveau bruit sourd retentit. Il a encore changé de place. Cette fois, il vient du plafond, juste au-dessus de moi.

— Sophie?

C'est Anatoly qui se tient en haut de l'escalier, la voix encore endormie et l'air vaguement surpris.

Je porte mes mains à ma tête, comme pour m'assurer que j'en ai toujours une. Mais bien sûr ! C'est forcément lui. Qui d'autre ?

Je lui lance :

— Je suis dans le salon.

La minute d'après, Anatoly descend doucement l'escalier, vêtu en tout et pour tout d'un caleçon,

et les cheveux en bataille. Tandis qu'il s'approche, je constate que ses yeux sont rougis, l'épuisement sans doute. Il a l'air un peu perplexe.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques en bas ?

— Pourquoi ? Tu me croyais couchée ?

— Non, mais j'ai cru entendre...

Il ne finit pas sa phrase et regarde en direction du plafond.

— Peu importe ! J'ai dû rêver.

— Qu'as-tu entendu, au juste ?

J'essaie de rester calme, mais je sens l'inquiétude s'emparer de nouveau de moi.

Il me répond nonchalamment :

— J'ai cru que tu arpentais la pièce, là-haut. Mais comme tu es ici...

Il tend la main pour m'attirer à lui, mais je fais un pas en arrière.

— Tu dis que tu m'as entendue en haut ?

— Oui, mais il est évident que je me suis trompé. Sophie, tu as découvert quelque chose ?

— J'ai cru que c'était toi qui marchais là-haut !

— J'ai effectivement marché de la chambre jusqu'à l'escalier, donc...

— Je pense qu'il y a quelqu'un dans cette maison.

Anatoly croise mon regard. Je sais qu'il tente de déterminer si je plaisante ou si je souffre tout bêtement d'une brève crise d'hystérie consécutive aux événements de la soirée. Mais en voyant l'expression de mon visage il se rend compte que ce n'est ni l'un ni l'autre. Il traverse tranquillement la pièce jusqu'au coin du salon où il a déposé le sac marin qu'il utilise pour son boulot et en sort un colt 45. Puis il murmure :

— Toi, tu restes ici.

Et, avec une vivacité dont la plupart d'entre nous sont bien incapables à 3 heures du matin, il gravit furtivement les marches d'escalier. Le voir faire ça en caleçon, c'est surréaliste ! Daniel Craig lui-même ne ferait pas mieux.

En un instant, il disparaît de mon champ de vision. M. Katz est toujours tapi sous la table basse. Lorsque je l'ai suivi dans l'escalier, tout à l'heure, j'ai eu l'impression qu'il avait une sorte de lucidité, et qu'il essayait de communiquer avec moi. Maintenant, il ressemble... tout bêtement à un chat.

J'ouvre d'un geste brusque l'un de mes nombreux cartons, et je plonge la main dans un océan de vieux journaux roulés en boule et de papier à bulles, à la recherche de quelque chose de lourd. Ma main s'arrête sur un vase en cristal. Un jour, Dena a utilisé ce genre de vase pour nous défendre toutes les deux contre un agresseur, et depuis ce temps-là je me suis prise d'affection pour ces objets. Celui-ci est plus lourd que le vase de Dena. Evidemment, ce n'est pas un pistolet, et le papier à bulles qui l'entoure risquerait d'amortir les coups, mais je me sens quand même un peu moins démunie. Je n'ai peut-être pas de balles, mais j'ai du Lalique !

Si j'en crois l'horloge murale, Anatoly reste là-haut pendant quatre bonnes minutes, puis il

redescend pour sonner la fin de l'alerte.

— Tout compte fait, c'est sûrement moi que tu as entendu... Au beau milieu de la nuit, il arrive que l'esprit vous joue des tours...

Sans doute. Mais est-ce son esprit qui a poussé mon chat à se conduire pendant quelques minutes comme le Lion du Monde de Narnia ? Et quid de la voix ? Mais je garde mes pensées pour moi et je me laisse tomber sur le canapé en faisant signe à Anatoly de me rejoindre.

Il s'exclame :

— Si je comprends bien, tu ne pouvais pas dormir.

— J'ai fait semblant pour toi.

— Tu ferais bien de travailler ton jeu d'actrice. Je savais que tu ne dormais pas.

— Dans ce cas, pourquoi t'es-tu endormi ?

— Suis-je censé être insomniaque chaque fois que tu l'es ?

— Absolument ! Tu es prié de rester debout avec moi toute la nuit chaque fois que je découvre un cadavre.

— Autrement dit, huit ou neuf nuits par an, au bas mot !

Je lui donne une tape sur la cuisse, et il se met à rire.

Puis son visage redevient sérieux. Il m'attire à lui et je pose la tête sur son épaule.

— Je suis vraiment désolé que tu aies vu ce spectacle. Tu as passé de sales moments, ces derniers temps.

— Peut-être, mais j'ai une nouvelle maison !

Anatoly me dit d'une voix douce :

— Enfin presque. Elle sera à toi dans une semaine.

Cette fois, je n'ai aucune envie de discuter. En théorie, il a raison. Comment expliquer que cette maison m'appartient de toute façon, au-delà de toute considération technique ?

— Je pense que cette maison est trop grande pour une seule personne.

Je détourne les yeux. J'avais décidé de lui demander de vivre avec moi, mais... il y a quelque chose que je suis censée faire avant. Voilà que mon agitation me reprend. Bon sang, mais qu'est-ce que c'est ? Ai-je oublié quelque chose ? Ou ai-je rêvé ?

— Sophie ? Tu te sens bien ?

— Quoi ? Oh... oui, ça va. Je... réfléchissais.

— Au sujet d'Enrico ?

Anatoly hoche la tête sans même attendre ma réponse. C'est l'une des rares fois où il est à côté de la plaque. Il y a eu ce bref épisode, juste après notre rencontre, où il m'a prise pour une tueuse en série. Mais en dehors de cette petite méprise il m'a toujours comprise, depuis le début.

Bon ! Puisqu'il met le sujet sur le tapis, allons-y...

— Comment le meurtrier a-t-il pu s'enfuir ? Je ne comprends pas.

— Moi non plus. Et personne ne se suicide en se tranchant la gorge avec une faux ! Je ne suis

même pas certain que ce soit techniquement possible. En plus, il était en train de cuisiner. En général, ce n'est pas le moment que les gens choisissent pour mettre fin à leurs jours.

— Exact. Mais n'oublie pas que c'était un chef... Peut-être que son soufflé n'était pas assez levé et qu'il est devenu fou... Mon Dieu, tu entends ce que je dis ? C'est horrible ! Je suis horrible.

Anatoly me rassure.

— Mais non, tu es tout ce qu'il y a de plus normal. Tu as bien été obligée de t'endurcir après les épreuves que tu as traversées. Tu l'as même échappé belle plusieurs fois. Mais revenons à nos moutons. Je pense que le suicide est à exclure, ça n'a aucun sens. Le problème, c'est qu'il est également exclu que quiconque ait pu sortir de l'appartement avant de mettre la chaîne de l'intérieur !

— Tu as déjà regardé X-Files ?

— Non.

— Eh bien, dans un des épisodes, on voyait un meurtrier capable de modifier son code génétique pour pouvoir franchir des ouvertures si étroites qu'aucun humain n'aurait pu le faire...

— Je ne crois pas que ce soit le cas ici.

— Moi non plus. Dommage d'ailleurs, ce serait très intéressant...

— Sûrement.

Anatoly sourit à M. Katz, lequel, après s'être enfin décidé à émerger de dessous la table basse, est en train de prendre ses pieds pour un oreiller.

— Qui sait, peut-être que la police trouvera des empreintes digitales qui lui permettront d'arrêter l'assassin. Et tout sera terminé dès ce matin.

— Si ce n'est pas le cas, nous restons les premiers suspects !

— Ils peuvent le croire pendant quelque temps, mais pas pour longtemps. Nous n'avons aucun lien avec Enrico, et c'est aujourd'hui seulement que nous avons fait la connaissance de Maria. Comment veux-tu qu'ils nous trouvent un mobile qui tienne la route ? C'est impossible. Quant à supposer que nous ayons pu pénétrer par effraction dans l'appartement d'un inconnu avec une femme que nous ne connaissions pas et rester là, sans rien faire, pendant qu'elle s'emparait d'une faux... c'est au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

— J'espère que tu as raison.

Je laisse sa chaleur m'envelopper, et mes paupières se font plus lourdes. Peut-être que mon esprit m'a vraiment joué des tours, et que je n'ai entendu aucune voix. Peut-être que M. Katz n'a pas eu pendant quelques minutes un comportement bizarre, quasi humain. Peut-être qu'il n'y a eu aucun bruit sourd pendant la nuit.

— Je crois que je suis en train de sombrer...

— Tant mieux. Je n'ai aucune envie de rester sur le pont toute la nuit avec toi. Retournons nous coucher.

Il me prend la main et me fait monter l'escalier.

Tout se passera bien. La police arrêtera le meurtrier d'Enrico, et une fois passé le choc de toute

cette affaire jamais plus je ne permettrai qu'on me fiche la trouille sans une bonne raison.

Je saurai alors exactement ce que je suis censée faire. Et, quand ce moment viendra, je pourrai peut-être me débarrasser de cette sensation tenace que les paroles d'Enrico — « je suis hanté » — s'appliquent désormais à moi.

Les hommes tiennent beaucoup à leur liberté, sauf si c'est vous qui la leur imposez.

Le Côté léger de la mort

Le lendemain matin, je réussis à me lever à temps pour écouter la seconde partie du journal de 8 heures. Anatoly est déjà réveillé et prend sa douche, car il doit s'occuper d'une affaire en cours. Il m'apporte une tasse de café et une omelette à l'espagnole. Sortir avec un mec qui adore cuisiner, ça offre des avantages certains !

Parmi toutes les nouvelles du jour, c'est le meurtre d'Enrico dont on parle le plus. Ils n'ont pas tous les détails, mais ils savent que c'est Maria, Anatoly et moi qui avons découvert le corps. Apparemment, nous sommes tous injoignables. Je suppose que c'est l'avantage d'avoir un portable pour seul téléphone...

Tandis qu'Anatoly revient dans la cuisine pour remplir une nouvelle fois son mug, je lui lance :

— La police ne dira pas à la presse qui elle soupçonne.

— Les journalistes ne sont pas stupides. Ils tireront eux-mêmes les conclusions.

— Je suis censée amener ma mère ici ce soir pour qu'elle visite la maison. Je n'ai aucune envie de lui parler de tout ça.

— Eh bien, n'en parle pas ! Il y a une chance sur deux pour qu'elle n'ait pas encore vu les infos.

— Tu plaisantes ou quoi ? A l'heure qu'il est, elle doit déjà avoir appelé tous les membres de l'Hadassah pour se plaindre de sa fille, l'Ange de la Mort... Si elle attend ce soir pour me passer un savon, j'aurai déjà de la chance. Elle peut très bien débarquer ici dans la minute qui vient, un journal à la main et un sac plein de bonnes raisons de me culpabiliser. La mère juive, en somme...

Comme par hasard, on sonne à la porte. Anatoly revient dans le salon et me lance un regard interrogateur.

— Tu veux que je réponde ?

Je lui renvoie un regard du genre « A ton avis ? » avant d'émigrer avec mon petit déjeuner vers la salle à manger. Là-bas, je pourrai tout entendre sans être vue.

J'entends Anatoly pousser un grognement. Ça devrait m'aider à deviner l'identité du visiteur, mais c'est seulement lorsque j'entends la voix de Scott que les pièces du puzzle s'assemblent.

— Sophie est là ? Il faut que je la voie.

Anatoly répond d'un ton bourru :

— Vous n'êtes pas invité, que je sache.

Scott rétorque aussitôt, comme s'il était en droit d'entrer pour je ne sais quelle raison :

— Je l'ai vue aux infos !

— Vous n'entrerez pas, Scott.

— Je veux juste lui parler !

— Désolé.

— J'ai apporté des frappuccinos !

Je pose mon assiette sur la petite table et je les rejoins.

— Ça va, Anatoly. Laisse-le entrer, mais juste une minute.

L'air renfrogné que Scott avait il y a une seconde se mue en large sourire. Il me salue avec une tasse en plastique. En revanche, Anatoly continue de faire la tête. Il jette un coup d'œil à sa montre et je vois sa mâchoire se crispier.

— Je dois y aller. Tu es sûre que ça ira ?

— Oui, ne t'inquiète pas.

Anatoly me regarde d'un air sceptique.

— Je pourrais peut-être attendre que tu t'habilles ?

Scott se tourne vers lui, exaspéré.

— Bon sang, elle porte un caleçon long et un T-shirt. Que voulez-vous qu'elle mette, mon vieux ? Une burka ?

Anatoly s'avance vers Scott, l'air menaçant, mais je m'empresse de m'interposer. Je pose la main sur l'épaule crispée d'Anatoly.

— Je ne crains rien, Scott n'est pas une menace. Et il ne m'amuse même pas.

Anatoly hésite un moment, puis finit par hocher la tête.

— Si tu as besoin de moi, n'hésite pas à m'appeler.

— Naturellement ! Tu sais bien que je t'appelle toujours pour satisfaire mes... besoins.

Ça, c'était un commentaire à l'intention de Scott, mais qui a pour effet d'amadouer Anatoly. Il se penche pour m'embrasser. Un long baiser qui n'en finit pas, au goût de café et de tabasco, mes parfums favoris. Derrière moi, Scott danse d'un pied sur l'autre pour me rappeler qu'il est là. Du coup, je fais exprès de glisser une main dans la poche arrière du jean d'Anatoly, lequel réprime un petit rire avant de faire un pas en arrière.

— A plus !

— A plus !

Il s'empare de son sac de marin rempli de gadgets d'espion et s'en va.

Scott se tient toujours derrière moi. Il s'est rapproché d'un pas, et j'ai l'impression qu'il parle tout près de mon oreille.

— Quel cinéma ! Je suppose que ça m'était destiné ?

— En partie, oui. Si tu n'avais pas été là, le baiser aurait duré moins longtemps, mais il m'aurait pelotée davantage.

Je me retourne face à lui, et je recule d'un pas pour préserver mon espace vital.

— Merci pour le frappuccino. Maintenant, si tu n'as rien d'autre pour moi, tu peux partir.

Scott hésite un instant, puis il se dirige vers la fenêtre de la salle à manger et regarde fixement la rue.

— C'est bien vrai, Sophie ? Enrico était... déjà mort quand vous êtes arrivés ?

Je prends soudain conscience de mon manque de tact.

— Oui, c'est vrai. Je suis désolée... pour toi, je veux dire.

— Ne sois pas désolée pour moi. Enrico et moi n'étions jamais que de vagues relations, un peu malgré nous. Il me trouvait odieux.

— Ah oui ?

J'avale une grande gorgée de frappuccino. Apparemment, Enrico et moi avions des tas de points communs.

— Mais je n'arrête pas de me poser des questions. Il y a quelques semaines, nous avons découvert le corps d'Oscar. Et voilà que maintenant c'est au tour d'Enrico.

Il se tourne vers moi, le sourcil interrogateur.

— Au fait, j'aimerais bien savoir ce que vous fabriquez là-bas...

— En quoi est-ce que ça te regarde ? Enrico n'était même pas ton ami !

— Toi si !

— Depuis quand ?

— Bon, d'accord, tu me détestes. Mais moi, je ne te déteste pas. Je t'aime beaucoup au contraire, et c'est d'ailleurs pour ça que je tenais à te mettre en garde.

Il jette un coup d'œil circulaire, à la recherche d'un siège. Constatant que j'ai stocké sur toutes les chaises les affaires que je n'ai pas encore rangées, il s'adosse au mur.

— Me mettre en garde contre qui ?

— Contre Kane. Lui aussi a vu le reportage. Il m'a appelé ce matin pour m'en parler.

— Et alors ?

— Eh bien, il n'est pas très chaud pour vendre la maison à quelqu'un soupçonné de meurtre. Et la levée de séquestre est dans six jours.

Je m'insurge.

— Ah, non ! Il ne peut pas me reprendre ma maison !

— Ecoute, je ne pense pas qu'il en vienne à cette extrémité, surtout depuis que nous en avons discuté. Mais il se pose des questions.

— Je lui dirai tout ce qu'il veut savoir. Il n'a qu'à demander.

— Bien, bien... Mais il faut que nous prenions le temps d'en parler. J'ai besoin que tu me dises très précisément ce qui est arrivé, et s'il y a lieu de lui présenter les choses... sous un angle différent. Dans son propre intérêt, nous chercherons ensemble une solution.

— Pourquoi ensemble ? Ni toi ni moi n'avons eu à le faire, que je sache.

— Je connais Kane, je sais ce qu'il veut entendre. Toi, en revanche, tu sais ce qui est arrivé et ce qu'il risque d'apprendre de la bouche même de Maria, ou en lisant les journaux. Nous devons travailler la main dans la main pour être sûrs de ne pas franchir certaines limites à ne pas dépasser. Et puis...

Sa bouche amorce un sourire malicieux.

— ... j'adore te tenir la main.

Soudain, je regrette qu'Anatoly ne soit pas là.

— Excuse-moi, mais c'est idiot ! Nous n'avons pas besoin d'inventer quoi que ce soit puisque nous n'avons dit que l'exacte vérité... Maria est venue nous trouver parce qu'elle était passée chez Enrico et qu'il refusait de lui ouvrir sa porte. Elle était dans tous ses états et voulait savoir ce qu'Enrico m'avait dit au téléphone. Puis elle a engagé Anatoly sur-le-champ pour aller voir ce qui se tramait dans l'appartement d'Enrico. J'y suis allée avec eux, et nous avons trouvé le corps d'Enrico baignant dans son sang, et à ses côtés une faux ancienne. C'est tout. Fin de l'histoire.

Scott me jette un regard vide, puis il finit par éclater de rire.

— Tu ne crois quand même pas que Kane va avaler cette histoire ?

— Mais c'est la vérité !

— Peut-être, mais ça n'a ni queue ni tête.

— Toi non plus ! Tu devrais aller retrouver ta Déesse de l'Amour et me laisser seule. J'ai besoin de paix et de tranquillité.

— Ma Bulle a besoin de paix et de tranquillité ? Pourquoi donc ? Serais-tu incapable de te contrôler quand je suis là ?

— Bon, cette fois, ça suffit !

Je pique un sprint vers la porte d'entrée que j'ouvre d'un geste brusque.

— Et maintenant, dégage !

Je me retourne, bien résolue à affronter Scott pour lui faire baisser les yeux. Mais il a disparu... Et soudain je l'entends s'exclamer depuis la salle à manger :

— Waouh ! Cette omelette est vraiment super !

Je claque la porte et je fonce rejoindre Scott. Je pointe un doigt accusateur vers l'assiette.

— Je t'ordonne d'arrêter. Cette omelette est à moi !

Scott en déguste encore deux ou trois bouchées et me lance :

— Sérieusement, c'est hyperbon ! Où as-tu appris à cuisiner ?

— Nulle part. C'est Anatoly qui l'a préparée pour moi.

Scott prend ce ton moqueur qui n'appartient qu'à lui.

— Sans blague ! Une vraie petite ménagère, cet homme...

Je fais un pas en avant pour lui arracher ma fourchette des mains.

— C'est un homme, un vrai. Tout le contraire de toi !

A peine ces mots sortis de ma bouche, je prends conscience de ce que j'ai dit.

— C'est dingue ! Je me demande comment j'ai pu dire ça.

— On dirait une réplique d'un mauvais feuilleton.

— Justement ! Ce n'est pas du tout mon style. N'oublie pas que j'écris des livres !

— Ah oui ? Et qui écrit les dialogues des feuilletons à l'eau de rose, d'après toi ? Des chimpanzés ? Attends une minute... C'était toi ? C'est toi la responsable de l'Expérience de mort imminente d'Erika Kane ?

Je lui colle une claque sur la poitrine.

— Ferme-la ! Et d'ailleurs comment se fait-il que tu sois au courant des démêlés d'Erika avec la mort ?

— Disons qu'il fut un temps où je manquais de travail.

J'éclate de rire, et les yeux de Scott se plissent bizarrement au niveau des tempes. Il me dit doucement :

— Si tu savais comme ce rire m'a manqué...

Je me raidis aussitôt, et je récupère mon assiette.

— Tu m'as dit que Kane se posait des questions. Lesquelles, au juste ?

Je m'assieds par terre en tailleur, et j'attaque ce qui me reste de petit déjeuner, en prenant bien soin de garder les yeux fixés sur mon omelette et non sur le sourire de Scott.

Il soupire et vient s'asseoir près de moi. Un peu trop près.

— Il veut savoir ce qui t'a amenée à aller chez Enrico, hier soir.

— Je viens de te le dire. Je n'ai pas été « amenée » à faire quoi que ce soit, on a sollicité mes services pour y aller. Ou plus exactement c'est Anatoly qu'on a engagé, et je l'ai suivi.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Maria a pu engager Anatoly pour rendre visite à son ex. Ton petit ami, il fait quoi, exactement ?

— Il est tueur à gages.

Scott me dit d'un ton sec :

— Ah oui ?

— Oui. Alors mieux vaut t'abstenir de me faire du gringue. Il a installé des petites caméras cachées dans toutes les pièces pour pouvoir me suivre à la trace quand il bosse à son QG. Je suppose que tu as vu le film Mr & Mrs Smith ? Eh bien, c'est tout à fait ça.

— Sophie...

— Oui, bon ! Il est détective privé.

Scott ôte sa veste, la plie soigneusement et la pose près de lui. Il ne fait pas ça par hasard. Car le T-shirt qu'il porte met en valeur son torse d'athlète, et il est clair qu'il tente d'attirer mon attention. Ce mec est tellement transparent que c'en est presque drôle. Rectification : c'est drôle.

— Ah... Aux infos, ils ont dit qu'apparemment l'appartement d'Enrico était fermé de l'intérieur quand vous avez découvert son corps. Comment est-ce possible ?

Je réponds en mâchouillant ma dernière bouchée.

— Je l'ignore. Mais c'est la stricte vérité. Anatoly a dû faire sauter la chaîne de sécurité pour que nous puissions entrer.

— Tu sais que Maria ne devait rien obtenir de son divorce. Venus m'a dit que leur contrat de

mariage était béton.

— Pour commencer, pourquoi ce divorce ?

Scott soupire et étend ses jambes, les chevilles croisées.

— Maria est de l'ancienne école. C'est une Italienne pure et dure, si tu vois ce que je veux dire. C'est d'ailleurs pour ça qu'Enrico est tombé amoureux, ça lui rappelait le pays.

— Et alors ? Elle n'est plus italienne ?

— Si, mais... elle s'est intégrée à notre culture. Elle ne parle plus avec nostalgie de siestes ou de promenades comme avant. Et elle préfère Calvin Klein à Versace. Enrico aurait pu s'en accommoder, mais le problème, c'est qu'elle est allée un peu trop loin.

— A savoir ?

— Elle a laissé tomber les glucides ! Enrico était l'un des chefs italiens les plus renommés de ce pays, et voilà que sa femme refusait de manger des pâtes !

— Attends une minute. Tu es en train de me dire que c'est le régime Miami qui a mis fin au mariage de Maria et d'Enrico ?

— Je ne le pense pas, non. Mais c'est quand même un régime qui a détruit leur amour.

— C'est incroyable !

— Plutôt, oui. Nous avons tous trouvé ça dingue. C'est alors que, comme il fallait s'y attendre, la situation a tourné au vinaigre. Maria voulait garder le perroquet, une des rares choses qui ne figuraient pas dans le contrat. Elle n'a pourtant jamais aimé cet oiseau, mais Enrico l'adorait, et c'était une façon pour elle de lui faire du mal. Pour se venger, il a tenté de voler des trucs qui étaient importants pour elle.

— Par exemple ?

— Par exemple le Club des spirites. Les fantômes ont toujours été son truc à elle. Il l'accompagnait à chaque séance, mais je ne pense pas qu'il était vraiment convaincu. Il a juste fait semblant, sans doute pour calmer Kane.

— Quel rapport avec Kane ?

— Kane refuse de faire entrer dans ce club quiconque ne croit pas aux esprits. Ne l'oublie pas, Bulle, mieux vaut garder tes doutes pour toi. Bref, convaincu ou pas, il n'était pas question pour Enrico de cesser de venir à ces réunions, histoire d'emmerder Maria. Ces derniers mois, Maria n'a pas été invitée par deux fois sous prétexte que la séance devait avoir un nombre pair de participants, et Venus s'est arrangée pour que ce soit Enrico qui vienne. Venus adorait Enrico.

— Je ne la croyais pas capable d'éprouver une quelconque émotion.

— Si, ça lui arrive. Ça varie en fonction des cycles de la lune.

Je me mets à rire. Puis je repense où tout cela a mené, et je me tais aussitôt.

Scott sourit. Il a très bien perçu ma gêne.

— Ecoute, je crois à ce que tu m'as dit, et si je devais parier sur le nom du meurtrier d'Enrico je miserais tout sur Maria. Mais je suis persuadé que ton histoire ne suffira pas à calmer Kane.

— Que faudrait-il pour le convaincre ?

Pour toute réponse, Scott cogne du poing sur le parquet.

— Scott, si tu ne peux pas m'aider, eh bien...

Je laisse ma phrase en suspens, en me contentant de faire un geste en direction de la sortie.

— Je peux t'aider, mais je ne suis pas certain que mes méthodes te plairont.

— Dis toujours ! Qu'attends-tu exactement de moi ?

— Change ton histoire. Que tu sois ou non coupable, Kane s'en fiche pas mal... L'essentiel est de le convaincre que tu as communiqué avec Enrico après sa mort.

— Comment ça, il s'en fiche ? C'est d'un meurtre qu'il s'agit, Scott ! Comment un faux médium peut-il lui faire oublier qu'un mec a eu la gorge tranchée avec une faux ?

— Tu connais Kane, non ? Tu sais très bien qu'il n'est pas normal. Il est convaincu que certaines personnes sont connectées avec l'au-delà plus que le commun des mortels. Et pour l'instant il a tendance à te compter parmi elles.

— Mais pourquoi moi ?

— D'après lui, si tu as découvert autant de cadavres au cours de ta vie, c'est peut-être parce que tu savais que ces personnes allaient mourir, même inconsciemment. Toujours selon lui, si tu découvres leur corps la première, c'est parce que tu as besoin d'avoir ce contact avec le monde des esprits.

— Si je comprends bien, il me prend pour un médium qui s'ignore ?

— C'est à peu près ça, oui.

Je laisse aller ma tête en arrière, me cognant au passage contre le mur. Scott pose la main sur mes cheveux comme s'il tentait de calmer la douleur, mais je lui donne une tape pour qu'il la retire.

— Bien. Tu n'as qu'à dire à Kane que pendant son voyage vers l'au-delà Enrico a eu le temps de me donner quelques tuyaux pour bien cuisiner. Dis-lui que maintenant je fais des tiramisus à se damner ! Ça te va ?

— Il ne gèrera jamais ça, Bulle. Il voudra des preuves. Par exemple, une info que seul Enrico aurait pu te donner.

— Et alors ? Il donnait sa recette de tiramisu à tout le monde, peut-être ?

Scott me décoche un tel regard que je serre les poings, par réflexe. Je sens mes ongles s'enfoncer dans mes paumes.

— Scott, je suis désolée, mais je n'ai pas ce genre d'info. Je n'ai même jamais rencontré ce mec. Essaie de faire patienter Kane jusqu'à ce que je découvre qui a tué Enrico...

Scott tourne brusquement la tête vers moi.

— Quoi ? Tu veux trouver le meurtrier ? Tu te prends pour Angela Lansbury ou quoi ?

— Je n'ai pas particulièrement envie de démasquer un assassin, mais que veux-tu que je fasse d'autre ? Pas question de laisser cette maison me passer sous le nez !

— Alors dis à Kane que tu as vu un fantôme ! Celui d'Enrico ou de quelqu'un d'autre. Sa mère a vécu ici, tu n'as qu'à dire qu'elle t'est apparue... Il faut bien trouver un moyen de lui faire avaler

des bobards !

— Mais tu viens de dire que le fait d'avoir vu un fantôme ne suffirait pas ! Si je suis incapable de nourrir ses fantasmes paranormaux, il faudra bien que je lève ses soupçons en coinçant le meurtrier. Et Anatoly m'aidera. Je t'assure que c'est la meilleure solution.

— Et moi je te dis que non !

Scott saute sur ses pieds et me toise du regard.

— J'ai fait quelques recherches sur Internet. Il doit y avoir huit articles, dans les archives du San Francisco Chronicle, qui donnent des détails sur certains événements où tu t'es fourrée délibérément dans des situations pas possibles, et où tu t'es conduite comme une idiote !

— Jamais je ne me suis comportée comme une idiote !

— Tu as invité chez toi des types soupçonnés de meurtre !

Du coup, c'est moi qui me lève d'un bond.

— Une seule fois ! Et la suite a prouvé que ce n'était pas un assassin. C'est d'ailleurs pour ça que je sors avec lui, aujourd'hui !

— Anatoly ? Tu le prenais pour un meurtrier, et maintenant que tu sais que c'est faux, tu sors avec lui ? C'est ça ta façon de penser ?

— Que veux-tu, tout le monde ne peut pas se payer des petites séances de jambes en l'air avec des artistes mariés dans ton genre, Scott.

L'espace d'une minute, il se met à bégayer je ne sais quoi, puis il lève les mains comme pour se rendre. Il me tourne le dos et fait les cent pas dans la pièce. Ses bottes laissent des traces dans la poussière. Il finit par s'arrêter et se tourne vers moi.

— Je ne sais pas comment m'y prendre pour discuter de tout ça avec toi.

— Eh bien, ne parle pas. Et va-t'en.

A cet instant précis, M. Katz fait son entrée. Il jette un œil sur Scott et s'empresse de faire demi-tour. Scott le regarde battre en retraite, le visage déconfit.

Il finit par dire :

— D'accord, je m'en vais. Mais l'histoire n'est pas terminée. Je n'ai pas subi tout ça pour te perdre de nouveau.

Avant que j'aie la moindre chance de lui rappeler qu'il m'a déjà perdue depuis un bon moment, le voilà parti. Je suis seule, à présent. Je ramasse ma tasse en plastique vide, et je l'écrase dans ma main.

En matière de relationnel, il arrive souvent que les arbres cachent la forêt. Mieux vaut s'investir dans une sorte de déboisement affectif. De cette façon, vous ne risquez pas de vous tromper.

Le Côté léger de la mort

J'essaie d'effacer toute trace de contact avec Scott en prenant une bonne douche bien chaude. Mais le martèlement de l'eau ne fait que décupler mon envie de taper sur quelque chose pour me défouler. Une partie de moi-même se rend compte que mon problème majeur n'est pas Scott, mais Kane, même si dans ce cas précis je trouve particulièrement séduisante l'idée de tuer le messenger.

Je tente d'échafauder un plan pour résoudre le meurtre d'Enrico, mais je n'aboutis à rien. Comme je suis en général plus concentrée après avoir écrit, je mets de côté le cas Enrico pour un temps, et j'emporte mon ordi portable au Starbucks où je passe une bonne partie de la journée à écrire le résumé et le premier chapitre d'un nouveau bouquin. Dans ce livre, une femme a l'occasion de sauver son ex-mari d'un immeuble en feu, mais elle finit par y renoncer lorsqu'elle se rend compte qu'il ne lui reste pas assez de temps pour sauver à la fois son ex et son chat.

Mais le soir, lorsque je me gare devant chez ma mère, je ne suis pas calmée pour autant. Je reste assise cinq bonnes minutes dans la voiture, cherchant à m'imprégner du calme serein des rues de Sunset District. Le résultat n'est pas terrible.

Je regarde le brouillard épais qui semble perpétuellement stagner dans les alentours, comme pour rappeler aux gens que la plage n'est qu'à quelques pâtés de maisons d'ici, et, au-delà de cette plage, un océan infiniment plus grand que les petits problèmes de tout être humain vivant sur cette terre.

En fait, mes problèmes à moi sont relativement peu importants. Je peux me permettre de verser un acompte pour acquérir une maison de neuf cent quatre-vingt mille dollars alors que des tas de gens dans ce pays sont à deux doigts de la saisie. Mais ce n'est pas n'importe quelle maison, et c'est là que le bât blesse. Bizarrement, elle fait partie de ma famille, et ce constat a beau être totalement absurde, il n'en est pas moins vrai. Je n'ai aucune envie de la perdre.

J'expire longuement, puis je fais des grimaces dans le rétroviseur jusqu'à ce que j'arrive à sourire de façon suffisamment convaincante pour cacher mon exaspération. Et je sonne à la porte de ma mère. Mais à la seconde même où je vois son visage je sais que mes efforts n'ont servi à rien.

Elle se met à brailler en me lançant un regard furibard, sa bouille ronde et ridée rouge de frustration.

— Un nouveau corps ! A quoi joues-tu en ce moment, à l'entrepreneuse des pompes funèbres itinérante ?

— Mama, laisse-moi au moins le temps de t'expliquer...

— Toutes les dames du club des retraités juifs pensent que tu es maudite !

— Si c'est le cas, peux-tu m'expliquer pourquoi ce n'est jamais moi la victime ? Il ne t'est

jamais venu à l'esprit que je pouvais être bien vue par le Tout-Puissant ?

— Sophie, ce genre de choses n'arrive pas aux gens normaux. Alors pourquoi faut-il que ça tombe toujours sur toi ? C'est que tu cherches les ennuis, voilà pourquoi. Il faut toujours que tu mettes ton nez dans les affaires des autres. Tu veux peut-être me donner un nouvel ulcère ?

— Il faudrait déjà que tu en aies un !

— Tiens, voilà que l'entrepreneuse de pompes funèbres joue les médecins, maintenant...

— Je...

Mais je stoppe net en prenant conscience de la futilité de cette discussion.

— Désolée de t'avoir contrariée. Et je te promets de ne pas mettre mon nez partout. Bon, on arrête ? J'aimerais te montrer ma nouvelle maison.

— Regardez comme elle me parle à moi, sa mère !

Naturellement, je suis son seul public. Elle ouvre un peu plus la porte, et je pénètre dans son entrée tapissée de papier peint, juste le temps de l'aider à enfiler son manteau de lainage pourpre, son préféré. Elle mesure un peu plus de un mètre cinquante, en comptant son halo de cheveux blancs et bouclés. Elle me rappelle un peu un hobbit vieillissant. J'aime beaucoup les hobbits. Dans la trilogie du Seigneur des Anneaux, ce sont toujours les hobbits qui, en dépit de leurs diverses névroses, sont les plus performants. Ils vont au-delà de ce qu'on attend d'eux. Ils éprouvent également un amour inconditionnel pour leur foyer et leur communauté. Et pourtant... personne n'a envie de leur ressembler. Il y a bien longtemps, ma mère avait un look très différent. Quand j'étais enfant, elle était un peu plus mince, mais elle a toujours été « bien roulée », comme on dit. Elle avait des cheveux bruns, longs et légèrement ondulés, qu'elle laissait flotter dans son dos. Elle ne passait jamais inaperçue. Une fois, alors que j'étais ado, mon père a rapporté de chez Noah une douzaine de jalapeno bagels dont il a fait cadeau à Mama. Il lui a dit qu'ils étaient comme elle : épicés, juifs et irrésistiblement délicieux.

— C'est ton nouveau genre, de rêvasser ?

Je reviens sur terre en essayant de concentrer toute mon attention sur ma mère, qui n'attend que moi pour partir. Elle me demande d'une voix plus douce :

— Qu'y a-t-il, mamaleh ? Il y a quelque chose qui te tracasse ?

Je m'empresse de la rassurer.

— Non. Je viens juste de me rendre compte que j'ai oublié de faire un saut chez Noah. Je n'ai presque rien mangé aujourd'hui, et je m'offrirais bien un bon bagel.

Elle décrète d'un ton sans appel :

— Nous commanderons une pizza dès que nous serons arrivées dans ta nouvelle maison. Je suis impatiente de voir cette merveille. Neuf cent quatre-vingt mille dollars ! A ce prix-là, ils devraient les construire en or.

Mama continue de faire la conversation pendant tout le trajet. Selon elle, je suis trop maigrichonne, et mon jean taille basse lui fait penser à ces shikshas dont s'entoure ce Hefner dont tout le monde parle... Elle ajoute que si je n'arrête pas de traiter mon chat comme un gosse, M. Katz peut s'attendre à sa bar-mitsva d'ici quelques années ! Je réponds par quelques onomatopées,

des Hmm ou des Ah oui ? qui n'engagent à rien, et je m'efforce de prendre un air penaud en essuyant ses reproches.

Je préfère garer mon Audi dans l'allée plutôt que dans le garage, et je fais le tour de la voiture pour lui ouvrir la portière. Mais elle ne sort pas. Elle reste là, la bouche ouverte, à contempler la maison.

Puis elle finit par dire, toujours rivée à son siège.

— C'est ça ? C'est ça la maison que tu as achetée ?

— Enfin, presque. Ce n'est pas encore fait, mais j'aurai bientôt l'acte notarié.

Mama finit par s'extraire de la voiture, mais elle ne se dirige pas vers la porte.

— C'est... c'est toi qui l'as choisie ?

— Bien sûr, Mama. Ce n'est pas le genre d'achat qu'on peut déléguer à quelqu'un !

Le coin de ses lèvres se met à trembler, et je jurerais la voir retenir une larme.

— Mama, mama, qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle se tourne vers moi et pose ses mains ridées sur mes joues.

— Tu es bien comme ton père.

— Heu, bon. Si tu le dis... Tu viens ? Je vais te faire visiter.

Je ne sais pas trop comment interpréter le comportement incohérent de ma mère.

Elle ôte ses mains de mon visage et se tourne lentement vers la maison. Après un moment d'hésitation, elle secoue la tête et se rassied dans la voiture.

— Pas ce soir, mamaleh. Il me faut le temps de me faire à cette idée.

Je la regarde d'un œil bovin.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Il y a quelques minutes, tu étais excitée comme une puce à l'idée de voir cette maison, et maintenant il faut que tu y réfléchisses ? C'est une simple visite, Mama, pas une virée en montagnes russes !

A peine ai-je fini ma phrase que j'entends la Harley d'Anatoly s'arrêter à quelques mètres de nous. Je jette un coup d'œil impatient vers ma mère. Chaque fois qu'elle voit cette moto, elle ne rate jamais l'occasion de faire un commentaire. Pour elle, c'est un engin voyant, dangereux, et qui fait bien trop de bruit ! Mais cette fois elle n'ouvre pas la bouche, et garde les yeux rivés sur la maison. Anatoly s'approche de nous à grandes enjambées, tenant à la main un petit sac bleu. Dès qu'il voit ma mère dans la voiture, il se penche vers elle et lui tend galamment son autre main pour l'accueillir.

— Madame Katz, c'est toujours un plaisir de vous voir.

Ma mère accepte sa main avec un sourire distrait. Son silence est aussi assourdissant que le rugissement de l'océan, mais Anatoly n'a pas l'air de le remarquer. Il se redresse et me chuchote à l'oreille :

— J'avais oublié qu'elle venait ! Je pourrais te parler en particulier ? Juste une minute...

Je réponds « Quoi ? » tout en continuant à observer ma mère. Puis je me tourne vers Anatoly et je vois dans son regard qu'il y a urgence.

— Très bien. Je vais raccompagner ma mère. Ça peut attendre?

— Je n'ai rien de spécial à faire dans l'heure qui vient. Si tu me laisses entrer, je t'attendrai ici.

Je sors mon porte-clés et je lui montre deux clés dorées identiques. J'en sors une que je dépose dans sa main.

— Tiens ! Elle est à toi.

Un bref sourire éclaire son visage, et je le regarde ouvrir ma porte d'entrée, puis refermer la porte derrière lui.

Mon regard se pose de nouveau sur ma mère : elle est toujours en état de transe, ou presque. Sans un mot, je me rassieds derrière le volant et je la reconduis chez elle. J'ai envie de lui redemander pourquoi elle n'est pas entrée dans ma maison, mais je m'en abstiens. Primo, parce que je sens qu'elle n'a pas envie de parler, et secundo, parce que je ne suis pas très sûre d'avoir envie de l'écouter. J'éprouve une peur irraisonnée qu'elle détienne je ne sais quel secret pouvant expliquer mon attachement pour cette maison. Moi, j'ai envie de croire que cet attachement est naturel. Que c'est la passion normale éprouvée par tous les gens qui deviennent propriétaires pour la première fois, et que cette passion est bien enracinée dans le présent, même si je soupçonne de plus en plus que, dans mon cas, il y a là-dessous des liens que je ne comprends pas encore.

Je lui dis que je suis fatiguée, je la ramène gentiment jusqu'à sa porte, et je l'embrasse avant de partir. Elle ne discute pas, ce qui serait déjà en soi une raison de s'alarmer... Mais j'ai décidé de rester cool.

Lorsque je rentre chez moi, Anatoly m'attend sur le canapé, le petit sac bleu en papier posé à côté de lui. Il ne se lève pas pour m'accueillir, se contentant de faire un geste vers une boîte qui contient apparemment un petit cocktail et une plaquette de chocolat. Je fais quelques pas en avant pour mieux voir. Le chocolat vient de chez CocoaBella, mon chocolatier préféré, et de loin. De deux choses l'une : où Anatoly s'apprête à m'assener un grand coup, ou il veut me demander quelque chose.

— Maria m'a appelé, aujourd'hui. Elle veut m'engager pour que je découvre qui a tué Enrico.

— Je la croyais persuadée qu'il s'agissait d'un fantôme.

Il me répond avec un petit sourire :

— Elle le croit toujours, mais c'est sa sœur qui l'a convaincue de s'assurer quand même les services d'un détective privé, juste au cas où elle se tromperait. Elle n'est pas la seule suspecte aux yeux de la police, mais elle arrive en numéro un sur la liste. Elle veut donc faire toutes les démarches possibles pour prouver son innocence.

Je porte le verre à mes lèvres. C'est un Cape Cod... double dose.

— Tu dois absolument accepter. Je m'apprêtais d'ailleurs à t'engager pour mener la même enquête.

— Pourquoi tiens-tu autant à savoir qui a tué Enrico ?

— Maria n'est pas la seule suspecte, et tu le sais. Nous étions là-bas, nous aussi.

— Comme je te l'ai déjà dit, je doute que nous soyons suspectés longtemps. Il leur faut juste le temps de vérifier nos alibis, entre autres. Après tout, tu étais avec Leah presque toute la journée, et

pendant ce temps-là j'ai rencontré deux clients différents. Et plus tard j'ai graissé la patte à un barman pour qu'il me parle du mec que je suivais. Nous serons bientôt lavés de tout soupçon.

— Mais il leur faudra vérifier la crédibilité de nos témoins. Ma sœur pourrait avoir des tas de raisons de mentir pour me protéger, et Dieu sait le nombre de fois où il m'est arrivé de mentir à la police. Les flics voudront s'assurer que cette fois je dis la vérité, ce qui pourrait leur prendre plus de six jours.

— Quelle importance ? Je te croyais blindée contre ce genre de choses, depuis le temps... !

Je le rejoins sur le canapé en soupirant.

— Kane ne veut pas vendre cette maison à une personne suspectée de meurtre. Il faut absolument que je ne figure plus sur la liste des suspects d'ici la levée du séquestre.

Anatoly intègre l'info, puis fait un geste en direction de mon verre.

— Prends-en encore une gorgée...

— Anatoly, que se passe-t-il ?

— Je vais m'occuper de cette affaire. Ce n'est pas parce que je m'inquiète d'être soupçonné et toi avec, ni parce que tu tiens à obtenir la levée du séquestre. La vraie raison, c'est que Maria me propose une grosse somme.

— Parfait !

— Avant que je continue, tu dois me faire une promesse.

— Quel genre de promesse ?

— Je veux que tu me promettes de ne pas essayer de m'aider.

— Anatoly...

— Je parle sérieusement, Sophie. Je veux me plonger dans cette affaire sans m'inquiéter pour toi, sans craindre que tu sois blessée, qu'on te tire dessus ou qu'on te tue !

Je suis tentée de lui faire remarquer que je me débrouille très bien quand je joue les détectives, et que je n'ai rien d'une Miss Catastrophe, mais Anatoly n'a pas l'air d'un homme subitement frappé d'amnésie.

— Et si je faisais juste un peu de recherche sur la vie d'Enrico, sur Internet ?

Anatoly répond d'un ton sans appel :

— Non. Pas question de m'aider.

— D'accord. Mais tu as intérêt à trouver très vite qui a commis ce meurtre. Ne t'attends pas à ce que je reste longtemps assise sur ma chaise alors que je risque de voir la maison me passer sous le nez.

— A ce propos, j'ai des choses à te dire...

Anatoly parle plus lentement, à présent. Son regard va de carton en carton et finit par se poser sur la bibliothèque à moitié remplie de livres, ceux que je viens justement de déballer.

— Sophie, je ne veux pas que tu restes dans cette maison.

Alors là, trop, c'est trop !

— Je sais bien qu'il est inhabituel d'emménager avant une levée de séquestre, mais c'est Kane qui a insisté. Et puis, tu te rends compte du boulot que c'est de rapporter toutes mes affaires chez moi ?

Anatoly se décide enfin à me regarder en face.

— Je ne t'ai pas dit que tu devais déménager temporairement...

Il faut plusieurs minutes à mon cerveau pour intégrer le sens de ces paroles.

Je me penche en avant, en prenant bien appui sur la pointe de mes pieds pour trouver mon équilibre et me lever. Puis je dis d'une voix si basse que c'est à peine si je la reconnais :

— Ce que tu veux n'a pour moi aucune importance.

Anatoly ne quitte pas son siège. Il insiste.

— J'ai passé un peu de temps à discuter avec Maria des autres amis ou connaissances d'Enrico, surtout ceux du Club des spirites, puisque tu as affaire à eux. Il se peut que Kane soit dangereux.

— C'est un original, rien de plus.

— Il est peut-être en train de monter un coup avec Scott.

Je marque une pause, un peu décontenancée.

— Scott ?

— Souviens-toi... Scott commence par t'appeler à l'improviste, puis comme par hasard il te rencontre à une journée portes ouvertes à laquelle tu participes. Ensuite, il t'emmène dans la maison de famille de Kane et te fait faire la connaissance d'un cadavre.

Anatoly compte au fur et à mesure sur ses doigts les différentes phases de ma reprise de contact avec Scott.

Je lui fais remarquer que Scott ne s'attendait pas à trouver un cadavre, mais Anatoly poursuit sa démonstration en ignorant totalement ma remarque.

— Après, Scott te prévient que si tu veux que Kane te vende sa maison tu dois absolument faire partie du Club des spirites. Et peu de temps après le membre le plus célèbre de ce club est retrouvé la gorge tranchée le jour même où tu étais censée le rencontrer. Tu ne trouves pas tout ça étrange ?

— Etrange, oui. Mais ça ne prouve pas grand-chose.

Anatoly hausse le sourcil.

— Maria m'a dit que ni Scott ni Kane n'aimaient beaucoup Enrico. Ils avaient peut-être une bonne raison de le détester... Sophie, et si Scott était derrière tout ça ? Et si le fait de te pousser à emménager dans cette maison faisait partie d'un plan soigneusement élaboré ?

J'éclate de rire.

— Tu crois que Scott est derrière le meurtre d'Enrico ? Jamais de la vie !

— Tu le défends ?

— Non, j'essaie juste de t'expliquer quel genre d'homme il est. Scott est capable de faire des tas de choses horribles, mais pas ça.

— Avant cette fameuse journée portes ouvertes, vous êtes restés dix ans sans avoir le moindre contact. Comment peux-tu savoir ce dont il est capable aujourd'hui ?

— Il y a deux choses dont je suis sûre : primo, je suis assez grande pour me charger de lui, et secundo, je ne déménagerai pas !

Anatoly saute à son tour sur ses pieds. C'est lui qui me domine de toute sa taille, à présent. Je soutiens son regard, les poings serrés.

Il répète :

— Je ne veux pas que tu restes dans cette maison. Je ne te laisserai pas mettre une nouvelle fois ta vie en danger.

Je me rebiffe.

— Comment ça, « je ne te laisserai pas » ? Depuis quand est-ce toi qui décides de me laisser faire ou pas quelque chose ? Il n'est pas question que je te laisse me dicter ma conduite.

Je fonce vers la porte que j'ouvre en grand.

— Il est temps que tu partes.

Anatoly en reste comme deux ronds de flan. Je m'attendais à ce qu'il discute, à ce qu'il me lance je ne sais quoi à la figure, par exemple que je me conduis comme une gamine. Mais il se contente de récupérer ses clés et de les lancer en l'air d'un air désinvolte. Une fois arrivé à la porte, il s'arrête à moins de deux centimètres de moi. Je tente de me focaliser sur ma colère, mais le parfum discret de sa lotion après-rasage me déconcentre totalement.

Il pose une main sur ma taille.

— Je sais très bien que je n'ai aucun droit de propriété sur toi...

Sa main remonte le long de mon dos.

— ... mais tu es à moi, et j'ai bien l'intention de découvrir si Scott constitue une menace pour toi, et s'il est...

Il ne termine pas sa phrase. Il me détaille lentement de la tête aux pieds, puis il m'attire à lui et me force de son autre main à lever la tête. Mon corps me pousse à m'abandonner, à attendre la fin de la soirée ou le lendemain matin pour discuter. Il me crie que ce n'est pas le moment de faire la guerre, mais l'amour... Il m'enjoint de me laisser aller...

Mais, lorsque Anatoly approche ses lèvres des miennes, je lui murmure :

— Tu as tort. Scott n'est pas une menace pour moi.

Anatoly baisse les bras.

— J'espère que tu as raison. Ça fait longtemps que je n'ai pas eu à recourir à la violence.

Je le regarde s'éloigner dans le froid, puis disparaître au loin sur sa moto. En moins de vingt-quatre heures, c'est le deuxième homme que je chasse de ma maison. Ça fait des années que je n'avais pas eu pareille occasion !

En jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je constate qu'Anatoly a laissé sa veste sur un carton, sous la photo de mon père. Le fait que l'air froid de la nuit ne lui ait pas rappelé cet oubli me prouve que notre petite discussion l'a plus atteint qu'il n'a voulu le montrer.

Je soupire en refermant la porte. La seule chose dont j'aie envie, c'est de me sentir bien. Mon plan, c'est de finir la boisson qu'Anatoly m'a préparée — plus trois autres du même tonneau — pour pouvoir tomber ivre morte dans mon pyjama. M. Katz s'approche de moi et se frotte contre ma jambe comme pour me supplier de m'occuper de lui.

Je trouve une excuse.

— Plus tard. Laisse-moi d'abord me changer.

Il me fixe des yeux, et pour toute réponse je lui tire la langue. Puis je monte l'escalier en petites foulées.

J'actionne l'interrupteur, mais je constate avec irritation que la lumière du couloir ne s'allume pas. C'est noir comme de la poix, mais comme il n'y a aucun carton ou autre obstacle pour me barrer la route, je parviens à me diriger sans problème jusqu'à ma chambre. Heureusement pour moi, la lumière de la chambre fonctionne. J'ôte mes chaussures et je me dirige tout droit vers la salle de bains pour me démaquiller. Au moment où je commence à m'appliquer sur le visage une lotion moussante, les lumières de ma chambre s'éteignent à leur tour.

Je m'écrie :

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y a personne.

Je regarde mon reflet dans la glace. La mousse de ma lotion démaquillante commence à dégouliner sur mes joues.

Je murmure :

— Tout cela ne me dit rien de bon.

On croyait jadis que, si un cadavre ne se décomposait pas immédiatement, c'est que le défunt était soit un vampire, soit un saint. Aujourd'hui c'est juste la preuve qu'il avait un excellent chirurgien plastique.

Le Côté léger de la mort

Pendant une bonne minute, je reste là debout, comme statufiée. Je suis bien trop terrorisée pour fermer le robinet. Je jette un nouveau coup d'œil au miroir pour voir si je distingue quelque chose par la porte ouverte de la salle de bains. Car la lumière ici est suffisamment puissante pour éclairer faiblement la chambre. Mais les ombres ainsi créées sont presque plus effrayantes que le noir total. Les yeux toujours fixés sur le miroir, j'ouvre le tiroir et je farfouille dedans pour essayer de mettre la main sur un truc pointu. Je ne trouve que ma pince à épiler. Je baisse les yeux sur ses extrémités biseautées... ça devrait faire l'affaire. Ça me permettra au moins d'arracher un œil à quelqu'un. Je me retourne lentement et je pénètre dans ma chambre. Apparemment, il n'y a personne. Je me dirige vers l'interrupteur. Il est exactement dans la position où je l'ai laissé. Je l'actionne vers le bas, puis de nouveau vers le haut et, aussitôt, la lumière revient. Soulagée, je sens un petit rire monter du fond de ma gorge. Ce n'était qu'un vulgaire court-circuit, rien de plus.

Mon Dieu, depuis quand suis-je devenue aussi parano ? Je retourne vers le lavabo pour rincer le savon de mon visage. Comme par hasard, la lumière s'éteint de nouveau, mais je sais cette fois qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Je retourne dans ma chambre pour résoudre le problème en répétant le geste de tout à l'heure, et c'est alors que je la vois.

La broche qui était dans la main d'Oscar est à présent épinglée à mon oreiller !

Était-elle déjà là lorsque je suis entrée dans ma chambre il y a une minute ? C'est possible. Après tout, je ne la cherchais pas. Je scrute l'obscurité du couloir. Y a-t-il quelqu'un tapi là, et qui m'attend ? Je jette un coup d'œil sur ma table de chevet, mais comme par hasard il n'y a pas de téléphone. Le seul téléphone qui marche dans cette maison, c'est mon portable, et je l'ai laissé en bas. Mon regard se porte de nouveau sur la broche. Peut-être que la personne qui l'a accrochée à mon oreiller n'est pas dans le couloir. Mais qui me dit qu'elle n'est pas cachée sous le lit ? Une petite voix hurle dans ma tête : « Soulève le couvre-lit, tu verras bien ! », mais je suis incapable d'obéir. Je préfère battre en retraite vers la salle de bains pour m'emparer d'une ventouse. Je me mets doucement à genoux, aussi loin que possible du lit, mais suffisamment près quand même pour faire ce que j'ai à faire. Puis, d'un mouvement rapide, je plonge et je pousse la ventouse sous le lit en donnant des coups à droite à gauche, prête à aspirer le visage de l'éventuel intrus qui se serait caché là.

Rien.

L'armoire est bourrée de cartons. Pour s'y loger, il faudrait que mon visiteur ait pu se transformer en méchant tout droit sorti de X-Files.

La broche n'est pourtant pas venue dans ma chambre toute seule.

C'est alors que la sonnette de la porte d'entrée retentit dans toute la maison. Je sursaute comme si je venais d'entendre une explosion. Il faut que j'aille voir qui c'est, ce pourrait être Anatoly. Mon Dieu, ce que je regrette de l'avoir fichu dehors ! Seulement voilà, pour rejoindre la porte d'entrée, il faut que je traverse le couloir plongé dans l'obscurité. Je jure tout bas en me cachant les yeux. Je refuse d'avoir peur. Je suis chez moi, quand même ! Personne n'aura l'audace de m'effrayer dans ma propre maison, ah ça non !

Armée à la fois de ma ventouse et de ma pince à épiler, je me force à emprunter le couloir pour rejoindre la porte. Je m'arrête dans chaque pièce pour allumer la lumière, ce qui me permet de baliser le chemin. Je ne vois rien qui prouve que quelqu'un ait pu entrer, mais je tiens mes armes à bout de bras, prête à bondir, juste au cas où... Je me rends compte que la ventouse serait plus dangereuse si je la tenais par l'embouchure en caoutchouc, car je pourrais donner un grand coup avec le manche. Mais plutôt mourir que de tenter le coup.

Lorsque j'atteins le haut des marches, on sonne de nouveau. Cette fois, j'ai intérêt à faire vite.

Je dévale l'escalier à toute vitesse et je me propulse littéralement contre la porte. Mais avant de l'ouvrir je m'efforce de me contrôler.

Tout en gardant la ventouse à bout de bras, je lance :

— Anatoly ? C'est toi ?

En guise de réponse, la sonnette retentit pour la troisième fois. Je recule d'un pas. Si je m'approchais de la fenêtre du salon, je pourrais voir qui est là... Le seul ennui, c'est que la personne me verra aussi. Et, si jamais elle est armée d'un pistolet, je deviendrai la cible idéale.

Le problème, c'est que je n'ai pas de solution de rechange. Je compte calmement jusqu'à trois, puis je me rue jusqu'à la fenêtre, prête à m'enfuir immédiatement si jamais je me sens menacée.

Il n'y a personne à la porte. J'ai beau scruter l'endroit où la personne devait se trouver... rien. Pas âme qui vive. C'est alors que la sonnette retentit de nouveau.

Elle sonne... et il n'y a personne pour appuyer sur le bouton!

Je garde mon sang-froid en me disant que c'est sûrement un nouveau court-circuit. Je jette un coup d'œil vers mon canapé dans l'espoir que M. Katz me fasse part de son approbation, mais tout ce que j'ai le temps de voir, c'est le bout de sa queue : il vient de se ruer hors de la pièce.

Je murmure entre mes dents :

— Quel froussard !

Bien que j'aie une envie folle de m'enfuir moi aussi, je me force à regarder par la fenêtre... et je me mets à hurler. Il y a une femme devant la porte.

Je recule en titubant, prête à pousser un nouveau hurlement, mais subitement je reconnais ma visiteuse. C'est Venus. Elle me regarde à travers la vitre et lève les mains comme pour me montrer que je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

Quelque chose dans l'innocence de ce simple geste me met en rogne. Je retourne vers la porte et je l'ouvre en grand.

Venus, qui a libéré ses cheveux bruns et soyeux sur ses épaules, me demande :

— Pourquoi hurlez-vous comme ça ?

— C'est vous, n'est-ce pas ?

Elle demande prudemment :

— C'est moi quoi ?

— C'est vous qui avez mis cette chose dans ma chambre. Pourquoi ?

Venus redresse légèrement la tête, et je note pour la première fois qu'elle a une minuscule cicatrice au niveau de la gorge.

— Je vous assure que je n'ai rien mis dans votre chambre. Je me suis simplement dit que je pourrais faire un saut chez vous pour voir où en est votre installation.

Sur ce, elle passe devant moi pour pénétrer dans le salon.

J'ouvre la bouche pour parler, mais je suis incapable de sortir le moindre son.

Venus fait courir ses doigts fuselés le long du manteau de la cheminée, puis fait une grimace de dégoût en constatant qu'ils sont couverts de poussière.

— Vous avez déballé relativement peu de cartons, mais je suppose que c'est voulu. Après tout, cette maison ne vous appartient pas encore vraiment... N'est-ce pas ?

Du coup, je retrouve l'usage de mes cordes vocales !

— Le séquestre n'est pas encore levé, mais il n'empêche que cette maison est à moi. Pourquoi avez-vous pénétré dans ma maison par effraction, tout à l'heure ?

J'en ai encore les genoux en coton.

— Je ne sais toujours pas de quoi vous parlez. Mais une chose est sûre : vous ne pouvez pas prétendre être propriétaire d'un bien tant que vous n'avez pas d'acte notarié.

Elle m'adresse un sourire venimeux.

— Cela dit, je suppose que Scott fera en sorte que vous l'ayez. C'est charmant, la façon dont vous avez ranimé la flamme après toutes ces années ! Je parle d'amitié, naturellement.

Je jette un nouveau coup d'œil vers l'escalier. C'est forcément elle qui a mis la broche sur mon oreiller. Le fait qu'elle se pointe devant moi maintenant constitue quand même une drôle de coïncidence.

Mais Venus n'en a pas fini avec moi.

— A moins d'être aveugle, il est évident que vous éprouvez des sentiments l'un pour l'autre. Je suppose que c'est naturel puisque vous avez été mariés... Ça remonte à quand, déjà ? Dix ans ?

Elle se fraye un chemin entre les cartons avant de se laisser tomber sur mon canapé.

— Mon Dieu ! Il y a dix ans, j'étais à peine pubère... J'oublie toujours que vous êtes bien plus âgée que moi.

Je grommelle :

— C'est sûrement parce que votre teint est beaucoup plus fané que le mien.

Si ma remarque fait mouche, Venus ne le montre pas. Elle ouvre largement les bras en fixant le plafond, comme si elle se portait candidate à la crucifixion. Je dois dire que l'idée est tentante...

— Cette maison a une histoire tellement riche. Vous la connaissez ?

Je ne réponds pas.

— Oscar a longtemps habité ici, mais il y en a eu beaucoup d'autres avant lui. Avez-vous entendu parler de Cecile Mercier ?

Je secoue la tête sans rien dire.

— Ah bon ? C'est une histoire si intéressante ! Il faut que vous la connaissiez. Sachez que Cecile a vécu ici vers la fin du siècle dernier, après avoir acheté la maison avec son héritage. A l'époque, il était scandaleux qu'une femme achète une maison sans être mariée. Mais Cecile se fichait pas mal des conventions et des règles imposées par la société. C'était une femme indépendante, sans doute un peu sottre, mais qui n'avait pas froid aux yeux.

Je demande :

— Comment savez-vous tout ça ?

Et surtout, où veut-elle en venir ? D'abord cette histoire de broche, et maintenant la voilà qui me fait un récit qui tient davantage du fait divers que du cours d'histoire !

— J'ai étudié l'histoire des plus belles maisons victoriennes de San Francisco. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les architectes ou les gens qui les ont bâties, ce sont surtout les gens qui y ont habité, et les esprits qui les habitent encore.

— Les seules choses qui fassent penser aux esprits ici sont des spiritueux.

Essaierait-elle de me rendre folle ? Ou me prend-elle pour une idiote ?

— Vous avez tort, Sophie. Ici, on n'est jamais seul. Oscar peut vous rendre des petites visites de temps à autre, mais Cecile vit dans cette maison. C'est elle qui en est la véritable propriétaire.

— Vous me disiez pourtant que pour posséder un bien il faut avoir un acte notarié. J'en déduis que cette pauvre Cecile n'a pas de bol. Et en plus elle est morte.

— Je crois vous avoir dit aussi que Cecile ne s'est jamais souciée des règles. C'est vrai pour les maisons comme pour les hommes.

— Les hommes...

— Cecile avait une liaison avec Vincent Davincourt, un homme promis à une certaine Miranda Whitworth. Cecile était convaincue qu'elle en avait le droit.

Venus plisse les yeux, et sa voix ressemble au sifflement d'un serpent.

— Elle pensait en avoir le droit car il l'avait déjà courtisée auparavant, lorsqu'ils étaient trop jeunes encore pour se rendre compte qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Leur amour est mort avant même d'avoir vraiment commencé, mais elle estimait qu'elle pouvait le récupérer chaque fois que bon lui semblait.

Aussitôt, les motivations de Venus deviennent à mes yeux limpides comme de l'eau de roche. J'aurais déjà dû m'en douter au moment où elle a fait allusion à ce qu'elle appelait mon amitié retrouvée avec Scott, mais j'étais trop secouée pour voir arriver la suite.

Je lui dis lentement :

— Vous savez, à force d'être répétées, toutes ces vieilles histoires se modifient au fil des ans. Je suis prête à parier que Cecile n'avait aucune liaison avec Vincent. Je suis certaine qu'elle était

ravie de voir une autre femme s'occuper de lui pour pouvoir avancer et vivre pleinement sa vie.

Venus s'empresse de répondre :

— Pas du tout. Cecile était un peu fofolle, mais pas idiote. Elle voyait Vincent tel qu'il était.

— Vous voulez dire un salaud ?

— Non. Un homme charmant, intelligent, beau... mais faible. Cecile a pu l'attirer assez facilement dans son lit. Il aimait toujours Miranda, bien sûr, mais vous connaissez les hommes... Ils n'ont ni la discipline ni la volonté d'une femme.

— Sérieusement... vous pensez que lorsqu'un homme s'écarte du droit chemin c'est la faute de l'autre femme ? Sérieusement ?

Venus balaie ma question d'un revers de main.

— Déterminer dans quelle mesure Vincent était coupable n'a pas vraiment d'intérêt. Nous parlons de Cecile, et elle était loin d'être innocente.

— Si vous le dites... Je suppose que Cecile s'est fait prendre, sinon vous n'en sauriez rien.

— En effet. Elle a été surprise par Miranda.

— Ah oui ? Et comment Mandy l'a-t-elle pris ?

Venus sourit.

— Elle l'a tuée à coups de poignard.

— Là, vous êtes en train de vous payer ma tête. Vous n'êtes quand même pas venue jusqu'ici pour me raconter ça !

— Cecile a tenté de se défendre. Elle doit avoir pris Miranda à la gorge car elle a réussi à lui arracher la broche que sa rivale portait toujours à son col.

La colère me monte au nez, et je suis prête à exploser. Venus poursuit, imperturbable.

— En fait, c'était la broche qu'Oscar avait dans la main lorsque vous avez découvert son corps.

Répondant à une question que personne ne lui pose, elle ajoute :

— Oui, ça aussi je le sais. C'est Scott qui m'a tout raconté. J'ai appelé l'hôpital où Oscar a été transporté, mais curieusement personne ne savait de quoi je pouvais bien parler... Comme si la broche avait disparu... ou avait été récupérée.

Je m'imagine en train de lui faire une prise de judo et de la projeter contre le mur encore et encore... Mais je me contente de détourner la tête.

— Vous essayez de m'embrouiller l'esprit. Vous vous invitez chez moi, dans ma maison, et vous essayez de me faire peur avec votre broche et votre histoire idiote...

— Ce n'est pas mon histoire, et...

— Vous avez vraiment cru que j'allais gober ça ? Toute cette prose ? Vous pensez vraiment que je suis la dernière des imbéciles ? On m'a déjà fait le coup avant, vous savez, on a tenté de me persuader que j'étais folle. Mais comment avez-vous pu espérer un instant me faire croire aux fantômes ?

— Mais vous croyez aux fantômes, Bulle. Du moins, c'est ce que vous avez dit à Kane. C'était

une condition sine qua non pour pouvoir habiter ici, ou je me trompe ?

J'inspire une grande goulée d'air. Je ne peux quand même pas la laisser me provoquer et lui donner la corde pour me pendre.

Elle continue sans s'émouvoir.

— Moi, j'adore les histoires qui vous font réfléchir.

Elle se lève, bougeant son corps avec la grâce d'une ballerine. Mais on sent que c'est très étudié. Tout est étudié chez elle, d'ailleurs. Sa façon de bouger, de parler, et même de pleurer. On dirait qu'elle a pris des cours pour avoir un comportement de femme, et qu'elle a réussi haut la main mais sans jamais rien intérioriser.

— La leçon à en tirer, c'est de ne jamais essayer de voler l'homme d'une autre femme. Car la femme blessée risque de ne pas le pardonner.

Je la regarde droit dans les yeux.

— Seriez-vous en train de me menacer ?

Venus fait une moue amusée.

— Je vous ai juste raconté une histoire, en espérant qu'elle vous soit utile.

Elle jette un coup d'œil sur sa montre.

— Déjà ? Il faut que je m'en aille. Si jamais cette broche réapparaît, je serais heureuse d'en prendre possession. J'aimerais beaucoup avoir un objet qui appartenait à Miranda, je crois que nous avons beaucoup de choses en commun toutes les deux.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

— Vous voulez reprendre cette broche, alors que c'est vous qui avez pénétré chez moi sans ma permission pour l'épingler sur mon oreiller ? Je la considère comme un cadeau. Alors merci et au revoir !

Pendant quelques secondes, Venus ne fait pas un geste et ne dit pas un mot. Mais je sens que son humeur vire à l'orage, et que ce n'est pas par hasard. Lorsqu'elle reprend la parole, sa voix n'est plus la même. Elle est si différente que j'éprouve le besoin de regarder derrière elle pour voir qui joue les ventriloques...

— Je ne vous ai rien offert. Si vous avez trouvé la broche, si on l'a laissée ici, il faut absolument que vous me la donniez. Car moi, je comprends les choses, alors que vous, vous ne comprendrez jamais.

Je lui dis, l'air songeur :

— Je ne sais pas pourquoi, mais ça me rappelle quelque chose. Ça y est, j'y suis ! Vous êtes la gardienne de Ghostbusters ! Vous êtes Sigourney Weaver ! Il ne vous reste plus qu'à vous procurer une gargouille domestique et vous faire faire une permanente, et vous serez fin prête pour un remake du film...

Elle tourne les talons et se dirige vers l'escalier.

Je l'agrippe par le bras.

— Vous vous croyez chez vous ?

Elle se libère avec une force surprenante et gravit les marches. Je cours après elle, mais pour suivre le rythme je suis obligée de faire deux pas quand elle n'en fait qu'un. Je la regarde entrer dans ma chambre. Ses yeux se posent sur mon lit, et elle laisse échapper quelque chose à mi-chemin entre le grognement et le juron avant de s'emparer de la broche si brutalement qu'elle en déchire ma taie d'oreiller. Puis elle me croise de nouveau en reprenant le chemin de l'escalier, mais cette fois je ne tente même pas de l'arrêter. Je me contente de la suivre jusqu'en bas. Son audace est vraiment terrifiante. Avant de partir, elle laisse tomber quelques billets de vingt dollars sur le canapé.

— Voilà pour l'oreiller. Si c'est plus cher, gardez la facture.

Au moment de franchir la porte d'entrée, elle me lance un dernier regard par-dessus son épaule.

— J'allais oublier... Scott vous embrasse.

Elle se décide enfin à partir.

M. Katz réintègre le salon et fixe sur moi ses yeux de tigre.

— Oui, je sais. J'aurais dû lui arracher les cheveux.

M. Katz bouge la queue, sa façon à lui de me dire : « C'est évident ! » De fait, qui aurait osé prétendre que mon attaque n'était pas justifiée ? Cette garce est entrée chez moi par effraction ! Et elle a essayé de me faire peur avec ses pathétiques histoires de fantômes ! C'est juste un coup de bol s'il y a eu des courts-circuits quelques minutes à peine avant son arrivée. Le hasard, rien de plus.

Sauf que... ce coup de sonnette était étrange...

Je secoue la tête pour chasser les derniers restes de peur qui subsistent en moi. Au fil des ans, j'ai été confrontée à des voleurs, des meurtriers... des hommes politiques ! Bon sang, je ne vais tout de même pas me laisser impressionner par un court-circuit et la petite amie jalouse de Scott !

Ce qui me chiffonne, c'est que Venus a vraiment paru décontenancée lorsque je lui ai dit que j'avais cette broche. Et puis, je n'ai jamais entendu parler de court-circuit sur une sonnette de porte.

Je m'approche du carton où se trouve le cocktail préparé à mon intention par Anatoly, et je le vide en deux ou trois goulées. Puis je prends la direction de la cuisine. Si je mange un peu, j'y verrai sans doute plus clair. Dix minutes plus tard, je reviens dans le salon avec une tasse de soupe de poulet aux vermicelles que je viens de faire réchauffer et un petit verre d'alcool pour me redonner du courage. Je pose le tout avec précaution sur le carton où sont déjà les chocolats et j'allume ma télé à écran plat, un des rares appareils que j'ai branchés dès mon arrivée. Ça fait partie de mes priorités, en bonne Américaine traditionnelle que je suis.

Je m'assieds sur le canapé à côté de M. Katz, et je commence à zapper d'une chaîne à l'autre. Une rediffusion de Will & Grace, un nouvel épisode de Access Hollywood et...

J'en laisse tomber la télécommande sur mes genoux. Ce que je vois là sur l'écran, devant moi, c'est le visage de Maria. Elle se dandine d'un pied sur l'autre en fixant la caméra et en disant d'une voix hésitante :

— C'était une faux...

Le journaliste qui est à ses côtés a l'air ébahi comme s'il ne connaissait pas encore l'information depuis des heures.

— Aviez-vous déjà vu cette faux auparavant ?

Elle répond, un peu sur la défensive :

— Elle n'est pas à moi, et elle n'appartenait pas non plus à Enrico. Je ne pense pas qu'elle appartienne à... quelqu'un de vivant.

M. Katz se lève et se dirige vers mon dîner.

Je m'exclame :

— Elle est persuadée que c'est un fantôme qui a tué son mari !

M. Katz approche son nez du bol de soupe et le renifle d'un air incrédule. Je le prends à témoin.

— Ça alors ! Tu peux m'expliquer pourquoi tous ces fantômes sont aussi négligents ? Ils laissent traîner derrière eux des faux et des broches partout où ils vont...

Je ne termine pas ma phrase. Si Venus est « le fantôme » à la broche, ne pourrait-elle pas être aussi le fantôme à la faux ? Je porte la main à mon cœur.

— Je n'arrive pas à le croire ! Il se pourrait que Scott sorte avec une meurtrière... ! Lui qui avait si bon goût en matière de femmes...

M. Katz se penche un peu trop près de la soupe. Il recule d'un bond, et un bout de nouille lui pend sur le nez.

Je m'empresse de le lui retirer tout en continuant à penser tout haut.

— Il faut que je l'avertisse. Je sais bien que j'ai souhaité le voir mort plusieurs fois, mais dans mes fantasmes c'était toujours moi qui le tuais. Si je laisse Venus le faire, ça devient presque immoral.

Puis je me dis que ce n'est sans doute pas Scott qui est en danger. C'est vrai, quoi, ce n'est pas lui qui trouve d'horribles vieilles broches dans sa chambre !

A propos, comment Venus est-elle entrée dans ma chambre pour y déposer cette fichue broche ? Elle n'a pas de clé... même si Scott en a une. Il m'a dit qu'il m'avait rendu toutes les clés, mais ce n'est peut-être pas vrai. Il prendrait son pied rien qu'à l'idée d'avoir la clé de ma maison !

Je secoue la tête, écoeurée. Puis j'interpelle de nouveau M. Katz.

— Tu sais quoi ? Je ne suis plus si pressée de parler de Venus à Scott. Il finira bien par comprendre tout seul... quand elle sortira son pic à glace !

Maria n'est plus sur l'écran. Les journalistes parlent à présent d'une crêpe partiellement mangée par Oprah, et qui a été apparemment vendue sur eBay pour douze mille dollars. Décidément, le mot « fou » est très relatif.

Je n'ai plus faim, et de toute façon il doit y avoir des poils de chat dans ma soupe. Mon verre à la main, je reprends le chemin de ma chambre. Les lumières fonctionnent de nouveau, mais je sais que tout peut s'éteindre à n'importe quel moment. Je fouille dans une valise pour remplacer la taie d'oreiller, j'enfile un T-shirt trois fois trop grand pour moi, je me glisse avec volupté sous mes draps moelleux, et je remonte mon édredon jusqu'au menton. Mon lit, ma chambre, ma maison.

Mes peurs disparaîtront bientôt, du moins c'est ce que je ressens en ce moment précis. Mes paupières se font lourdes, puis se ferment.

Ma dernière pensée, c'est l'entrepreneur en bâtiment engagé pour vérifier la maison. Bizarre qu'il n'ait rien noté au niveau de l'installation électrique, non ?

Bien sûr que j'ai épousé un mec soumis ! Si j'ai envie de faire l'amour sans me retrouver les cheveux en pétard en fin de séance, pas de problème. Il me suffit de l'attacher aux barreaux du lit.

Le Côté léger de la mort

Lorsque j'ouvre les yeux, le lendemain matin, il est 10 h 05 à mon réveil, et la lumière filtre dans la chambre à travers les fenêtres sans rideaux. Il est tard, même pour moi. Mais j'ai fait de ces rêves... ! J'étais encore gamine et je m'amusais à monter et descendre en courant un magnifique escalier. Et il y avait quelqu'un avec moi...

Je pousse un soupir. Inutile d'essayer de me rappeler tous les éléments de ce rêve. Je me hisse sur les coudes, ce qui a pour effet de mettre M. Katz en colère, lequel dormait en boule sur ma poitrine. Je me sens plus alerte et plus concentrée que je ne le suis normalement avant ma première tasse de café. Tout en suivant des yeux les particules de poussière qui dansent dans la lumière du soleil, une idée me frappe soudain : Maria me pose problème.

Si elle est innocente, elle ne m'intéresse pas particulièrement. Mais, dans le cas contraire, elle s'est débrouillée pour me rendre complice du meurtre de son mari. Pour quelle raison précise le ferait-elle ?

Tout comme Kane et Venus, elle est membre du Club des spirites. Bien sûr, il y a d'autres membres dans le groupe qui connaissent mes trois « bêtes noires » depuis plus longtemps que moi et qui pourraient me fournir quelques pistes sur la façon de m'y prendre avec eux. Je pourrais me tourner vers Scott, et nous pourrions conjuguer nos efforts, comme il me l'a suggéré. Mais je n'ai aucune envie de le voir envahir mon espace vital... Il y a aussi Jason Beck. Lorsqu'il était avec Dena, je me suis fourrée dans un guêpier pas possible, et il a vraiment essayé de m'aider. J'ai toutes les raisons de penser qu'il serait prêt à le refaire.

Je me lève d'un bond pour aller récupérer mon portable. Dire que j'ai oublié de le prendre avec moi dans ma chambre, hier soir !

C'est du moins ce que je croyais, mais j'avais manifestement tort : mon portable est là, sur la table de nuit. J'essaie de me souvenir du moment précis où je l'y ai posé, puis je finis par mettre ça sur le compte de l'incroyable efficacité de mon inconscient. Je fais défiler le nom de tous mes contacts jusqu'à ce que je trouve le numéro de Jason que j'ai mis en mémoire le soir de notre fameuse séance. Je l'appelle aussitôt.

— Allô ?

La voix est rauque. De toute évidence, il dormait.

— Salut Jason, c'est Sophie. Je t'ai réveillé ? Il est plus de 10 heures.

— Aurais-tu oublié que je suis un oiseau de nuit ?

— Ah oui ? La dernière fois que j'ai eu de tes nouvelles, tu attendais toujours que la créature de tes rêves t'aide à franchir le pas...

— Très drôle.

Je l'entends bâiller. Puis le ton de sa voix change. Il se fait plus pressant.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi m'appelles-tu ? Est-ce que quelqu'un t'a demandé de m'appeler ?

Je ne sais pas trop quoi dire.

— Euh... non. J'appelle de ma propre initiative. Ça te va ?

Silence radio. Puis Jason finit par dire :

— O.K. Si je comprends bien, tu m'appelles pour bavarder et renouer avec moi.

Je reste évasive.

— C'est vrai que j'ai très envie de rattraper le temps perdu, mais j'espérais aussi que tu pourrais m'aider à résoudre un petit problème.

— Un petit problème ?

— Je risque d'être chassée de chez moi par Kane si je ne trouve pas de fantôme à lui présenter. Autre possibilité, je dois lui prouver que je ne suis pas une meurtrière.

— C'est à toi de voir. Mais personnellement j'aurais tendance à penser que la deuxième hypothèse est la plus simple.

— C'est vrai, je ne suis pas une meurtrière, et ce serait tellement sympa si les gens me croyaient sur parole... enfin bref ! J'ai aussi un petit contentieux avec Venus : elle est jalouse car elle est convaincue que j'essaie de draguer Scott.

Nouveau silence radio, puis Jason demande :

— Tu ne pourrais pas t'arranger pour figurer dans le programme de protection des témoins ?

— Pardon ?

— Venus est une mauvaise femme, Sophie. Si c'était un vampire, je la verrais bien dans le rôle de Claudia.

— Celle des romans d'Anne Rice ?

— C'est ça. La femme vampire puérile et sociopathe. Venus a la même énergie qu'elle.

Je regarde M. Katz se diriger tranquillement vers ma fenêtre panoramique tout en essayant d'imaginer ce qui différencie le vampire sociopathe du suceur de sang lambda. Mais je préfère changer de sujet.

— Peux-tu me dire ce que tu sais sur Venus et Kane ? Et aussi sur Maria. Je me pose des questions sur elle.

— Sophie, la dernière fois que je t'ai aidée, ça ne s'est pas très bien terminé.

— J'ai juste besoin d'une petite info.

— Ah oui ? Et d'après toi, c'est une info qui va chercher dans les combien ?

Je marque le coup.

— Tu parles sérieusement ?

— Ça vaut bien une coupe de cheveux, non ?

— Tu veux que je te coupe les cheveux ? Jason, j'ai déjà beaucoup de mal à découper une

poupée en papier sans la décapiter, alors...

— Mais non, pas toi. Je parle de Marcus. Tu crois qu'il pourrait me trouver un créneau dans son emploi du temps?

Du coin de l'œil, je regarde M. Katz se pelotonner au soleil, la partie gauche du corps tout contre la vitre.

— Eh bien... je pense que c'est faisable. Je vais lui passer un coup de fil. Tu aimerais prendre rendez-vous dans les semaines qui viennent ?

— Je pensais plutôt à aujourd'hui.

— Tu veux voir Marcus aujourd'hui ? Aurais-tu oublié qu'il est devenu l'un des plus célèbres coiffeurs de cette ville?

— Et alors ? Je me fiche pas mal des tendances ou des diktats de la mode, de ce qui se fait ou ce qui ne se fait pas. Je veux juste qu'il me coupe les cheveux parce que c'est un bon coiffeur.

— Bon, très bien. Je vais voir ce que je peux faire.

— C'est tout ce que je te demande. Dès que j'aurai les cheveux coupés, tu pourras venir, et je te donnerai des infos sur Venus, Maria et Kane.

— Pas avant ?

— C'est donnant donnant.

J'enrage.

— Ben voyons... !

Je préfère ne pas finir ma phrase. Je n'ai pas parlé à Jason depuis des années, et voilà que je lui demande déjà de me rendre un service... Il n'exige pas grand-chose, finalement, juste un rendez-vous avec un de mes amis proches. C'est dans le domaine du possible, non ?

J'adopte un ton plus conciliant.

— Je ferai de mon mieux. Dès que j'ai du nouveau, je te rappelle.

Je raccroche et j'appelle aussi sec Marcus.

— Mais c'est notre Miss Katz, la romancière à l'ascension sociale foudroyante... Je commençais à me demander si tu n'avais pas pris la grosse tête au point d'oublier tes pauvres amis locataires.

— C'est vrai que j'ai été un peu prise, ces derniers temps.

Le voilà qui chipote.

— Un peu ? Chérie, je connais des agoraphobes qui sont plus sociables que tu ne l'as été le mois dernier. Mais je te donne une chance de te rattraper... Si tu me parlais de cette fabuleuse casa que tu viens de t'offrir ? Serions-nous en train de revoir totalement la décoration des lieux, ou essayons-nous de rester fidèle au style victorien en apportant une touche moderne ?

— En ce moment, ce serait plutôt le look déconstructionniste... Tu vois ce que je veux dire, des cartons à moitié pleins un peu partout, des vêtements qui traînent dans les valises et des tonnes de poussière... C'est très avant-gardiste.

— Et tu m'appelles en espérant que je ferai valoir mon point de vue d'artiste avant d'aller

acheter tes meubles ? Bien vu !

— Je t'appelle parce que l'un des ex de Dena a besoin d'une coupe de cheveux.

— Primo, je ne coupe pas les cheveux, je les mets en forme. Secundo, je crains que tu ne sois obligée de procéder par élimination à ma place. Dena a couché avec la moitié des hétéros de cette ville, autrement dit, voyons voir... trente mecs ? Trente-cinq, peut-être.

— J'étudierai le dernier rapport de recensement. Mais l'hétéro dont je te parle s'appelle Jason Beck.

— Le vampire ? Bonne idée ! Quelle est la tendance chez les zombies, cette année ?

— Alors là, mystère ! Mais je suis sûre que tu lui feras une coupe supercool. Tu pourrais le caser aujourd'hui ?

— J'adore ton sens de l'humour, trésor. Je suis pris pendant deux mois.

— Mais aujourd'hui nous sommes samedi. Et le samedi, tu n'arrives jamais dans le salon avant 13 heures. Alors si tu pouvais y aller sur le coup de midi...

— Pourquoi ferais-je une chose pareille pour quelqu'un que je connais à peine ?

— C'est un échange de bons procédés. Je lui obtiens un rendez-vous, et il me donne des infos. J'ignore si Dena t'en a parlé, mais l'agent immobilier qui s'occupe de la maison, c'est...

Marcus finit la phrase pour moi.

— Scott, ton ex. Un être diabolique. Dena m'en a parlé, en effet. J'ai cru comprendre qu'en ce moment il sortait avec une planète... ?

— Elle s'appelle Venus, mais elle porte mal son nom. Elle tiendrait davantage de Pluton, enfin tu vois le genre.

— Tu veux dire par là qu'elle est froide, distante et un peu bizarre ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Je le mets au courant de ce qui est arrivé à Maria lorsqu'elle nous a traînés chez Enrico, Anatoly et moi. Je lui raconte aussi que Kane m'a menacée de ne plus me vendre sa maison. Sans oublier les horribles menaces à peine voilées de Venus. Et je lui dis que Jason connaît tout ce petit monde.

— C'est vraiment une sale affaire, Marcus.

— Ça m'en a tout l'air. Et tu es sûre que Jason ne t'aidera pas si je ne m'occupe pas de ses cheveux ?

— Va savoir... Je pourrais peut-être arriver à lui soutirer des infos sans en avoir l'air, et sans recourir à tes dons d'artiste, comme tu dis. Mais j'aimerais mieux céder à ses exigences. Disons que j'ai une dette envers lui.

— Pas autant qu'envers moi ! Désolé, chérie, mais je n'ai aucune envie d'arriver tôt, aujourd'hui. Et je ne peux pas rendre indéfiniment service aux amis. Sache que j'ai déjà un rendez-vous de pris pour une amie de Dena après l'annulation de mon rendez-vous de 13 heures, aujourd'hui.

— Quelle amie ?

— Je ne m'en souviens pas, mais j'ai noté son nom dans le salon. Je crois qu'il y a un K quelque

part...

— Je vois. Je crois qu'elle a embauché une commerciale prénommée Kendra, il y a quelques mois.

— Possible... Mais je ne pense pas que ce soit elle. Bref, si Jason tient vraiment à ce que je lui coupe les cheveux, dis-lui que je peux le caser en fin de semaine prochaine. C'est tout ce que je peux faire.

M. Katz revient vers moi et, l'instant d'après, le voilà qui investit ma table de nuit. Il est en train de faire bouger avec sa patte un bracelet en argent bon marché que j'ai réussi à marchander pendant mon voyage au Mexique.

Et, tout à coup, une idée jaillit dans ma tête.

— Tu te souviens de ce barman du Starbucks de Nob Hill ? Celui que tu trouvais mignon...

— Celui qui ressemble à Clark Kent ?

— C'est ça. Il travaille à présent dans un autre Starbucks, et il vient de rompre avec son petit ami. En plus, il m'a dit qu'il te trouvait mignon.

Je sens Marcus subitement intéressé.

— Tu parles sérieusement ? Et dans quel Starbucks travaille-t-il ?

— Je te le dirai ce midi, pendant que tu t'occuperas des cheveux de Jason.

Jason m'a donné rendez-vous devant le salon de coiffure de Marcus — le Oh-Là-Là — à midi moins dix très précisément. Lorsque j'arrive, il est adossé à l'élégante façade carrelée de noir du salon, vêtu d'un jean assez classique savamment déchiré et d'un blouson de motard ouvert sur la poitrine, les bras croisés sur un T-shirt flanqué d'un portrait très artistique de Barack Obama.

Je m'approche de lui, un peu surprise.

— Tu es pro Obama ?

Il secoue la tête d'un air absent.

— Je ne crois pas en la politique. Les partis démocrate et républicain ne sont que des organisations créées dans le but de nous manipuler pour nous faire adhérer au système...

— Ah bon... !

Je n'ai aucune idée de ce qu'il veut dire, mais je m'en fiche comme de l'an quarante. Je lui demande quand même :

— Alors, pourquoi ce T-shirt ?

— Ce portrait est une icône de notre époque.

— D'accord.

Jason amorce un sourire.

— Dena, elle, saurait où je veux en venir. Elle a une conception très existentielle de la vie.

— D'accord.

Je sais, je me répète. Mais Dena n'a rien d'une existentialiste. En revanche, il est clair qu'elle adore fréquenter des mecs cinglés !

— On y va ?

Jason jette un coup d'œil à l'intérieur du salon, l'air soupçonneux.

— D'habitude, je me fais couper les cheveux au Lower Height.

Je vois d'ici les ados grunge et les types qui font la manche dans le coin.

— Eh bien, ça te changera ! Tu verras, c'est drôlement jouissif de se faire coiffer par quelqu'un qui n'est pas drogué au LSD.

— Sur un plan philosophique, je suis absolument opposé à ce que cette section de Fillmore Street peut représenter.

Je lui passe le bras autour du cou.

— Naturellement. Mais tu reviendras peut-être sur tes positions après avoir bu un bon mimosa.

Lorsque nous pénétrons dans le salon, le regard de Jason se pose sur la peinture style Art déco des murs, puis sur l'accueil, particulièrement chic. Je scrute son visage pour essayer de deviner ce qu'il peut bien penser. Si Jason n'a pas envie de se faire couper les cheveux dans un salon de ce standing, que faisons-nous ici ? Et pourquoi aujourd'hui ?

La femme qui se trouve à l'entrée a les cheveux couleur de feuille d'automne, avec de jolies mèches cuivrées. Elle nous gratifie d'un sourire, mais avant qu'elle ne puisse ouvrir la bouche Marcus se pointe derrière elle. Son teint couleur chocolat a l'éclat du naturel, mais je parierais volontiers sur une poudre compacte bareMinerals de chez Sephora...

Tout en remontant soigneusement les manches de sa chemise en coton suffisamment transparente pour attirer l'œil sur son torse entretenu avec soin, Marcus me demande :

— Le nom du Starbucks ?

Je réponds calmement :

— Je te le dirai après la coupe.

— Ce qu'il ne faut pas faire... ! Combien de mimosas pour vous ?

Je lève deux doigts en l'air, et Marcus refait le geste à l'intention de la fille qui est à l'accueil, puis il nous fait signe de le suivre.

Nous entrons dans le salon proprement dit, beaucoup plus grand que l'accueil. Des hommes et des femmes, qui réussissent tous à être branchés sans être esclaves d'une quelconque mode, jouent du ciseau tandis que les mèches de leurs clients voltigent vers le sol de bambou. Marcus désigne un fauteuil, et Jason s'installe, un peu mal à l'aise, tandis que la fille de l'accueil revient avec nos cocktails. Pendant qu'elle nous sert, Marcus est déjà en train de jouer avec les cheveux de Jason, étudiant son visage dans le miroir.

— Vous avez des pommettes fabuleuses... Si nous enlevons un peu de longueur, nous pourrions vous faire quelque chose dans le style George Clooney.

Jason s'empresse de répondre :

— Non, c'est trop court. Vous rappelez-vous quelle coiffure j'avais la dernière fois que vous

m'avez vu ?

— Vaguement.

Ce qui équivaut à un non, à en juger l'expression de Marcus.

— Eh bien, je veux exactement la même chose. Je voudrais aussi que vous me débarrassiez de ces cheveux gris.

— Gris ?

Marcus se met à fouiller méticuleusement dans la chevelure de Jason, un peu comme des parents en train de chercher des poux sur la tête de leur progéniture. C'est assez effrayant.

— Chéri, vous devez avoir cinq ou six petites mèches blanches. Vous êtes loin de ressembler à un Richard Gere!

— Alors faites une teinture seulement sur ces mèches !

Jason fouille dans la poche de son blouson de cuir et sort une photo de son portefeuille. Marcus et moi nous penchons dessus pour mieux l'examiner. Elle a été prise devant le Fog City Diner, et l'on voit Jason prendre Dena par la taille pendant qu'elle lui passe la main dans les cheveux.

Jason répète d'un ton décidé :

— Je veux la même coupe. Je sais que la photo est mauvaise, mais j'espérais qu'elle vous rafraîchirait la mémoire.

Marcus se penche un peu plus.

— Il est rare que mes clients viennent chez moi en réclamant une coupe qui était tendance il y a trois ans. Y a-t-il autre chose que vous regrettiez, de cette époque ? La mode ? La musique ? La petite amie peut-être... ?

Jason vire au rouge tomate.

Je m'exclame :

— Mon Dieu, c'était donc ça ! Tu veux avoir le même look que lorsque Dena était amoureuse de toi ! Tu veux la draguer pour renouer avec elle ?

Jason rectifie.

— Je ne suis pas un dragueur. Je tisse des liens avec les gens. Entre Dena et moi, le courant passait.

— Oui, renchérit Marcus, mais au bout d'un moment elle a déclaré forfait. Et hop ! Plus de courant.

— Temporairement. Je ne crois pas que ce soit définitif.

A l'autre bout du salon, une femme éclate de rire. Sa voix a des accents du groupe Death Cab for Cutie. Mais, lorsque mon regard se pose sur Jason, je me sens curieusement prise de pitié en voyant l'expression mélancolique de son visage. Mais la triste vérité, c'est que Dena consomme rarement ses restes...

Je m'empresse de lui dire :

— Après tout, rien n'est impossible. Elle peut très bien décider de te donner une seconde chance. Mais tu peux aussi tourner la page, sortir avec quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui ne pense

pas que la monogamie est une sorte de trouble mental issu de la pression sociale.

— Dena ne croit pas à l'engagement, mais certaines forces sont plus puissantes que nos convictions les plus intimement ancrées en nous. Et je pense que le lien qui nous unit, Dena et moi, est de cette nature.

Marcus éclate de rire, ce qui fait voltiger ses courtes mèches soigneusement entretenues.

— N'importe quoi... ! Ecoutez, je vais vous redonner votre ancien look, et vous serez beau comme un dieu. Mais ne vous attendez pas trop à obtenir le résultat escompté. Je suis un artiste, pas un magicien.

Il pose une serviette autour du cou de Jason, puis une blouse foncée. Après quoi il se tourne vers moi.

— Je l'emmène pour le shampoing et l'après-shampoing. Prends un tabouret, ce ne sera pas long.

Je hoche la tête et je pars à la recherche d'un tabouret tandis que Marcus et Jason se dirigent vers les lavabos, à l'autre bout de la pièce. Lorsque nous nous retrouvons tous autour du fauteuil de Jason, je suis déjà confortablement installée, et Jason a une serviette de toilette autour de la tête qui lui donne un petit air de cheikh arabe... en tablier.

Tandis que Marcus débarrasse Jason de sa serviette et commence à donner des petits coups de ciseaux. Jason s'exclame :

— Juste pour info, rien ne vous obligeait à faire ça.

Marcus s'arrête de couper et croise son regard dans la glace.

— Et moi, je suis persuadé du contraire. C'est pour ça que je suis arrivé plus tôt, malgré la diffusion de Project Runway sur la chaîne Bravo.

Jason s'empresse de répondre :

— Vous comprenez... j'en avais besoin pour avoir plus confiance en moi, un peu comme dans Samson et Dalila. J'ai besoin de cheveux pour me sentir fort !

Marcus grommelle entre ses dents :

— Si Dena ressemble à Dalila, vous êtes mal parti...

Mais il continue à jouer des ciseaux.

— Ce que je veux dire, c'est que même si vous étiez dans l'impossibilité totale de me prendre aujourd'hui j'aurais quand même parlé de Venus à Sophie.

Il se tourne vers moi.

— Il faut que tu saches qui elle est.

— Que dois-je savoir, exactement ?

— Elle pratique le vaudou.

Marcus en reste les ciseaux en l'air.

— Etes-vous en train de dire que quelque part dans cette ville une petite poupée à l'effigie de Sophie est en train de subir une séance d'acupuncture ?

— Je ne sais pas... Sophie, as-tu ressenti des douleurs bizarres, ces derniers temps ? Des douleurs aiguës et soudaines.

— Attends! Ne me dis pas que tu crois à ces foutaises?

— Ecoute... Lorsque j'ai rencontré Scott et Venus l'an dernier, la situation était tendue. Scott baisait avec une courtière en prêts hypothécaires, enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre. Et d'après Scott...

Je finis la phrase à sa place.

— D'après Scott, ils étaient bons amis, sans plus. De très bons amis. J'ai déjà entendu ce genre d'histoire... Mais pourquoi Venus n'a-t-elle pas quitté Scott ?

— Venus n'est pas toujours à l'aise lorsqu'il s'agit de trouver un mec et de le garder. Elle est peut-être désespérée, ou alors elle a vraiment un faible pour Scott. Ce mec ne se contente pas de l'embrasser, croyez-moi, il sait se servir de sa langue.

Marcus grommelle :

— Vous auriez pu vous passer de ce genre de détail.

Je remets la conversation sur les rails.

— Donc, Venus ne l'a pas quitté. Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est allée voir une saleté de prêtresse vaudou. C'était plutôt craignos.

Je secoue la tête.

— Si par craignos tu veux dire totalement ridicule, alors je suis d'accord.

Jason rétorque :

— Tu devrais me prendre au sérieux, Sophie ! Si j'étais à ta place, je me chercherais vite fait un gri-gri !

Marcus s'informe.

— Un gri-gri ? Ça ne me dit rien qui vaille... Expliquez-vous.

— C'est une sorte d'amulette destinée à se protéger. Un petit sac que vous portez autour du cou et qui contient des trucs comme des herbes, des huiles ou des morceaux de tissu imprégnés de transpiration. Et ça marche.

Il marque une pause avant d'ajouter :

— La seule chose, c'est que ça ne sent pas toujours très bon.

Je lui dis en avalant une dernière gorgée de mimosa :

— Ça y est, tu as fini ? Personnellement, je ne pense pas que Venus soit en train de commander des poupées à mon effigie. Sa stratégie, ce serait plutôt de me convaincre que ma maison est hantée pour que je déguerpisse vite fait.

Jason me jette un regard vide, puis il éclate de rire, un rire franc et sonore, tellement sonore que les clients d'à côté lorgnent vers nous avant que leurs coiffeurs respectifs leur remettent fermement la tête face à la glace.

Lorsqu'il a recouvré son sérieux, Jason s'exclame :

— Elle essaie de te faire croire que ta maison est hantée ? Quel idiot pourrait croire un truc pareil ?

Je lui réponds aussi sec :

— Je ne sais pas, moi. Peut-être le genre de crétin qui croit aux vampires et au pouvoir des gris-gris.

— Ça n'a rien à voir. Les vampires et le vaudou, ça a un sens, pas les maisons hantées.

— On peut dire que je fais mon éducation, aujourd'hui, dit Marcus. Et si on parlait des licornes, maintenant ? Je dois dire que la symbolique du grand étalon avec une longue corne très dure sur la tête m'attire beaucoup...

— Je suis sérieux ! Le vaudou est une religion d'Afrique occidentale que les esclaves ont apportée avec eux. Ça a commencé avec le peuple yoruba. Ces gens étaient plus en phase avec la spiritualité et les forces de la nature que nous autres les Blancs, élevés dans un puritanisme étroit, ne le serons jamais. Quant aux histoires de vampires, on en trouve des traces jusqu'en Afrique et d'autres coins du globe.

— Tu essaies de me dire que les histoires de fantômes n'attirent pas autant de gens, partout dans le monde, et que c'est un phénomène plus récent ? Parce que si c'est le cas, je te suggère de commencer à regarder les programmes de fin de soirée sur la chaîne Histoire.

— Non. Les apparitions de fantômes ont été signalées dans le monde entier, c'est vrai. Mais les histoires de maisons hantées, c'est un phénomène du monde occidental. Ça vient de notre attachement exagéré à la notion de matérialisme. Nous sommes persuadés que ceux qui font leur dernier voyage vers l'au-delà ne parviennent pas à se détacher des biens de ce monde. C'est stupide.

Marcus approuve.

— Totalemement idiot, en effet.

Mais il me lance un regard qui en dit long sur ce qu'il pense des théories de Jason...

— Les seuls liens qui ne puissent être détruits par la mort, c'est l'amour et la haine. L'amour qu'on éprouve pour l'âme sœur, pour un enfant, un frère, une sœur et même son meilleur ami. Ce genre de lien peut durer jusque dans l'au-delà. Poussé par l'amour ou la haine, un esprit peut choisir de rester sur terre. Mais pas dans une bâtisse conçue par je ne sais quel bon à rien qui ne pensait qu'au fric ! Non, ça m'étonnerait fort.

Cette dernière phrase me met en rogne. Ma maison conçue par un bon à rien... ! Mais je décide d'ignorer cette critique, ou du moins de ne pas la prendre trop au sérieux.

Je demande :

— Et l'autre aspect des choses ? Tu as bien dit que les esprits pouvaient choisir de rester par haine, non ?

— Non. J'ai dit qu'ils pouvaient rester parce qu'ils éprouvent de la répulsion pour quelqu'un. Pour qu'un esprit résiste à l'attirance de l'au-delà, il faut que son lien avec un être toujours vivant soit bien plus fort que la haine qu'on peut éprouver pour un politicard qui veut augmenter les impôts ! Un esprit doit éprouver de la répulsion, être si profondément blessé par son existence

qu'il ne peut reposer en paix avant d'avoir totalement détruit l'objet de cette répulsion.

— Waouh ! Voilà qui est réconfortant !

— A ta place, je ne me ferais pas trop de souci. A ma connaissance, les seules personnes qui ont de l'aversion pour toi sont toujours de ce monde !

Marcus réprime un éclat de rire.

Je réponds, un tantinet agacée.

— O.K., O.K. En fait, je ne suis pas convaincue que Venus croie elle-même aux maisons hantées. Elle veut simplement que j'y croie, moi. Tout le problème est là, et je pense qu'elle a pu entrer chez moi par effraction pour jouer les fantômes et me persuader qu'ils existent.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu pénétrer chez toi, dit Marcus. Ça fait un peu trop ringard...

— Je sais bien, mais comment expliquer ce qui s'est passé ? Franchement, je m'y perds ! Jason, dis-moi si cette femme est vraiment dangereuse...

La musique de Death Cab laisse la place à Flobots.

Jason ne répond pas. Il a les yeux écarquillés en regardant face à lui, dans le miroir. Marcus et moi suivons aussitôt son regard. A quelques pas de l'accueil, là dans le salon, j'aperçois Dena avec le rendez-vous de 13 heures de Marcus : c'est Kim, le grand Eurasien qui travaille comme aide-serveur au MarketBar Café. Cette fois, il porte une veste en daim, et ses cheveux sont coiffés en arrière avec ce qui pourrait être un vulgaire gel graisseux. Mais, sur lui, c'est carrément classe !

Je murmure :

— Waouh. Rien à voir avec Kendra...

Les gens disent qu'il faut être cruel pour être gentil. J'ai l'intention d'être si gentille avec mon ex qu'il ne saura même pas d'où viendront les coups.

Le Côté léger de la mort

Je sais que Dena nous regarde, et pourtant je n'arrive même pas à voir ses yeux à l'autre bout de la pièce. Mais je sens le poids de son regard. Elle se pose des questions et surtout elle hésite, peu sûre d'elle. Ce qui est peu fréquent chez elle ! Elle est toujours aux côtés de Kim, lequel jette un coup d'œil circulaire autour de lui, totalement décontracté. Dena lui dit quelques mots avant de se diriger vers nous. Lui ne bouge pas. A ce stade, les joyeux papotages des autres clients qui nous entourent, les rares sonneries de portables, le bruit des séchoirs et de l'eau qui s'écoule dans les lavabos créent une sorte de bourdonnement de fond sympathique. Puis j'entends distinctement le bruit des talons aiguilles de Dena s'approcher de moi. Un bruit aussi discret que le hurlement d'un détecteur de fumée. En quelques secondes, elle me rejoint près de mon tabouret.

Marcus, le seul d'entre nous à n'être pas perturbé, décoche à Dena un sourire mi-figue mi-raisin.

— Bonjour, trésor. Comment...

— J'attends une explication !

Elle n'a même pas pris la peine de faire une phrase complète, mais le message est suffisamment clair. D'autant qu'elle ne regarde ni Marcus ni Jason. Ses yeux sont posés sur moi, et moi seule.

Je lui explique, avec une docilité qui me surprend moi-même :

— Jason fait partie du Club des spirites. C'est comme ça que nous nous sommes revus. Il m'a demandé si je pouvais lui prendre un rendez-vous pour une coupe.

Marcus rectifie aussitôt.

— Une mise en forme ! Il avait besoin de mes talents de créateur.

Je poursuis :

— Marcus m'a dit qu'un de tes amis viendrait nous voir, mais je ne pensais pas que tu l'accompagnerais. Et je ne pensais pas que ton ami serait... enfin bref. Je ne savais rien. Point barre !

— Ben voyons...

— Salut, Dena !

Jason chasse la main de Marcus et saute sur ses pieds. C'est fou ce qu'il peut passer vite du vampire au chiot !

— Ça fait un bail que je ne t'avais pas vue. J'ignorais que tu viendrais !

Il stoppe net, puis son sourire s'élargit.

— Nous avons acheté ces boucles d'oreilles dans University Avenue ! J'étais avec toi quand tu les as choisies. Tu te souviens ? Nous allions voir ce groupe indie-rock qui jouait à Cal, et...

Elle lui coupe la parole sans hésiter.

— Jason, tu sais très bien que les souvenirs, ce n'est pas mon truc. Je suis plutôt du genre à regarder devant moi !

Marcus laisse échapper un petit sifflement et je fais la grimace en pensant à ce pauvre Jason. De toute façon, même si je reprochais à Dena sa brutalité, elle me rétorquerait qu'apparemment Jason n'a toujours pas fait le deuil de leur relation, et que c'est le genre de garçon capable de mal interpréter la plus infime marque de politesse... Dena est persuadée qu'il vaut mieux être brutale que laisser le doute planer.

Jason est manifestement perturbé. Il tente de sourire, mais ce n'est guère convaincant. Il fait un geste en direction de Kim.

— Un ami ?

Dena regarde par-dessus son épaule et soupire. Puis elle finit par dire d'une voix contrite :

— C'est mon futur mec. Ça ne durera sans doute pas la semaine, mais à quoi bon penser aussi loin ?

Voilà que Jason prend ça pour un signe d'encouragement ! Il lève un peu la tête et se rassied au fond de son fauteuil.

— Tu peux faire les présentations ?

Dena n'en revient pas.

— Ne me dis pas que tu vas essayer de le défier dans un combat de coq ou un truc de ce genre ?

Jason déclare d'un ton solennel :

— Tu sais très bien que j'ai toujours préféré l'amour à la guerre, Dena !

Ma copine ne peut s'empêcher de glousser, mais je doute qu'elle aurait pris l'initiative de présenter Kim s'il n'avait pas décidé lui-même de la suivre. Il me tend la main en souriant.

— Je suis un ami de Dena.

Les lumières fluo accentuent la gêne qui se lit sur le visage de Kim.

Ce dernier se tourne vers Marcus.

— Sommes-nous en avance ?

— J'en aurai terminé dans dix minutes, quinze au grand maximum. Mes chéris, vous devriez aller à l'accueil boire un petit quelque chose en attendant. Vous aurez peut-être aussi droit à une assiette de hors-d'œuvre.

Tout en regardant Kim, Jason s'exclame :

— Tu te souviens de l'époque où tu prenais mon ventre pour une assiette ? J'ai encore des frissons au souvenir de cette crème glacée sur ma peau. Je crois que je ne l'aurais pas supporté longtemps si tu ne t'étais pas empressée de la lécher...

Je fixe mon verre à champagne vide. Dommage qu'il ne soit pas plein ! Mais curieusement Kim a l'air de trouver l'anecdote amusante.

— Elle vous a fait le coup, à vous aussi ? Moi, c'était avec un sorbet ! J'ai bien cru que je serais bon pour attraper des engelures ! Vous savez, le fait de rencontrer les ex de Dena ne me fait

pas flipper. Elle m'a dit qu'elle adorait rester en bons termes avec ses anciens mecs, et je trouve ça hypercool !

Il lui passe le bras autour de la taille et l'attire à lui pour lui planter un baiser au sommet du crâne.

— Tu es vraiment géniale, tu sais ?

Je sens que les mimosas ne suffiront pas. Ça risque même de tourner au vinaigre.

Jason grommelle :

— En bons termes ? Elle ne m'a pas passé un seul coup de fil !

Kim en a les bras qui tombent.

— Ah bon... ? Je ne voulais pas... je pensais juste que... vous savez comment elle est. Toujours tellement à l'aise quand elle parle de ses expériences sexuelles... Pour moi, cette conversation était purement amicale, mais je m'en voudrais de déclencher une querelle ou...

Jason se tourne vers Dena en ignorant complètement Kim.

— Mince alors ! Je savais que tu baiserais avec d'autres mecs après moi, mais comment peux-tu couvrir de crème glacée le ventre d'un autre type ? C'était notre truc à nous !

— Il t'a dit que ce n'était pas de la glace, mais du sorbet !

Jason réplique aussitôt :

— Tu es passée au régime sans matières grasses, maintenant ? C'est tout ce que je représentais pour toi, hein ? Juste un peu de graisse qu'on décide de mettre au rebut... Fais attention, Dena ! La graisse n'est peut-être pas bonne pour toi, mais elle rend les choses bien meilleures ! Il y a des tas de femmes dans cette ville qui adoreraient lécher ma graisse !

Marcus en laisse tomber son peigne, assez discrètement d'ailleurs. En revanche, il a beaucoup de mal à rester silencieux en tentant de réprimer un fou rire.

Je me lève.

— O.K., ça suffit comme ça. Jason, merci pour toutes ces infos sur les fantômes et les rites vaudou. Je réglerai la note en sortant, à l'accueil.

Mais Marcus ne l'entend pas de cette oreille.

— Sophie...

— C'est dans le centre commercial Laurel Village. Le Starbucks est juste au coin de California et de Laurel Streets.

Marcus s'exclame :

— Tu ne vas quand même pas partir maintenant ?

— Tu sais quoi ? Je t'amènerai moi-même ce mec du Starbucks ! Je te le livrerai avec un gros ruban et un flacon d'huiles exotiques. Je m'en occupe tout de suite.

— Sophie...!

Je me rassieds à contrecœur.

Marcus sourit d'un air triomphant avant de se tourner vers Jason.

— Finissons-en avec vous.

Puis il pointe le doigt sur Dena et Kim.

— Vous deux, allez donc à l'accueil en attendant que je m'occupe de vous. Vous ennuyez mon client. Quant à toi... tu me dois bien 30 % de pourboire pour tout ça !

Je hoche la tête. La seule chose qui me fait tiquer, c'est de n'avoir pas eu droit à quelques mimosas de plus pour le même prix !

Kim ne pense qu'à une chose, disparaître sous terre. En revanche, Dena a l'air furieuse. Elle agrippe Kim par la main et le traîne jusqu'à la réception.

Jason s'écroule dans son fauteuil et murmure à Marcus qui s'est remis à jouer des ciseaux :

— Elle ne m'a jamais appelé! Je lui ai pourtant dit ce qu'elle représentait pour moi, mais elle a carrément coupé les ponts !

Je lui suggère, avec la prudence qui s'impose :

— Jason, Dena dit peut-être qu'elle adore rester en bons termes avec ses ex, mais ça ne marche que si l'ex en question ne tient pas plus que ça à elle. Elle a dû se dire que rester bons amis ne te suffirait pas, alors...

— Comment veux-tu que ça me suffise! Le courant passe si bien entre nous... C'est une attirance physique qui ne se discute même pas. Tu as lu L'Homme multiorgasmique ?

Marcus roucoule :

— Trésor, il y a des détails qui ne nous regardent pas...

— Bon, d'accord. Je voulais juste dire que je n'ai compris ce livre qu'après avoir rencontré Dena. Et dire qu'elle a rompu avec moi sans prévenir, sans le moindre avertissement !

Je compatis.

— Tu sais, Dena n'aime pas les adieux qui n'en finissent pas. Ni les complications.

Marcus incline doucement la tête de Jason.

— Ne vous en faites pas, trésor. Quand j'en aurai fini avec vous, les femmes feront la queue pour vous voir, leur cuiller à glace à la main.

Jason soupire.

— Mais ces femmes ne m'intéressent absolument pas ! C'est Dena que je veux !

Je prends Jason par la main et je lui souris avec la même condescendance qu'à un enfant en détresse.

— Je te comprends, Jason. Mais le problème... c'est que Dena ne veut pas de toi !

Jason s'arrête soudain de parler. Marcus a tenu sa promesse : le résultat est absolument fabuleux, même s'il s'est très légèrement écarté du modèle de la photo pour mieux prendre en compte les traits de Jason. Ce dernier ne fait aucune observation, ni en bien ni en mal. Il reste assis là, à regarder d'un air triste son reflet dans le miroir.

Tout en débarrassant son client de sa blouse, Marcus finit par dire :

— Je tiens vraiment à ce que vous fassiez un commentaire sur ma création.

Jason se lève et fait un pas vers le miroir. Il se contente de dire :

— C'est bien.

Après quoi il se tourne vers l'accueil en ajoutant d'une voix de tragédien :

— Mais je crains... enfin, j'ai bien peur que ça ne suffise pas !

Marcus pose la main sur son épaule.

— Trésor, vous ne trouverez jamais mieux. Vous savez ce qu'il vous faudrait ? Un gentil top model. Ces filles sont moins farouches.

Jason ne répond pas. Marcus finit par retirer sa main.

Je lance à Jason :

— Allez, viens. Je pars avec toi.

Jason marche vers la sortie à mes côtés, la tête basse et en traînant des pieds. Il s'en faut de peu que je me mette à crier :

— Laissez passer le mort-vivant !

Mais je me contente de le prendre par le bras pour le faire sortir le plus vite possible.

A l'accueil, Dena et Kim sont en train de feuilleter un exemplaire de Rolling Stone. Dès que j'arrive au comptoir avec mon carnet de chèques à la main, ils lèvent le nez. Du coin de l'œil, je vois Kim tenter de se lever, apparemment pétri de regrets et à deux doigts de présenter des excuses. Mais Dena le retient. Je règle la note à la vitesse grand V et je traîne Jason dehors.

Nous marchons pendant quelques minutes dans la rue. Fillmore grouille de monde, comme toujours, avec ses hordes de jeunes loups de la finance et de créateurs de start-up en quête de boutiques branchées pour faire leurs emplettes. A ma droite, un magasin propose des parures de lit en coton organique d'Egypte pour la modique somme de cinq cent cinquante dollars. A ma gauche, une femme admire dans une autre vitrine une broche en diamants dont le nom rappelle le slogan de la lutte contre l'expérimentation sur les animaux et la cruauté envers les enfants. La broche est censée représenter une tête de mort sur deux tibias croisés... Ça, c'est vraiment typique de San Francisco ! La scène est curieusement familière, assez pour nous rassurer et pour chasser l'angoisse qui grandissait en nous depuis une heure. Je ferme les yeux et je remplis mes poumons d'air pur. Tout va bien se passer.

Lorsque je rouvre les yeux, je constate que ce qui m'a redonné le moral n'a manifestement pas eu le même effet sur Jason.

Il finit par me dire :

— Je savais qu'elle coucherait avec d'autres mecs. Je n'ai pas de problème avec ça, les êtres humains sont des primates. Nous ne sommes pas faits pour nous accoupler avec un seul partenaire.

— C'est fou ce que tu peux être romantique !

— Mais c'est cette histoire de crème glacée ! Elle m'a dit qu'elle n'avait jamais fait ça avant. C'était important pour moi, tu comprends ?

Pas vraiment, non. Je ne vois pas en quoi le fait de couvrir de nourriture le corps d'un amant peut être interprété comme une preuve de tendresse et d'amour ! Je fais un saut de côté pour éviter

un chihuahua qui tire comme un fou sur sa laisse rose en essayant de renifler mes chaussures.

— Alors, tu abandonnes ?

— Je ne sais pas.

Il fouille dans sa poche et en sort un paquet de cigarettes.

J'ai un mouvement de recul.

— Tiens donc ! Tu fumes ?

— Seulement quand je bois. Ou quand je suis en pleine déprime.

Il cherche son briquet. Je lui arrache le paquet des mains.

— Tu tiens vraiment à te tuer ? C'est ça que tu veux ? Il me répond d'un ton sarcastique :

— Tu as une autre méthode à me proposer ?

— Tu n'as qu'à te balader avec moi. Sache que j'attire les maniaques à tendances homicides comme j'attire les moustiques...

Jason se tord de rire. Puis il stoppe net.

— Tu sais ce qu'on va faire ?

Je demande, un tantinet méfiante :

— C'est toujours à propos de Dena? Parce que si tu comptes sur moi pour la récupérer je ne peux pas faire grand-chose.

— Non, ça n'a rien à voir avec elle. C'est à propos de Venus et d'Amelia.

— Amelia ? La nana hippie qui baigne dans la joie ?

— C'est ça. Il faut lui parler de Venus. Elle connaît son frère.

Une voiture passe, vitres ouvertes et sono à fond. Nous sommes obligés de faire une pause, le temps qu'elle s'éloigne. Dès que je suis sûre d'être audible, je m'exclame :

— Venus a un frère ?

— Oui. Et Amelia dit le connaître. Il s'appelle William, et il est de Carnegie Mellon. Elle le connaît mal, mais ils ont fait partie d'un même groupe de travail. Cela dit, elle ignorait qu'il avait une sœur. Le fait de découvrir qui était Venus et d'en apprendre davantage sur sa famille a piqué sa curiosité. Elle lui a demandé de ses nouvelles, et aussitôt Venus a changé de tête.

— Pourquoi ça ?

— Parce que William est mort. Il a passé l'arme à gauche il y a six ans.

J'accuse le coup. Je n'ai aucune envie de plaindre Venus, mais, tout de même, perdre un frère...

Je lève la tête pour observer le ciel qui s'assombrit. Tous ces nuages lourds de pluie ne cachent pas leurs intentions.

Leah a peut-être apporté un grain de folie à ma vie, mais je ne pourrais pas envisager un monde sans elle.

— Le problème, c'est que Venus a été très vague sur ce qui s'est passé. Était-ce un accident de voiture, un suicide, ou une grave maladie ? Pas moyen de le savoir. Venus a refusé de le dire.

— C'était peut-être trop douloureux pour elle d'en parler?

— Je ne pense pas. Il fallait voir la tête qu'elle faisait ou la façon dont elle prononçait son nom... Venus détestait son frère. Ça se sentait, tout en elle le clamait. J'en ai parlé avec Amelia, et nous nous demandons tous les deux si...

Il n'achève pas sa phrase.

— Si quoi ?

— ... si Venus n'y serait pas pour quelque chose.

C.Q.F.D. Problème résolu. Non seulement je ne suis plus obligée de la plaindre, mais je peux même me payer le luxe de la haïr davantage !

— Je me souviens qu'Amelia a dit qu'elle allait faire sa petite enquête.

— Aurais-tu le numéro de téléphone d'Amelia, par hasard?

— Oui, mais pas son numéro au boulot. Elle travaille chez un fleuriste dans South of Market. J'ai oublié le nom de la boutique, mais je sais où c'est. Tu veux lui rendre une petite visite ?

J'attrape mes clés de voiture.

— Et comment !

Nous partons à deux voitures. C'est plus pratique pour pouvoir vaquer chacun à nos occupations après notre petite conversation avec Amelia. Le seul problème, c'est qu'il nous faut une bonne heure pour trouver où nous garer, alors qu'avec une seule voiture une demi-heure aurait largement suffi. On croit toujours qu'avec le battage sur les économies d'énergie et la diminution du nombre d'automobilistes on trouvera des places de parking plus facilement. Malheureusement, c'est l'inverse qui se produit. Les gens ne conduisent plus, mais ils s'accrochent à leur place de parking. Ils vont jusqu'à y abandonner leur voiture une semaine entière, et ils prennent le bus pour leurs déplacements. J'en parle à Jason en pestant contre la terre entière, mais je m'empresse d'oublier mes récriminations dès que nous pénétrons chez O'Keefe, le fleuriste où bosse Amelia.

Le magasin est assez imposant. Les feuilles vertes et parcheminées du lierre suédois qui pendent du plafond se mêlent aux branches grimpantes de la somptueuse passiflore pourpre. Posés à même le sol ou sur les étagères, des bouquets de plantes exotiques, de l'oiseau de paradis à l'anthurium et aux orchidées Dendrobium, emplissent la boutique de multiples senteurs. Et au milieu de toute cette flore se tient Amelia. Avec sa jupe mouchetée et son T-shirt pourpre, elle est aussi colorée que les fleurs qui l'entourent. Tandis qu'elle évolue gracieusement au milieu des plantes, en les arrosant telle Clochette avec sa poussière de fée, on a du mal à se rappeler qu'elle n'est pas seulement là pour faire partie du décor.

C'est en arrosant un gardénia qu'elle nous aperçoit.

Elle repousse sa crinière de boucles brunes dans son dos et nous accueille les bras ouverts.

— Quelle magnifique surprise !

Elle prend le temps de nous serrer longuement dans ses bras, puis elle recule d'un pas pour examiner la coiffure de Jason. Elle hoche la tête d'un air approbateur.

— Génial, ton nouveau look ! J'adore.

Puis son sourire disparaît et je vois apparaître une ride soucieuse sur son front. Le regard

toujours rivé sur Jason, elle lui lance :

— Tu n'es pas venu pour faire ton marché, je suppose. Je t'ai dit que je ne pourrais pas l'avoir avant vendredi.

— Pas du tout. J'en ai assez pour finir la semaine, c'est bon.

Jason se tourne vers moi pour m'expliquer.

— Amelia arrondit ses fins de mois en dealant de la marijuana.

Aussitôt, l'image de la fée Clochette vole en éclats.

Mais Amelia retrouve son sourire.

— Alors tu es passé pour me dire un petit bonjour ! A moins que tu ne veuilles acheter des fleurs ? Je viens de composer un bouquet de gerberas et de chrysanthèmes. Mortel ! Tu sais que ces fleurs ont la particularité de purifier l'air ambiant, et de se débarrasser des substances carcinogènes.

Jason se tourne vers moi, histoire de me faire comprendre que c'est à moi d'aborder le sujet la première.

Je me jette à l'eau, un peu mal à l'aise.

— Eh bien, voilà. Nous sommes venus ici parce que j'ai des questions à vous poser sur Venus.

Un insecte s'invite devant le visage d'Amelia, et elle s'empresse de le chasser.

— Des questions sur Venus ? Mais je la connais à peine.

— Moi aussi, mais apparemment elle a un problème avec moi. Jason m'a dit qu'il se pourrait qu'elle soit une meurtrière. Alors je me suis dit qu'une petite enquête s'imposait.

— Si je comprends bien, vous voulez parler de William.

Son front prend quelques rides de plus, et je me dis qu'elle est peut-être un peu plus âgée que je ne le pensais.

Jason lui rafraîchit la mémoire.

— Tu m'as dit que tu allais creuser la question.

— Je sais. Et toi, tu m'as dit que notre rencontre ne serait pas une aventure sans lendemain ! On dit tous beaucoup de choses...

Amelia avale une grande goulée d'air et se tourne vers moi avant que j'aie le temps de cacher ma surprise. J'aurais peut-être dû prendre cette nouvelle révélation sans me laisser troubler, mais après tout ils ne parlent pas des perspectives sexuelles qu'offrent les glaces Ben & Jerry !

— Désolée pour l'énergie négative. Je n'aurais pas dû faire ça. Bref... je me suis renseignée sur la façon dont William est mort, et ce n'était pas un meurtre. Il avait prévu de recourir à la chirurgie de confort, et vous savez que parfois les choses ne se passent pas comme elles le devraient...

— A savoir ?

— Il est mort sur la table d'opération.

Je fais involontairement un pas en arrière, et je manque renverser un ficus.

— Mon Dieu ! Mais pourquoi s'est-il fait opérer ?

— C'était de la chirurgie esthétique.

Amelia se remet à arroser les plantes bien que son enthousiasme du départ ne soit plus le même.

— Quel genre d'intervention ?

— Je n'ai pas eu le temps d'avoir tous les détails. Tout ce que je sais, c'est qu'il est mort en salle d'opération et que ce n'était pas un meurtre.

Amelia parle d'une voix mesurée, sans mettre l'accent sur tel ou tel mot. Difficile, dans ces conditions, d'interpréter ses propos. Ce qui est clair, c'est qu'elle ne m'en dira pas plus. Quelque chose dans son attitude suggère que ce n'est pas à elle de le faire.

Je jette un coup d'œil vers Jason. Son regard s'est de nouveau posé sur Amelia. Il se dirige vers l'un des bouquets de plantes exotiques.

— Ce sont bien des orchidées Dendrobium ?

Amelia semble soulagée que l'on change de sujet.

— Tu t'y connais en fleurs, on dirait !

— Vous les importez de Thaïlande, non ?

— L'hiver, oui. Mais l'été, on peut les importer d'Hawaii.

Jason pousse un énorme soupir.

— C'est vraiment nul ! Quelle quantité de combustible fossile utilise-t-on pour ces machins ? Et pourquoi ? Pour que des spécimens de la haute bourgeoisie puissent se vanter d'avoir acheté le bouquet le plus cher pour décorer l'immense table de leur immense maison dévoreuse d'énergie...

Amelia sourit.

— Tu es plutôt du genre direct, Jason. C'est ce qui me plaît chez toi.

Il fait un pas vers elle.

— Ah oui ? Tu sais, je regrette de n'être pas sorti avec toi depuis le temps, mais... j'ai beaucoup de mal à oublier Dena. Tu te souviens, je t'en ai parlé.

— Et je t'ai répondu que ça m'était égal. J'aime bien me balader avec toi, Jason.

Elle se penche pour arroser un araucaria, appelé aussi « désespoir de singe » car ses feuilles sont coupantes.

— Vraiment ? Ce soir, ça te dirait ?

Amelia renaît instantanément à la vie. Les rides de son front laissent place à des ridules d'expression autour des yeux et de la bouche. Elle décoche un sourire radieux à Jason.

— J'adorerais !

— Je passe te chercher après le boulot, ou tu as ta voiture ?

Amelia se tourne de nouveau vers ses plantes.

— Je ne conduis pas, tu l'as oublié ? Je viens soit en vélo, soit en bus. Et aujourd'hui c'est le bus.

— Je passerai te chercher.

Il s'empresse d'ajouter :

— J'ai une Toyota Prius.

Même si je suis heureuse que Jason ait jeté son dévolu sur une autre fille que Dena, je ne suis pas venue ici pour le voir draguer. Tandis qu'ils continuent d'échafauder des plans, je commence à me diriger lentement vers la porte, en faisant quelques pauses çà et là pour sentir une fleur en forme d'étoile ou admirer un bonsaï. Au moment où je m'apprête à prendre congé, Amelia s'éloigne de Jason pour me rattraper.

— J'espère que ça va. Scott m'a parlé de vos problèmes avec Kane.

Je suis tellement surprise qu'il me faut une bonne minute pour intégrer ce qu'elle vient de dire. Je finis par répondre :

— C'est Scott qui vous en a parlé ? Pourquoi ? Je ne savais même pas que vous étiez si proches...

— Nous ne le sommes pas, même si j'ai parfois l'impression que ça ne lui déplairait pas.

— C'est évident.

Je laisse courir mes doigts sur les douces fleurs d'une sauge argentée, et j'imagine quel plaisir ce serait d'arracher le visage de Scott. Si j'ai bien compris, il utilise mes problèmes pour la draguer. Pas étonnant que Venus soit d'une jalousie malade ! La seule façon que Scott ait d'obtenir la confiance des femmes, c'est que l'une d'elles se décide à le transformer en eunuque !

Amelia doit lire dans mes pensées car elle ajoute aussitôt :

— Surtout, ne répétez pas à Venus ce que je vous ai dit. Elle se met en colère dès qu'on aborde le sujet.

— Je ne dirai rien.

J'aimerais tellement le faire... Ce serait super d'attirer son attention sur une autre cible !

— Merci. La seule raison qui m'a poussée à vous en parler, c'est que... bon, d'accord. Je crois aux fantômes. Alors si vous pouviez me brancher sur Oscar et Enrico, ce serait supercool. Et si c'est impossible, vous pourriez peut-être en toucher un mot à Maria ?

— Pour essayer de découvrir si elle a tué Enrico, c'est ça ? Pour que je ne figure plus sur la liste des suspects ?

Amelia secoue la tête.

— J'ai du mal à imaginer qu'on puisse vous suspecter. Ceux qui s'y connaissent un tant soit peu en matière d'énergie et d'auras savent que vous ne pourriez jamais tuer quelqu'un.

Je me concentre sur la sauge cendrée. Elle n'est pas du tout cendrée, d'ailleurs. Elle est plutôt vert clair. Rien à voir avec la couleur argent du pistolet que j'ai utilisé pour tuer un homme. Ça fait plus d'un an, aujourd'hui, et c'était de la légitime défense. Je n'avais pas le choix. Il n'en reste pas moins qu'un homme est mort à cause de moi. Je croyais que la culpabilité s'installerait, ne serait-ce qu'en modifiant mon aura... Je m'y attends toujours, d'ailleurs.

Amelia s'exclame :

— Maria non plus n'est pas une meurtrière, mais elle connaissait Enrico mieux que quiconque. Je parie qu'elle sait des choses sur lui que personne d'autre ne sait.

Je quitte la plante des yeux et je lève la tête. Je commence à voir où elle veut en venir.

— Si vous pouviez l'amener à vous confier ces infos, et lui faire promettre de ne parler à personne de ce qu'elle vous aura dit...

— ... je pourrai faire croire à Kane que c'est le fantôme d'Enrico en personne qui s'est confié à moi.

Amelia hoche la tête d'un air enthousiaste.

— Je crois comprendre qu'elle est devenue un peu pantouflarde depuis que vous avez découvert le corps d'Enrico. Il ne devrait pas être très difficile de prendre contact avec elle. Je vais chercher mon portable, j'ai ses coordonnées dans mon répertoire.

Tandis qu'elle part en courant dans une autre pièce à la recherche de son téléphone, Jason se poste près de moi et me chuchote d'un air de conspirateur :

— Ce soir, j'essaierai de découvrir ce qu'elle nous cache sur William.

Je mets du temps à réagir.

— C'est pour ça que tu lui as demandé de sortir avec toi?

— Non ! Amelia me plaît bien. Je sais que c'est une fille cool. Ce soir, j'apporterai de l'herbe et c'est moi qui commencerai à parler. Elle a juste besoin de se détendre, c'est tout.

Amelia ne me laisse pas le temps de répondre car elle revient avec une fiche remplie d'infos sur Maria.

— Merci.

Je prends la fiche des mains délicates et non manucurées d'Amelia.

— J'espère que ça va marcher. En attendant, pourriez-vous vous porter garante de moi auprès de Kane ? Dites-lui que j'ai le pouvoir d'invoquer les esprits, ou bien...

Amelia m'interrompt.

— Sophie, j'ai presque autant d'influence sur Kane que lui sur moi, autrement dit aucune. Ne le dites à personne, mais lui et Venus me font un peu flipper. Je suis sûre qu'au fond ce sont des gens bien, mais ils ont tous les deux des auras un peu troubles. Il ne faut jamais faire confiance aux gens qui ont une aura trouble...

— Euh... d'accord. J'essaierai de m'en souvenir.

Je regarde l'adresse et le numéro de téléphone de Maria. J'envisage un instant de l'appeler tout de suite, depuis la boutique, mais je finis par y renoncer. Elle n'a aucun scrupule à débarquer chez moi sans prévenir, pourquoi ne pas lui rendre la pareille ?

Je laisse Jason continuer de flirter avec Amelia, et je sors dans la rue. J'ai devant moi l'une des plus larges avenues de San Francisco, à l'usage exclusif des voitures. Pendant quelques secondes, j'essaie de jeter un coup d'œil à l'intérieur des bolides qui passent en trombe devant moi, en me demandant si un seul de ces conducteurs a une vie aussi compliquée et alambiquée que la mienne. Mais mon regard finit par être attiré vers le trottoir d'en face.

Kane est là, planté devant une Mercedes noire, les yeux rivés sur moi.

J'en reste bouche bée, bien que je n'aie aucune intention de prononcer un seul mot. Kane reste

là, impassible, le regard posé sur moi. Que fait-il ici ? M'aurait-il suivie ?

Un énorme semi-remorque arrive en grondant à ma hauteur. Il s'arrête car le feu vient de passer au rouge, m'empêchant de voir Kane.

Je suis sûre qu'il m'a suivie, il n'y a pas d'autre explication. Sauf s'il voulait acheter des fleurs ou une plante à Amelia. Est-ce plausible ? Peut-il s'agir d'une simple coïncidence ?

Le feu passe au vert juste au moment où je décide de traverser la rue pour parler avec Kane. Mais, lorsque le semi-remorque s'ébranle, je constate que Kane n'est plus là.

Perplexe, je regarde sa Mercedes s'engager dans la rue et s'éloigner.

Il est parti sans une explication.

Il ne me reste plus qu'à l'imiter.

Quand j'étais petite, je croyais à toutes sortes de choses ridicules, comme les bonnes fées et les familles qui s'entendent bien.

Le Côté léger de la mort

Maria Risso vit dans un appartement luxueux avec terrasse, à la périphérie du quartier d'affaires, ce qui me surprend quelque peu. D'après mes recherches sur le marché de l'immobilier, je sais que les prix ne sont guère plus bas dans ce genre de quartier que pour nombre de maisons autrement plus jolies de cette ville. Et difficile d'imaginer un édifice plus dépouillé que cet immeuble présenté comme « la résidence de luxe du nouveau millénaire »... Si j'en juge la façade de l'immeuble où Maria habite, le nouveau millénaire baigne dans l'austérité. C'est un peu comme vivre dans un complexe de bureaux raffiné...

Je me dirige vers l'Interphone, à côté de la grille. Le nom de Maria est imprimé en petits caractères gras sur fond noir. J'appuie sur la touche. Quelques secondes plus tard, j'entends la voix de Maria dans le haut-parleur.

— Oui ?

— Maria ? C'est Sophie Katz.

Elle dit froidement.

— La petite amie de Magnum ?

— Pourrais-je entrer, Maria ? J'en ai pour une minute. Un bref silence s'ensuit. Puis j'entends le bourdonnement signalant l'ouverture de la porte. Je pénètre dans l'immeuble. Il me faut un moment pour m'orienter. Devant moi se trouve la cour, aussi sobre que l'extérieur du bâtiment. Tout y est symétrique et soigneusement entretenu. L'herbe est coupée avec un tel soin qu'elle en devient presque menaçante, comme si une trace de pas inconsidérée risquait de gâcher la perfection artificielle du jardin paysager.

Lorsque j'arrive devant chez Maria, elle a déjà ouvert sa porte. Elle porte un jean slim-cut Rock & Republic avec un haut à col boutonné Donna Karan et deux immenses boucles d'oreilles en diamant.

— Magnum m'a dit que je ne devais pas vous parler. Il m'a dit que vous n'avez pas la formation de détective privé, et que si vous vous impliquez dans l'enquête vous risquez de tout faire capoter.

Je serre les poings en essayant d'ignorer l'insulte.

— Il n'aurait pas dû dire ça.

— Peut-être pas, mais qu'attendiez-vous de lui ? C'est un homme, et les hommes sont des crétins condescendants. C'est dans leurs gènes.

Sur ces bonnes paroles, elle me fait signe d'entrer et s'empresse de refermer la porte derrière nous à double tour avant de me prêter attention.

— Décidément, c'est le jour des visites aujourd'hui ! Lorna et son fils Zach sont passés me voir.

Je ne m’y attendais pas du tout, car d’habitude Lorna travaille le samedi. Mais elle a réussi à s’éclipser en douce, et ils m’attendent tous les deux dans le bureau.

Je dois répéter plusieurs fois leurs noms pour me rappeler qui ils sont. Mais de toute façon leur présence ne m’arrange pas du tout ! Moi qui espérais obtenir de Maria des infos sur Enrico, et la convaincre de ne pas parler de ma petite visite à Kane, c’est réussi ! Je ne savais déjà pas trop comment m’y prendre, mais maintenant c’est fichu. Il est clair que ces trois-là ne vont pas rester le bec cloué...

Tout en suivant Maria dans l’escalier, je tourne et retourne le problème dans ma tête.

L’appartement est impeccable, mais les meubles ne sont guère plus intéressants que les murs qui les abritent. Ils n’ont aucune personnalité. Il n’y a aucun meuble ancien... Ça ne colle pas avec la femme originale qui me précède. Il n’y a rien ici qui fasse deviner l’intérêt que cette femme a pour le paranormal.

Naturellement, le bureau est lui aussi parfait, dans les tons beige et pastel. Cet endroit fait office de sédatif.

Lorna et Zach rompent avec la monotonie des lieux. Ces deux êtres assis côte à côte sur une causeuse brun-roux ont l’air totalement incongrus. Zach ne porte plus son collier de velours, mais il a toujours les ongles noirs et ses cheveux en bataille sont teints en noir. Il a souligné ses yeux d’un trait d’eye-liner sombre, et ne cesse de fixer le plancher. Lorna, en revanche, porte toujours un chino, mais elle a troqué son polo rose pour un polo bleu pâle. Elle aussi a les yeux rivés sur le plancher, mais dès qu’elle nous entend entrer elle lève brusquement la tête et son regard croise le mien. Son regard aiguisé et féroce est celui d’un aigle qui plane au-dessus de sa proie.

Maria s’exclame :

— Lorna, Zach, vous connaissez Sophie, notre hôtesse de la semaine dernière. J’ai engagé le petit ami de Sophie pour m’aider... compte tenu de ce qui m’arrive. C’est un détective privé, comme Magnum.

Zach répète d’un air incrédule :

— Magnum ? Comme les préservatifs LifeStyle?

Je rectifie machinalement :

— Trojan !

Maria et Lorna tournent aussitôt la tête dans ma direction, respectivement amusée et horrifiée. Tout en me demandant ce que j’ai pu dire de si énorme, je bredouille :

— Je suis désolée, mais c’est Trojan qui fabrique les Magnum, pas LifeStyle.

Les yeux d’aigle de Lorna dardent à présent des rayons laser sur ma tête.

J’ajoute d’un ton peu convaincant :

— Mais le mieux, c’est encore l’abstinence, bien sûr.

Lorna me dit d’une voix beaucoup plus timide que son regard ne le laisse supposer :

— Je suis désolée, Sophie. Mais Al et moi sommes d’avis qu’il ne faut pas parler de ces choses devant les enfants.

Mes yeux se posent sur le T-shirt Slipknot de Zach qui représente un homme bâillonné sur le point de se faire perforer la tête.

— Maman, je ne suis plus un gamin. Et c'est moi qui ai mis le sujet sur le tapis !

Je m'empresse de dire :

— C'est parfaitement exact !

Je regrette aussitôt mes paroles, et j'essaie de faire marche arrière.

— En fait, c'est Maria, et j'essayais juste de...

— Je faisais référence à Tom Selleck ! s'exclame Maria.

Zach hausse les épaules.

— Je suis paumé... Qu'est-ce que Tom Selleck a à voir avec les Magnum ?

Maria a l'air choquée.

— Zach, comment se fait-il que les jeunes de ta génération soient aussi ignares ?

Zach rougit et détourne la tête. Il doit penser qu'il y avait un sous-entendu d'ordre sexuel qu'il n'a pas saisi... Ce spectacle de l'innocence piquant un fard semble apaiser Lorna, et son sourire se fait plus doux.

— Désolée d'avoir été aussi sèche, mais je suis soucieuse de protéger mes enfants.

Cette fois, Zach vire du rouge à l'écarlate.

Maria sourit, visiblement amusée. Et, par sympathie pour Zach peut-être, elle a le tact de changer de sujet.

— Qu'est-ce qui vous amène chez moi aujourd'hui, Sophie ? Etes-vous ici pour me soutenir ? Sophie était avec moi lorsque j'ai découvert...

On ne perçoit plus aucune trace d'humour dans sa voix qui s'affaiblit soudain, laissant la place au désespoir. Elle murmure :

— Mon Dieu, c'est trop dur !

Lorna lui tend la main, mais Maria ne la voit même pas.

— Comment la police peut-elle penser que j'aie pu faire une chose pareille à mon Enrico ? Ignorent-ils que je l'aimais ?

Lorna et Zach semblent déstabilisés par ce soudain changement d'humeur. Mais Maria vient de me donner l'occasion rêvée d'intervenir. Je m'approche d'elle en lui disant le plus gentiment possible :

— Ce n'est pas comme dans la série Magnum, tout ne se résout pas en une heure. Mais ils finiront par découvrir le coupable. Il suffit de vous regarder pour comprendre à quel point vous teniez à lui.

Maria se laisse tomber dans un fauteuil beige fadasse et, pour toute réponse, elle émet un sanglot.

— Pensez-vous qu'Enrico et vous étiez sur le point de vous réconcilier ?

Maria a un petit rire amer.

— Vous plaisantez, j'espère ? Les neuf derniers mois ont été pour moi un vrai calvaire. Les neuf cercles de l'enfer ! Le refus d'Enrico d'accepter mon nouveau style de vie californien, beaucoup plus sain, nos disputes, notre séparation, les avocats, les querelles... J'ai été chassée de mon propre toit et forcée d'habiter dans ce bastion meublé de la dépression !

Je comprends mieux, maintenant !

— C'est donc ça... L'appartement était meublé.

Ils me regardent à tour de rôle comme si j'avais parlé javanais. Je me mets à bredouiller :

— Je ne comprenais pas comment vous aviez pu choisir ce mobilier, il vous ressemble si peu ! Je ne dis pas que ce soit vilain, c'est même super, et très propre et... euh... j'adore le beige.

Je fourre mes mains dans les poches de mon jean avant d'ajouter :

— Bref ! Vous faisiez allusion aux neuf cercles de l'enfer...

— Quelle importance, à présent ? La police ne comprendra jamais ce que vous ici présents savez déjà.

Je m'étonne.

— Que sommes-nous censés savoir ?

C'est Lorna qui répond.

— Qu'il y a eu dans cette mort une intervention surnaturelle. Maria pense qu'il s'agit d'un fantôme, celui de Jasper Windsor.

Nous nous retournons comme un seul homme en entendant ces mots prononcés d'une voix à peine audible. Zach ricane comme si sa mère avait fait une remarque amusante dans l'unique but de se démarquer des autres !

Le ton de Lorna change aussitôt.

— Ne ris pas, c'est très sérieux.

Zach rentre aussitôt dans sa coquille et se remet à fixer le plancher de plus belle.

— Vous avez déjà mentionné le nom de Jasper Windsor. Qui est-ce ? Ou plutôt, qui était-ce ? Lorsque vous parlez d'un fantôme, utilisez-vous le présent ou l'imparfait ?

Maria répond d'une voix douce :

— L'imparfait. J'ignore si Jasper était son vrai nom, c'est Lorna et moi qui l'appelions ainsi, n'est-ce pas, Lorna ?

Cette dernière hoche la tête d'un air sérieux.

— S'il souhaite nous dire son nom, il le fera. Tu ne crois pas, Maria ?

Maria se met à rire, au bord de l'hystérie.

— Je ne sais plus ce que je dois croire. Te souviens-tu de la première fois que nous l'avons vu ?

Lorna détourne les yeux.

— Peut-être vaut-il mieux ne pas en parler.

— Parler de quoi ? Qu'avez-vous vu ?

Maria hésite un instant, puis lève la tête vers Lorna.

— Tu pourrais nous préparer un expresso ? Et toi, Zach, que dirais-tu d'aider ta mère et de nous trouver quelque chose à grignoter ? J'ai quelques amandes, et vous pourriez laver les tomates cerises, et couper quelques morceaux de céleri. Je crois bien que je n'ai rien avalé depuis mon petit déjeuner.

Lorna n'a pas l'air emballée par cette suggestion. Zach, lui, ne manifeste aucune réaction. Mais ils font ce qu'on leur a dit de faire. Je me retrouve donc seule avec Maria au royaume du beige... Après s'être assurée que les deux autres sont hors de portée de voix, Maria se tourne vers moi et me dit tout bas :

— J'ai envie de vous faire confiance. Je voudrais que nous soyons amies. Je n'ai plus beaucoup d'amis, je les ai perdus avec mon divorce. On s'attend à perdre sa chaîne stéréo, sa résidence secondaire, des choses... Mais personne ne vous dit que vos amis seront divisés, de la même façon que vos biens. Et apparemment Enrico s'est approprié la plupart de nos anciens amis.

Elle soupire en regardant par la fenêtre. Les nuages occultent complètement le soleil, à présent, plongeant la ville dans l'obscurité avant l'heure.

Maria poursuit.

— Maintenant qu'il est mort, ils s'accrochent à sa célébrité, car c'est en réalité ce qu'ils aimaient chez Enrico. Ce n'était pas l'homme.

— Et vous, est-ce aussi cela que vous aimiez en lui ?

Je me rends compte un peu tard à quel point ma question manque de tact.

— Non, mais j'aurais peut-être dû.

Maria fait un geste bizarre, comme si elle caressait un tissu imaginaire.

— Sa célébrité était tangible. J'en veux pour preuve la façon dont les médias parlent du meurtre, et tous ces gens qui continuent de s'attouper dans son restaurant. Mais l'homme que j'aimais... est parti. Il y a des moments où je me demande s'il a jamais existé...

Pendant une seconde, j'envisage d'appeler Jason. S'il est persuadé que Dena est le centre de sa vie, il se délecterait d'entendre ça !

Maria poursuit ses confidences.

— Vous et votre petit ami, vous m'avez aidée cette nuit-là. Et vous ne m'avez même pas laissée vous payer ce que je vous devais.

— Vous étiez plutôt secouée... ce n'était pas le moment.

— D'autres auraient quand même pris l'argent ! Mais maintenant que j'ai engagé Magnum pour faire une enquête de fond, il acceptera mes chèques. Je veux devenir votre amie, Sophie. Mais comment faire confiance à quelqu'un quand on a été trahie à ce point ?

— C'est le lot de tous ceux qui, un jour ou l'autre, sont confrontés à la trahison...

Sa vulnérabilité me touche. Je serais plus touchée encore si elle était capable de me prouver qu'elle connaît le nom de mon petit ami.

— Il est tellement facile de sortir les choses de leur contexte ! Je pourrais tenir des propos qui

ont l'air de m'accuser, et vous pourriez en parler à la police... ou à un journaliste. Je suis sûre que vous en tireriez une compensation, que ce soit de l'argent ou autre chose. Me faire du mal est devenu si rentable, depuis quelque temps.

Je m'approche du canapé où Lorna était assise et je prends sa place. Maria a tendance à verser dans le mélo et à utiliser un langage assez fleuri, mais si on ne s'arrête pas à ça il y a quelque chose de sympathique chez cette femme. A notre première rencontre, je ne m'en étais pas aperçue.

Je lui parle franchement.

— Je ne suis pas venue pour vous faire du mal. Vous ne m'avez absolument rien fait.

Le regard de Maria croise le mien. En un instant, je sais qu'elle a pris une décision me concernant. Mais Lorna arrive à ce moment précis avec un plateau d'argent et nos expressos servis dans quatre petites tasses en porcelaine. Zach la suit en tenant d'une main un bol de tomates cerises en branche, et de l'autre un sachet d'amandes. Je me lève pour leur rendre leur siège et je vais m'asseoir sur une sorte de tabouret rembourré qui doit aussi faire office de repose-pieds.

Zach dépose ses provisions un peu brusquement sur la table basse.

— Les tomates sont bio. Pas besoin de les laver. Lorna s'empresse de dire :

— Mais je lui ai quand même demandé de les laver. Désolée qu'il n'ait pas tout mis sur une assiette, il n'a jamais été très doué pour ce genre de chose.

— Ce sont des tomates, maman. Tu ne peux pas les disposer comme tu veux, elles roulent dans tous les sens.

Maria sourit d'un air distrait, puis elle s'empare d'un expresso qu'elle tient délicatement dans sa main.

— Lorna est une des rares personnes à être restées à mes côtés quand Enrico et moi nous sommes séparés. Elle est venue me voir à mon hôtel et m'a écoutée raconter tout ce que j'avais sur le cœur. Et je dois dire que ça a duré pas mal de temps ! Tu te souviens, Lorna ?

Lorna me tend un expresso et pose le plateau avec les deux autres tasses à côté des tomates.

— Tu étais bouleversée. Tout le monde l'aurait été à ta place.

— Et ensuite, j'ai décidé de prendre la voiture. Tu te souviens, Lorna ?

Cette fois, Lorna ne répond pas. Elle s'assied près de Zach et tend la main vers lui, mais il se dérobe.

— J'ai insisté pour que Lorna fasse une petite balade avec moi. Et nous avons roulé, roulé... L'autoroute 5, la 46, la 58... Les autoroutes que nous prenions, c'était comme une combinaison de coffre-fort ! Il n'était pas question que je m'arrête, sauf pour prendre de l'essence ou de l'eau. Je ne me suis arrêtée que lorsque j'ai eu la sensation de me retrouver loin de tout. Nous étions à Topock, dans l'Arizona...

J'en bafouille.

— Vous... vous avez roulé jusqu'en Arizona ?

— Jusqu'à la frontière. Topock est une petite ville fantôme. Il n'y a que des bâtiments abandonnés, le désert et les étoiles... Plus d'étoiles que vous ne pourriez l'imaginer. Je suis tombée amoureuse de ce ciel. Tu te souviens, Lorna ?

Lorna est en train de se gratter l'arrière du bras avec l'insistance d'un chien qui a des puces. Elle répond, davantage à l'intention de Zach qu'à celle de Maria :

— Je ne savais pas que nous irions jusqu'en Arizona. Si je l'avais su, je n'y serais jamais allée. Al ne m'aurait pas laissée faire. Il était très remonté !

— Mais c'était justement tout l'intérêt de cette petite virée, Lorna ! Cette nuit-là, nous n'avons pas tenu compte de l'avis des hommes ! Nous avons répondu à l'appel des étoiles.

Maria marque une pause et se tourne vers la fenêtre.

— C'est là-bas que nous avons trouvé la faux de Jasper.

— La faux de... Attendez ! Vous parlez de l'arme du crime ?

Je me tourne vers Zach pour voir s'il est aussi perplexe que moi. Les yeux rivés sur Maria, il l'observe avec une intensité qui ressemble étrangement à du respect. Lorna, elle, continue de se gratter tout en donnant sa version des choses.

— Nous ignorons s'il s'agissait de la même faux. Il doit y avoir des tas de faux dans le coin... peut-être pas à San Francisco, mais ailleurs. Celle que nous avons trouvée était à côté d'une vieille boucle de ceinturon rouillée avec les lettres « JW » gravées dessus. Maria a décidé que les deux objets appartenaient à un même homme qui s'appelait Jasper Windsor, mais en réalité nous n'en savons rien !

— J'ai fabriqué cette histoire de toutes pièces à partir d'une histoire de fantôme qui met en scène ce bon vieux Jasper. Seul un fantôme pouvait posséder de tels objets, ils étaient si vieux ! L'histoire à laquelle je fais allusion est terrifiante, pleine de violence et de vengeance... mais peut-être ne l'ai-je pas vraiment inventée. Peut-être a-t-on glissé quelques mots à mon subconscient. Qui sait si Jasper ne m'a pas suivie jusqu'ici pour obtenir la vengeance à laquelle j'aspirais ? Finalement, je suis peut-être indirectement responsable de la mort d'Enrico.

Zach ricane.

— Vous êtes quand même trop, toutes les deux ! Quand allez-vous vous mettre dans la tête que lorsque quelqu'un passe l'arme à gauche, c'est fini pour lui ? Tout ce qui nous attend au final, c'est d'être bouffés par les vers !

Lorna lui balance une gifle, si fort que le bruit résonne dans la pièce. Un silence de mort s'installe.

Puis Lorna s'exclame d'une voix rauque déformée par la rage :

— Plus jamais ! Que je ne t'entende plus jamais parler ainsi des morts.

Pas impressionné par cet accès de colère, Zach réplique :

— Mais maman, je n'ai dit que la stricte vérité !

Lorna lève de nouveau la main, mais s'arrête à temps.

— Et pourtant, tu y crois, Zach. Tu ne veux pas l'admettre devant des inconnus, mais tu me l'as dit. Tu m'as dit que tu y croyais.

— Je t'ai dit qu'il pouvait y avoir une vie après la mort. Mais comme d'habitude tu n'as entendu que ce que tu voulais bien entendre...

Zach n'est plus le même. Il se laisse aller sur son siège. Le polémiste qu'il était il y a un instant est redevenu l'enfant boudeur d'avant. Quant à Lorna, on dirait que c'est elle qu'on a giflée... Elle respire avec difficulté, et est prise de tremblements.

Rien qu'en observant les gens présents dans cette pièce, un étudiant en psychiatrie pourrait rédiger une thèse entière sur le comportement des déséquilibrés mentaux !

Mais le pire, c'est que Zach n'a pas disjoncté quand sa mère lui a donné une claque, ce qui signifie qu'il est probablement habitué à ce genre de traitement. Ce petit « détail » modifie aussitôt l'idée que je me faisais de ce garçon. Il a perdu son statut de rebelle, style Jim Stark dans *La Fureur de vivre*, pour n'être plus qu'un ado qui a sérieusement besoin d'être aidé.

Maria s'exclame d'un ton faussement jovial :

— Zach a peut-être raison concernant Jasper. Après tout, nous ignorons s'il a vraiment existé. Mais avec ce meurtre il nous faut bien admettre qu'Enrico a forcément été attaqué par une créature d'un autre monde.

Elle se tourne vers moi.

— Vous avez vu les fenêtres... elles étaient fermées ! Et la chaîne était mise à la porte. Aucun être humain n'a pu entrer. Et quand vous nous avez raconté ce qu'Enrico vous avait dit au téléphone...

Sa voix se brise et le battement de ses paupières s'accélère.

— Il a vu quelque chose. Il avait peut-être beaucoup de défauts, mais il ne méritait pas ça.

Elle regarde Lorna d'un air suppliant.

— Je jure qu'il ne le méritait pas. Jamais je n'ai souhaité qu'une telle chose lui arrive.

Lorna se lève et vient s'asseoir à côté de Maria. J'ai du mal à chasser de mon esprit l'image de ces deux femmes : Lorna avec son accoutrement bizarre qui ne la met guère en valeur, et son curieux teint de pêche, et à côté d'elle Maria, aussi séduisante que désespérée. On dirait qu'elles posent pour la pub d'une mauvaise pièce de théâtre où l'auteur tenterait de faire passer à la fois le talent d'un Tennessee Williams et celui d'un Neil Simon.

— C'est idiot !

Je sursaute, surprise par la voix de Zach.

— Enrico n'a pas été assassiné par un stupide fantôme. Il a bel et bien été tué par une personne tout ce qu'il y a de mortelle qui a réussi à s'en tirer. Et vous savez quoi? Ça n'a rien de triste ! Enrico était un sale type immonde, et la personne qui l'a refroidi lui a sûrement fait payer une quelconque saloperie dont elle a été la victime !

— Zach !

Jamais je n'avais entendu Lorna crier si fort.

— Je sais que tu n'aimais pas Enrico. Nous avons tous espéré qu'il ferait appel à ton père lorsqu'il a ouvert ses autres restaurants, mais ça ne signifie en aucun cas qu'il méritait de mourir ! C'était un être humain, et quelqu'un l'aimait.

Elle se tourne de nouveau vers Maria avant de répéter, d'une voix plus douce cette fois :

— Oui, quelqu'un l'aimait.

Zach choisit de ne pas répondre. La main de Lorna se raidit sur l'épaule de Maria, puis elle relâche sa pression avant d'entamer un lent massage en règle.

Je jette un rapide coup d'œil sur Zach qui s'est remis à fixer le tapis beige. Lorna et Maria parlent tranquillement du meurtre d'Enrico, en insistant sur l'horreur de ce crime, mais je ne les écoute qu'à moitié. Je concentre mon attention sur Zach. Décidément, cette visite m'a appris bien plus de choses que je ne m'y attendais. Je ne voyais pas ce qui m'aiderait à convaincre Kane que j'avais parlé au fantôme d'Enrico, mais je commence à croire que j'ai peut-être trouvé un sérieux suspect pour ce meurtre.

Sentant le poids de mon regard sur lui, Zach finit par lever la tête et prend le temps d'examiner celle qui lui pose des questions sans parler. Nous restons ainsi une bonne minute à nous dévisager. Zach semble me défier de l'interroger, ce que je me refuse à faire en présence de ces deux femmes.

— Mon Dieu ! Vous avez vu l'heure ?

La voix de Lorna me tire brusquement de mes pensées.

— Al est censé venir me chercher à mon travail à 17 h 30, et il est presque 17 heures ! Zach, il faut qu'on file !

Zach répond en sautant sur ses pieds :

— Je rentre à la maison.

— Ne sois pas ridicule ! J'ai dit à ton père que tu venais au bureau pour faire tes devoirs !

Je lance brusquement :

— Dites-lui que c'est ma faute. Ou alors je pourrais lui dire que vous avez quitté votre travail sans lui passer un coup de fil pour venir ici. A vous de voir.

Lorna semble totalement paniquée. Maria la regarde d'un air compatissant et lui prend les mains.

— Al se fait du souci pour vous, Lorna, c'est tout. Il ne fait pas exprès de se comporter comme ça, il ne peut pas s'en empêcher. C'est un homme.

— Je sais, mais je ne peux pas me permettre d'arriver en retard, et il ne doit pas savoir que j'étais ici. Il va être furieux!

Elle se précipite vers le canapé pour récupérer son sac à main.

— Tu es sûr que tu ne veux pas venir avec moi, Zach?

Il secoue la tête sans bouger d'un pouce.

— Très bien. Alors je dirai à ton père que je ne t'ai pas vu. Mais s'il te plaît ne rentre pas trop tard à la maison ! Tu sais que ton père s'inquiète pour nous deux.

Zach marmonne :

— Comme tu veux.

Lorna lui lance un regard désespéré avant de me faire un petit signe timide et de partir en courant, me laissant seule avec Maria et Zach.

Maria demande à Zach :

— Tu es sûr que ça va ?

Puis, sans attendre la réponse, elle poursuit.

— Quand on a l'ambition d'être un tant soit peu artiste, on se doit d'avoir des parents un peu fous, non ?

Zach éclate de rire, un rire totalement dénué d'humour.

— Un peu fous ? Mais enfin, vous avez vu ce bordel ?

Maria se contente de sourire.

— Je suis persuadée que tu deviendras un grand créatif. Ça me semble évident !

Zach n'a pas l'air de trouver ça drôle du tout.

— Je m'en vais.

Je fais rapidement le point de la situation.

J'ai envie de parler à Maria en tête à tête, bien sûr. Mais j'ai aussi envie de discuter avec Zach. Et, si Maria me semble disposée à repousser de quelques jours notre petite conversation, il se peut en revanche que ce soit ma dernière chance de voler quelques minutes d'entretien avec Zach.

— Si tu veux, je peux te déposer, Zach.

— Vous ne savez pas si nous allons dans la même direction ?

— En effet, mais je peux te déposer où tu veux.

Je m'approche de Maria et je la serre brièvement dans mes bras.

— Je serai ravie de repasser vous voir à l'occasion. Dans quelques jours, pourquoi pas ?

Elle me répond en soupirant :

— C'est entendu. Mais appelez-moi avant.

— Bien sûr...

J'hésite un moment, puis je me lance.

— Cela vous ennuerait-il de me dire ce que vous avez fait de la faux de Jasper après l'avoir trouvée dans la ville fantôme ?

Maria sourit, sans grand enthousiasme.

— Mais pas du tout. Lorna et moi l'avons laissée dans cette petite ville perdue... au beau milieu du désert. Si c'est vraiment l'arme du crime, c'est Jasper qui l'a apportée jusqu'ici, pas moi.

Ne sachant que dire, je me contente de hocher la tête et je prends congé avec Zach.

Lorsque nous sortons dans la cour, je dis au garçon :

— C'est la visite la plus étrange qu'il m'ait été donné de faire !

Zach ne répond pas.

— Ta maman et Maria sont amies depuis longtemps ?

Il grommelle :

— Aucune idée ! Elles ont dû se rapprocher après la séparation de Maria et d'Enrico, je suppose.

Nous franchissons l'entrée de l'immeuble sans autre commentaire. Pendant le court laps de temps de ma visite chez Maria, l'air s'est considérablement rafraîchi. Je presse le pas pour rejoindre ma voiture garée un pâté de maisons plus bas. Dès que Zach et moi nous retrouvons dans mon Audi, je me tourne vers lui. Nous sommes trop près l'un de l'autre pour qu'il évite que nos regards se croisent, ou alors il serait impoli. Comme je m'y attendais, il choisit l'insolence.

— Je peux te poser une question ?

Il hausse les épaules en regardant fixement par la vitre.

— The Cure auraient-ils programmé une tournée de come-back ?

Zach finit par tourner la tête vers moi.

— Il n'est pas question pour moi de copier le look du chanteur de The Cure ! Je suis comme ça parce que c'est ma façon de faire passer un message.

— D'accord. Mais ça a bien quelque chose à voir avec les excentricités des années 1980, non ? Je suis certaine que le mouvement gothique doit dater d'il y a dix ans.

— Marilyn Manson est gothique !

— Ce qui explique pourquoi il n'est plus aussi célèbre qu'avant ! Zach, je pense que le moment est venu de sourire un peu.

Il croise les bras et fixe de nouveau la rue.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez pour partir ?

— Encore faudrait-il que je sache où tu vas...

— Le frère de mon pote est videur du nouveau cannabis club...

— Oublie ça ! La police me déteste déjà, il n'est pas question que je les aide à me coincer sous prétexte que j'ai aidé un ado tourmenté à rencontrer son dealer.

— Très bien ! Alors j'irai à pied.

Il tend la main pour ouvrir la portière, mais je suis plus rapide que lui et j'actionne le système automatique de blocage des serrures.

— Je t'emmène ailleurs.

— Un endroit où on vend de l'herbe ?

Je soupire en levant les yeux au ciel.

— Et si on allait se manger une glace ?

— Décidément, je crois que je ferais mieux de descendre.

Il débloque la portière, mais je m'empresse de la refermer.

Ça lui déplait, et il me le fait savoir.

— Vous ne pouvez pas me retenir ici contre ma volonté ! C'est totalement illégal.

— Et un bar à oxygène, ça te brancherait ?

Il me regarde d'un air perplexe, mais n'essaie pas de rouvrir sa portière. C'est plutôt encourageant.

— C'est un endroit supercool. Pour planer, c'est le top!

La vérité, c'est que je n'ai jamais fait ce genre de truc, pas même lorsque les bars à oxygène faisaient fureur, ce qui n'est plus du tout le cas. Mais pour un ado adepte de The Cure et qui cultive le gothique... eh bien, je trouve que le bar à oxygène est une bonne idée !

— Et je te propose en prime une petite dose d'huile de chanvre.

Zach soupire d'un air excédé en levant les yeux au ciel. Si vous voulez mon avis, il en fait un peu trop.

— L'huile de chanvre n'a rien à voir avec le hasch. Fumer du hasch, c'est différent.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu as déjà essayé ?

Le silence de Zach est éloquent.

— Génial. Alors je te propose un marché : nous allons dans un bar à oxygène, et nous papoterons en testant l'huile de chanvre. J'essaie de savoir ce qui se passe dans ce fichu Club des spirites, et tu es le mec idéal pour me tenir au courant de tout ce qui se trame.

Zach ricane.

— Vous aurez besoin d'une pelle pour tout déblayer !

— J'en ai une dans mon sac.

Je lui balance devant la figure mon sac à main surdimensionné. Puis je fouille à l'intérieur et j'en extrais mon portable.

— Qui appelez-vous ?

— Mon copain Marcus. Ça fait longtemps que je n'ai pas mis les pieds dans un bar à oxygène, et lui saura me dire lesquels sont toujours en activité.

Marcus décroche en râlant à la deuxième sonnerie.

— Je te déteste autant que si tu étais Lindsay Lohan et moi Paris Hilton.

Je jette un coup d'œil vers Zach.

— Je croyais qu'elles ne se détestaient plus...

— Laisse-moi souffler un peu. J'ai dû écouter cette garce de Dena pendant une heure, elle n'a pas arrêté de me parler de Jason ! D'après elle, tu aurais dû lui dire qu'il faisait partie de ton Club de spiritueux...

— Tu veux dire de spirites...

— ... et lui parler des piètres excuses qui l'ont poussée à plaquer ce pauvre vampire en herbe.

— Dena ne présente jamais d'excuses.

Marcus me répond sèchement :

— Apparemment, c'est son nouveau truc. Bref, le problème, c'est que j'ai été torturé. Pas une de ces tortures équivoques tel que le supplice de la baignoire. Pas du tout. Ce qu'elle m'a fait subir, trésor, c'était une violation directe des lois de la convention de Genève ! Je fais une pause et je cours me chercher sur-le-champ un petit cocktail !

Je souris à Zach du mieux que je peux pour l'exhorter à la patience et je repars à l'attaque.

— Je sais que tu es en rogne contre moi, Marcus, et je te promets que je te revaudrai ça. Mais

dans l'immédiat j'espérais que tu pourrais me recommander un bar à oxygène.

Silence radio à l'autre bout de la ligne.

— Chérie! Les bars à oxygène sont passés de mode en 2001. Ce n'est plus ce que c'était.

— Je sais bien, mais j'ai près de moi un ado rebelle adepte du gothique, et c'est la seule drogue légale que je puisse lui fournir.

— Vraiment ? As-tu essayé le Tipp-Ex ?

— Marcus !

— Très bien. Essaie le Breather. C'est juste au coin de Market Street et de Church Street.

— Tu es sérieux ? Dans le Castro ? Ce n'est pas du tout le genre de ce garçon !

Zach commence à s'agiter sur son siège et il regarde partout autour de lui comme s'il craignait d'être pris ou découvert, ou comme si on le forçait à faire son coming-out.

Je dis prudemment :

— Finalement, ça devrait convenir.

— Tu y vas maintenant ? Dis-moi, Sophie, que fais-tu là à traîner avec un ado ?

L'intérêt de Marcus a grimpé d'un cran.

— Eh bien, euh... je connais sa mère.

Je parle à voix basse comme si je pouvais éviter d'être entendue par un garçon assis à trente centimètres de moi.

— Et alors ? Attends voir... Est-ce que sa maman t'aurait demandé de jouer les chaperons pour son fils ? Sait-elle seulement que tu es une pécheresse qui estime n'avoir pas à s'excuser, et qui de surcroît a une relation douteuse avec un chat ?

— Je ne suis pas une pécheresse... du moins selon les normes en vigueur à San Francisco. Quant à mes relations avec mon chat, sache qu'elles sont parfaitement normales et les plus honnêtes qui soient !

— Ça va, ça va! Inutile de te hérissier. Au fait, quel âge a ce jeune gothique ? Il est majeur ?

— Non, pas la peine de rêver !

Je raccroche et je tourne la clé de contact.

— Prêt ?

Zach hausse les épaules en guise de consentement, et en quelques secondes nous voilà partis en direction du Breather.

J'ai été une habituée des bars à oxygène, mais c'est devenu hors de prix. Maintenant, je me contente de tester l'hyperventilation au parfum en flacon.

Le Côté léger de la mort

Il nous faut bien quarante minutes pour trouver une place de parking. Seulement voilà, il y a deux Harley de chaque côté. Dieu sait si Anatoly m'adore, mais si je devais un jour emboutir sa moto, même sans le faire exprès, il serait difficile pour lui de résister au besoin impérieux de m'étrangler. J'imagine donc aisément la réaction de deux bikers gay si jamais je renversais une de ces grosses bécanes! Fort heureusement, je parviens à éviter la catastrophe. Mieux encore, ma façon de me garer haut la main me vaut un sourire de Zach ! Jusqu'ici, j'ignorais qu'il était capable d'étirer le coin de ses lèvres vers le haut...

Tandis que nous nous frayons un chemin dans la foule, la tête de Zach tourne dans tous les sens, si vite qu'on se croirait à une manifestation sportive. C'est assez excitant, car ses yeux s'agrandissent à mesure qu'il découvre les lieux. De toute évidence, il n'a pas passé beaucoup de temps dans ce quartier de San Francisco ! Peut-être même n'y a-t-il jamais mis les pieds. Je tente de regarder ce qui nous entoure avec les yeux d'une novice. Le Castro est un quartier... très étrange. C'est un endroit connu dans le monde entier, un lieu très fréquenté par les cars de tourisme qui sillonnent la ville. Ces cars ont un design de tramways pour que les touristes puissent prendre des photos d'authentiques gays de San Francisco. Personnellement, j'ai toujours pensé que ce coin manquait d'authenticité. Il y a trop de restaurants et de bars avec des noms racoleurs du genre Chauds et Baraqués. Trop de petits drapeaux arc-en-ciel, trop de boutiques de souvenirs qui vendent du Marilyn Monroe. A mes yeux, Castro est le quartier où les gays se lâchent chaque fois qu'ils en ont ras-le-bol de vivre leur petite vie de prof, d'avocat et/ou de chorégraphe.

Le Breather en est l'exemple parfait. Dès que nous entrons, j'éprouve le besoin de me protéger les yeux de toutes les lumières qui m'agressent. Des tabourets de bar multicolores sont regroupés autour de petits distributeurs d'oxygène qui semblent sortir tout droit d'une vieille bande dessinée des Jetson. Bon, d'accord, il n'y avait pas d'« Oxygène au goût d'Orgasme » dans la BD. Ici, il est stocké dans des conteneurs colorés et ergonomiques posés sur des comptoirs modernes avec des murs de bulles rétroéclairés. Ils passent des chansons de ce bon vieux Erasure, le groupe pop britannique, et ça grouille de monde. Les hommes papotent, boivent des spritzers sans alcool et prennent leur dose d'oxygène parfumé comme si c'était de l'opium. Et, au beau milieu de tout ça, il y a un homme sublissime à la peau chocolat qui n'est pas du tout censé être là.

Je lance à Zach :

— Attends-moi ici !

Puis je me dirige vers Marcus, perché sur son tabouret de bar orange fluo.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? Je t'ai dit que ce garçon était un mineur !

Marcus demande, en se tordant le cou pour apercevoir Zach :

— C'est lui ? Mon Dieu ! Il doit avoir des problèmes, ou alors il est déguisé...

— Marcus, que fais-tu ici ?

Marcus tourne vers moi son regard pétillant et me décoche un sourire éblouissant.

— Je voulais faire une bonne action.

— Draguer un môme de quinze ans, tu appelles ça une bonne action ? Attends, tu te fiches de moi ou quoi ?

— Sophie, je t'en prie ! Ce garçon n'est quand même pas une version masculine de Lolita, et même s'il l'était je ne donne pas dans les ados. Je joue exclusivement dans la catégorie « grands garçons ».

Puis il ajoute, avec un sourire vicieux qui en dit long :

— Plus c'est gros, mieux c'est ! Bref, si je suis venu, c'est pour jouer le rôle de mentor auprès d'un jeune homo un peu désemparé.

— Je n'y crois pas ! Tu me fais marcher...

— Mais bien sûr ! Je suis venu ici parce que j'ai eu la sensation horrible que tu allais recommencer à te mettre en danger. Alors je me suis dit qu'il fallait que j'essaie de rester le plus possible à tes côtés pour minimiser les risques. C'est le moins que puisse faire un ami...

Aussitôt mon ton s'adoucit.

— Vraiment ? Je te remercie, Mar...

— Cela étant, tout le monde sait que, lorsqu'un ado gothique demande qu'on l'emmène dans un bar à oxygène du Castro, c'est un véritable appel au secours !

Je jette un coup d'œil sur Zach par-dessus mon épaule. Il tente vainement de cacher son intérêt pour deux mecs en chemise pastel qui se font des mamours dans un coin. L'expression de son visage me rappelle celle de Dorothy lorsqu'elle débarque pour la première fois dans le royaume d'Oz. Donnez-lui deux nattes et un petit chien, et il sera fin prêt !

— C'est un garçon bizarre, Marcus, c'est vrai. Je me demande ce que je vais faire de lui.

Marcus commence à se détendre en entendant un de ses titres préférés de Madonna qui succède à Erasure.

— Alors pourquoi as-tu accepté de le chaperonner ? Ne me dis pas que tu es en train de découvrir l'instinct maternel... Ça doit forcément avoir un rapport avec la maison, ou je me trompe ?

— Exact. Je l'ai amené ici dans l'espoir de lui extorquer quelques infos sur le meurtre d'Enrico.

Je lui donne une version épurée de ce qui s'est passé dans la boutique du fleuriste, puis chez Maria.

Marcus secoue la tête, désespéré.

— J'ai du mal à te croire. A quel moment as-tu décidé de transformer ta vie en marathon de Fear Factor ?

— Je ne l'ai pas décidé...

Mais je finis par baisser les bras, renonçant à ma ligne de défense.

— Je n'ai pas à me justifier, tu n'étais même pas censé être ici. Mais maintenant tu vas peut-être pouvoir m'aider. Penses-tu pouvoir le faire parler de sa famille et d'Enrico Risso? Il a des problèmes avec ces gens, je le sens, et j'ai besoin de savoir lesquels.

Tout en parlant, je joue avec une de ses courtes dreadlocks soigneusement entretenues.

Marcus grommelle quelques mots inintelligibles avant de s'avouer vaincu.

— C'est d'accord. Mais c'est uniquement parce qu'il faut bien que quelqu'un te surveille !

Puis il claque des doigts pour attirer l'attention de Zach.

— Hé, Sweeny Todd... Viens avec nous, mon chou.

Les joues de Zach virent au rouge sous sa poudre blanche, mais il s'approche du distributeur d'oxygène que Marcus s'est approprié.

Il regarde le visage épanoui de Marcus, puis s'empresse de détourner les yeux et s'absorbe dans le choix de l'oxygène. Il tend le doigt vers un conteneur orange pâle posé sur le bar.

— Je voudrais celui-là.

— Le parfum « l'Amour à la Plage » ? O.K., pourquoi pas?

Marcus hoche la tête pour lui faire comprendre qu'il approuve son choix.

— Excellente idée ! J'avais à peu près ton âge la première fois que j'ai essayé de faire l'amour sur une plage. Je me souviens que ce maudit sable entraînait partout où il ne fallait pas!

Je l'interromps sèchement.

— Marcus ! Curieuse façon de jouer les mentors...

— Trésor, arrête de me faire la morale ! C'est quand même toi qui l'as amené ici pour se shooter à l'oxygène.

Zach s'exclame :

— Je vous entends, vous savez ! Je ne suis pas si loin de vous.

Je me laisse tomber sur le tabouret à côté de Marcus.

— Désolée ! Je ne voulais pas...

Il demande sèchement :

— Que voulez-vous de moi, au juste ? Pourquoi était-ce si important que je vienne avec vous ?

J'hésite pendant un quart de seconde, puis je vide mon sac.

— Croyez-vous que Maria ait tué Enrico ? La police pense que oui. Si elle a raison, je ne suis pas sûre d'avoir envie d'assister à d'autres petites séances de spiritisme en sa présence.

Zach regarde fixement ses chaussures en se mordant les lèvres. Puis il finit par dire d'un ton détaché :

— Je ne sais pas. Mais si c'est le cas elle mérite qu'on lui décerne une sacrée médaille.

Marcus blêmit.

— Eh bien dis-moi, tu es un cas ! Un gay qui n'ose pas faire son coming-out et qui en plus joue les mystérieux...

— Pour commencer, je ne suis pas gay! Et je ne joue pas les mystérieux non plus !

Zach se mord la lèvre, ce qui lui donne des allures de phacochère humaniste.

— Enrico était le diable! Je regrette de ne pas avoir été là quand il est mort. J'aurais voulu lui enfoncer moi-même la lame dans le corps. Je me serais arrangé pour qu'il se voie mourir, et je l'aurais frappé encore et encore...

— Bonjour ! Puis-je prendre votre commande ?

Nous sursautons tous les trois en entendant la voix du serveur qui nous sourit, l'air béat et les cheveux tombant sur sa figure.

— Oh mon Dieu, je vous ai fait peur, c'est ça? Je parie que j'ai interrompu une petite scène de papotage, non ?

Son regard se pose tour à tour sur Marcus, moi et Zach, puis revient sur Marcus. Du coin de l'œil, je vois les bulles des murs d'eau s'élever puis éclater sous l'effet de la pression. Personne ne répond.

Le serveur se dandine d'un pied sur l'autre.

— Il vaudrait peut-être mieux que je revienne un peu plus tard...

— Oui, c'est ça.

Le serveur hoche la tête et s'éclipse en vitesse, pressé d'échapper à ce moment de gêne.

Je dis doucement :

— Zach, si vous nous disiez exactement ce qu'Enrico vous a fait ?

J'espère que c'est quelque chose de vraiment horrible, parce que sinon je vais prendre une dose d'oxygène avec un gamin qui pourrait bien finir par devenir le Tueur du Zodiaque de la prochaine génération !

Mais Zach regarde dans le vide.

— Il faut vraiment que je parte.

Marcus se penche et lui pose la main sur l'épaule. Il n'y a aucune ambiguïté dans ce geste, juste une sorte d'inquiétude quasi paternelle et totalement platonique.

— Zach, que t'a-t-il fait ?

Zach ne le repousse pas. Il se contente de fixer cette main comme si sa présence était totalement inexplicable... et pas spécialement la bienvenue.

Puis il finit par répondre :

— Il ne m'a rien fait. Mais ma sœur...

Sa voix se brise et ses épaules se voûtent. Il a l'air totalement abattu.

Marcus insiste.

— Que s'est-il passé avec ta sœur ?

— Il l'a violée. Il l'a violée quand elle avait treize ans et... il l'a mise enceinte.

Zach parle d'une voix si faible que Marcus et moi devons nous pencher pour saisir tous les mots.

Sa révélation me soule le souffle. C'est bien pire que tout ce que j'avais imaginé, mais il y a un os dans cette histoire.

— Zach... tu n'as pas de sœur !

— Si. Ou plutôt j'en avais une avant qu'elle ne perde la vie en essayant de se faire avorter chez elle.

J'ai un mouvement de recul, et je plaque ma main contre ma bouche en sentant la saveur âcre de la bile au fond de ma gorge. Marcus, lui, ne retire pas sa main de l'épaule de Zach, mais le pétilllement qu'il y avait dans ses yeux bruns il y a quelques minutes s'est mué en empathie.

— Qu'a-t-elle fait, exactement ?

— Elle s'est servie d'herbes et d'huiles essentielles.

— Je ne comprends pas...

Les sourcils de Marcus se froncent tandis qu'il cherche vainement la solution.

— Elle a essayé de se faire avorter avec des herbes. Elle a trouvé cette idée sur Internet, et elle m'a dit que c'était une méthode sûre, qu'il fallait n'en parler à personne. J'aurais dû en parler, la balancer. Si seulement j'avais...

— Quel âge avais-tu quand c'est arrivé ?

— Onze ans.

— Les garçons de onze ans ne dénoncent pas leur sœur de treize ans, surtout quand il s'agit de problèmes sérieux.

Je demande à mon tour :

— Comment est-ce arrivé ? Était-ce pendant une séance, ou...

— Non. À l'époque, nous n'appartenions pas à ce club à la con. Mon père s'occupe du revêtement de sol dans les grandes sociétés, des sols en marbre et tout le bordel... Papa était ami avec Oscar, et Oscar était l'un des investisseurs d'Enrico. Quand Enrico voulait refaire le sol de son tout dernier restaurant, Oscar recommandait mon père.

— Mais comment Enrico a-t-il eu l'occasion de rester seul avec votre sœur de treize ans ?

— Ma sœur voulait devenir chef cuisinier. Alors mon père s'est arrangé pour qu'elle puisse avoir des cours particuliers.

Zach prononce ces deux derniers mots d'un ton acide qui en dit long.

— Oscar le savait, lui aussi. C'était un des partenaires d'Enrico en affaires, et il était toujours dans le coin. Je sais qu'il était au courant. Parfois, mon père nous déposait, Deb et moi, au restaurant d'Enrico avant l'ouverture. Et Oscar était toujours là.

Zach a posé sa main à plat sur la surface chromée du bar, et ses veines se gonflent à vue d'œil au fur et à mesure qu'il accentue la pression de sa paume.

— Oscar regardait Enrico, puis ma sœur, et ce fils de pute se mettait à rire. Cet enfoiré riait...

Marcus se redresse et croise les bras sur sa poitrine.

— Tu as raison. Enrico méritait d'avoir la gorge tranchée avec une faux.

Zach a l'air très surpris. A quoi s'attendait-il de la part de Marcus ? Qu'il tente de lui balancer des platitudes pour l'aider à alléger sa douleur? J'imagine combien de temps Zach a gardé son secret enfoui en lui. Et maintenant voilà qu'il nous raconte son histoire spontanément. Dieu seul sait pourquoi. Peut-être parce que nous sommes des inconnus et qu'il peut se permettre de ne pas prendre de gants avec nous. Ou bien parce qu'il nous fait confiance, pour une raison qui nous échappe. Je jette un coup d'œil vers les baies panoramiques à l'autre bout du restaurant. Il fait nuit, à présent, et l'on peut voir les arbres danser sous les coups de boutoir du vent.

Zach reprend son récit.

— Je savais depuis longtemps que j'allais...

Je m'empresse de l'interrompre.

— Ne dis rien. Si tu veux, je peux t'arranger un rendez-vous avec un avocat. Mais n'avoue jamais rien, ni à moi ni à personne. Je crois que la vengeance a des vertus thérapeutiques, mais la prison, j'en suis moins sûre !

— Pourquoi voulez-vous que j'aille en prison ? Je n'ai rien fait. C'est Maria qui lui a coupé le cou.

Le serveur revient vers nous à ce moment précis, avec un bloc-notes et un crayon.

— Je suis désolé, mais il faut absolument passer commande si vous souhaitez rester. Si l'oxygène ne vous convient pas, nous avons aussi des boissons et des pâtisseries végétaliennes, mais le patron a dit que personne ne pouvait rester sans consommer.

Je lui réponds calmement :

— Alors ce sera un « Amour à la Plage » pour tout le monde.

En mon for intérieur, je regrette vraiment de ne pas pouvoir remplacer l'oxygène parfumé par un cocktail du même nom...

— C'est un dollar cinquante la minute, avec un minimum de cinq minutes par personne. Chaque client a sa propre canule nasale. Entre nous, moi j'appelle ça un tuyau !

En des circonstances plus favorables, ce mec m'aurait tapé sur le système. Mais, comme j'essaie d'aider Zach à fouiller jusqu'aux tréfonds de ses souvenirs les plus noirs, tout ce bla-bla est à deux doigts de me faire craquer.

C'est Marcus qui répond.

— Ce sera cinq minutes chacun.

— Pas davantage, vous êtes certains ? Dès qu'on commence à inhaler l'oxygène, il est difficile de s'arrêter. Personnellement, j'en prends deux ou trois fois par jour. Je suis persuadé que c'est pour ça que j'ai la pêche !

Pendant un quart de seconde, nos trois regards se tournent vers lui de conserve, puis nous nous mettons à parler tous en même temps pour échanger notre commande d'oxygène contre un spritzer aux fruits. Apparemment, l'huile de chanvre n'est pas au menu.

Marcus jette un coup d'œil sur la foule qui se presse au bar. A quelques pas de nous, une bande de mecs se mettent à pousser des hourras, la plupart d'entre eux levant leur verre pour fêter je ne sais quelle victoire. Compte tenu de la situation, je me demande ce que nous faisons là... Tout ça

n'est pas pour nous. J'ai cru bien faire, mais avec le recul je me demande si je n'aurais pas dû emmener Zach dans un club de cannabis, comme il me le demandait !

Je lui demande :

— Zach, comment sais-tu que c'est Maria qui a tué Enrico ? C'est elle qui te l'a dit ?

— Bien sûr que non, elle n'est pas folle. Mais pour moi c'est évident. Vous avez entendu Enrico au téléphone traiter quelqu'un de salope, donc nous savons que c'était une femme. Et Maria a rappliqué à la séance du Club des spiritites pour que...

Je lève la main pour l'arrêter.

— Attends ! En quoi le fait que Maria se présente à cette séance l'accuse-t-il ?

Zach hausse les épaules.

— Elle est venue parce qu'elle savait qu'Enrico ne viendrait pas, c'est évident. Quelle autre raison pousserait une femme à se forcer à se rendre là où son ex est censé se trouver ?

Marcus joue les pleureuses.

— Hélas, mon jeune ami, les femmes font ce genre de chose à longueur de temps ! C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je me félicite d'être attiré par les hommes... Mais il est possible que Maria ne soit ni une chasseresse à l'affût ni une meurtrière. Dis-moi, a-t-elle changé de look depuis sa rupture avec Enrico ?

Zach réfléchit quelques instants.

— Elle a beaucoup maigri. Oui, beaucoup.

— Donc, le fait d'assister à cette séance ne l'accuse en rien. Tous ceux et celles qui ont perdu deux ou trois tailles savent à quel point il peut être jouissif de tomber sur un ex qui les a plaqués avant qu'ils ne se mettent au régime Jenny Craig... Tu as d'autres éléments ?

— Et comment ! C'est Maria qui s'est arrangée pour qu'Anatoly et Sophie soient les premiers à découvrir le corps. Elle savait parfaitement qu'il y avait un corps dans cet appart. Quand je pense à l'histoire qu'elle vous a servie : aller s'assurer qu'Enrico allait bien... ! C'était vraiment nul, et tellement évident ! Mais là encore, vous êtes tombés dans le panneau.

Je proteste.

— Non, c'est mon petit ami qui s'est fait avoir. Et c'est uniquement parce qu'elle lui a donné trois cents dollars pour ça !

Marcus s'étonne.

— Ne me dis pas que la naïveté d'Anatoly se monnaie ! Ça me met mal à l'aise.

Le serveur revient avec nos trois spritzers. Apparemment, il a saisi certaines de nos allusions car il s'empresse de disparaître dès qu'il a déposé nos boissons sur la table.

Je le regarde discuter avec d'autres clients en prenant bien soin de nous tourner le dos.

— Je crois que nous avons involontairement insulté notre serveur.

Marcus rétorque aussi sec :

— Il n'y avait rien d'involontaire là-dedans !

Zach prend son cocktail et commence à le siroter avec sa paille rouge.

— Je n'aime pas ça. C'est trop doux.

— Allons bon... !

J'ôte la belle cerise rouge qui trône au milieu de mon verre et la pose délicatement sur une serviette.

— Zach, qui d'autre est au courant de ce que Enrico a fait ? Est-ce que tes parents le savent ?

— Non, ce sont des crétins. Ils pensent que si je suis en colère contre Enrico, c'est parce qu'il a fait foirer une affaire importante pour mon père. Papa voulait qu'Enrico le recommande auprès du groupe Kimpton. Ce groupe n'arrête pas d'ouvrir de nouveaux restaurants et de refaire les sols de ceux qu'il possède déjà. Décrocher ce budget aurait assuré la carrière de mon père. Il m'a même dit que dès que ce serait chose faite j'irais dans une école privée. Comme si j'en avais envie ! Enrico était peut-être un salaud et un sale con, mais il était futé. Il savait que la société de mon père n'aurait pas pu gérer un budget aussi énorme que celui du groupe Kimpton ! Il leur a donc conseillé de ne pas signer avec lui. C'est pour ça que mes parents en voulaient à Enrico. Un contrat perdu ! Ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait juste sous leur nez !

— Mais ta sœur était enceinte quand elle est morte. Quelle était l'explication, pour eux ?

Zach avale une longue gorgée de la boisson qu'il prétend ne pas aimer.

— Ils pensent que ma sœur s'est fait mettre en cloque par Ian, l'abruti avec qui Deb passait son temps. Papa a même fait une démarche auprès de l'école pour que Ian soit exclu. Comme si une école publique allait virer un élève parce qu'il prend en main son éducation sexuelle !

Marcus me fait du pied sous la table, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Il essaie manifestement de me dire quelque chose, mais à part « vise un peu mes chaussures, ce sont des Prada » je ne vois vraiment pas où il veut en venir.

Zach a presque terminé son verre, à présent. Et il regarde ostensiblement vers la porte.

— Je ne veux plus parler de tout ça.

— D'accord. Je comprends.

— Je m'en vais.

— Bien sûr. Laisse-moi juste le temps de...

— Non ! Je préfère prendre le bus.

— Ne sois pas stupide. C'est moi qui t'ai amené ici, je te ramène à la maison.

Mais quelque chose dans le regard de Zach m'arrête. Peut-être a-t-il l'impression d'en avoir trop dit ? Ce qui est clair en tout cas, c'est qu'il ne veut absolument pas que je le raccompagne. Et j'ai la nette impression que je l'ai poussé dans ses derniers retranchements. Il n'ira pas au-delà.

Marcus s'adresse à lui d'une voix faussement désinvolte et le ton léger.

— Zach, quand j'avais ton âge, je ne savais pas où j'en étais. C'est ce qu'on dit quand on est un ado gay. Bref, j'aurais bien voulu avoir un genre de Grand Frère gay à mes côtés. Quelqu'un avec qui je n'aurais pas eu à faire semblant et qui aurait pu m'apprendre à épiler mes sourcils comme il faut. Si tu ressens la même chose...

— Je ne suis pas gay !

— Bien sûr que non. Mais tu as peut-être besoin du regard d'un homo pour t'aider à y voir plus clair.

Il sort ses cartes de visite de son portefeuille.

— Appelle-moi quand tu veux. Je serai ton Professeur Higgins.

Zach fronce les sourcils.

— C'est qui, ce Professeur Higgins ?

Marcus n'en croit pas ses oreilles.

— Tu ne sais vraiment pas ? My Fair Lady ? Non? Finalement, c'est peut-être vrai que tu es hétéro. Mais tu n'en as pas moins un besoin urgent d'une bonne coupe de cheveux et d'un changement de look.

Il presse sa carte dans la main de Zach.

— Sérieusement, appelle-moi ! Tu ne le regretteras pas.

— Si ça peut vous faire plaisir...

Mais je note avec quel soin Zach manipule la carte pour la ranger dans la poche intérieure de sa veste.

Dès qu'il sort du restaurant, je me prends la tête entre les mains.

— Je ne pourrai jamais le laisser tomber, même s'il fait des bêtises.

— Seigneur, non ! C'est comme si on dénonçait aux flics un fils de prisonnier de guerre pour avoir tué les soldats qui ont zigouillé ses parents !

— Oui, bon. C'est peut-être exagéré... En fait non, je retire ce que j'ai dit. C'est une très bonne métaphore. Je pourrais peut-être me contenter de parler du viol à Kane ? Personne n'étant au courant, il peut très bien croire que j'ai eu l'info de l'au-delà...

— Tu comptes instrumentaliser le viol de la sœur de Zach, morte qui plus est, pour pouvoir rester dans cette maison ?

Je dis d'un ton sec :

— Pas cette maison, ma maison.

Mais il n'a pas tort, je suis forcée de l'admettre.

Je dis à contrecœur :

— Non, bien sûr. Mais j'ai vraiment besoin de quelque chose, Marcus. Je ne peux pas perdre, pas cette fois.

— C'est vrai que ce serait une tuile énorme, et sur le plan financier...

— C'est plus que ça.

Marcus incline la tête, faisant plonger ses petites mèches vers le comptoir en chrome.

— Tu as un vrai lien affectif avec cette maison, n'est-ce pas, trésor ?

— C'est vrai. C'est ma maison.

— Sophie, des tas de gens perdent leur maison. Par les temps qui courent, c'est presque une mode.

— Pas question de perdre ma maison. Je ne jetterai pas Zach sous un bus, mais je trouverai bien quelque chose à mettre sous les dents de Kane.

Je joue avec ma paille.

— Au fait... pourquoi m'as-tu fait du pied, tout à l'heure?

— Tu n'as pas compris le message ? J'essayais d'attirer ton attention sur le fait que nous n'avons aucune certitude concernant les parents de Zach. Zach est persuadé qu'ils ignorent ce qui est arrivé, mais nous n'en savons rien... Il se peut qu'ils aient découvert la vérité, et que ce soient eux les coupables.

— Tu essayais de me dire tout ça juste en me faisant du pied ?

— J'ai des pieds très expressifs.

— Bon, d'accord. C'était peut-être les parents de Zach, mais...

Ma voix se brise.

Marcus hoche la tête pour me faire comprendre qu'il compatit, lui aussi.

— Dénoncer les parents de Zach n'est pas le meilleur moyen de protéger Zach. Cela dit, qui aimerais-tu avoir comme coupable ? Si tu pouvais choisir...

Je réfléchis une minute.

— J'aimerais assez voir Venus en mauvaise posture.

Marcus éclate de rire.

— Pas avec ton ex, quand même ?

— Franchement, ce n'est pas ça qui me préoccupe. Elle peut lui faire ce qu'elle veut, mais je l'ai sur le dos depuis la seconde même où elle a posé les yeux sur moi. Et si tu la voyais... Elle est très bizarre, Marcus, elle me fait froid dans le dos ! Je ne serais pas surprise qu'elle ait tué Enrico.

Marcus n'arrête pas de jouer au pendule sur son tabouret de bar.

— Il n'y a pas de mal à rêver un peu... Cela dit, tu devrais chercher des preuves pour étayer ta thèse. Y a-t-il quelqu'un d'autre sur ta liste noire ?

— Kane est de toute évidence le premier sur la liste. C'est lui qui me crée des problèmes.

— A-t-il un mobile ? Et si oui, en quoi cela peut-il t'aider ? Même si tu arrives à le faire mettre sous les verrous, il aura toujours le droit de vendre sa maison à quelqu'un d'autre.

— Je trouverai une preuve et je l'utiliserai contre lui. Je le ferai chanter jusqu'à la levée du séquestre, et ensuite je le dénoncerai à la police.

Marcus se penche en arrière. Ses sourcils froncés s'inclinent jusqu'à l'arête de son nez.

— Sophie, qui es-tu vraiment ?

— Pardon ?

— Tu me parles de chantage ! Tu serais capable de faire chanter un meurtrier au lieu de le livrer sur-le-champ à la police ?

— Il n'y a plus que cinq jours avant la levée de séquestre!

— O.K. Et à ton avis que peut faire un meurtrier armé en l'espace de cinq jours ? Je serais curieux d'entendre ta réponse.

— Marcus, cette maison, c'est... c'est comme un membre de ma famille. Il me la faut. J'en ai autant besoin que j'ai besoin de... de M. Katz !

— Je rêve ou quoi ? Tu es en train de parler de ton bébé à fourrure !

— Absolument. Tu comprends maintenant à quel point je suis sérieuse.

Marcus soupire et s'agite un peu plus sur son tabouret.

— Venus et Kane sont donc tes suspects préférés. Eh bien, nous allons creuser la question...

Je lui demande, pleine d'espoir :

— Tu as bien dit nous ?

— Comme dit le proverbe « A étalon donné, on ne regarde pas les dents » ! Je t'ai dit que je t'aiderais, et je le ferai.

— Marcus, je t'adore.

Il sourit et me passe le bras sur l'épaule.

— Bien sûr que oui. J'ai tout pour plaire, non ?

— Il faut absolument que j'entre dans la maison de Kane, que je trouve un moyen de me faire inviter chez lui. Comme ça, je pourrai fureter un peu partout à son insu pour essayer de trouver un indice, voire une pièce à conviction.

— Tu crois qu'il ne remarquera pas ton petit manège ?

— C'est là que tu intervies. Si tu m'accompagnes, je pourrai accaparer son attention pendant que tu iras fouiner un peu partout, et vice versa.

— Et quel prétexte trouveras-tu pour que je vienne avec toi ? Je ne connais même pas ce mec.

— Ne t'inquiète pas, je trouverai. Je dirai que tu es mon gourou, ou bien...

— Pardon ?

— Il y a des choses bien pires que le fait d'avoir un gourou... Je ne vois pas trop quoi, mais je suis certaine qu'il y en a. Comme Kane n'est pas net, il me faudra une raison tout aussi bizarre que lui pour expliquer ta présence. Cette histoire de gourou peut marcher. A moins que... et si tu étais mon médium ? Mais oui, c'est ça ! Mon médium. Je lui dirai que tu m'aides à invoquer les esprits dans ma maison ! Kane va adorer. Nous pouvons y aller dès demain matin !

— A partir de maintenant, je suis donc ton médium.

— Exact.

— Génial ! Tu veux connaître ma première prédiction ? Demain, ce sera un vrai fiasco.

Je souris en lui pinçant amicalement le bras.

— Tu vois ? Tu as vraiment le don.

Il est sans doute préférable de ne pas fonder une relation amoureuse exclusivement sur le sexe... mais ça pourrait être marrant d'essayer.

Le Côté léger de la mort

Dès que je suis de retour chez moi, il commence à pleuvoir. Les nuages cachant les étoiles et la lune, les seules sources de lumière disponibles dans la ville sont artificielles. C'est typiquement le genre de soirée qui me donne envie de foncer au cinéma le plus proche, mais pas aujourd'hui. Cette fois, le seul endroit où j'ai envie de me retrouver, c'est dans le confort douillet de ma maison. J'ai fait trois fois le tour du pâté de maisons en voiture avant d'entrer dans mon garage. Toutes les voitures garées dans la rue sont vides, mais je les connais toutes : la Scion appartient à une ado qui vit deux maisons plus loin, la camionnette sur laquelle on a peint le nom et le logo d'une société spécialisée dans l'installation de chaînes stéréo appartient également à un voisin. Il y a aussi le Hummer qui consomme des tonnes d'essence et prend deux places à lui tout seul. Il me donne des envies de m'enrôler chez les militants de Greenpeace ! Mais aucune trace, en revanche, de la voiture électrique de Venus ni de la Mercedes que Kane conduisait l'autre jour. Je suis donc rassurée : personne ne m'a suivie. Ce soir, tout paraît normal... enfin presque. Lorsque j'allume le plafonnier du salon, je note que la veste d'Anatoly est toujours posée sur la chaise, juste sous la photo de mon père. Il n'y a pas touché depuis qu'il l'a laissée là, hier. Nous avons décidé d'aller au cinéma ce soir, mais ça m'est totalement sorti de l'esprit, et je ne m'en suis souvenue qu'il y a quelques minutes. Je doute fort qu'Anatoly m'ait appelée pour me rafraîchir la mémoire. Je sors mon portable de mon sac et j'appuie sur la touche correspondante, puis je me ravise. Je préfère attendre qu'il m'appelle le premier pour me présenter ses excuses, après quoi je reconnaîtrai volontiers que j'ai été un peu dure et bien trop susceptible. Mais tant qu'il n'aura pas appelé, il aura droit au silence radio ! Je ne vais quand même pas risquer de mettre en péril ma réputation de petite amie entêtée et capricieuse en faisant le premier geste de conciliation !

Je me débarrasse de mon manteau et je me fraye un chemin dans le labyrinthe de cartons jusqu'au canapé. Chacun de ces cartons encore pleins est un horrible et douloureux rappel de la précarité de ma position. Mais je ne suis pas ici pour un simple arrêt au stand ! Cette maison, je veux m'y installer pour y finir mes jours...

Je m'assieds sur le canapé, et je regarde avec amertume le désordre qui m'entoure. Puis, sans vraiment réfléchir, je saute sur mes pieds et je commence à tout déballer, pour de bon cette fois. Je déchire le papier à bulles qui protège les vases et les bibelots, et j'enfourne les livres dans la bibliothèque encastrée. Je suis ici chez moi. Peu importe si je suis dans cette maison depuis peu, elle est à moi, à moi, à moi !

Après avoir vidé le premier carton, je l'envoie valser d'un coup de pied et je passe au suivant. Il y a davantage de livres dans celui-ci, et je suis bien décidée à les déballer jusqu'au dernier, là, sur-le-champ. Sans même prendre le temps de chercher une paire de ciseaux, j'utilise mes clés de voiture pour déchirer le ruban adhésif, puis je les lance en direction de la chaise qui se trouve sous la photo de mon père.

Les clés atterrissent en faisant un bruit bizarre, comme le choc d'un métal contre un autre métal. Je m'accroupis pour y regarder de plus près, et je m'aperçois qu'Anatoly n'a pas laissé que son manteau sur la chaise. Il y a aussi un petit objet en étain. Je me mets à genoux et je m'assieds sur mes talons avant de m'emparer de l'objet en question.

Il n'appartient pas du tout à Anatoly. C'est une petite boîte de gloss à lèvres à la fraise genre Strawberry Shortcake.

Je l'ouvre délicatement et je renifle. Je connais cette odeur. Je l'ai sentie la nuit où j'ai suivi M. Katz dans l'escalier.

Si je choisissais de piquer une crise maintenant, ce serait justifié ! Mais cette boîte ne me fait pas peur. Il est très possible que Venus l'ait laissée ici au cours de sa dernière visite nocturne. Après tout, elle essaie probablement de me faire croire que je suis folle. Mais, bizarrement, même cette idée ne m'inquiète pas plus ça. Je passe le doigt sur le gloss à lèvres : la surface est lisse. Apparemment, il n'a pas servi, mais pas question de l'appliquer sur mes lèvres. Après tout, j'ignore qui a pu y toucher avant moi !

C'est quand même diablement tentant...

J'étale un peu de gloss sur mes lèvres. Je sens comme un parfum d'innocence, l'innocence d'un enfant. C'est peut-être Anatoly qui me l'a acheté, même si l'idée qu'un mec puisse offrir à sa petite amie ce genre de chose me dépasse totalement. C'est sans doute le nouveau truc branché des années beatniks, comme Hello Kitty ou Betty Boop. Je n'arrive pas à imaginer Anatoly en train de m'acheter ce truc.

Je regarde de nouveau autour de moi. Les cartons n'ont plus rien d'agressif à mes yeux. Je les déballerai petit à petit, et les problèmes liés à la maison se résoudront. En cet instant précis, je me sens en sécurité, une sensation si rare qu'il serait presque indécent de ne pas faire une petite pause pour la savourer. Je ferme les yeux, et lorsque je les ouvre de nouveau je regarde mon père. Il est souriant, et moi, la gamine sur la photo, je suis heureuse d'être dans ses bras.

Je murmure :

— Tu es ici, n'est-ce pas ?

L'espace d'un instant, la maison semble devenir plus silencieuse, ce qui est ridicule vu qu'il n'y avait aucun bruit avant. Mais ce silence est d'une autre nature. C'est le silence serein qui entoure l'étreinte d'un père et de son enfant. Je referme les yeux, et aussitôt je ressens quelque chose, comme une légère pression sur mon dos, douce mais insistante. Je retiens mon souffle et je me retourne.

M. Katz me regarde d'un air perplexe en se frottant contre moi. Nous sommes seuls dans cette maison, lui et moi. Alors pourquoi ai-je l'impression du contraire ?

Cette nuit-là, il y a des bruits de pas dans mes rêves. Je n'aime pas ce bruit, et l'espace d'un instant j'ai l'impression qu'ils sont bel et bien réels. Cela n'a rien à voir avec le monde du rêve, je suis comme ramenée à l'état de conscience... Mais mon père me dit de ne pas m'inquiéter et de me détendre. Il me dit qu'il m'aime.

Lorsque je me réveille quelques heures plus tard, c'est tout ce dont je me souviens. Je suis là, allongée, les yeux toujours fermés, vaguement consciente de la lumière du matin. J'essaie de toutes

mes forces de me rappeler mon rêve, mais en vain. Il s'éloigne de moi. Plus j'essaie de l'approcher, et plus il s'enfuit, loin, hors d'atteinte. Au bout de quelques minutes, je me résigne à me contenter de ces fragments de souvenir qu'il a laissés dans son sillage.

Je sens la chaleur de M. Katz allongé près de moi, et sans ouvrir les yeux je bouge la main pour la poser sur son dos.

Mais ce que je touche n'est pas de la fourrure. C'est une autre main.

Je réprime un hoquet et je tente de sauter du lit. Mais je me prends les pieds dans les draps et je tombe par terre comme une masse.

C'est en me relevant après avoir heurté le sol du coude que je comprends qui est là, assis sur mon lit.

Anatoly.

Je me mets péniblement à genoux pour jeter un coup d'œil au-dessus du matelas. C'est bien Anatoly, qui tente en vain de réprimer un sourire.

— Ça va ?

— Bon sang ! Comment es-tu entré ici ?

— Tu m'as donné une clé.

Je réussis à m'extraire des draps, suffisamment pour regrimper dans mon lit.

— Mais je ne t'ai pas invité. Je pourrais te jeter dehors.

— C'est vrai.

Ça n'a pas l'air de l'inquiéter plus que ça.

J'essaie de lui jeter le mauvais œil, mais je n'y arrive pas. Il est bien trop sexy dans son T-shirt noir moulant et son jean usé. On dirait qu'il est ici chez lui, que c'est lui le propriétaire de la maison, ou au moins du lit. C'est comme si j'essayais de râler contre quelqu'un pour avoir versé de la vodka dans mon citron pressé sans me demander mon avis, alors que je crevais secrètement d'envie de ce petit plus !

— C'est pour me présenter tes excuses que tu es venu ?

Il répond prudemment :

— Je t'ai apporté quelque chose pour sceller un accord de paix.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il tend la main vers la table de nuit pour m'offrir mon cadeau.

— C'est un Light Mint Chocolate Chip Frappuccino de chez Starbucks, le Venti, avec de la crème Chantilly en prime.

Je ne peux m'empêcher de sourire en m'emparant de la tasse. Voilà une des grandes différences entre Anatoly et Scott. Scott sait que j'adore les frappuccinos, mais Anatoly sait exactement lequel j'aime le plus. Scott m'aurait demandé pourquoi je prends un frappuccino light si c'est pour mettre de la crème Chantilly dessus, alors qu'Anatoly comprend l'équilibre fragile que je réussis à maintenir entre mes petits plaisirs et mes justifications. Anatoly me connaît par cœur.

— J'ai parlé à Maria, ce matin.

Je garde les yeux rivés sur ma tasse.

— Ah oui ? Et tu as progressé sur son cas ?

— Pas beaucoup. Je l'ai rencontrée en début de matinée. Elle te donne le bonjour.

Je demande avec circonspection :

— Juste bonjour ? C'est tout ?

— Oui. Tu t'attendais à ce qu'elle te dise autre chose ?

— Non, rien. Elle aurait pu me présenter ses excuses pour m'avoir entraînée dans ses histoires perso, mais un bonjour, ça me va. Je suis preneuse.

En fait, je suis secrètement soulagée qu'elle ne m'ait pas balancée.

Anatoly me regarde d'un air bizarre. J'ai intérêt à changer vite fait de sujet.

— Nous étions censés aller au ciné, hier soir. Tu m'as manqué. Beaucoup.

— Toi aussi tu m'as manqué.

Il laisse traîner son regard sur ma cuisse, là où mon T-shirt extra-large s'arrête.

Je lis dans ses pensées.

— Tu crois que je suis là pour faire l'amour avec toi chaque fois que l'envie t'en prend ?

— Non. Mais on peut toujours rêver. Je ne suis qu'un homme...

Je réprime un hoquet lorsque sa main touche mon genou et commence une lente ascension. Il soulève lentement mon T-shirt.

J'ignore s'il veut toujours que je quitte ma nouvelle maison, et comment il prendrait mon refus. Ce dont je suis sûre, en revanche, c'est que je ne peux pas lui parler de mes derniers démêlés avec Kane ni de mes conversations avec Jason, Zach, Maria ou tout autre membre du Club des spiritites sans provoquer aussitôt une lutte homérique, voire digne de la bataille de Waterloo. Il est trop tôt pour provoquer une scène de ce genre. Mon esprit est encore embrumé, mais mon corps est tout ce qu'il y a de plus réveillé... Il est donc logique que je m'occupe d'abord de lui.

Je pose mon frappuccino par terre, près du lit.

— Ta chemise est sale.

Anatoly fronce les sourcils, un peu perplexe. Mais sa main continue à remonter lentement.

— Comment ça ?

— Elle est couverte de peluche. Il faut que tu l'ôtes avant d'en mettre sur mon lit.

Anatoly me lance un regard coquin et enlève sa main, juste le temps d'ôter sa chemise. C'est à moi de sourire en coin. J'effleure du doigt ses magnifiques plaques de chocolat.

Puis je lui dis :

— Nous avons un autre problème.

— Ah bon ?

— Oui, ton jean. Il est couvert de poussière. J'ai bien peur qu'il ne faille l'enlever, lui aussi.

Anatoly se lève et ôte son jean. Il porte un caleçon moulant particulièrement évocateur. Il glisse

un doigt dans l'élastique de la taille et lève un sourcil interrogateur.

Je feins l'indignation.

— Tu crois vraiment que je vais te laisser entrer dans mon lit comme ça, en petite tenue ? Pas question ! Il va falloir te séparer aussi de tes sous-vêtements...

En deux temps trois mouvements, c'est chose faite. Anatoly est là devant moi, dans toute sa glorieuse nudité. Si d'aucuns veulent la preuve que Dieu pourrait être une femme, c'est qu'elle a créé pour nous autres les filles des hommes tels qu'Anatoly pour nous défouler !

Il s'agenouille sur le lit, et cette fois ce sont ses deux mains qui s'affairent sous mon T-shirt.

— Ce truc est dégoûtant. A ton tour, maintenant !

En quelques secondes, il me débarrasse de mon T-shirt et m'immobilise sur le lit. Il tient mes poignets au-dessus de ma tête et d'un coup de genou se fraye un chemin entre mes jambes. Lentement, il laisse son regard errer sur mon corps.

— Je confirme ce que j'ai dit. Tu es à moi.

Je transige.

— Disons que dans ma chambre je te laisse faire tout ce que tu veux. Tu as carte blanche.

— C'est un bon début !

Il descend lentement sur moi, jusqu'à ce que ses lèvres touchent mon cou.

— Ce cou est à moi. J'ai le droit de l'embrasser.

Ce qu'il s'empresse de faire. Puis il descend lentement le long de mon corps tout en maintenant fermement mes bras en place.

— Et ces seins sont à moi. J'ai le droit de les toucher.

Sa bouche part en exploration. Puis il libère mes poignets et descend toujours plus bas. Il m'agrippe les hanches et me met en position d'assouvir son plaisir.

— Et ça, c'est aussi à moi. J'ai le droit de le goûter.

J'agrippe la tête de lit, et mon dos se tend comme un arc. C'est la meilleure façon que je connaisse de me réveiller !

Sans se presser, Anatoly me caresse, me provoque jusqu'à ce que toutes les angoisses de ces dernières semaines soient chassées de ma tête par des ondes de plaisir. Frémissante, j'utilise ce qui me reste de force pour le repousser, et c'est moi qui me positionne sur lui.

— A ton tour !

De la main, j'excite son désir avant de le guider en moi. Anatoly me prend par la taille et commence à bouger à mon rythme. A notre rythme. Je regarde son visage. Il a pris une expression que je connais bien... Intimement.

Je crie :

— Non ! Pas tout de suite. Laisse-moi encore deux minutes.

— Sophie...

— Essaie de penser au base-ball ou à un de ces sports que vous adorez, vous autres les Russes.

Le patinage artistique, par exemple !

Mais il roule sur le lit, toujours rivé à moi, pour reprendre sa position dominante.

— Ça suffit. Cette fois, tu n’y coupes pas !

Je souris.

— Dieu merci !

Je ferme les yeux et je m’abandonne à notre étreinte.

Le temps qu’il crie mon nom dans l’ultime expression de sa passion, j’ai déjà pris mon pied deux fois.

Ce que c’est bon... !

Je me laisse aller, en sueur et rassasiée, sous le poids de son corps.

Anatoly me demande :

— Tu confirmes la trêve ?

— Tout à fait.

Je sens le matelas bouger un peu : c’est M. Katz qui vient de s’inviter dans mon lit. Il me lance son regard de chat affamé qui réclame son dû.

Je le chasse de la main.

— Lâche-moi un peu ! Ce n’est pas parce que je me suis levée tôt que tu as droit à un petit déjeuner aussi matinal.

Anatoly grommelle, le visage toujours enfoui sous l’oreiller.

— C'est ton chat qui a raison. Il doit être plus de 10 heures du matin !

— Quoi ?

Je repousse Anatoly pour lorgner sur mon réveil. 10 h 06 ! Marcus va arriver d’un moment à l’autre pour m’emmener chez Kane. Si Anatoly apprend où je vais — ne pas oublier que Kane m’a suivie et pourrait bien être un meurtrier —, si donc Anatoly savait que je me rends chez lui dans l’espoir de trouver des infos qui me permettent de lui jouer un tour ou de le faire chanter, il se pourrait que sa magnifique tête explose sous le choc ! Je m’assieds sur le lit et je pose les pieds par terre. Mais avant même que j’aie le temps de me lever on sonne à ma porte.

— Tu attends quelqu’un ?

— Non, enfin, si ! Marcus m’emmène... euh... prendre un brunch.

Du coup, c’est au tour d’Anatoly de s’asseoir.

— Si tu vas juste prendre un brunch avec un ami, pourquoi es-tu aussi mal à l’aise, subitement ?

— Je ne suis pas mal à l’aise, je suis juste...un peu K.O. Tu sais, je suis épuisée. J’ai fait trop d’efforts physiques.

— Sophie!

Le ton d’Anatoly a changé. Mais avant qu’il puisse exprimer le fond de sa pensée la sonnette retentit de nouveau. Je saute sur mes pieds et j’attrape un peignoir que j’avais posé sur une valise.

— Je ne peux pas le faire attendre !

Et je sors de la pièce en coup de vent.

J'enfile le peignoir tout en dévalant les marches de l'escalier deux à deux, et je m'empresse de déverrouiller la porte.

— Marcus, ne dis pas à Anatoly que...

Je stoppe net sur ma lancée : ce n'est pas Marcus, mais un policier.

Je serre un peu plus la ceinture de mon peignoir en priant le ciel que ce flic n'ait pas l'occasion de se rincer l'œil. Puis je demande, l'air détaché :

— Puis-je vous aider ?

Le policier met la main devant sa bouche pour tousser. Il est évident qu'il essaie de réprimer un fou rire.

— Oui. J'ignore si vous vous souvenez de moi, je suis l'inspecteur Allen. Nous nous sommes rencontrés la nuit où Enrico Risso a été tué.

— Que se passe-t-il ? Un problème ?

Allen et moi nous tournons comme un seul homme du côté d'où vient la voix. C'est Anatoly qui, à l'inverse de moi, a eu la bonne idée d'enfiler ses vêtements avant de descendre. Quand il voit le flic devant la porte, il presse le pas.

— Heureux de vous revoir, inspecteur Allen. Rien de grave, j'espère ?

Ce qui tendrait à prouver une fois pour toutes que, de nous deux, c'est Anatoly qui a la meilleure mémoire des noms et des visages.

— Je suis content que vous soyez là tous les deux. Je voulais justement discuter plus en détail des circonstances qui vous ont amenés à découvrir le corps d'Enrico. Vous avez un moment ?

J'ai l'impression qu'il nous pose la question uniquement pour la forme, et que nous n'avons pas vraiment le choix. Anatoly lui fait signe d'entrer et je referme soigneusement la porte derrière lui.

L'inspecteur Allen prend place sur le canapé. Il fait un geste vers les cartons.

— Je vois que vous emménagez. Je ne vous envie pas. C'est vraiment du boulot !

— Hmm...

Je jette un coup d'œil vers la porte. Nous risquons d'être interrompus par Marcus d'une seconde à l'autre. Ma nervosité n'échappe pas à l'inspecteur.

— Ce ne sera pas long. Vous avez déclaré que c'est Maria Risso qui a pénétré la première dans l'appartement d'Enrico. Et vous deux, vous avez attendu dans le couloir ?

Anatoly s'approche de moi et me passe le bras autour de l'épaule pour m'aider discrètement à ajuster mon peignoir.

— Moins d'une minute. Depuis notre poste d'observation, à savoir le seuil de la porte, nous avons vu les pieds d'Enrico. Dès que Maria est entrée en courant à l'intérieur et a découvert le corps, elle s'est mise à hurler, et nous sommes aussitôt accourus.

— D'après vous, elle est donc restée seule avec le corps dans la cuisine pendant trente ou quarante secondes ?

— Je dirais plutôt vingt ou vingt-cinq...

Le policier se tourne vers moi.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Je... je n'en sais rien. Je suis moins douée qu'Anatoly pour ce genre d'estimation. Tout ce que je sais, c'est que c'était moins d'une minute.

— Ça lui donnait donc le temps de fermer une fenêtre de cuisine. Mademoiselle Katz, vous avez dit avoir rencontré Maria un peu plus tôt dans la soirée, à un dîner. C'est bien ça ?

— Euh... ce n'était pas vraiment un dîner...

M. Katz descend l'escalier avec son regard menaçant de félin, et il agite la queue en direction de la cuisine. Le message est clair, mais je fais semblant de ne pas comprendre, et je me focalise sur l'inspecteur.

— Disons que c'était plutôt une... une réunion.

— Quel genre de réunion ?

J'essaie de gagner du temps. Anatoly soupire en secouant la tête. Nous savons tous les deux que je n'échapperai pas à l'humiliation. Je finis par lâcher :

— C'était une séance de spiritisme. Et c'est moi qui recevais les gens.

— Je vois...

L'inspecteur Allen sort un petit bloc-notes de sa poche.

Je m'empresse d'ajouter :

— La personne qui me vend la maison, Kane Crammer, m'a demandé de le faire pour pouvoir obtenir la levée de séquestre. Cela fait partie du contrat. Je peux vous le montrer, si vous voulez.

— Volontiers.

Le policier continue de prendre des notes.

Anatoly lâche mon épaule, et je me dirige vers la bibliothèque. Je me hausse sur la pointe des pieds pour atteindre la dernière étagère que j'explore du bout des doigts jusqu'à ce que je tombe sur une chemise en carton. Je tends la paperasse qui est dedans à Allen. Il la parcourt attentivement. J'en profite pour passer dans la pièce d'à côté et faire la paix avec mon chat qui a droit à de savoureuses croquettes au hareng pour chatons. Le temps que je revienne dans le salon, le policier est en train de parcourir le document pour la deuxième fois avec une sorte d'incrédulité amusée.

— Il l'a vraiment mentionné dans le contrat. J'ignorais qu'on puisse faire une chose pareille.

Je grommelle :

— Et moi j'ignorais qu'on puisse exiger une chose pareille.

— Très juste !

L'inspecteur Allen pose la chemise et prend encore quelques notes.

— Donc, vous n'avez jamais rencontré Maria Risso avant cette fameuse nuit, mais vous l'avez invitée parce que Kane y tenait ?

— Pas du tout, elle n'était même pas sur la liste des invités. C'est elle qui s'est invitée à la fête.

— Je vois... Et comment s'est-elle comportée ?

J'envisage une seconde de mentir pour ne pas causer de tort à Maria. Mais Allen va sûrement interroger les autres participants, et je ne peux pas courir le risque de voir mon récit différer de celui des autres.

— Elle était agitée. Elle a dit qu'elle était contrariée de n'avoir pas été invitée.

L'inspecteur Allen intervient.

— Mais son mari avait été invité, lui.

— Oui, mais comme je vous l'ai déjà dit nous ne l'avons pas vu de la soirée.

— Et vous étiez au téléphone avec lui lorsqu'il a traité quelqu'un de...

Il relit ses notes.

— ... de salope, c'est bien ça ?

— Oui. C'est ce qu'il a dit.

— Et quelques heures plus tard Maria s'est invitée chez vous en lieu et place de son futur ex-mari.

Il est clair que l'inspecteur Allen a déjà sa petite idée sur l'identité du meurtrier. Je risque un coup d'œil vers Anatoly en espérant qu'il dise quelque chose pour éviter que les projecteurs restent braqués sur sa cliente. Mais il reste silencieux.

Allen ferme son bloc-notes et me gratifie d'un sourire.

— C'est tout ce que j'ai à vous demander pour l'instant. Mais j'aimerais que vous me donniez la liste de toutes les personnes présentes à cette séance.

Il a un petit sourire un rien narquois, incapable de prononcer le dernier mot en gardant son sérieux.

Je lui propose de lui donner cette liste sur-le-champ.

— Cela vous ennuerait-il de me prêter votre bloc-notes ?

Il me le tend, et j'y inscris aussitôt le nom de tous les membres du Club des spirites avant d'aller chercher mon portable pour lui communiquer également les numéros de téléphone en ma possession. Il survole la liste, me remercie de lui avoir consacré ces quelques instants et s'en va.

Anatoly ferme la porte derrière lui et se tourne vers moi.

— Alors là, c'est une première ! Tu as réussi à parler à un flic sans te faire accuser injustement.

— Je sais !

Je me laisse tomber sur le canapé.

— Je ne crois pas qu'il me soupçonne. Mais je figure toujours sur la liste des suspects !

Il s'est remis à pleuvoir, et Anatoly se tourne vers la fenêtre où les éclaboussures d'eau forment des dessins sur les vitres.

— Tu ne redoutes plus que Kane ne te vende plus sa maison ?

— Je ne sais pas. Si Kane découvre que je ne suis pas dans le collimateur de la police, c'est possible. Et si c'est le cas, je suppose que tu te réjouiras pour moi ?

Pour toute réponse, je n'ai que le crépitement de la pluie qui a redoublé de vigueur. Mon portable se met à égrener les premières notes de It's Raining Men.

— C'est Marcus.

Je décroche.

— Trésor, je ne me suis pas réveillé. Tu me pardonnes?

Je lui réponds d'un ton soupçonneux.

— Ça ne t'arrive jamais... Pas quand tu es seul.

— Oui, mais... hier soir, après ton départ, je suis allé dans ce charmant petit bar. Et là-bas il y avait cet amour de jeune homme, et...

— Pas la peine d'en dire plus. Quand seras-tu là ?

— Dans une heure ?

— Parfait. Il se trouve que mon amour de petit ami est ici et totalement disponible pour moi.

Anatoly tourne la tête et me foudroie du regard.

Je m'empresse de corriger.

— Quand je dis petit ami, c'est une façon de parler. Je dirais plutôt mon « supermec »...

Marcus pouffe. Nous nous disons au revoir, et je reporte toute mon attention sur Anatoly. Au moment précis où je m'apprête à lancer une vanne sur la vie sexuelle de Marcus, quelque chose dans la façon de me regarder d'Anatoly me rend nerveuse. Il reste muet, et j'en souhaiterais presque que Marcus arrive plus tôt pour interrompre ce moment de gêne.

Je finis par dire :

— Tu es en colère contre moi. Pourquoi ?

— Tu me racontes des bobards. J'ignore ce que tu projettes de faire avec Marcus aujourd'hui, mais ça n'a rien à voir avec un brunch !

Un peu fâchée, je lui lance :

— Comment peux-tu prétendre que je te mens ?

— Tu m'as déjà menti avant. En fait, tu me mens tout le temps.

— Parce que toi, tu ne m'as jamais menti, peut-être ? La première fois que nous nous sommes rencontrés, tu t'es fait passer pour un entrepreneur en bâtiment ! Entrepreneur, toi ! Tu ne serais même pas capable de fabriquer une maison avec un Lego...

— A l'époque, je te prenais pour une meurtrière.

— De mieux en mieux !

— Tu n'avais pas une opinion plus brillante de moi.

— Non, mais...

Je soupire en levant les mains au ciel.

— A quoi bon se disputer? Tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

— Exact. Et j'espérais que nous oublierions définitivement ces vieilles histoires. Mais j'avais

tort. Parce que tu es de nouveau en train de me mentir.

Je cherche désespérément la meilleure réponse à lui fournir. J'opte pour la prudence.

— Tu as raison. Je ne vais pas prendre un brunch avec Marcus. Désolée de t'avoir menti sur ce point.

— O.K. Et qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Quelle différence cela fait-il ?

L'averse a laissé place à des trombes d'eau. Le soleil brillait-il tout à l'heure, lorsque Anatoly s'est glissé dans mon lit pour me caresser ? Qu'est-il arrivé au soleil ?

Anatoly lâche froidement :

— C'est un péché par omission.

— Ce n'est plus un péché quand on prévient les gens qu'il y a omission ! Tu ferais bien de réviser tes cours de théologie catholique.

Mais Anatoly n'apprécie pas.

— Ça a quelque chose à voir avec Scott ?

Je suis interloquée.

— Quoi ? Non mais, je rêve ! Qu'est-ce que Scott a à voir là-dedans ?

Et, subitement, le fou rire me prend. Je ris si fort et si longtemps que M. Katz lui-même se sent obligé de planter là son bol de croquettes pour comprendre ce qui se passe.

— Ce n'est pas drôle.

— Permits-moi de voir les choses différemment. De nous deux, c'est toujours moi qui ai été la plus jalouse... et maintenant c'est ton tour ! Tu es jaloux de Scott ! Scott, l'homme que je déteste encore plus que... que tous ceux qui n'ont pas encore essayé de me tuer.

— Pour qu'il te mette à ce point en colère, c'est qu'il représente beaucoup pour toi. Et voilà qu'il te déniche une maison à vendre ! Une maison à laquelle tu t'accroches comme à une bouée de sauvetage.

— Tu es devenu fou ou quoi ? Le seul défaut de cette maison, c'est justement que ce soit Scott qui m'en ait parlé ! Sache que ce type me donne envie de hurler !

— Moi aussi je te fais crier...

— Ça n'a rien à voir avec ce qui s'est passé ce matin dans ma chambre.

— Ce n'est pas là où je veux en venir non plus. Depuis que nous nous connaissons, nous n'arrêtons pas de nous mener la vie dure ! Je pensais que nos fréquentes disputes se termineraient par une rupture, mais je comprends maintenant que c'est justement ce que tu aimes. Tu adores les querelles. Et apparemment tu adores aussi te mesurer à Scott !

— Anatoly, nous avons déjà fait le tour du problème. Je ne suis absolument pas amoureuse de Scott, et je n'ai aucune envie de me battre contre lui. Ce dont j'ai envie, c'est de lui rendre le mal

qu'il m'a fait, et si ce n'est pas possible, eh bien, je veux qu'il sorte de ma vie le plus vite possible. Et ce sera chose faite dès que le séquestre sera levé. Mais je dois trouver le moyen d'y arriver.

Il ne faut que quelques secondes à Anatoly pour tout intégrer.

— C'est ce que vous allez essayer de faire aujourd'hui, Marcus et toi, c'est bien ça ? Trouver un moyen d'obtenir la levée de séquestre.

— Anatoly, je croyais t'avoir précisé que je ne dirais rien... Mais sache que je n'ai aucune intention de voir Scott, ni aujourd'hui ni aucun autre jour, sauf en cas d'absolue nécessité. Peux-tu enfin me faire confiance ?

Il hausse le sourcil.

— Jamais tu ne m'as posé cette question avant.

— C'est parce qu'il m'arrive souvent de ne pas mériter ta confiance, je le sais très bien. Sauf sur un point : la fidélité.

Je me lève et je m'approche de lui. Je laisse ma main courir sur sa poitrine, et je lui dis d'une voix douce :

— Je suis heureuse avec toi. Tu représentes tout pour moi.

Et soudain tout devient évident. Je suis totalement, inconditionnellement, amoureuse de cet homme. Mais je ne le lui dis pas... il est encore trop tôt pour que j'arrive à le dire.

Anatoly pose ses lèvres sur les miennes et me glisse entre deux baisers :

— Je te fais confiance, Sophie.

Il s'arrête pour effleurer le décolleté de mon peignoir avant de se pencher de nouveau pour un dernier baiser. Quelques minutes plus tard, il part sans me poser d'autres questions. Il me fait confiance.

Tout en prenant ma douche, je me dis que mes plans secrets ne sont peut-être plus nécessaires maintenant que je ne figure plus sur la liste des suspects. Il se peut que Kane soit moins stressé et qu'il me permette de rester dans cette maison sans que j'aie quoi que ce soit à prouver.

Seulement voilà, j'ai des doutes. Dans le genre bizarre, Kane se pose là ! Et on ne peut pas s'attendre à ce qu'un mec hyperbizarre devienne subitement raisonnable.

Et puis, il y a autre chose qui me tracasse. Je n'ai pas du tout envie que Maria soit arrêtée. J'ignore totalement si elle était en colère contre Enrico au point de le tuer, mais je suis quasi certaine qu'elle n'aurait jamais utilisé une faux. Un revolver peut-être, voire même un couteau, mais impossible de l'imaginer en train de passer la lame en courbe d'une faux sous la gorge de son ex-mari ! Pour faire ça, il faut être vraiment tordu, et en dépit des efforts qu'elle fait pour nous prouver le contraire Maria n'est qu'une femme comme les autres, plus riche sans doute que la moyenne d'entre nous, mais qui s'intéresse à tout ce qui est farfelu, et qui en veut à tout le monde.

Une fois ma toilette terminée, je réussis à arrimer ma tignasse derrière ma tête à l'aide d'une barrette. Quelques mèches rebelles refusent d'être retenues prisonnières, mais je ne m'obstine pas à les dompter. J'aime l'image renvoyée par mon miroir. C'est le reflet d'une femme amoureuse.

En bas, dans la chambre d'amis que j'ai de plus en plus tendance à utiliser comme bureau, je

trouve un bloc-notes jaune dans un carton sur lequel est inscrit « paperasse ». Jem'en empare, ainsi que d'une boîte de barres de céréales, et je dépose le tout sur la table de la salle à manger. Ne me demandez pas pourquoi j'ai emballé des barres de céréales avec la paperasse, je n'en sais absolument rien ! Ou alors c'est mon inconscient qui s'est exprimé sur leurs qualités gustatives. Mais j'ai faim, et c'est une solution de facilité.

Je soupire en déballant mon petit déjeuner et j'écris les noms de Kane, Maria, Lorna, Al et Venus en haut de page, chacun sur une page différente. Sur celle de Kane, j'inscris « A peut-être eu l'occasion de tuer Enrico ». Peut-être est certes le bon mot, mais c'est embêtant car je n'ai pas la moindre idée de ce que Kane a pu faire avant notre fameuse séance. Et puis il y a ces derniers mots d'Enrico qui posent problème. Si Marcus est parfaitement capable de traiter un de ses petits amis de « salope » pour plaisanter, j'imagine mal qu'on puisse utiliser ce mot en s'adressant à Kane.

Je réfléchis un moment, puis je me réarme de mon stylo pour écrire « Oscar ??? » sur la page de Kane. C'est vrai qu'Oscar mérite largement ces trois points d'interrogation. A-t-il trempé dans cette histoire ? Officiellement, Oscar est mort de mort naturelle, mais on a raison de dire aux malades du cœur de ne pas essayer les montagnes russes ! Quelqu'un aurait-il essayé de provoquer sa crise cardiaque ?

Oscar est le père de Kane, et Kane avait sûrement accès à sa maison. Mais s'il ne fait aucun doute qu'il est suffisamment fort pour déplacer des meubles aurait-il été capable de faire une chose pareille à son propre père ? Rien qu'à cette idée, j'ai envie de vomir ma barre de céréales. Cela étant, je ne peux écarter cette possibilité.

Mais revenons-en aux mots prononcés par Enrico... Ça collerait beaucoup mieux à Venus. Je parie que les gens n'arrêtent pas de la traiter ainsi. Ça devait déjà être son surnom au lycée... Il faudra que je vérifie son emploi du temps auprès de Scott pour savoir si elle a eu l'occasion de commettre ce meurtre. Par téléphone, de préférence, car je n'ai aucune envie de faire quoi que ce soit qui puisse compromettre la confiance qu'Anatoly a en moi.

Mais il y a un autre problème. Compte tenu des données que je possède, les seules personnes ayant une raison de vouloir la mort d'Enrico et d'Oscar sont Al, Lorna et Zach. Ce qui suppose que Al et Lorna savaient ce qui est arrivé à leur fille. Dans le cas contraire, il ne reste plus que Zach. Et si Enrico a suspecté Zach d'être gay, comme je l'ai fait moi-même, il s'est peut-être dit que le traiter de salope était le mot juste. Ce qui est archifaux, bien sûr, mais il ne faut pas attendre d'un violeur d'enfant qu'il fasse dans la dentelle !

Le stylo dans la bouche, je le fais tourner comme un cigare. Inutile d'aller plus vite que la musique. Venus et Kane avaient certainement d'excellents mobiles de tuer Enrico, mais il me faut découvrir lesquels. C'est pour ça que Marcus et moi allons jouer les détectives chez Kane, aujourd'hui même. Nous trouverons bien quelque chose.

Au même moment, on sonne à la porte. Je laisse tomber mes feuillets pour accueillir Marcus. Il a enfilé son trench Armani en cuir imperméabilisé qu'il se doit de porter chaque fois qu'il peut pour en justifier le prix. Comme il arbore en prime son éternel petit sourire d'autosatisfaction, je le verrais bien en couverture du magazine GQ!

Il entre et laisse tomber son parapluie dans un coin.

— Ton gourou médium est arrivé. A ton service ! Mais en ma qualité de guide spirituel j'exige

que tu mettes à ma disposition une pièce pleine de sosies de DiCaprio. C'est la volonté de Dieu.

— Vraiment? C'est bizarre parce que là maintenant, j'ai la sensation que Dieu me demande de te filer un petit coup sur le ciboulot. Il dit que c'est le prix à payer quand tu prétends que tes petits fantasmes hédonistes sont l'expression de Sa Volonté...

— Chérie, je m'en veux beaucoup de te l'apprendre, mais les petites voix que tu entends dans ta tête ne sont en aucun cas la parole de Dieu. Et maintenant prends ton sac. Je ne suis pas venu ici pour perdre mon temps à papoter.

Je ne peux m'empêcher de le taquiner.

— Ce que tu peux être autoritaire, quand tu t'y mets ! Un vrai dictateur.

Sur ce, je vais récupérer mon sac dans le salon.

Marcus fait quelques pas dans la pièce et hoche la tête en signe d'approbation.

— Très bien, je comprends mieux... Cet endroit vaut la peine qu'on y reste des heures pour quelques séances de planche Ouija.

Je lui demande sèchement :

— Tu plaisantes ? Pour rester dans cette maison, je serais capable de piquer moi-même une des poupées vaudous que Venus a fait faire à mon effigie ! Et de sacrifier un poulet.

— Merci beaucoup pour cette petite note obscurantiste. Bon, on y va ?

Il ouvre la porte et amorce une révérence, comme par respect pour ma personne. Je prends mon air le plus majestueux et je sors dignement dans le froid et l'humidité.

L'aventure nous attend.

On dit que chacun doit faire le ménage chez soi. Si vous visez bien, ça devrait pouvoir se faire sans dégâts.

Le Côté léger de la mort

Tandis que nous roulons dans la Miata rouge de Marcus en direction de la maison de Kane située dans le quartier de Pacific Heights, je prends la direction des opérations.

— Je résume. Je vais lui dire que je me sens mûre pour communiquer avec l'esprit de ses parents et que toi, mon médium attitré, tu m'as conseillé de toucher un objet qui appartenait aux défunts pour m'aider à établir le contact.

Marcus quitte un instant la route des yeux, histoire de me jeter un regard moqueur.

— Mais ta maison appartenait bien aux défunts, non ? Pourquoi aller toucher ailleurs ce que tu as sous la main ?

Je rétorque aussitôt :

— Je ne sais pas. Je dois peut-être toucher quelque chose de plus petit. Un objet intime qu'ils gardaient dans leur poche pour l'avoir toujours sur eux.

— J'ai un tas d'idées là-dessus... Je peux peut-être t'aider ?

— Non, ça ira comme ça. Garde-les pour toi !

Je baisse la vitre du côté passager pour avoir un peu d'air.

— J'ignore ce que Kane pourra bien trouver à nous proposer, mais quel que soit l'objet en question, espérons qu'il sera obligé de le chercher. Ça me permettra, à moi, d'explorer les lieux.

— Et si jamais il trouve tout de suite ce qu'il te faut ? S'il te le tend en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ?

— Il faudra que tu prennes le relais. Sous prétexte d'aller aux toilettes, tu iras fureter un peu partout. Des photos de Kane avec ses parents, voilà ce qu'il nous faudrait ! Par exemple, une photo de Kane avec sa mère et tenant à la main un milk-shake de fast-food devant un manège de chevaux de bois... Je pourrais dire que sa mère a pris contact avec moi, qu'elle m'a confié qu'elle adorait emmener son fils dans les parcs d'attractions. Mais qu'elle regrette de lui avoir fait absorber autant d'acides gras.

— En effet, c'est tout à fait le genre de message qu'une personne revenue d'entre les morts a envie de transmettre aux vivants !

— Personnellement, je suis convaincue que personne n'est jamais revenu du royaume des morts. Point barre. Le problème, c'est que je dois faire semblant de croire le contraire... Et il faut bien que je leur fasse dire quelque chose qui puisse expliquer que je n'aie pas téléphoné avant. Il ne fallait pas que Kane se prépare à notre visite. La seule personne qui devait s'y préparer, c'est moi. Je veux dire nous...

— Génial ! Je sens que cette visite sera un immense succès. Mieux que Cats !

Marcus s'engage dans la rue qui conduit vers la maison de Kane. Je lui donne une petite tape sur la cuisse.

— Toi, tais-toi et cherche une place de parking ! Tiens, voici l'adresse. Et attention à ne pas en faire des tonnes dans le rôle du médium ! Tu peux jouer les excentriques, mais il faut absolument rester crédible.

— Et si jamais il n'est pas chez lui ? Combien de temps faudra-t-il l'attendre ?

J'évite de répondre directement.

— Tu te souviens du jour où tu as pénétré chez Anatoly par effraction, pour moi ? C'était plutôt marrant, non ?

Marcus émet une sorte de hoquet.

— Ne me dis pas que tu veux entrer chez lui par effraction. Ici, dans sa résidence de Pacific Heights... T'est-il venu à l'esprit que quelqu'un d'aussi confiant que Kane a peut-être investi dans un système d'alarme ultrasophistiqué ?

— Je n'ai jamais dit qu'il fallait forcer les serrures ou un truc de ce genre. Mais si jamais une fenêtre est restée ouverte, ou alors si...

— O.K. Tu n'as pas l'intention de pénétrer par effraction. Juste de grimper et d'entrer par une fenêtre sans que personne ne nous voie.

— Marcus...

— Non ! Non, non et non ! Qu'est-ce que je voulais dire, déjà ? Ah oui... c'est NON ! Je veux bien jouer les médiums devant Kane, mais pas question d'en rajouter ! Je tiens bien trop à mon joli petit cul pour risquer qu'il soit mis à mal par un compagnon de cellule bi !

— Très bien. Nous ne prendrons pas de risques.

— Merci beaucoup.

Nous sortons tous deux de voiture, courbés sous un seul et même parapluie, et nous escaladons les marches de l'entrée au pas de charge. Du coin de l'œil, j'observe les arbres nus du jardin de Kane. Ce ne sont pas des arbres à feuilles persistantes comme ceux de ses voisins. Il ne reste que le tronc et les branches noueuses tournées vers le ciel. On se croirait dans un thriller.

Une double porte sert d'entrée principale. J'ai l'impression d'avoir fait un voyage dans le passé à la cour du roi Arthur ! Il y a même des armoiries gravées de chaque côté !

Marcus joue avec ses clés et sourit d'un air narquois.

— Et toi qui craignais que moi j'en fasse trop !

J'éclate de rire et je lui donne une nouvelle tape, sur le bras cette fois. Mais je frappe plus fort que prévu, et Marcus en laisse tomber ses clés. C'est juste au moment où il se penche pour les ramasser que la porte d'entrée s'ouvre. Un grand mec de type latino vêtu d'un T-shirt grunge et d'un jean crasseux le regarde faire.

— J'ai laissé tomber mes clés.

Marcus les agite devant lui pour lui prouver sa bonne foi.

Aussitôt, le visage du type s'éclaire.

— Vous êtes monsieur C., n'est-ce pas ? Je commençais à croire que je ferais tout le boulot sans jamais vous rencontrer ! Cela étant, Gemma est super ! C'est d'ailleurs ce que je lui ai dit avant qu'elle ne parte d'ici en courant, il y a quelques minutes. Elle est très polie, et très précise dans ses instructions, ce qui est important. Mais je préfère toujours avoir affaire au vrai propriétaire de la maison où je travaille...

Marcus ouvre la bouche pour protester, mais je suis plus rapide que lui ! Je tends la main à l'homme qui est devant nous et je m'empresse de dire :

— Bonjour ! Je suis Venus, l'amie de Kane. Ravie de vous rencontrer... euh...

Je regarde Marcus comme si je m'attendais à ce qu'il connaisse le nom du Latino. Mais une fois de plus Marcus est coiffé sur le poteau. Le type fait lui-même les présentations, ce que j'espérais un peu.

Il me donne une solide poignée de main.

— Je m'appelle Manny, je viens juste de finir les travaux d'ébénisterie de M. Crammer, dans la cuisine. Voulez-vous voir le résultat avec moi ?

La question est destinée à Marcus, qui a beaucoup de mal à être aimable. Mais il force sa nature pour répondre à Manny.

— Très volontiers. Allons-y !

En fait, je sais très bien que sa colère est dirigée contre moi.

Manny, lui, est aux anges. Il nous fait entrer.

Je m'attendais à ce que la maison de Kane soit dans le même style que les arbres du jardin et de la porte d'entrée. Mais pas du tout. Les hauts plafonds et le mobilier en acajou n'ont absolument pas ce côté ostentatoire. Chaque pièce est relativement sobre. Un manteau d'homme est posé sur le canapé de l'immense salon, et un grand mug de verre avec un sachet de thé est abandonné sur la table basse. Dans la salle à manger, assez solennelle, la table est couverte de lettres triées en plusieurs piles. Cette maison est très supportable, ou du moins le serait-elle si ce n'était cette forte odeur de vernis qui nous parvient de la cuisine où Manny s'empresse de nous conduire.

Manny dit à Marcus comme pour s'excuser :

— Votre assistante m'a dit combien vous êtes sensible aux odeurs. Naturellement, j'ai fait les meubles dans mon atelier, et ce que vous sentez vient du dessus de la plate-forme élévatrice que je viens de refaire pour aller avec le reste.

Il fait un geste vers la plate-forme, au centre de la pièce, et dont la surface en granit semble bien pâle comparée au bois verni qui la soutient.

— Ce sera un peu mieux d'ici à ce soir. Vous envisagez toujours de passer la nuit à l'hôtel pour éviter de respirer cette odeur ?

Marcus répond d'un air absent :

— Je n'ai pas encore pris ma décision.

Il se dirige vers les placards et se met à examiner la finition du travail.

— Ça alors ! C'est fabuleux !

C'est vraiment le mot. Cette fois, pas d'armoiries. Ces pièces d'ébénisterie sont infiniment plus subtiles et plus belles. L'homme a sculpté dans le bois quelques ornements assez abstraits pour la finition de chaque abattant. S'il est clair que ce travail a été fait à la main, les motifs sont parfaitement symétriques. Cependant, quelque chose retient mon attention. Ce bol vide dans un coin, c'est manifestement celui d'un chien. Réussir à berner un ébéniste qui n'a jamais rencontré Kane est une chose, mais il est peu probable que nous soyons capables de convaincre un chien ! Cela dit, je n'entends rien... peut-être Kane a-t-il emmené son chien avec lui.

Manny fait manifestement la pêche aux compliments.

— Alors, ça vous plaît ? Vraiment ?

Marcus se tourne vers lui en souriant.

— Autant demander si Oprah aime les livres... Vous êtes un véritable artiste.

Manny rayonne.

— Merci monsieur Crammer ! Eh bien, je crois que mon travail ici se termine.

Il me serre de nouveau la main avant de se tourner vers mon acolyte.

— Si jamais vous avez encore besoin de travaux de menuiserie ou d'ébénisterie, j'espère que vous referez appel à moi.

Marcus réussit à ne pas tomber dans le piège. Il donne une réponse suffisamment évasive pour lui éviter de faire des promesses en usurpant le nom de Crammer.

— Comment pourrait-on ne pas envisager de recourir à vos services ?

Ça, c'est bien joué !

— Super ! Bien, je dois partir, j'ai un autre travail qui m'attend.

— Je vous raccompagne.

Tandis que nous revenons sur nos pas pour rejoindre la porte, je suis toujours aux aguets pour essayer de repérer le chien. Mais je ne vois rien. Manny se penche vers moi et me chuchote avec des airs de conspirateur :

— Quand j'ai demandé à l'assistante de M. Crammer de me décrire son patron, elle m'a dit qu'il était élégant et plutôt brun. Je pense qu'il s'agissait d'une métaphore. Je n'ai pas songé un seul instant qu'elle puisse parler de la couleur de sa peau.

Je souris sans répondre.

Manny s'empresse d'ajouter, apparemment déconcerté par l'absence de réponse :

— Comprenez-moi bien. Je trouve génial qu'il y ait un peu de couleur dans le quartier. C'est vraiment super. Et je ne désespère pas de m'installer ici un jour, moi aussi.

Je lui dis d'une voix douce en lui ouvrant la porte :

— Vous avez vraiment fait un excellent travail. Je vous remercie... au nom de M. Crammer.

Manny hoche la tête, et je ferme la porte derrière lui pendant qu'il descend les marches pour rejoindre la rue. Je compte jusqu'à dix, et je reviens en courant dans la cuisine.

— Ça y est, nous sommes chez Kane ! Nous avons réussi ! Et tout seuls comme des grands ! C'est vraiment génial !

Marcus a l'air moins enthousiaste.

— Ce n'était pas une bonne idée. Que se passera-t-il si jamais la chère et tendre de Kane vient faire un tour ici pour le voir ? Si Manny lui donne une description de toi, tu es cuite, ma chérie ! Tu n'as rien d'une quelconque voisine. Et au cas où ça t'aurait échappé ce bol appartient à un chien.

— Mais c'est ce qui fait la beauté de cette opération, Marcus. Manny a fini son boulot, il y a donc tout lieu de croire qu'il ne rencontrera jamais Kane. Et même s'il le voit un jour jamais il n'osera avouer qu'il a laissé deux inconnus entrer dans sa maison. C'est son intérêt de ne pas faire de vagues. Quant au chien, s'il était dans cette maison, il se serait déjà manifesté à l'heure qu'il est...

Marcus se tapote le menton en réfléchissant.

— Tu as peut-être raison. Malgré tout...

— Nous n'avons pas le temps de discuter. Kane ne sera apparemment pas là avant demain, mais nous devons fouiller la maison rapidement au cas où il déciderait de rentrer chez lui pour rassembler quelques affaires.

Marcus s'exclame :

— J'ai une nouvelle à t'annoncer : je ne resterai pas plus de quarante minutes dans cette maison. Je préfère être parti depuis longtemps avant que notre amateur de fantômes ait seulement l'idée de rentrer chez lui ! Et maintenant si tu me rappelais ce qu'on doit chercher ?

— Tout ce qui peut nous renseigner sur la vie des parents de Kane. Tu devrais faire le tour de la maison pour voir s'il y a un bureau ou quelque chose d'approchant. Moi, je m'occupe de la chambre.

Je laisse Marcus à sa tâche, et je monte au second étage. J'imagine que c'est là-haut que Kane a sa chambre. En haut de l'escalier, je tombe sur une sorte de couloir assez austère. En fait, la seule chose qu'il y ait dans ce couloir est un long tapis étroit qui étouffe le bruit de mes pas.

Des deux côtés du couloir, il y a une enfilade de pièces avec les portes grandes ouvertes. J'avise une chambre si dépouillée et si propre qu'elle ne doit pas servir souvent. C'est forcément une chambre d'amis. Il y a aussi une pièce transformée en salle de gym improvisée et entièrement équipée : un tapis de course, un appareil de musculation et des haltères. A ma droite, j'aperçois une grande salle de bains, et devant moi, tout au bout du couloir, ce qui doit être la chambre de Kane. La porte est entrouverte, laissant entrer un rayon de soleil qui éclaire le sol, juste devant moi.

Les battements de mon cœur s'accélèrent. Marcus a raison. Si jamais on nous surprend en train de fureter dans cette maison, nous sommes fichus. Mais c'est ma meilleure chance d'obtenir des réponses. Je m'efforce de chasser de mon esprit les éventuelles conséquences de notre visite, et j'entre dans la pièce.

Il me faut un moment pour tout voir. Le cadre du lit de bois sombre est à la fois très masculin et très beau. Quant à l'armoire, compte tenu du travail de l'artiste qui l'a faite, elle pourrait très bien avoir été achetée chez Sotheby's. Et puis il y a ce tableau d'art abstrait accroché au mur, un original aussi envoûtant que déroutant. Les violents coups de pinceau et la texture témoignent de la passion et de la colère de l'artiste. Dans la partie gauche de la toile, une large éclaboussure de

peinture rouge coule jusqu'en bas comme du sang. Ce tableau vaut probablement une fortune, mais on ne peut s'empêcher en le voyant de se poser la question : quel homme sain d'esprit peut avoir envie de ce truc dans sa chambre ? Kane adore peut-être avoir des cauchemars. Ou peut-être cherche-t-il tout simplement à éviter de s'endormir ?

Je suis bien incapable de répondre à ces questions. Mon regard se pose sur une commode, très jolie mais plus ordinaire. Il y a plusieurs photos posées dessus, dans des cadres en argent mat. Je m'approche pour mieux voir.

Oscar n'apparaît sur aucune de ces photos. L'une est le portrait de Kane lorsqu'il était bien plus jeune. Il pose seul devant les bâtiments de l'université de San Francisco. Ça me surprend un peu. Cette université est un établissement parfaitement respectable, mais j'aurais cru qu'un mec aussi riche que Kane avait suivi les cours d'une université privée comme celle de Stanford. Naturellement, il se peut que ses notes aient été insuffisantes pour lui permettre de le faire, mais quand bien même... L'université de San Francisco sert rarement d'école de rattrapage pour millionnaires !

L'autre photo a été prise dans le quartier de Sutro Heights. Je ne peux m'empêcher de sourire. Voilà des siècles que je n'y ai pas mis les pieds, mais lorsque j'étais enfant j'y allais assez régulièrement pique-niquer en famille. Ce sont les vestiges de ce qui fut jadis la propriété de la puissante famille Sutro, devenue depuis longtemps un petit parc national. Peu de touristes connaissent cet endroit, et la majorité des habitants de San Francisco ne le considère pas comme un lieu particulièrement branché. Mais c'est ce qui fait son charme. Un très joli parc, les vestiges d'une somptueuse demeure, une vue spectaculaire sur l'océan... Et en plus il y a relativement peu de monde. Comment ne pas tomber amoureux d'un tel lieu ?

Pourtant, le fait que ce quartier ait fait une forte impression sur Kane m'ennuie un peu. Moins j'ai de points communs avec Kane, et mieux je me porte !

J'examine la photo suivante. C'est un portrait de femme à la crinière rousse, qui lui tombe dans le dos. Sa peau est ridée, mais en voyant ses innombrables taches de rousseur je me demande si ce n'est pas à cause d'une longue exposition au soleil plutôt qu'un problème d'âge. J'en déduis donc qu'elle doit avoir dans les quarante-cinq ans. Elle aurait peut-être paru plus jeune si elle souriait. Mais ses lèvres sont si serrées qu'elles ne forment plus qu'un trait, et elle regarde l'objectif d'un air absent. Un jeune garçon de onze ou douze ans est assis à ses côtés. Il est facile de reconnaître Kane dans cet adolescent. Il a le bras autour du cou de la femme, et la tête posée sur son épaule. C'est sûrement sa mère. Mais si c'est le cas elle n'était sûrement pas du genre mère poule. Sur cette photo, c'est à peine si elle est consciente de la présence de son fils !

J'y regarde de plus près pour bien examiner chaque détail. La main de la femme est posée sur le genou de Kane, et à en juger les plis sur la jambe de pantalon je dirais qu'elle le serre de toutes ses forces.

Voilà les trois photos que Kane a choisi de mettre sur sa commode : une photo de lui avec sa mère, la photo d'un magnifique parc et une photo de lui debout devant l'université. Pour moi, ce choix est plein d'enseignements, surtout si ce sont les seules photos de cette maison, ce qui me semble être le cas. Aucune photo d'amis ou de grands-parents qui l'avaient pourtant aimé au point de lui léguer cette maison. Pas une seule photo non plus de son père, ce père que je suis censée

invoquer dans l'au-delà. Que faut-il en déduire ?

Je pose la main sur le bouton du tiroir du haut. Suis-je prête à affronter le traumatisme de la vision des sous-vêtements de Kane dans le seul espoir qu'il puisse y avoir quelque chose d'intéressant caché au milieu des slips ? Mais avant que j'aie le temps de me faire à cette idée quelque chose d'autre attire mon attention. Ce que j'avais pris au premier coup d'œil pour un banc sous la fenêtre de la chambre de Kane n'a rien d'un banc ordinaire. C'est un coffre ancien, un genre de coffre à trousseau. Voilà qui est bien plus intéressant qu'un tiroir plein de sous-vêtements !

Je fonce dessus aussitôt, et j'ai le plaisir de constater qu'il n'est pas fermé. Mais ce qui me comble de joie, c'est son contenu. Des piles et des piles d'albums de photos. Un large sourire éclaire mon visage. Il y a forcément là-dedans quelque chose qui convaincra Kane que j'ai communiqué avec l'au-delà. Des tas de choses. Le contraire me surprendrait beaucoup.

Je m'empare de l'album du dessus d'une main impatiente, mais lorsque je constate qu'il ne contient que des photos de paysages je passe vite fait au suivant. Je note quand même au passage que Kane a un hobby...

Le deuxième album est plus prometteur. J'y trouve des photos de Kane enfant, la plupart du temps dans les bras de sa mère. Certaines ont été prises à la plage et, sur les photos prises à l'école primaire, on le voit — toujours avec sa mère — dans le quartier de Sutro Heights.

Je prends mentalement des notes... Je m'imagine en train de lui dire : « Votre maman m'a parlé. Elle aimait la plage et les parcs. » C'est presque aussi convaincant que les horoscopes du journal du dimanche, mais c'est un début ! Je continue de feuilleter les pages, mémorisant petit à petit certains des vêtements portés par la mère ainsi que l'évolution de sa coiffure au fil des ans. C'est sûrement Oscar qui était le photographe attitré de la famille car il n'apparaît sur aucune des photos. Enfin, je le suppose... jusqu'à ce que j'arrive à l'avant-dernière page. La photo a été prise au zoo de San Francisco. Oscar, Kane et sa mère sont debout devant la fosse aux ours blancs. Oscar se trouve derrière la mère et son fils, une main sur l'épaule de chacun d'eux. On pourrait croire à une banale photo de famille... à un détail près : Oscar n'a qu'une moitié de visage. Quelqu'un a gratté l'autre moitié.

Je passe l'index dessus. Est-ce l'œuvre de Kane ? Ou de sa mère, qui sait ? Et même s'il s'agit de la mère Kane n'a sans doute pas totalement désapprouvé cet acte. Sinon, il n'aurait pas conservé cette photo tronquée. Logique, non ?

Je ferme soigneusement l'album et je m'empare du suivant avec un peu d'appréhension. Mais dès que je l'ouvre j'ai la sensation que mon cœur a cessé de battre.

Ce ne sont pas des photos de la famille de Kane.

Ce sont des photos de ma famille à moi !

Quand je veux perdre du poids, je me force à sauter en parachute, à tripoter des bestioles dangereuses et à me balader dans les quartiers chauds du centre-ville au beau milieu de la nuit. La trouille est un excellent coupe-faim.

Le Côté léger de la mort

Sur cette photo, j'ai dix ans et je m'entraîne à lancer un Frisbee avec mon père dans le quartier de Sutro Heights. Il y en a une autre de Leah à huit ans. Elle tient la main de mon père et de ma mère qui l'aident à traverser la rue pour aller à son cours de danse. La suivante est une photo de mon père. Elle est prise de loin... de si loin que je suis obligée d'approcher la photo de mes yeux pour m'assurer qu'il s'agit bien de lui. Sur une autre, il est debout près d'une voiture garée dans la rue. On dirait qu'il y a du verre à ses pieds, mais c'est peut-être un effet d'optique dû, par exemple, à la réfraction de la lumière sur une flaque d'eau. Ce qui est sûr en revanche, même si ce n'est pas immédiatement évident, c'est que mon père a le regard rivé sur le photographe, et qu'il serre les poings. Mon père faisait toujours ça quand il s'efforçait de se contenir. Et j'ai hérité ce geste de lui.

La bouche sèche, je me force à tourner la page. Le revoilà. Mais cette fois, il a l'air très heureux. Il est debout dans son bureau, la barbe et les moustaches soigneusement entretenues, le bras négligemment posé autour du cou de... attendez un peu, mais oui, c'est bien elle. La mère de Kane ! Et sur cette photo, contrairement aux autres photos de lui, il a l'air totalement, pleinement serein.

J'en laisse tomber l'album et je fais quelques pas en arrière. Mon cœur s'emballe, et je presse les doigts sur mes tempes pour essayer de me calmer. C'est alors que j'entends un nouveau bruit. Ce ne sont plus les battements de mon cœur, mais un bruit de pas. Quelqu'un s'approche de la chambre. Je me retourne au moment même où Marcus ouvre brusquement la porte.

Il a manifestement du mal à respirer, mais il réussit à me dire à la hâte :

— Kane et Scott sont ici ! Je les ai vus dehors depuis la fenêtre, et ils ont une horrible bête avec eux. C'est peut-être un chien, mais il n'est pas exclu que ce soit el Chupacabras !

— Avons-nous le temps de filer d'ici avant qu'ils arrivent ?

Le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre et se referme brutalement répond parfaitement à ma question.

Kane s'écrie :

— Gemma... ? Gemma, vous êtes là ?

Puis j'entends la voix de Scott. Il parle trop bas pour que je comprenne ce qu'il dit, mais ça n'a pas beaucoup d'importance. J'ai des millions de questions qui me trottent dans la tête, mais une seule chose est parfaitement claire : Marcus et moi sommes vraiment dans de sales draps !

— Tu as une idée ?

Marcus me murmure à l'oreille :

— Des tas. T'étrangler, par exemple. Mais je pense que le plus urgent est de se cacher.

J'entends la voix de Kane qui se rapproche. Il dit à Scott :

— Suis-moi. Les papiers sont dans ma chambre, et il y a aussi un tableau que je voudrais te montrer.

Marcus me chuchote :

— « Viens dans ma chambre, j'ai un tableau à te montrer » ? Kane serait-il en train de draguer Scott ?

Avant même que j'aie le temps de répondre, il secoue la tête et ses dreadlocks font comme un bruit de fouet sur son crâne. Il ajoute :

— Peu importe, il faut absolument trouver une cachette. MAINTENANT !

Une partie de moi-même se refuse à courir. De quel droit ce salaud stocke-t-il des photos de mon père ? Qui plus est des photos de mon père avec son laideron de mère ! J'ai presque envie de l'affronter sur-le-champ, mais pour la première fois de ma vie mon cerveau choisit de suivre le chemin de la logique. Je n'ai aucun indice prouvant que Kane ait pu commettre un crime, mais Kane ne se poserait pas de questions s'il me découvrait là, en train de fouiner dans sa maison sans y avoir été invitée...

Marcus jette des regards autour de la pièce, affolé, cherchant désespérément un coin où nous cacher tous les deux. Il ouvre une porte que je croyais être celle d'une penderie, mais il s'agit en fait d'une salle de bains. Sans un mot,

Marcus m'attrape par la main et me traîne à l'intérieur. Après avoir fermé délicatement la porte derrière nous, il ouvre le rideau de la douche et s'allonge dans la baignoire. Puis il m'attire contre lui. Je réussis tant bien que mal à tirer le rideau derrière nous au moment même où Kane et Scott pénètrent dans la chambre. Scott s'exclame :

— Intéressant, ce tableau. Où l'as-tu trouvé ?

— C'est une œuvre de ma mère. Elle l'a peinte pour un homme qu'elle aimait, mais il ne l'a jamais vue.

— C'est vrai ? Eh bien ta mère avait beaucoup de talent. Et comment a-t-elle intitulé son tableau ?

— L'Amour dans la mort.

— Ah bon... ?

Cette fois, le ton de Scott est moins assuré.

— C'est, comment dire... très inventif. Et quel type de peinture utilisait-elle ? Uniquement des huiles ?

— En grande partie, oui. Sauf le rouge. C'est magnifique, n'est-ce pas ? C'est le rouge de la vie, ou de la mort si tu préfères.

— J'ai du mal à te suivre.

— Le rouge, c'est le sang de ma mère. Elle s'est tranché la gorge au-dessus de ce tableau. C'est sa dernière œuvre...

Marcus plaque sa main sur ma bouche juste à temps pour étouffer mon haut-le-cœur...

Un long silence s'installe dans la chambre. Puis on entend Scott s'éclaircir la gorge.

— Je peux utiliser ta salle de bains ?

Après un nouveau silence, Kane répond sans grand enthousiasme :

— C'est juste derrière cette porte.

Une seconde plus tard, la porte de la salle de bains s'ouvre et se referme, et j'entends Scott dire à voix basse :

— C'est dingue !

Aussitôt, j'en déduis qu'il a dû s'apercevoir de notre présence, puis je me souviens de la tendance de Scott à parler tout seul. Cette exclamation n'a sûrement rien à voir avec moi et le mec sur lequel je suis affalée, mais avec ce qu'il vient de voir et d'entendre.

J'entends un bruit de robinet. Scott est en train de s'asperger la figure d'eau. Je sens quelque chose qui me chatouille le poignet... Une grosse araignée noire est en train de grimper sur mon bras en direction de ma manche. Instinctivement, je secoue le poignet pour m'en débarrasser et, ce faisant, je heurte sans le vouloir le rideau de douche. Il bouge à peine, à peine une légère secousse, mais aussitôt j'entends le bruit du robinet qui se ferme brutalement. Je comprends que les ennuis commencent. Marcus bloque sa respiration et j'en fais autant.

Puis le rideau s'ouvre brusquement, et Scott apparaît. Il nous regarde, bouche bée, la lèvre pendante.

Puis il s'accroupit près de la baignoire en s'exclamant :

— Décidément, c'est le jour !

Je lui glisse dans un souffle :

— Je vais t'expliquer. C'est très simple.

— Permets-moi d'en douter.

Marcus sourit comme pour s'excuser, mais se refuse à participer à la conversation.

Scott secoue la tête. Pour la première fois, j'ignore totalement ce qu'il pense et ce qu'il a l'intention de faire :

— Scott...

— Tu t'expliqueras plus tard.

Avant même que j'aie le temps de réagir, il referme le rideau. Puis j'entends la porte de la salle de bains s'ouvrir et se fermer de nouveau, et la voix étouffée de Scott dire à Kane :

— Venus vient d'acheter un tableau à une vente aux enchères. Il est intitulé Le Néant. Il devrait te plaire, et c'est à deux pas de chez toi. Si on allait le voir maintenant ?

Kane répond d'un ton narquois :

— Je n'ai pas prévu de voir Venus aujourd'hui. Je suis à court d'antiacides.

— Je comprends.

Je sens que Scott se force à adopter un ton jovial. Kane n'en est peut-être pas conscient. Peu de

gens savent reconnaître les intonations de Scott aussi bien que moi.

Scott en rajoute une couche.

— Elle sera absente quelques heures de chez elle, tu ne seras pas obligé de la supporter. Mais on peut aussi promener le chien, si tu préfères...

— L'unique raison pour laquelle j'ai enfermé Avernus dans le jardin, c'est justement pour échapper à la promenade ! Il pleut des cordes.

— Personnellement, j'adore la pluie. C'est bon pour les sinus.

— Sûrement pas. Pour moi, la pluie est synonyme de moisi. Et c'est l'ennemie des sinus. En plus, tu détestes mon chien...

— Je ne déteste pas les animaux, Kane. Et comment se fait-il qu'un amateur de paranormal tel que toi n'apprécie pas les soirs d'orage ?

— Nous sommes en début d'après-midi...

— Et alors ? Faut-il que tout soit parfait pour te plaire ? Allez, viens ! Allons promener le chien !

— C'est ce tableau qui te met mal à l'aise. Avoue-le...

J'entends Scott répondre, comme s'il se faisait l'écho de ce que moi je ressens :

— A quelle réaction t'attendais-tu de ma part ? Ta mère s'est suicidée, elle a laissé couler son sang sur une toile. Et non seulement tu gardes cette toile, mais tu l'accroches à ce putain de mur ! Kane, tu sais que je t'aime bien, mon vieux. Mais tout ça est totalement dingue !

— Je sais que c'est difficile à comprendre. Mais si tu réfléchis bien ce tableau est comme une partie de ma mère, au sens propre comme au sens figuré. Je ne la perdrai pas tant que je conserverai ce tableau.

— Super ! Et si on sortait de cette pièce ? J'ai des maisons à te montrer, et tu dois prendre possession de ta chambre d'hôtel, alors...

— J'ai annulé ma réservation.

Marcus change de tête. Si Kane ne descend plus à l'hôtel comme prévu, qu'est-ce qui l'empêche de traîner ici pendant le reste de la journée ? Combien de temps lui faudra-t-il pour nous découvrir ?

Scott demande :

— Qu'est-ce qui t'a poussé à annuler ? Je croyais que tu ne supportais pas l'odeur de vernis.

— Je me suis dit que c'était une question de volonté. L'odeur ne me dérangera que si je la laisse me déranger... Tu vois ce que je veux dire ?

— Non, pas vraiment. Bon, eh bien si tu ne vas pas à l'hôtel et si tu refuses d'aller te promener, nous pourrions peut-être discuter en bas comme prévu, non ?

— Tu devrais apprendre à te contrôler, toi aussi. Tu ne peux pas laisser la peur que t'inspire un tableau décider à ta place si tu es mal à l'aise ou pas !

— Je vais y réfléchir, mais pas maintenant. D'accord ?

— O.K., mais d'abord...

Kane ne finit pas sa phrase. J'entends le bruit d'un tiroir qu'on ouvre et qu'on referme.

— Voilà pourquoi je t'ai fait venir ici aujourd'hui. Si tu veux, tu peux t'installer dans le bureau pour le lire.

— Super ! Allons-y. Eh, attends une minute... c'est quoi, ce truc ? Tu modifies les clauses du contrat de séquestre de Sophie ?

Mon cœur fait un raté, et je cherche à me mettre debout, mais Marcus me tient serrée contre lui d'une poigne solide. Impossible de bouger. Il ajoute dans un souffle :

— Tu te tais et tu restes tranquille !

Alors que je fais des efforts insensés pour me contenir, j'entends Kane répondre :

— Je doute que ces changements la surprennent. Tu lui as déjà dit ce que je pensais de cette vente. Elle sait que je ne souhaite pas lui céder la maison avant qu'elle ne fasse ses preuves.

— Je lui en ai parlé, c'est vrai. Mais tu veux vraiment le stipuler dans le contrat ?

Scott semble incrédule, voire même indigné.

— Tu ferais mieux de faire un chèque de vingt mille dollars, parce qu'elle n'acceptera jamais ça. Ça n'a aucun sens.

— Scott, es-tu en train de me dire que je n'ai pas toute ma raison ?

Quelque chose dans la voix de Kane me donne des frissons.

Scott bredouille.

— Pas du tout. Je pense que tu es aussi sain d'esprit que... Freud.

Lorsque j'étais mariée à Scott, il lui arrivait souvent d'utiliser cette expression. Et les personnes visées ne savaient jamais comment l'interpréter. A part moi, personne ne savait à quel point Scott trouvait Freud déjanté... C'était un petit jeu entre nous, et c'est ce qu'il est en train de faire. Le moment est peut-être mal choisi, mais il arrive quand même à m'arracher un sourire...

Scott poursuit.

— Mais je pense que Sophie risque de s'y opposer, Kane. Je la connais, il y a des limites à ne pas dépasser.

— Elle veut cette maison. Elle se sent en connexion avec elle.

— Tu l'as vraiment entendue dire ça ?

— Non, mais si tu lui poses la question je suis sûre qu'elle l'admettra. Son petit ami en personne a beau vouloir à tout prix qu'elle parte, elle insiste pour rester. C'est très bizarre qu'elle soit incapable d'expliquer la nature de ce lien entre elle et la maison. Elle ne sait rien... mais peut-être le découvrira-t-elle le moment venu.

— Mon vieux, je ne te suis pas du tout !

— Ce n'est rien, ne t'inquiète pas. Va dans le bureau, mets-toi à l'aise et lis le document. Je te rejoins dans un moment.

Scott s'exclame aussitôt, trop vite sans doute...

— Mais pourquoi ne m'accompagnes-tu pas ?

— Si tu tiens vraiment à le savoir, j'ai besoin de faire un tour aux toilettes. J'en ai pour une min...

— Ne fais pas ça !

— Pourquoi ?

— Parce que je... parce que...

— Qu'y a-t-il dans cette salle de bains, Scott ?

— Rien du tout ! Je...

Avant qu'il ajoute un seul mot, la porte s'ouvre brutalement.

Nouveau silence. Puis j'entends qu'on s'approche lentement de la baignoire. Marcus se met à me dire, juste en faisant bouger ses lèvres « Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! » je ne sais combien de fois... Et le bruit de pas s'arrête. Je vois l'ombre de Kane de l'autre côté du rideau... et puis soudain, j'entends quelqu'un vomir.

La silhouette recule aussitôt. Kane s'exclame :

— Ça ne va pas ?

Scott répond d'une voix rauque :

— Je ne sais pas. Je pense que c'est un début de gastro.

Il fait semblant d'être pris de nausées.

— Il y a une minute, je l'ai senti venir...

— Mais pourquoi refusais-tu que j'entre dans cette pièce ?

Il y a comme du dégoût dans la voix de Kane. C'est ce que je ressens, moi aussi. Je ne sais pas ce que Scott a dégoûté, mais il n'a toujours pas tiré la chasse d'eau et l'odeur devient vite insupportable.

— J'essayais de te dire que j'allais avoir besoin de la salle de bains le premier, c'est tout...

Nouveau haut-le-cœur.

— ... mais je n'arrivais pas... à le dire. Oh, mon Dieu, voilà que ça me reprend... !

Kane s'empresse de lui lancer :

— Je vais dans l'autre salle de bains.

Je l'entends battre rapidement en retraite tandis que Scott réussit une nouvelle fois à se faire vomir.

Dès que la porte se ferme derrière Kane, Scott tire la chasse d'eau et ouvre le rideau de la douche.

Il me chuchote :

— Ça y est ! Je me suis littéralement rendu malade pour essayer de te sauver la mise. J'espère que maintenant tu me crois quand je te dis que je regrette tout ce que j'ai fait il y a dix ans ?

— Essaierais-tu de me convaincre que tu as fait tout ça pour moi ? Je n'ai jamais su que tu étais capable de te faire vomir sur commande !

— Tu me connais mal, Sophie. Je t'en prie, essaie de me faire un peu confiance. Est-ce trop te

demander ?

Marcus intervient.

— Mes trésors, le moment est peut-être mal choisi pour un crêpage de chignon. Norman Bates n'est pas loi...

— Exact. Tu penses que nous devons rester dans cette pièce?

Marcus secoue la tête.

— Grands dieux, non ! Kane pourrait très bien revenir pour s'assurer que la bile de Scott n'a pas contaminé ses serviettes de toilette signées Lauren... à moins qu'il n'y voie un mode d'expression artistique. Dans les deux cas, nous avons intérêt à déguerpir.

Scott hoche la tête et me tend la main pour m'aider à me relever. J'hésite une fraction de seconde, ce qui n'échappe pas à Scott.

— Sophie, je sais que tu détestes avoir besoin de moi, mais pour l'instant c'est le cas.

Il m'agrippe la main et je n'oppose pas de résistance. Avec précaution, je m'écarte de Marcus et je sors de la baignoire. Une seconde plus tard, Marcus émerge à son tour. Il lance :

— Allez viens, nous n'avons pas de temps à perdre. A propos, ça vous ennuerait de vous lâcher la main, tous les deux?

Je baisse les yeux, horrifiée de constater que j'ai oublié de libérer ma main de la poigne de Scott. Ce que je m'empresse de faire. Je regarde Scott, m'attendant à le voir sourire d'un air narquois, mais l'expression de son visage reste grave.

Il me dit :

— Kane possède un lit haut perché avec un dessus de matelas qui tombe jusqu'à terre. Donnez-moi juste le temps de voir s'il n'y a rien à l'horizon, et au signal courez vite vous planquer dessous. Dès que vous nous entendrez descendre l'escalier, foncez jusqu'à la porte et prêtez l'oreille pendant deux minutes. Je ferai tout ce que je peux pour le retenir dans le bureau. Si je n'y arrive pas, je m'arrangerai pour dire tout haut ce qui se passe. Si en revanche vous n'entendez rien pendant ces deux minutes, descendez l'escalier sans faire de bruit et sortez. C'est compris ?

Marcus marque sa surprise par un claquement de langue.

— Ça alors ! Je ne vous savais pas aussi efficace !

— Ça m'arrive en cas d'urgence. Restez ici...

Il ouvre la porte, puis se glisse dehors et se dirige sur la pointe des pieds vers la chambre de Marcus. Je le suis des yeux. Après s'être assuré que Kane n'est pas dans le couloir, il nous fait signe de sortir. Marcus et moi traversons la pièce en rampant et nous plongeons sous le lit. Dès que nous nous sentons à l'abri des regards, je sors la tête et je demande à Scott :

— Qu'est-ce que Kane compte faire à mon contrat de séquestre?

Scott murmure :

— On verra ça plus tard !

Il se penche pour me rentrer de force la tête sous le lit. Au même moment, nous entendons un bruit de chasse d'eau. Puis aussitôt après, l'eau qui coule d'un robinet. Un moment plus tard, une

porte s'ouvre et la voix de Kane retentit :

— Alors, ça va mieux ?

— Oui. Je crois que c'est bon. Si on descendait dans ton bureau pour jeter un coup d'œil à ce contrat ?

— Tu es sûr d'avoir l'esprit suffisamment clair ?

Je suis incapable de dire juste au ton de sa voix s'il est réellement préoccupé ou s'il fait semblant.

— Oui. De toute façon, j'ai besoin de rester ici un moment. Je n'ai pas envie de vomir en chemin ! Et puis, il n'est pas question que je parle à Sophie de ce nouveau contrat avant d'en discuter avec toi.

Je serre les poings en entendant parler de ces papiers. Marcus pose la main sur mon dos comme pour m'empêcher de bondir pour mordre les chevilles de Kane.

— Il n'y a pas à discuter. Ou elle est d'accord ou elle s'en va.

Sa voix devient de plus en plus faible. Scott et Kane s'éloignent dans le couloir. L'oreille aux aguets, nous suivons les bruits de pas et de voix dans l'escalier jusqu'à ne plus rien entendre. Un instant plus tard, nous sortons de notre cachette et nous nous accroupissons près de la porte. Nous comptons les secondes en silence jusqu'à ce que les deux minutes soient écoulées.

Marcus se redresse et me prend par le bras.

— Allons-y !

Je tente de le repousser.

— Il faut que je prenne un de ses albums de photos.

— Tu es folle ? Nous n'avons pas de temps à perdre ! Je me précipite vers la fenêtre et je soulève le couvercle du coffre à trousseau.

— Juste une seconde, Marcus. J'ai absolument besoin des... des photos qui sont rangées là-dedans.

— Sophie, si jamais tu prends quelque chose dans cette pièce...

— Il faut que je le fasse, Marcus !

— ... Kane croira que c'est Scott qui l'a pris, et il va s'en prendre à lui.

Ma main se fige sur la couverture de l'album dont je voulais m'emparer. Ce sont des photos de ma famille, quand même ! Kane n'a aucun droit sur elles. Seulement voilà, il y a Scott... Scott, l'homme qui m'a arnaquée de toutes les façons possibles et imaginables, l'homme que j'ai rêvé de torturer pendant des nuits entières, l'homme qui vient selon ses propres termes « de me sauver la mise ». Je retire ma main.

— D'accord. Allons-y !

Sans perdre une seconde de plus, Marcus me traîne hors de la pièce et dans l'escalier. A ce moment précis, on entend un chien aboyer comme un fou dans le jardin, puis la voix de Kane qui nous parvient du bureau.

— Du calme, Scott. Je vais juste voir ce qui met Avernus dans cet état.

Mais ça n'a plus aucune importance, car Marcus et moi sommes en train de refermer doucement la porte de la maison derrière nous. Puis nous nous mettons à courir. Marcus saute sur le siège de sa voiture, côté conducteur, pendant que je me dépêche de prendre place à côté de lui. Luttant contre l'énorme décharge d'adrénaline dont il est victime à présent, il sort doucement de sa place de parking et s'engage sur la route. Il roule à une vitesse constante, faisant tout son possible pour ne pas se faire remarquer. Je regarde dans le rétroviseur la maison de Kane devenir de plus en plus petite. Je suis furieuse contre Kane, et soulagée au dernier degré d'être loin de cette maison.

A mon corps défendant, je m'aperçois que j'ai très peur pour Scott. A présent, il se retrouve seul avec Kane, et il est clair que ce dernier est totalement déjanté. Je me fiche totalement du bien-être de mon ancien mari, c'est une chose à laquelle j'ai renoncé depuis bien longtemps. Tout ce que je veux aujourd'hui, alors qu'il court peut-être un réel danger, c'est qu'il soit en sécurité.

C'est peut-être ça le plus grand des dangers.

Certains boivent pour oublier. Moi, je bois dans l'espoir de trouver le courage de me souvenir.

Le Côté léger de la mort

Marcus regarde sans dire un mot la pluie marteler son pare-brise. Je lui fais remarquer timidement :

— Nous nous en sommes sortis sans nous faire prendre.

Marcus me reprend d'un ton très zen.

— Par Kane, c'est vrai. Mais Scott, lui, ne nous a pas ratés. Et s'il n'avait pas décidé de bien se conduire pour la première fois de sa vie, à l'heure qu'il est, nous porterions tous les deux des combinaisons orange. Sais-tu seulement de quoi j'ai l'air en orange, Sophie ? Tu n'imagines même pas !

— Mais il ne nous a pas trahis. Il a même dit qu'il était désolé.

Marcus conduit bien trop vite, à présent. Les immeubles aux façades ternes qui bordent California Street ne sont qu'une suite de formes floues, au point qu'il devient difficile de les distinguer du ciel gris qui les enrobe.

Marcus vide son sac.

— Tu ne vas quand même pas devenir sentimentale sous prétexte qu'il a eu l'obligeance de se faire vomir ? Les mamans oiseaux font ça à longueur de temps pour leur progéniture, et tu sais ce qu'elles font à la minute même où leurs petits commencent à devenir adultes ? Elles les abandonnent et les remplacent par d'autres petits ! Ne joue pas les oisillons avec Scott. Laisse-lui le soin de régurgiter sur quelqu'un d'autre !

— Je t'en prie ! Je n'ai aucune envie de jouer les oisillons avec lui. Je suis juste surprise, c'est tout. Je pensais qu'il... ou qu'il ne... enfin bref, peu importe !

Je presse mes mains contre mes tempes, comme pour chasser la confusion qui s'empare de moi.

— L'important, c'est que Kane traque ma famille depuis des années. Des années, Marcus !

Je lui parle des photos que j'ai trouvées. Le temps que j'en aie fini, il s'engage déjà dans ma rue. Il a considérablement réduit sa vitesse, et sa colère s'est dissipée.

— Trésor, ce Kane est un fou dangereux. Dans le style Manson, si tu vois ce que je veux dire... Je sais que tu adores cette maison, mais tu ne pourrais pas en acheter une autre ? Il existe des gens sains d'esprit qui vendent des maisons, tu sais !

— Pas question de quitter ma... attends une minute ! C'est la voiture de Leah.

Marcus s'arrête devant chez moi et jette un coup d'œil vers les deux silhouettes qu'on aperçoit dans la Volvo, à l'entrée de l'allée. Il me dit en souriant :

— Elle a amené Mama Katz avec elle. Je sens que quelqu'un va bientôt culpabiliser à mort.

— Pourquoi veux-tu qu'elle monte ma mère contre moi ?

Marcus hausse les épaules et se penche pour m'embrasser sur la joue.

— Chérie, j'adorerais ressasser le passé avec ta famille, mais cette charmante créature de la nuit dernière n'habite qu'à dix minutes d'ici, et c'est un kiné. Après le stress de cet après-midi, j'ai besoin d'une bonne friction !

— Sacré veinard...

Au moment d'ouvrir la portière, je m'arrête pour le prendre de nouveau dans mes bras.

— Ce que Scott a fait pour moi n'est rien comparé à ce que tu as fait aujourd'hui, Marcus. Je sais très bien que tu n'avais aucune envie d'entrer dans cette maison. Mais tu l'as fait, et tu m'as obligée à rester tranquille au moment où je voulais bondir pour régler son compte à Kane. Tu es le meilleur ami dont une fille puisse rêver.

Marcus me demande d'un ton sarcastique :

— C'est seulement maintenant que tu t'en rends compte ?

Mais je sais qu'il est touché. Il me chasse gentiment de sa voiture.

— Ta mère a passé neuf longues heures de travail à te mettre au monde, et tu la fais attendre ? C'est comme ça qu'elle t'a élevée ?

Je claque la portière derrière moi, le sourire aux lèvres. Je fais un petit signe à Marcus pendant qu'il s'éloigne, et je fonce vers la Volvo. Leah porte un imper à capuche, et elle s'empresse de sortir de la voiture pour ouvrir la portière à ma mère. Elle tient un immense parapluie noir pour la protéger des torrents de pluie. Cela dit, le parapluie fait plus d'effet qu'autre chose car ma mère est bien protégée par son imperméable d'un jaune très gai, et elle a fourré ses boucles sous une capuche en plastique transparent. Son look est l'antithèse de l'élégance, ce qui me gêne un peu. Il faut dire qu'avant la mort de mon père ma mère suivait la mode de très près.

Les deux femmes sont debout devant moi, l'air décidé. Je comprends aussitôt que les ennuis commencent.

Leah s'exclame :

— Nous sommes venues faire une petite mise au point.

Je réfléchis à toute allure aux différentes dépendances auxquelles j'ai cédé au cours de ces derniers mois. On ne peut pas dire que j'aie exagéré côté alcool, idem côté sexe ! Il ne reste donc qu'une dernière solution...

— Les études montrent clairement que boire cinq tasses de café par jour est très bon pour l'organisme. D'après une récente étude japonaise, je pourrais même aller jusqu'à huit...

Ma mère s'impatiente.

— Ça n'a rien à voir avec la caféine, mamaleh. Regarde-toi ! Tu ne portes même pas de manteau digne de ce nom ! Si ça continue, tu vas attraper une pneumonie. Allez viens ! Allons régler nos problèmes à l'intérieur.

Leah se contente de hocher la tête, et les deux femmes me précèdent jusqu'à ma porte. Tandis que je fouille dans mon sac à la recherche de mes clés, je note que ma mère caresse la poignée de la porte de ses doigts perclus d'arthrose.

Je lui demande :

— Tu veux l'ouvrir ?

Je ne vois pas du tout en quoi ça pourrait l'intéresser, mais il y a sûrement une raison. Elle sourit et me prend les clés des mains. Elle met une éternité à faire tourner la clé dans la serrure... en réalité moins de trente secondes. Lorsqu'elle ouvre la porte, elle avale une grande goulée d'air avant de franchir le seuil de la maison. Leah et moi lui emboîtons le pas.

A la différence de ma mère et de ma sœur, qui ont un sens pratique plus développé que le mien, je porte un trench-coat supermignon mais dont l'imperméabilité laisse à désirer. Il me faut un temps fou, et pas mal de dextérité, pour me débarrasser de ce tissu gorgé d'eau.

Tout en accrochant son propre manteau près de la porte, Leah s'exclame :

— Tu devrais le suspendre à ta barre de douche, au-dessus de la baignoire. Il goutte tellement que si tu le laisses ici tu auras bientôt une inondation dans ton salon. Ça risque de bousiller tes parquets !

Voilà les mots d'encouragement que j'attendais ! Je me dirige vers la salle de bains la plus proche en essayant de ne pas me poser trop de questions sur ma mère, laquelle semble avoir sombré dans un état proche de la transe en fixant la cheminée.

Quand je reviens, ma mère s'est approchée de la bibliothèque. Elle parcourt des yeux les différents volumes : Alice Walker, David Sedaris, Chaim Potok...

— Tu as de très beaux livres Je lui disais toujours que cette bibliothèque était trop belle pour l'université. Quel gâchis ça aurait été !

— Lui ? Qui ça, lui ? Tu veux parler d'Oscar ? Tu le connaissais ?

— Bon, cette fois, ça suffit !

C'est Leah qui s'interpose entre nous, les mains sur les hanches.

— J'ai toujours su que tu étais championne en matière de refoulement, mais là, ça dépasse les bornes ! En ma qualité de sœur, j'insiste pour que tu regardes les choses en face et que tu te décides à résoudre ta foulitude de problèmes. J'ai déposé Jack chez la nounou des Slaters. Ça me coûte vingt-deux dollars l'heure, et je n'ai prévu que quarante-quatre dollars dans mon budget pour te mettre la tête sur les épaules !

— Leah, mais qu'est-ce que tu me racontes ?

Sa voix enfle et vire au suraigu.

— Il serait temps de te décider à te souvenir de cette maison ! Personnellement, je ne m'en souviens pas, mais j'étais trop jeune. En plus, ce n'est pas moi qui ai décidé de faire des pieds et des mains pour acheter cette baraque !

— Leah, tu dis n'importe quoi. Bien sûr que je me souviens de cette maison, j'y habite !

Ma mère intervient, les yeux brillants.

— J'ai parlé de cette histoire à ta sœur en début d'après-midi. Et maintenant c'est ton tour. Nous aussi, nous avons vécu ici. Cette maison a sûrement été fabriquée avec le bois de notre arbre généalogique... Comment expliquer autrement qu'elle nous fasse vibrer à ce point ?

— Je vous répète que j'ignore totalement de quoi vous me parlez, toutes les deux.

Ma mère fait un pas en avant, et pour la seconde fois en trois jours elle m'emprisonne les joues entre ses mains ridées. Elle me dit d'une voix douce :

— Assieds-toi, mamaleh. Pour une fois, c'est toi qui vas m'écouter.

En d'autres circonstances, je lui aurais rappelé que c'est toujours elle qui tient le crachoir, mais pas maintenant. Je la laisse me guider entre les cartons jusqu'au canapé et me tenir la main pendant qu'elle me raconte l'histoire d'un passé que j'avais choisi d'oublier.

La première partie de l'histoire m'est familière. J'ai déjà entendu parler du premier mari de ma mère, Sheldon Kleinstein, même si je n'ai jamais pensé à lui sous son vrai nom. Pour moi, il sera toujours l'Honorable Sheldon. « Honorable » est le mot qui revenait toujours dans la seule description que les gens faisaient de lui.

La famille de ma mère aimait la famille de Sheldon, et vice versa. Tout le monde était favorable à ce mariage, mais ce qui a décidé ma mère à dire oui, c'est qu'elle savait que Sheldon était le genre de type sur lequel on pouvait compter. Il gérait la société que la famille possédait à Brooklyn, et il gagnait honorablement sa vie. Il était clair qu'il ferait un mari tout à fait honorable, et plus tard un père des plus honorables. En fait, tout s'est vérifié, sauf le dernier point. Je ne dis pas que Sheldon ait eu, enracinée en lui, une sorte de haine des enfants, toujours est-il qu'ils ont eu beau tout mettre en œuvre pour concevoir un enfant, ma mère n'a jamais pu être enceinte. Chaque nuit avant d'aller se coucher, elle tentait de proposer un marché à Dieu : si elle parvenait à être schwanger (enceinte), elle s'engageait à aller à la synagogue toutes les semaines, à manger kasher, et à allumer des bougies le vendredi soir. Le grand jeu, quoi ! Mais Dieu faisait la sourde oreille. Finalement, ma mère s'est résignée à rester l'honorable épouse sans enfants d'un honorable mari stérile. Sa seule consolation, c'est qu'elle pouvait continuer à manger du bacon et aller au cinéma le vendredi soir. Naturellement, ma mère ignorait que l'honorable Sheldon avait un nombre de spermatozoïdes insuffisant. Elle pensait que le problème venait d'elle.

Toute cette honorabilité a pris fin lorsque Sheldon a été renversé à la fleur de l'âge par un conducteur en état d'ivresse. Trente-neuf ans ! Ma mère, qui n'avait jamais été véritablement amoureuse de Sheldon, a quand même pris le deuil. Il était devenu pour elle un ami cher qui méritait mieux que cette triste fin. Elle a aussi pleuré la perte de tout ce qu'elle projetait de faire. A trente-huit ans et se croyant stérile, quelles chances avait-elle de trouver un nouveau mari ? Après un excès de vin kasher, elle a décidé que, n'ayant pas d'enfants auxquels elle pourrait servir de modèle, et sans mari pour fonder un foyer, la seule chose qui lui restait à faire était de cesser d'être honorable et de prendre un peu de bon temps. Cette nuit-là, elle a annoncé à son propriétaire qu'elle déménageait, et moins d'un mois plus tard elle s'est retrouvée à San Francisco. C'était l'endroit idéal pour s'amuser en oubliant toute notion d'honorabilité...

Les hommes avec lesquels elle sortait dans ce « paradis de l'amour » n'auraient sans doute guère été appréciés par ses anciens amis de Brooklyn, mais elle se sentait bien dans cette ville. Avec ou sans l'approbation de ses proches, elle s'est vraiment éclatée.

C'est alors qu'elle a rencontré mon père. Il était différent de ses autres galants de San Francisco. Ce n'était ni un bohémien ni un beatnik attardé qui essayait de se fondre dans le nouveau mouvement hippie. Cet homme était une pointure ! Pensez donc... un éminent professeur à l'université de San Francisco ! Pour accéder à ce poste avec la peau noire, il fallait être un génie !

Ils venaient de mondes totalement différents, mais ils ont réussi à faire en sorte que ces deux mondes se rencontrent, pas dans la fusion, comme dans un creuset, mais de la façon dont les pièces d'un puzzle s'imbriquent, malgré leurs différences de forme, pour créer un tableau. Ils sortaient depuis quelques mois à peine lorsque ma mère est tombée enceinte de moi. Pour elle, c'était un vrai miracle ! Dieu avait voulu qu'elle fonde une famille avec cet homme, et elle ne demandait que ça.

Je connais cette histoire. Mais j'ai tendance à embellir la dernière partie. Ma version à moi, c'est que ma mère était éperdument amoureuse de mon père avant d'être enceinte, et qu'il faisait déjà le tour des bijouteries pour lui acheter une bague. Cela étant, ces détails n'ont vraiment aucune importance. Ce qui compte, c'est que nous avons tous vécu heureux jusqu'à ce que le destin ne frappe de nouveau : ma mère est devenue veuve pour la seconde fois.

Lorsque j'en arrive à la conclusion de ma version de l'histoire, ma mère s'exclame :

— Ce n'était pas du tout ça, mamaleh. La vie n'est pas aussi simple.

Je me recule imperceptiblement d'elle. Je prends lentement conscience de l'existence des ampoules à basse consommation, et de l'écran plat de ma télé, qui me forcent à émerger du siècle dernier pour me plonger dans le nouveau millénaire.

— Qu'entends-tu par « ce n'était pas du tout ça » ? Toi et papa, vous avez réussi. Il s'est converti au judaïsme, a changé de nom pour passer de Christianson à Katz, et toi, tu as appris à aimer Otis Redding et la cuisine afro-américaine. C'était du gagnant-gagnant pour tous les deux, et vous vous aimiez à la folie. Qu'est-ce qui n'était pas « aussi simple » ?

— Nous étions un peu comme deux pièces d'un puzzle. Et tu sais ce qui arrive aux pièces de puzzle avec le temps... quand elles sont exposées à tous vents ? Eh bien, je vais te le dire : elles se racornissent. Elles perdent leur forme initiale. Et soudain, elles ne s'emboîtent plus aussi facilement qu'avant. Et le tableau ainsi créé perd ses couleurs. Il n'a plus rien de son éclat d'autrefois.

— Mais vous étiez heureux, papa et toi !

Je regarde du côté de Leah pour m'assurer de son soutien. Elle est debout près de la fenêtre et préfère regarder la pluie tomber.

Ma mère se penche en avant pour caresser M. Katz qui renifle ses chevilles.

— Nous étions heureux, c'est vrai. Mais nous avons connu des moments difficiles. Nous avons tellement de choses à apprendre l'un de l'autre. Ma famille n'a pas apprécié que j'épouse un Noir, et sa famille à lui me prenait pour un démon... J'étais à leurs yeux une sorcière qui avait fait d'un chrétien un juif ! Nous aurions pu surmonter toutes ces difficultés, mais tu sais, ce n'est pas facile de vivre avec un homme qui vient d'un monde différent. Et je ne lui ai pas toujours rendu les choses faciles non plus !

Je m'efforce de paraître moins mal à l'aise que je ne le suis.

— Maman, pourquoi me racontes-tu tout ça ? Quel est le rapport avec cette maison ?

Elle a une réaction d'impatience.

— Toujours aussi pressée...

— Compte tenu du prix que paie Leah, vingt-deux dollars l'heure, je pense qu'il serait opportun de se presser un peu.

J'essaie toujours de capter le regard de Leah. Elle continue de regarder ailleurs, et je ne la vois que de profil. Malgré tout, je constate qu'elle a rougi.

Ma mère insiste.

— Vingt-deux dollars l'heure, ce n'est pas le bout du monde. La sagesse d'une mère vaut des millions ! Pour en revenir à ton père et moi, nous avons connu une période de turbulences l'année qui a suivi la naissance de Leah. C'était déjà difficile avant, mais cette fois, après une nouvelle dispute, nous avons décidé de renoncer.

Je bondis sur mes pieds.

— Quoi ? Comment as-tu pu ne serait-ce qu'envisager de quitter papa ? Il était le pilier, le ciment de la famille !

— Quand tu as atteint l'âge d'être à l'école primaire, oui. Mais beaucoup moins lorsque tu étais encore à la maternelle.

— Que s'est-il passé ? Tu t'es séparée de lui ?

C'est Leah qui me répond. Elle semble plus lasse qu'elle ne l'a été depuis longtemps.

— Sophie, la décision n'est pas venue d'elle. C'est lui qui est parti. De son plein gré.

— Mais qu'est-ce que vous me racontez ?

Je ne suis pas du genre à mettre les pieds dans le plat avec elles, mais c'est le moment ou jamais. Elles sont en train de ternir mes souvenirs de gosse, et si je dois me conduire comme une gamine pour les défendre je le ferai !

Je lance un regard furibond à ma mère, les bras croisés sur la poitrine.

— Papa n'est pas parti. Il n'aurait jamais fait ça.

— Peut-être pas si je lui avais demandé de rester. Tu étais tellement furieuse, mamaleh. Tu avais à peine quatre ans, et tu étais dans tous tes états ! Pendant toute la journée, tu n'as pas cessé de répéter : « Où est mon papa ? mon papa, il va rentrer quand ? je veux mon papa ! » Tu allais régulièrement le voir dans son appartement, mais ça ne te suffisait pas. Il faut dire que tu étais déjà têtue comme une mule ! Et cette année-là tu t'es aussi mise à avoir peur. Ma brave petite Sophie a brusquement eu peur du noir ! Pour couronner le tout, j'ai été opérée d'une appendicite, ce qui n'arrangeait rien.

— Ah bon ? C'est à cette époque qu'on t'a opérée ?

— Oui, mais je n'en ai pas parlé à ton père. J'étais aussi têtue que toi. Mais toi, tu étais bien trop jeune pour voir ta maman souffrir. Tu as essayé de réagir en adulte, d'être gentille avec ta sœur, de lui faire manger des cuillerées de compote de pommes, mais ce n'était pas bien, c'était beaucoup trop d'émotion pour une petite fille de ton âge, mamaleh.

— Je ne m'en souviens pas.

En fait, des flashes de souvenirs me parviennent. Une porte qui se ferme, des cris au milieu de la nuit, les cris d'une petite fille qui appelle celui qui n'est plus là. Ma mère qui me prend la main et la serre dans la sienne. Comme je les connais bien, les mains de ma mère ! Longtemps avant

qu'elles ne soient déformées par l'arthrose, Dieu sait combien de temps j'ai passé à les regarder rapiécer mes jambes de pantalon déchirées, ou rajouter de la dentelle aux robes de Leah.

Mais à présent je sais que ces mains ont aussi ôté l'alliance que mon père lui avait offerte. Et ce sont elles qui ont dû tenir la porte ouverte tandis qu'il se préparait à sortir de notre vie.

Leah frissonne.

— Dieu merci, j'étais trop jeune pour savoir ce qui se passait. Ça aurait pu m'empêcher d'avoir une relation normale avec un homme.

Nous nous tournons aussitôt vers elle, maman et moi.

Maman s'exclame :

— Bubbala, tu sais combien je t'aime, mais ton regretté mari était vraiment le dernier des idiots !

Leah balaie l'argument d'un geste.

— Oh lui... Il ne compte pas.

J'interviens de nouveau.

— Pourquoi ça ? Après tout, c'est le père de ton enfant. Je ne pense pas qu'on t'aurait accordé l'annulation de ton mariage s'il avait vécu.

Leah dit dans un sanglot :

— Il n'était pas juif. Selon la loi israélite, ce mariage ne compte pas.

— Oh, désolée ! Je croyais que tu étais une citoyenne américaine.

— Bon, ça suffit avec vos disputes ! Sophie, arrête d'embêter ta sœur. Et toi, Leah, je te rappelle que la religion de Bob n'avait pas vraiment d'importance. Un mauvais garçon reste un mauvais garçon, quel que soit l'endroit où il prie. Quant aux problèmes de votre père et moi, eh bien ils ne regardaient que nous. Ce n'est pas ma faute si vous êtes incapables de reconnaître un homme bien d'un bohmer !

Leah fronce le nez.

— Je me demande si j'ai vraiment envie de savoir ce que ça veut dire...

Je lui fais un petit signe éloquent. J'ignore moi aussi la signification exacte de ce mot, mais je la devine aisément.

— Votre père et moi avons fini par nous mettre d'accord. Un jour, il m'a invitée à déjeuner, et comme j'étais en bonne santé à cette époque j'ai accepté. Puis il y a eu un autre déjeuner, et un autre encore. Et un jour il m'a rejointe au Cliff House avec une douzaine de roses. Vous imaginez ! Après les déjeuners, il y a eu des dîners, et de longues promenades sur la plage. Nous passions notre temps à discuter. Nous parlions jusqu'à en avoir des crampes à la mâchoire ! Votre père m'a peut-être rendue folle, et je n'ai peut-être pas compris certains aspects de sa personnalité, mais on peut dire que je connaissais son âme... Quelle importance si nous venions de milieux différents, nous étions comme deux pièces d'un puzzle. J'ai eu de l'affection pour Sheldon, mais votre père, je l'aimais vraiment !

Je me détends aussitôt. Tout ce que j'avais imaginé quand j'étais gamine se confirme. Je me

laisse tomber sur le canapé, le dos bien calé et je pousse un profond soupir de soulagement tandis que M. Katz délaisse les pieds de ma mère pour sauter sur mes genoux.

— Nous avons donc décidé de repartir de zéro, depuis le tout premier jour. Votre père avait une assistante prénommée Andrea. Elle et Oscar, son époux, passaient leurs étés dans leur résidence secondaire de San Diego. Vous imaginez un peu ? Changer de maison en fonction des saisons...

Je suis de nouveau envahie par une sensation d'angoisse.

— Attends une minute ! La mère de Kane était l'assistante de papa ?

Ma mère confirme.

— Pendant un temps, oui. Oscar et Andrea se sont donc installés dans leur maison avec tous leurs meubles, sauf certains qui avaient été vendus. Et voilà qu'Andrea m'a proposé de renouveler nos promesses de mariage dans cette maison.

— Pour repartir sur de nouvelles bases, c'est ça ?

— Exactement ! Nous avons donc organisé une cérémonie. Toi, tu voulais une robe de grande personne, et ton père t'approuvait. Il t'a même acheté du gloss à lèvres parfumé à la fraise genre Strawberry Shortcake. Très chic !

Je murmure :

— Du gloss à lèvres à la fraise... ?

Maman se met à rire.

— Pendant la cérémonie, tu n'as pas arrêté de te passer la langue sur les lèvres ! Tous nos amis étaient là, et cette fois personne ne nous a causé d'ennuis. Tout le monde voyait à quel point nous nous aimions. Quand je repense à toutes ces fleurs, et à ce repas... Je n'ai jamais vu autant de plats ! A propos, Sophie, ça ne te ferait pas de mal de suivre quelques cours de cuisine comme ta sœur...

— Maman, ne change pas de sujet de conversation ! Que s'est-il passé après ?

— Nous avons de nouveau vécu ensemble comme une vraie famille ! Et c'est dans cette maison qu'on t'a rendu ton papa. Toutes tes peurs et tes angoisses ont disparu aussitôt.

— Je me sentais en sécurité.

Leah se raidit et s'essuie les mains sur sa jupe. Elle a beau avoir l'air assuré, je l'ai toujours protégée. Elle venait à mon aide à l'occasion, mais nous avons toujours considéré ses efforts comme un acte d'altruisme ou l'expression de l'affection d'une sœur. Pour moi, c'était tout naturel, compte tenu de mon statut de sœur aînée. Et, même si elle prenait souvent un malin plaisir à pointer mes défauts du doigt, elle a toujours trouvé bizarre de m'entendre parler de ce besoin que j'ai de me sentir en sécurité.

Ma mère poursuit son récit.

— Alors ton père a pris une décision : puisque c'est dans cette maison que notre famille s'était reformée, c'est là que nous devons habiter.

— Il a voulu acheter la maison d'Oscar et Andrea ?

— Il ne parlait pratiquement que de ça ! Et Andrea était tout à fait d'accord. Elle nous a dit de

commencer à emménager quand bon nous semblerait...

Je murmure :

— C'est en gros ce que Kane m'a dit de faire.

Ma mère me regarde un moment sans rien dire, et je vois les rides de son front se creuser.

— Celui-là, fais bien attention à lui ! Il pourrait bien être aussi fou que sa mère.

— Sa mère était folle ?

C'est alors que je me souviens du tableau. Ma question était idiote.

— Elle avait un tempérament d'artiste, et se passionnait toujours pour des choses qui n'en valaient pas la peine. Malheureusement, son mari nourrissait une véritable passion pour sa femme ! Et voilà qu'un jour où nous étions tous réunis, alors que ton père et moi faisons déjà l'inventaire des écailles de peinture, Oscar s'est mis soudain à claquer des doigts pour attirer notre attention et nous a annoncé que le contrat ne tenait plus ! Et qu'il voulait réemménager ici, mais sans Andrea. Elle qui avait vendu pratiquement tout ce qui lui appartenait et qui avait déjà planifié son déménagement ! Comme les maisons appartenaient à Oscar bien avant leur mariage, on peut dire que cet homme ne lui a laissé que ses yeux pour pleurer ! Ton père aurait bien voulu l'aider, mais que pouvait-il faire ? Oscar a donc réintégré sa maison, et nous avons dû trouver une autre solution, en l'occurrence la maison où tu te souviens avoir grandi. Elle était très belle, avec un jardin et des salles de bains de rêve, mais ton père ne l'a jamais aimée autant que l'autre, cette maison où nous nous trouvons aujourd'hui.

Se désintéressant soudain de la pluie et du tic-tac de l'horloge, Leah se décide enfin à mettre son grain de sel.

— Et voilà que tu te mets dans la tête de rejoindre un groupe de fous furieux, amateurs de poltergeist, et que tu revois ton ex-mari, ce coureur de jupons irresponsable, juste pour avoir le privilège d'habiter cette maison ! Tout le monde sait que tu as l'art de nier l'évidence, mais là, on peut dire que tu as fait très fort.

— Vraiment ? Leah, peux-tu me dire combien de temps tu es restée mariée avec Bob ? Et avec combien de femmes il a couché ? Je ne suis pas la seule à nier l'évidence !

Elle bout d'indignation.

— Je suis ta cadette. Si j'ai des problèmes, c'est parce que j'ai suivi ton exemple.

— C'est ça. Et ton mariage ne compte pas parce que tu voudrais être ce que tu n'es pas : une Israélienne. Alors maintenant, arrête avec ça !

Ma mère s'insurge.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous vous croyez au Jerry Springer Show ou quoi ? Revenons à nos moutons ! Sophie ne savait pas très bien pourquoi cette maison l'attirait tant. Elle venait d'avoir cinq ans lorsque votre père et moi avons renouvelé notre promesse de mariage. Elle était encore si petite, à quoi t'attendais-tu de sa part ? L'important, c'est qu'à présent vous connaissiez toute l'histoire.

Elle me caresse la main avec amour.

Leah s'exclame d'un ton sec :

— Si tu lui parlais d'Andrea ?

— Ah oui, c'est vrai ! Cette femme est devenue une vraie harpie. Dès qu'Oscar l'a quittée, elle a reporté son attention sur ton père. Elle attendait de l'aide de sa part. Après tout, ils étaient amis. Le hic, c'est qu'elle voulait bien davantage... Crois-moi, une femme sent ces choses-là. Et bientôt, tout le monde a été au courant. Elle appelait à n'importe quelle heure de la nuit et elle essayait de glisser en douce des photos d'elle dans les poches du manteau de ton père. Des photos cochonnes ! Elle posait devant l'objectif les tuchas à l'air... !

Leah lâche :

— C'était une perverse.

— Et comment ! Et en plus elle buvait. Elle n'arrêtait pas de boire. Ton père a dû l'envoyer paître, mais ça ne l'a pas empêchée de nous suivre partout ! Nous tombions toujours sur elle, où que nous allions. Nous avons réussi à protéger nos kinderlach de tout ce cirque, mais on peut dire qu'elle m'en a fait voir !

— J'imagine...

— Mais ensuite nous avons découvert qu'Oscar avait menacé Andrea de la faire enfermer dans une maison de fous et de lui enlever Kane. Alors ton père lui a dit que si elle n'arrêtait pas de nous embêter il aiderait Oscar à le faire !

Leah demande.

— Et ça a marché ?

Ma mère hoche la tête.

— Ça a pris du temps, mais votre père a fini par trouver l'argument décisif pour la convaincre. Si l'idée de perdre Kane ne l'inquiétait pas tellement, en revanche, elle ne pouvait pas se faire à l'idée de rester enfermée dans un hôpital. J'ignore ce qui a pu lui arriver, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle a arrêté de nous empoisonner la vie. Et c'était le plus important.

Je demande :

— J'avais quel âge quand elle nous a enfin laissés tranquilles ?

— Guère plus de six ans, mamaleh.

Je repense aussitôt aux photos de famille que j'ai trouvées chez Kane. Est-ce la mère de Kane qui les a prises ? Mais il y a cette photo où Leah avait facilement sept ans. Et si ma mère se trompait ? Il se peut qu'Andrea ait continué à nous traquer jusqu'au moment où elle a décidé de mettre fin à ses jours.

Le problème, c'est que ni Leah ni ma mère ne peuvent répondre à ces questions. Je caresse M. Katz en enviant la simplicité de sa vie. Tout ce que je voulais, moi, c'était une jolie maison avec le chauffage central. Comment se fait-il que tout ait basculé de façon si étrange ?

Leah demande :

— Est-ce que la mémoire commence à te revenir, maintenant ?

— Je me souviens du gloss à lèvres Strawberry Shortcake dans une boîte en étain. Ça oui, je m'en souviens parfaitement.

Je lève la tête vers la photo de mon père et moi, et pour des raisons que je n'ai aucune envie de reconnaître ou d'expliquer je lui dis merci, juste en bougeant les lèvres.

Lorsqu'un espion se fait prendre, il avale une pilule au cyanure, persuadé qu'il vaut mieux mourir que subir la torture. Si on suit le même raisonnement, ne devrait-on pas distribuer lesdites pilules à tous ceux qui sont assez fous pour tomber amoureux ?

Le Côté léger de la mort

Leah et ma mère ne restent pas longtemps chez moi. Ma sœur veut que je revienne sur ma décision d'acheter la maison. Elle prétend que de vagues souvenirs ne doivent pas influencer sur des choix financiers qui pourraient compromettre mes projets d'avenir. Sur un plan purement pratique, c'est un argument qui se tient, sauf sur un point : je vais acquérir cette maison pour une bouchée de pain ! Si je pouvais me dispenser de toutes les tracasseries que veulent m'imposer Kane et Scott, je pourrais considérer cet achat comme le meilleur investissement de toute ma vie. Malheureusement, cette affaire prend un tour quasi œdipien, à la fois dans sa tonalité et son ampleur. J'imagine qu'une personne sensée est en droit de se demander quel investissement immobilier vaut la peine qu'on supporte tous ces ennuis... Combien coûte une maison victorienne avec trois chambres ? Neuf cent quatre-vingt mille dollars. Et le coût de ma santé mentale ? Inestimable.

Malgré tout, je sais que je ne déménagerai pas. Dehors, la nuit est tombée, et la pluie s'est encore intensifiée. Elle martèle la chaussée comme si elle applaudissait ma décision de rester. Bien sûr, prendre une décision est une chose, mais bâtir un plan pour faire en sorte que ça marche est une tout autre affaire...

Pour y parvenir, il faut que je me montre plus maligne que Kane, car je suis à présent convaincue qu'il n'a aucune intention de me vendre la maison. Ce qu'il cherche à coup sûr, c'est à venger, à travers moi, une mère rejetée par mon père.

En raccompagnant ma mère et Leah jusqu'à la voiture, j'ai demandé à ma mère de quel argument s'était servi mon père pour se débarrasser d'Andrea. Elle a souri sous sa capuche en plastique.

— Ton père était très futé. Il a accepté de rencontrer Andrea, et il a réussi à la faire parler de toutes les bêtises qu'elle avait faites. Ce qu'elle ignorait, c'est que ton père enregistrerait tout ce qu'elle disait ! Lorsqu'il lui en a parlé, elle a compris que c'en était fini pour elle ! J'ai peut-être encore la cassette, si ça t'intéresse.

En moins d'une heure, j'ai mis au point un plan de bataille. Je vais récupérer la bande, la couper en plusieurs endroits pour en faire un montage, et confier le tout à ma grande copine Dena ou à Marcus. L'un d'eux se cachera dans la maison et passera les passages des réponses d'Andrea correspondant aux questions que je lui poserai, habilement concoctées par mes soins. Comme Kane ignore tout de l'enregistrement, et qu'il ne saura pas qu'un ami à moi est caché ici, il croira entendre le « fantôme » de sa mère, et cette fois la maison sera à moi ! De plus, il se trouve que Dena sort avec un DJ qui adore remixer ! Kim se chargera bien de faire le montage pour moi !

C'est alors que la réalité me rattrape, comme un coup de poing dans l'estomac. Kane est peut-être cinglé, mais il n'est pas stupide. Il se rendra compte que la voix de sa mère nous parvient

d'une autre pièce, et il suivra le son jusqu'à sa source. Il ne lui faudra pas longtemps pour découvrir la supercherie, et alors là... Dieu seul sait ce que cet énergumène est capable de faire.

D'un autre côté, il est inutile d'essayer d'obtenir les aveux de Kane et de les enregistrer, comme mon père l'a fait avec Andrea. Primo, parce que Kane n'a aucun faible pour moi. J'aurai beau battre des cils pendant des heures, jamais il n'avouera quoi que ce soit. Et secundo, parce que si le chantage de mon père a marché, c'est pour la seule et unique raison qu'il menaçait de remettre la bande à Oscar, voire à une poignée d'hommes en blanc. En admettant que je fasse avouer à Kane un quelconque acte illégal, les seuls qui puissent être intéressés par l'audition de cette bande, ce sont les flics ! Or c'est justement ce qu'il est impératif d'éviter... Enregistrer les propos de quelqu'un sans son consentement et sans mandat est illégal. Les aveux de Kane seraient jugés irrecevables, et c'est moi qui irais en prison pour avoir commis un délit.

Alors que je suis en train de tourner et retourner le problème dans ma tête, un Cosmopolitan à la main, on frappe à ma porte. Je me dis que c'est le bruit du vent, mais comme les coups se font plus violents j'en déduis qu'il y a quelqu'un dehors. J'échange un regard avec M. Katz. Avec tout ce qui se passe en ce moment, un nouveau visiteur indésirable ne me dit rien qui vaille. J'avale une grande gorgée de Cosmopolitan, et je me lève pour presser mon oreille contre la porte.

— Qui est là ?

— L'homme qui t'a tirée d'un mauvais pas.

Contre toute attente, je pousse un grand soupir de soulagement. Mine de rien, je me faisais toujours du souci à son sujet, mais en constatant qu'il est sorti de chez Kane en un seul morceau j'ai presque envie d'esquisser trois pas de gigue !

J'ouvre la porte et je m'approche de lui, prête à lui sauter au cou. Et soudain je stoppe net. Mais qu'est-ce qui me prend ? Comment ai-je pu oublier que Scott est un salaud, et que je le déteste ? D'accord, il a parfois de bons côtés, mais il est exclu que je le prenne dans mes bras. Je m'efface pour le laisser entrer, sans un mot.

Il attend que la porte soit bien refermée pour se tourner vers moi.

— Surtout, ne me refais jamais un coup pareil !

— Je sais, c'était risqué, mais...

Il tonne :

— Jamais !

J'en reste bouche bée. Je ne suis pas habituée à voir Scott aussi énergique et aussi sérieux. Il jette un coup d'œil vers la bibliothèque pleine de bouquins, puis son regard tombe sur un carton à demi rempli de romans qui n'ont pas encore trouvé leur place. Scott se dirige sans un mot vers les étagères, et se met à sortir les livres pour les remettre dans le carton.

Je cours vers lui et l'agrippe par le bras.

— Qui t'a permis de faire ça ?

Il se libère d'une secousse et se contente de répondre en s'emparant d'une autre brassée de livres :

— Tu n'achèteras pas cette maison. Commence à faire tes valises.

— Attends une minute ! Qui t'a dit que je n'achèterais pas cette maison ? Kane ?

— Non, c'est moi. Je refuse de jouer les intermédiaires dans cette affaire, c'est hors de question ! Je t'ai réservé une suite au St Francis Hotel. Là-bas, tu pourras réfléchir tranquillement à la situation. La note est pour moi... c'est bien le moins que je puisse faire.

— Le moins que tu puisses faire, c'est d'arrêter sur-le-champ de malmener mes affaires, et de m'aider à acheter cette maison ! Elle est à moi, Scott !

— Faux ! Elle appartient à Kane, et ce mec est dangereux. Si je l'avais su plus tôt, jamais je ne me serais lancé dans une histoire pareille !

— Quelle histoire ?

— La vente, bien sûr.

Mais je note qu'avant de répondre il a marqué un temps d'hésitation. Il ne me dit pas tout.

— Scott, que refuses-tu de faire, exactement ?

— Tu as très bien compris. Oublie le projet que tu avais d'acheter la maison de Kane. C'est fini ! Tu n'y peux plus rien ! Les négociations, c'est fini, et le contrat de séquestre aussi. Ter-mi-né ! S'il te reste un peu de jugeote, commence tout de suite à faire tes paquets !

Et alors là, sans réfléchir, je lui balance une gifle. Le bruit que fait ma paume sur sa joue est presque mélodieux. C'est comme la toute première note d'un morceau qui va décoiffer !

Le voilà qui se met à geindre.

— Tu m'as frappé ! Jamais tu n'avais fait ça.

— Autrefois, non. Maintenant, c'est différent ! Si tu arrêtais de me raconter des bobards pour me dire ce que tu me caches ?

Scott se passe une main sur la joue. De l'autre, il tient toujours un de mes livres.

— Je veux juste te protéger. C'est tout.

— Ce n'est plus de ton ressort.

Face à face, nous nous affrontons du regard. Un moment qui me semble une éternité. Puis Scott finit par baisser les yeux sur le livre qu'il tient.

— Gatsby le Magnifique. J'ai toujours voulu lui ressembler... ne serait-ce qu'un peu.

— Ressembler à Gatsby ? Tu sais bien que la fille finit par lui échapper, tu le sais ? Il se retrouve seul dans sa somptueuse maison, et sans véritable ami.

— Peut-être, mais on finit par l'aimer en dépit de ce qu'il est. Tout le monde aime Gatsby.

Il relève la tête.

— Kane se fiche pas mal que tu aies tué Enrico ou pas. Depuis le début. Il veut juste que tu lui prouves que tu es capable de communiquer avec des fantômes.

— Je constate que me mentir n'a rien de très surprenant, chez toi. Mais pourquoi m'avoir menti à ce sujet ?

— Si je t'avais dit que Kane refuserait de signer tant que tu n'aurais pas fait la preuve de tes pouvoirs paranormaux, tu m'aurais forcé à t'expliquer pourquoi Kane est convaincu que tu es

médium. Bien sûr, il te soupçonnait de l'être à cause de ses propres croyances, mais comment pouvait-il en être certain ? J'aurais été obligé de fournir une explication. En revanche, en te faisant croire qu'il refusait de vendre à une personne soupçonnée de meurtre — et, dans mon esprit, la seule façon de balayer cette objection était que tu parviennes à le convaincre que tu communique vraiment avec les fantômes —, eh bien, j'ai cru que tu sauterai sur l'occasion pour prendre l'ascendant sur Kane en lui jouant un tour à ta façon.

J'ai beaucoup de mal à le suivre. C'est clair comme de l'eau de roche... ! Et c'est le signe indiscutable qu'il me cache quelque chose.

Mais il continue son baratin.

— Jamais je n'aurais cru que tu essaierais de résoudre le meurtre d'Enrico. Mais là encore, ça fait un certain temps que nous ne sommes plus en contact tous les deux, et apparemment tu es du genre à devenir de plus en plus audacieuse au fil des ans. Le risque te fait de moins en moins peur. C'est à croire que pour tes quatre-vingt-dix printemps tu serais capable de sauter en parachute et de manger du poisson-globe.

Je recule d'un pas et je le regarde des pieds à la tête d'un œil critique.

— Je suppose que tu prends un malin plaisir à me faire languir...

— Pardon ?

— Comment se fait-il que j'aie des soupçons, Scott ? Pourquoi Kane est-il convaincu que je suis médium ?

— Aucune idée. Il croit peut-être que ça figurait dans les rares textes sur les prédictions de Nostradamus. Ou alors...

Il s'interrompt.

— Ou alors quoi, Scott ?

— Peut-être en est-il certain parce que c'est moi qui le lui ai dit...

Je lui hurle dans les oreilles, à deux doigts de lui flanquer une deuxième gifle :

— Bon sang, Scott ! Pourquoi faire une chose aussi idiote ?

— Sophie, je t'en prie, laisse-moi t'expliquer. Après la mort de son père, Kane ne voulait pas vendre la maison ! Je savais qu'elle te plaisait, mais je savais aussi que Kane ne marcherait pas. En tout cas, pas au prix que tu voulais mettre.

— J'aurais bien trouvé un financement !

— Oui... comme pas mal d'autres acquéreurs potentiels. Ouvre un peu les yeux et regarde autour de toi, Sophie ! Le marché de l'immobilier est en pleine déconfiture dans ce pays, mais pas à San Francisco. Des maisons comme celle-là sont à cette ville ce que sont les diamants en Afrique du Sud. Les gens sont prêts à tuer pour en avoir une...

— Es-tu en train de me dire que par pure charité et bonté de ta part tu as décidé de mentir à Kane, et à moi ensuite pour que je puisse avoir cette maison pour une bouchée de pain ?

— C'est à peu près ça, oui.

— Et aujourd'hui tu attends de moi que je croie à ces bobards ? Que tu m'as menti pour mon

bien et qu'en plus tu as un cœur ? Comment veux-tu que j'avale ça ?

— Comme je te l'ai dit, je sais que j'ai beaucoup à me faire pardonner et... sache que je ne te déteste pas.

— Waouh ! Alors là, je suis touchée.

— C'est toi qui me détestes. J'ai fait foirer notre mariage et tu as décidé de me haïr, point barre. Mais moi, je ne suis pas comme ça. Pour moi, l'amour et la haine ne sont pas aussi facilement interchangeables.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'ils le sont pour moi ? Ce n'est pas parce que je t'ai dit un jour que je t'aimais que je croyais vraiment à ce que je disais !

— Et vlan ! On peut dire que tu as l'art de balancer des vacheries...

Mais son sourire dément ses paroles. C'est le signe qu'il ne croit pas à mon histoire.

— Mieux vaut être vache que stupide. Ce qui est stupide, en revanche, c'est de dire à un homme que la femme à qui il s'apprête à vendre sa maison est médium alors qu'elle ne l'est pas !

— Oui, bon ! De toute façon, quelle importance ? Kane veut mentionner dans le contrat de séquestre que tu dois donner des preuves tangibles de tes dons. Tu dois prouver, en l'occurrence, que tu as pu communiquer avec le fantôme d'un précédent propriétaire, de préférence sa mère. Je doute que cette exigence soit légale, mais ce qui est sûr, c'est qu'il peut annuler le contrat. Et si tu veux mon avis ce serait la meilleure solution.

— Pourquoi ?

— Tu me demandes pourquoi ?

Scott repose d'un geste rageur *Gatsby le Magnifique* là où il l'avait pris, sur une étagère de la bibliothèque.

— Tu étais là-bas toi aussi, non ? Tu l'as entendu parler du tableau. Nous devons tous prendre nos distances avec ce mec, en priant le ciel pour qu'il nous fiche la paix.

— Je le ferai... dès que j'aurai l'acte de vente. Dis-moi, quelles sont les probabilités que Kane soit le meurtrier d'Enrico ?

— Tu le crois coupable ? Personnellement, je ne vois pas pourquoi il aurait fait ça, mais après tout rien n'est impossible. Nous pourrions en parler à la police.

— Non, c'est trop tôt. Donc, si j'ai bien compris, dès qu'il signera un document stipulant que j'ai traité sa maison avec respect, il n'aura plus le droit de me reprendre ladite maison, même s'il me verse vingt mille dollars, c'est bien ça ?

— En fait, nous avons remplacé l'expression « traiter avec respect » par « prendre le plus grand soin de » même si les mots sont tout aussi ambigus. Et il ne peut pas se contenter de signer n'importe quel bout de papier. Il s'agit d'un document spécifique que nous avons rédigé ensemble. Cela étant, pour l'essentiel, c'est en effet ce qui est prévu. Mais il peut aussi te mettre dehors à n'importe quel moment s'il signe un autre document précisant que tes capacités de gardiennage ne sont pas géniales. Naturellement, je ne fais que paraphraser ce qui est écrit.

— Très bien. Alors je vais te dire ce que nous allons faire. Nous allons convaincre Kane que j'ai communiqué avec sa garce de mère. Et ce faisant nous allons tenter de découvrir si c'est Kane

qui a tué Enrico, et s'il est pour quelque chose dans la mort d'Oscar.

— Mais pourquoi faire ça ?

— Parce que, contrat ou pas, il va bien falloir que je me débarrasse de Kane. Il m'en veut à mort. En fait, je pense qu'il en veut à toute ma famille, et comme tu me l'as fait remarquer il a un comportement anormal. Mais si je peux prouver qu'il a tué des gens il ira en prison et je n'aurai plus à me soucier de lui pendant une dizaine ou une vingtaine d'années. Voilà donc mes deux objectifs, dans l'ordre : primo, récupérer la maison et, secundo, me débarrasser de Kane.

Scott se dirige vers la cheminée et jette un coup d'œil sur les cendres.

— Ce plan est tellement compliqué que je ne sais même pas par où commencer.

— Ça marchera.

— Non, et je vais te dire pourquoi : comment comptes-tu prouver à Kane que tu peux communiquer avec les fantômes ? Tu crois pouvoir lui raconter n'importe quelle connerie ? A moins que tu n'aies été récemment en contact avec l'au-delà...

Je m'approche de lui et je m'empare de la petite boîte de gloss à lèvres que j'avais laissée sur le manteau de la cheminée.

— Il est très facile de convaincre les gens de ce à quoi ils ont envie de croire !

— Et tu voudrais que je t'aide sur ce coup-là ?

— En effet.

— Pourquoi le ferais-je ?

Je repose le gloss à lèvres en souriant et je le prends par l'épaule.

— Tu le feras parce que tu ne me détestes pas, Scott. Et aussi parce que si tu refuses de m'aider je pourrais bien te casser la gueule. J'en serais très capable, tu sais.

— Inutile de chercher à m'exciter en jouant les dures. C'est très sexy... et je suis quelqu'un de faible...

D'un geste vif, il m'attire à lui. Je commence par râler, prête à me libérer et à le rabrouer vertement. Mais je n'en fais rien.

Parce que quelque chose attire mon attention : quelqu'un est en train d'ouvrir ma porte.

Je devrais repousser Scott pendant qu'il en est encore temps, mais dès que je vois le regard d'Anatoly rivé sur moi je me fige sur place.

Sans un mot, Anatoly fait demi-tour et s'en va en claquant la porte derrière lui. Ce bruit est pour moi bien plus fort que n'importe quel coup de tonnerre. Et c'est ce qui me pousse à agir.

Je me dégage rapidement de l'étreinte de Scott.

— Je dois le rattraper.

— Pourquoi ? Parce qu'il nous a surpris dans les bras l'un de l'autre ? Ne dis pas n'importe quoi !

Il m'empoigne par la taille et me retient de force tandis que j'essaie de lui échapper.

— Sophie, il pleut des cordes. Tu ne peux pas sortir sans imper !

Je lui hurle dans les oreilles :

— Laisse-moi partir !

Pour faire bonne mesure, je lui flanque un coup de coude qui se révèle très efficace. Tandis qu'il hurle de douleur, je me précipite dehors, sous la pluie. Mais c'est trop tard. Anatoly est parti.

J'entends Scott me crier depuis le seuil de la porte :

— Il reviendra.

Je lui réponds suffisamment fort pour qu'il m'entende :

— Et s'il ne revenait pas ?

— Eh bien, je suis toujours là.

J'ai beau être trempée, toute l'eau du monde ne suffirait pas à balayer l'horreur que je ressens en entendant ces mots. Je me retourne lentement et je rentre chez moi en passant devant Scott, ivre de rage, ignorant les flaques d'eau que je laisse dans mon sillage.

Scott fait un pas pour me rejoindre.

— Au cas où ta mémoire te jouerait des tours, je ne t'ai jamais quittée. Même quand j'étais de mauvaise humeur, ou quand nous nous disputions. Jamais. Si Anatoly prend la fuite chaque fois qu'il y a un problème entre vous, ce n'est peut-être pas le mec qu'il te faut.

Je lui réponds d'un ton catégorique :

— Anatoly est parti parce que pour lui c'était la seule façon de résister à l'envie de te réduire en bouillie.

Puis je me tourne vers lui en écartant de mon visage une mèche de cheveux dégoulinante.

— Quant à toi, si tu n'es pas sorti, c'est parce que tu ne t'es jamais laissé embarquer dans une situation de conflit sous prétexte que ça ne valait pas le coup. Tu changeais de sujet, tu essayais de me calmer en m'offrant une boisson, tu tentais d'arranger les choses en faisant l'amour... Tout sauf aborder les problèmes de front.

— Tu veux dire que tu n'aimais pas mes cocktails ou... enfin bref...

Il fait un pas en avant, mais je l'arrête d'un geste.

— Rentre chez toi, Scott. Je t'appellerai dès que j'aurai trouvé ce que tu dois dire à Kane.

Il s'approche de moi et m'embrasse la paume de la main, cette même main que je tenais en l'air pour l'empêcher d'avancer.

— D'accord, je pars. J'ai déjà attendu dix ans, je ne suis plus à quelques jours près...

Je ne prends même pas la peine de répondre. Je préfère l'accompagner jusqu'à la porte que je tiens grande ouverte pour qu'il ne se méprenne pas sur le sens de mon message.

— Je tiens à te remercier de ne pas m'avoir dénoncée à Kane.

Scott répond d'un air grave :

— Je ne ferais jamais une chose pareille.

— Eh bien, en témoignage de ma gratitude, je vais te confier un détail croustillant.

— A savoir... ?

Scott a retrouvé le sourire et son regard se pose partout où mes vêtements me collent à la peau.

Je mets les choses au point.

— Il s'agit d'une simple info. Figure-toi que Venus est entrée chez moi par effraction. Tu te souviens de la broche que nous avons trouvée dans la main du cadavre d'Oscar ? Venus a déposé cette broche, ou une copie, dans ma chambre. Puis elle est revenue pour me faire des menaces à peine voilées avant de la récupérer. Je voulais que tu saches que, si Kane n'est pas un meurtrier, je n'en dirais peut-être pas autant de ta petite amie. Bonne nuit.

Sous le choc, Scott a changé de tête. Il nage manifestement en pleine confusion. Je lui claque la porte au nez.

Je viens de vivre une des journées les plus éprouvantes de mon existence, et Dieu sait si j'ai connu des jours difficiles ! J'ai terriblement envie de me blottir toute une nuit entre les bras d'Anatoly. Mais Scott a lancé une pique qui a atteint son but. Anatoly n'aurait jamais dû partir. J'étais peut-être dans le vrai en disant que c'était pour éviter la tentation de sa bagarrer, mais qu'il se batte pour moi, c'est justement ce que j'attends de lui ! Pas qu'il s'en aille.

Je passe dans la salle à manger. M. Katz est déjà là, et il n'a pas trouvé mieux que de poser la tête et les pattes de devant sur mon sac.

— Désolée de te déranger, mais mon sac à main n'est pas un oreiller !

Il me lance un regard venimeux.

Je tire doucement le sac sur lequel il est vautré.

— Allez, sois gentil. J'ai besoin d'un ami, en ce moment.

Pour toute réponse, M. Katz fait demi-tour et quitte la pièce. Bien ! Si je ne peux pas compter sur mes mecs, il va falloir que j'appelle les filles à la rescousse. Je sors mon portable et je compose le numéro de Dena.

— Salut ! Tu tombes bien ! Je viens juste de détacher Kim du lit.

— Les cordelettes ne lui ont pas laissé de marques, j'espère...

— Non. Celles que j'ai utilisées sont en satin.

— Des cordelettes en satin ?

Cette Dena m'épatera toujours ! Comment peut-elle faire des nœuds avec un tissu aussi soyeux... ?

— Dois-je en déduire que tu n'es plus en colère contre moi au sujet de Jason ? J'ai un truc à te dire : il fait partie du Club des spiritites. Ces derniers temps, j'ai eu une vie de dingue !

C'est ce qu'on appelle un doux euphémisme...

Dena pousse un grand soupir.

— Je suis la seule personne contre laquelle tu puisses légitimement te mettre en colère.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— Attends...

Je l'entends dire tout bas à Kim qu'elle en a pour une minute, puis j'entends le bruit d'une porte qui se ferme.

Elle reprend son téléphone.

— Il m'a manqué.

— Qui ça ?

— Jason, bien sûr. J'ai beaucoup pensé à lui. Vraiment beaucoup.

— Sans blague !

M. Katz réintègre la salle à manger avant de disparaître dans la cuisine. Il marche d'un pas décidé, me faisant clairement comprendre qu'il a faim et qu'il tient à ce qu'on le sache.

Je demande en suivant mon chat :

— Depuis combien de temps ? Des jours ? Des semaines ?

— C'est arrivé au moment même où j'ai rompu avec lui. C'est dingue, non ? J'enfreins ma règle de vie fondamentale !

— Celle sur l'amour et la rupture ?

Je m'empare d'une nouvelle boîte de terrine pour chats.

Dena rectifie.

— Sur le désir. Le désir et la rupture... ou plus exactement le désir, la satisfaction et la rupture. C'est dans cet ordre-là que ça marche. Ce sont mes amis que j'aime. Mes mecs, eux, sont jetables.

— Sauf Jason, c'est bien ça ?

Je commence à me détendre. De toute évidence, Dena est en pleine crise affective, et ça me fait du bien de savoir que je ne suis pas la seule. M. Katz me donne des coups de nez sur les chevilles pour me rappeler à l'ordre.

— Il est tellement différent, tu comprends... Il n'est pas du tout conformiste, il a même des goûts très spéciaux en matière de sexe. Tu te rends compte que ce type m'a appris des choses, à moi !

Je balance un truc marron peu appétissant dans le bol de M. Katz, et je laisse mon chat déguster tranquillement son repas. Je saute sur la table de travail de la cuisine pour poursuivre ma conversation.

— Sans blague ! Mais alors, qu'est-ce que tu attends ? Je sais que tu as une peur bleue de t'engager, mais...

— Non, c'est faux. C'est juste que je n'y crois pas.

— Et c'est quoi, la différence ?

— Je ne crois pas en une multitude de dieux, mais je n'ai pas peur des hindous pour autant. Voilà la différence. Je n'y crois pas, mais ça ne me fait pas peur.

— Y a-t-il quelque chose qui te fasse peur ?

— Les jeans délavés à l'acide et le vernis à ongles fluo me donnent parfois la chair de poule. Mais à part ça, rien.

— Dena ?

— Oui ?

— C'est n'importe quoi ! Tu flippes à mort... Tu as toujours le contrôle de la situation, et

j'insiste sur le mot toujours. Mais si tu te laisses aller avec un mec qui te plaît tu ne contrôles plus rien ! Et tu nous joues l'éternel refrain « M'aime-t-il ou pas », comme toutes les filles...

— Faux et archifaux ! Je sais que Jason m'aime. Il me l'a dit juste avant que je le largue.

— Non, tu n'as pas fait ça ? Dena, comment peux-tu être aussi méchante...

— Parce que l'autre option était de lui dire que je l'aimais, moi aussi.

Le choc me rend muette. Dena est amoureuse... d'un vampire nommé Jason. Je jette un regard par ma porte coulissante de verre, m'attendant presque à apercevoir une poule avec des dents...

Je finis par dire :

— Dena, ça fait des années que tu n'as pas vu Jason, et si tu continues à penser à lui depuis tout ce temps... eh bien, c'est révélateur ! C'est vrai, quoi, avec combien d'hommes es-tu sortie ? Et c'est le premier qui te fait cet effet.

— Euh, en fait...

Je lui crie dans les oreilles :

— Quoi ? Il y en a eu d'autres ? Alors pourquoi m'en parles-tu seulement maintenant ?

— Il n'y en a pas eu d'autres ! Il y en a un autre. Le fait est que j'ai vraiment un faible pour Kim.

— Quoi ?

— Pas de la même façon que Jason. Mais je passe vraiment du bon temps avec lui ! Et il est ouvert à tout. Tu sais combien Jason peut être cynique lorsqu'il parle de notre société puritaine, c'est d'ailleurs ce que j'aime chez lui. Kim, lui, n'est pas cynique, et c'est ce que j'aime en lui. Il est totalement naturel. Si je te disais que les nouvelles expériences lui font tourner la tête ! On dirait un môme qui va au cirque pour la première fois.

— Et c'est toi qui joues le rôle du phénomène de foire ?

— Crois-le si tu veux, ça ne me dérange pas. Au contraire ! Dans un cirque, ce sont les seuls gens vraiment cool. Ou du moins ils l'étaient avant que le « politiquement correct » n'oblige les cirques à cesser de les mettre en vedette.

— Comment ça ?

— Les clowns et les dresseurs d'animaux vont dans les cirques pour fuir quelque chose. C'est pour ça qu'on les entend dire à propos de leurs collègues : « Il s'est enfui pour rejoindre le monde du cirque. » Mais quand les monstres de foire entrent dans le monde du cirque, ce qu'ils veulent, c'est nous faire passer un message : « Oui, je suis différent, mais venez voir comment je tire profit de la situation ! » Ils exhibent leurs malformations comme une distinction honorifique que tous les autres ont le privilège de voir. Voilà le genre de gens que j'aime ! Et Kim est comme eux. Il adore mon côté bizarre.

— C'est vrai qu'il est difficile de t'imaginer autrement !

— Le problème, c'est que je ne suis pas prête à laisser tomber Kim. Je sais très bien que ça ne peut pas durer puisque je n'aime pas les liaisons qui durent, mais il est loin d'être en bout de course. Et même si c'était le cas je serais incapable d'avoir une liaison exclusive avec Jason. Si je n'ai pas à ma disposition un large éventail d'étalons, je suis fichue !

— Donc, si je te suis bien, tu vas continuer à snober Jason, le premier homme que tu aies jamais aimé, sous prétexte que tu n’as pas envie de renoncer à ton Club de Supermâles !

— Arrête de me juger ! Toi, tu passes ta vie à prendre des décisions assez discutables. Ma façon de vivre à moi a au moins l’avantage d’être pragmatique.

— Ce qui veut dire ?

— Que j’ai une libido surdimensionnée qui a soif de diversité. C’est programmé dans mon ADN. Je ne vais quand même pas laisser tomber ça pour une histoire d’amour avec un mec qui porte des pantalons en velours !

M. Katz bat de la queue, sa façon de me signifier que Dena vient de marquer un point. Je me suis toujours demandé si elle n’aurait pas intérêt à se ranger un peu, mais de là à lui conseiller de s’engager vis-à-vis de M. Pantalon de Velours, il y a un monde !

— Si tu es certaine que Jason ne colle pas avec ta façon de vivre, eh bien laisse tomber ! C’est à toi de voir.

— Et comment ! Moi, j’ai envie de changer d’air, comme toujours. Quant à Jason, il ferait bien de se comporter en homme et de m’imiter.

— Il est peut-être en passe de le faire. Un des membres du Club des spirites, Amelia, travaille chez un fleuriste au sud de Market Street. Et je pense que ça a fait tilt entre Jason et elle !

Dena est un peu décontenancée.

— Ah oui ? Mais c’est... très bien. Ce n’est plus mon problème.

Elle hésite un peu avant de demander :

— Elle travaille chez quel fleuriste au juste, cette Amelia ?

— Chez O’Keefe. Pourquoi ?

— Oh... comme ça.

J’entends une voix d’homme en fond sonore. Puis Dena lui crie :

— Attends, je vais te montrer ! Sophie, figure-toi que Kim vient de trouver mon canard vibrant en caoutchouc, et il veut savoir comment ça marche.

— Tu ne peux pas mettre ce... canard ! C’est impossible!

— C’est un vibromasseur ! Tu le tiens contre toi, et son petit bec masse ton...

— Je refuse d’en savoir plus !

— Comme tu veux, mais tu ne sais pas ce que tu perds ! A propos, est-ce que je serais en train de passer à côté de quelque chose ? Nous n’avons fait que parler de moi et de mes problèmes. Mais toi, que deviens-tu ? Tu as fait des découvertes ?

J’ai tellement de choses à raconter ! Mais le moment est mal choisi pour en parler. Comment l’ennuyer avec mes problèmes alors que Kim vient de mettre la main sur son canard?

Je me contente donc de répondre :

— Tout va bien.

— Tu mens.

— Oui, mais je ne t'en parlerai pas ce soir.

— Bon. Je t'appellerai demain, d'accord ?

— Pourquoi pas... Amuse-toi bien avec ton canard.

— Le contraire serait étonnant !

Je raccroche. Puis je regarde mon chat, toujours occupé à faire un sort à sa mystérieuse terrine.

Je m'exclame :

— Dena attache les serveurs de restaurant à son lit !

M. Katz agite de nouveau la queue comme pour me dire : « Tu parles d'une nouvelle ! »

D'accord, ce n'est pas vraiment une nouveauté. C'est pour ça que je me suis cramponnée à ce sujet de conversation au détriment du reste. Dena est en train de changer, et je change moi aussi. Je change de maison. Alors ça fait du bien de savoir qu'il y a des choses qui restent les mêmes !

Mais je n'ai guère le temps de m'appesantir sur cette idée. J'entends soudain des bruits de pas en haut. Et ces pas empruntent le couloir.

C'est peut-être un effet de mon imagination... ou tout simplement l'orage. Un arbre qui heurte un mur, enfin un truc de ce genre...

Voilà que ça recommence. Pas de doute... ça ressemble beaucoup à des bruits de pas. Mes jambes se mettent à flageoler, et je m'empare d'un couteau à découper au fond d'un tiroir. C'est quand même mieux qu'un déboucheur de lavabo... Je saute sur mes pieds et je compose le 911 sur mon portable. J'appuie sur la touche envoi du bout du doigt tout en sortant de la cuisine. Je traverse la salle à manger et le salon, et j'emprunte l'escalier.

Dès que j'arrive à l'étage, j'allume la lumière du couloir. Rien. Je fais quelques pas, et la lumière s'éteint. Je me dis que c'est sûrement un court-circuit, mais mon pouls commence à s'emballer. Cela n'a rien à voir avec la nuit où j'ai suivi M. Katz dans l'escalier, avec ce parfum de gloss à lèvres à la fraise qui flottait dans l'air. Je suis restée étrangement calme à cet instant, pas spécialement inquiète... jusqu'à ce que j'entende ce bruit de pas. Et cette fois Anatoly n'est pas là. Il ne peut pas prétendre que c'est lui qui a fait du bruit !

Je tiens le couteau devant moi. Je l'ai toujours aimé, ce couteau. Je l'ai utilisé plus d'une fois pour découper des poulets, sans avoir à appuyer comme une folle sur la lame.

Inexplicablement, les lumières se rallument. Toujours rien. Je vérifie chaque pièce, je regarde une nouvelle fois sous mon lit. Rien, rien, rien.

Je dis tout haut, comme si le fait d'entendre ces mots pouvait m'aider à y croire.

— Je suis seule dans cette maison.

M. Katz s'approche de ma chambre et me regarde en clignant des yeux, me rappelant que le terme seule est très relatif. Je m'assieds en soupirant sur mon lit, et M. Katz bondit à côté de moi. Il se frotte contre mon bras, celui qui tient le couteau. Je pourrais tenir un bazooka, M. Katz continuerait de ne voir en moi que celle qui distribue caresses et croquettes...

Je reste plus d'une heure assise là, à côté de lui. Mais les bruits de pas ont cessé, et les jeux de lumière aussi. Il n'y a plus que moi et mon chat. L'épuisement finit par avoir raison de moi.

Je m'endors, mon couteau et mon portable à portée de main.

Je suis très forte pour lire ce qui se passe dans la tête des gens. La seule personne que je n'aie pas vraiment réussi à cerner, c'est... moi.

Le Côté léger de la mort

Le lendemain matin, je me réveille en pensant aux Sutro Heights. Je crois même que j'en ai rêvé, mais je n'en suis pas vraiment sûre. Ce sont peut-être les récents événements qui m'ont fourré dans la tête ces vieux souvenirs de pique-niques en famille. Mon père avait l'habitude d'apporter des bouteilles avec du savon et de l'eau pour faire des bulles. C'était une des rares personnes capables de faire une bulle à l'intérieur d'une autre bulle en utilisant à la fois une grande et une petite baguettes, et en faisant de grands gestes de la main. Les bulles atterrissaient sur l'herbe, résistant aux premiers coups de couteau que nous leur portions. Leah et moi comptions les secondes qui s'égrénaient avant qu'elles n'éclatent, et nous nous demandions toujours comment des choses aussi fragiles pouvaient être aussi solides.

Ces moments me semblaient anodins, à l'époque. C'est curieux de voir comme la mort donne de l'importance à des instants autrefois purement anecdotiques.

J'étire les bras au-dessus de ma tête... et c'est alors que j'aperçois le couteau rangé avec soin sur ma table de nuit près de mon portable où le numéro 911 apparaît toujours sur l'écran. Je me souviens instantanément des bruits étranges de la veille... Pendant un court instant, je les avais oubliés. Mais c'est un fait, j'ai bel et bien entendu des bruits, sans doute provoqués par l'orage. Si ce n'était pas le cas, j'aurais bien été obligée d'utiliser ce couteau.

Et pourtant... on aurait vraiment dit des bruits de pas.

Je saute par terre en pensant déjà au bon petit café que je vais me concocter. Mais mon portable sonne. Je ne vois pas qui, parmi mes proches, pourrait vouloir me joindre à une heure pareille. Je me penche pour voir le nom qui s'affiche. Maria Risso. Pourquoi peut-elle bien m'appeler ? Dois-je prendre la communication ? Maria est le genre de personne avec qui je me vois mal en train de parler sans avoir pris au préalable ma dose de caféine. Mais j'aurai peut-être du mal à la joindre plus tard. Je décide donc — à contrecœur — de décrocher.

— Sophia?

— Sophie!

— Bien sûr, Sophie.

Elle marque une pause. On dirait qu'elle cherche ses mots pour la suite de la conversation.

— J'ai rencontré Magnum hier, concernant notre affaire.

— Il m'en a parlé.

— Mais je ne lui ai pas dit que je vous avais parlé. Entre amis, on ne devrait jamais divulguer ses secrets...

Je souris. Ce n'est pas la délicatesse qui l'étouffe.

Je la rassure.

— Je n'ai parlé à personne de notre conversation.

— Parce que nous sommes amies.

— Mmm...

C'est la seule réponse à laquelle elle aura droit sur ce point. Parce que si j'étais vraiment sincère la réponse serait non! Je ne connais pas Maria, et je n'ai pas encore pas décidé si je l'aimais ou pas.

— Voulez-vous prendre le petit déjeuner avec moi ? Là encore, la solution de facilité serait de dire non. Mais Maria connaît Kane, et elle a peut-être des infos qui pourraient m'aider à l'affronter.

— Où puis-je vous rencontrer ?

Je sens presque le sourire de Maria à l'autre bout du fil.

— Etes-vous déjà allée chez Mama ?

— Washington Square, North Beach. Ils sont fermés le lundi.

— Oh... vous avez raison.

J'attends qu'elle me fasse une autre proposition.

— Zazie ! C'est juste au coin de votre rue. Vous pouvez même y aller à pied.

— Va pour Zazie.

Je me frotte les yeux en étouffant un bâillement. Le temps que Maria fasse le trajet de l'Embarcadero jusqu'à Cole Street, ça me donne un peu de temps pour me réveiller.

— Parfait. J'y serai à 9 h 30. Je... je tiens à vous remercier, Sophie. J'ai besoin de prendre l'air, aujourd'hui, de sortir de ma coquille. Mais ce n'est pas facile !

Je me sens vaguement coupable.

— Pas de problème. Ça vous changera les idées.

Je raccroche et je regarde M. Katz qui est en train de me donner des coups de queue presque menaçants.

— Je sais. Elle est à côté de ses pompes, et je me sers d'elle. Je suis vraiment horrible !

M. Katz plisse les yeux en signe d'assentiment avant de quitter le lit d'un bond, me laissant seule avec ma honte. Je sors du lit en poussant un nouveau soupir, et je me prépare pour le petit déjeuner.

J'arrive chez Zazie à 9 h 30 pile, mais Maria est déjà là. Assise à une table le long d'un mur de brique, elle me fait un petit signe. Elle porte une robe de jersey à manches longues avec un col boule et un drapé du plus bel effet. Mais aucun bijou. La couleur fauve du tissu va particulièrement bien avec sa peau bronzée. Sur la table, je vois deux verres d'eau glacée et deux menus, plus le poivrier, la salière et les couverts, bien entendu.

Je me glisse sur la chaise qui lui fait face.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Vingt minutes.

On entend des bruits de cuisine, laquelle est à moitié ouverte au public. Autour de nous, les conversations montent d'un ton et se fondent en un joyeux vacarme.

— Lorsque je vous ai appelée, j'étais déjà prête à partir. Je comptais sortir seule, mais...

Elle secoue la tête.

— Si seulement je n'avais pas découvert le corps ! Je crois que je me sentirais nettement mieux si je ne l'avais pas vu... dans cet état.

Je déplie soigneusement la serviette de table sur mes genoux.

— Je suggère que nous abordions ce point avant de manger. Avez-vous déjà passé votre commande ?

Comme pour répondre à ma question, notre serveuse surgit près de notre table.

— Bienvenue ! Désirez-vous quelque chose à boire pendant que vous consultez la carte ?

En parlant, elle fait danser sa queue-de-cheval brun foncé. Je lui réponds avec un sourire :

— Pour moi, ce sera un jus d'orange et un café.

Puis je replonge dans la lecture de la carte pendant qu'elle s'occupe de ma commande.

Maria me dit d'un ton espiègle :

— J'adore ce quartier. Et j'ai toujours adoré la maison d'Oscar. Je suis assez surprise que Kane l'ait vendue aussi vite. Je n'étais pas du tout certaine qu'il s'en séparerait.

Je fais mon choix, puis je referme la carte d'un geste brusque.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Kane ?

— Depuis des années. Oscar et Enrico étaient amis.

Mon regard se pose sur le sol à carreaux vert menthe et blanc.

— Kane est un garçon intéressant.

Maria éclate de rire.

— Une des choses que j'adore dans la langue anglaise, c'est l'utilisation des euphémismes. C'est vrai, Kane est... disons, un garçon terriblement intéressant. Il y a chez lui un côté oiseau de mauvais augure, mais je ne le trouve pas désagréable.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qui vous attire, chez lui ?

Elle hausse les épaules.

— L'ennemi de mon ennemi est mon ami. C'est une de mes expressions favorites.

— Qui était votre ennemi commun ? Enrico ?

Je m'empresse d'ajouter :

— Je sais bien qu'Enrico n'était pas vraiment votre ennemi, mais avec ce divorce...

Maria balaie d'un geste mes balbutiements.

— Kane savait qu'Enrico ne croyait pas à toutes ces histoires de fantômes, même s'il prétendait le contraire. Kane a donc voulu qu'il quitte le Club des spirites. Mais Enrico n'était pas vraiment

l'ennemi de Kane. En revanche, je n'en dirais pas autant de Venus. Si Kane est un oiseau de mauvais augure, Venus, elle, est un véritable vautour ! Personnellement, je ne peux pas supporter cette garce.

Maria m'apparaît aussitôt bien plus sympathique...

— Ah oui ? Et pourquoi ?

La serveuse choisit ce moment précis pour revenir avec les boissons. Nous passons notre commande : œufs Fontainebleau pour elle, et crêpes au pain d'épices pour moi.

Dès que nous nous retrouvons seules, Maria répond à ma question.

— Elle fait partie de ces gens qui étaient fascinés par la célébrité d'Enrico. Nous avons d'assez bons rapports jusqu'au jour où elle s'est aperçue que mon mariage battait de l'aile. A partir de cet instant, elle n'a raté aucune occasion de se montrer condescendante à mon égard. La seule personne pour qui elle ait une réelle tendresse, c'est Scott.

Tout en versant un sachet de Splenda dans mon café, je lui dis d'un ton assuré :

— Ça ne durera pas. Scott n'est pas fou d'elle, il me l'a dit clairement. Il finira par la quitter, ou alors il s'arrangera pour mettre Venus suffisamment en colère pour qu'elle le mette à la porte.

— Il en faudrait beaucoup pour que Venus se décide à jeter Scott ! Il l'a déjà trompée, tout le monde le sait. Mais elle le garde quand même. Elle est allée jusqu'à payer toutes ses dettes, et d'après ce que je sais il en avait un paquet. Cela dit, vous avez raison de dire que Scott finira par la quitter. Ces temps-ci, à ce qu'on dit, il gagne très bien sa vie dans l'immobilier. Et maintenant qu'il n'a plus de dettes rien ne le pousse spécialement à rester. Il serait sans doute déjà parti si elle n'arrêtait pas de lui acheter des voitures et autres babioles...

— A votre avis, pourquoi l'aime-t-elle à ce point ?

J'ai bien ma petite idée. Scott peut se montrer incroyablement charmeur, et il a une vitalité inouïe. C'est presque comme une drogue... Le problème, c'est que, si on reste trop longtemps accro à une drogue, elle vous rend malade.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Maria répond :

— Scott est un séducteur. Mais selon moi, si Venus est si attachée à lui, c'est tout simplement parce qu'il est toujours là. Elle a beaucoup de mal à garder les hommes de sa vie. J'imagine qu'elle est impossible à vivre, mais il y a peut-être d'autres raisons. Un jour, j'ai surpris un de ses ex se plaignant de sa pudeur excessive en matière de sexe.

Là, j'ai du mal à la croire.

— Pudique ? Venus... ?

— Avec elle, c'est toujours dans une chambre, dans le noir et la position du missionnaire.... ! C'est ce que cet homme disait, en tout cas. Même si, toujours d'après lui, elle est très douée pour un autre genre de gâterie !

J'essaie de lutter contre cette image en fermant les yeux. Puis de changer de conversation.

— Donc, Kane a toujours détesté Venus ?

— Toujours. Venus croit aux fantômes, mais elle est prête à sacrifier une bonne séance de spiritisme pour accueillir parmi ses invités une célébrité comme Enrico. Kane, lui, se fiche pas

mal de la liste des invités. Tout ce qui l'intéresse, c'est de communiquer avec les morts. C'est une obsession, chez lui. Lorsque Venus a convaincu tout le monde — peut-être devrais-je plutôt dire imposer à tout le monde — de garder Enrico comme membre du Club des spirites et de m'en exclure, moi, Lorna et Kane ont pris ma défense. Sans effet au début, et puis... quelque chose s'est produit.

— Ah oui... ?

— Je ne sais pas exactement quoi. Kane m'a appelée pour me dire qu'il avait découvert un des secrets de Venus, et que si elle voulait qu'il l'aide à garder ce secret il faudrait qu'elle accepte de faire ce qu'on lui dit. Et la première chose qu'il lui a demandé de faire, c'est de me réintégrer dans le Club des spirites.

— Pourtant, lorsque vous êtes venue chez moi pour cette séance...

Maria répond avec un certain détachement :

— On ne vous a pas demandé de m'inviter, je sais. Il faut dire que mon retour en grâce n'a pas duré longtemps. Pour une raison que j'ignore, Venus a repris la main. Ne me demandez pas pourquoi, mais Kane m'a appelée pour me dire que je ne pouvais plus participer à ces séances. Il est clair qu'il était contre cette décision, mais il m'a juste dit qu'il n'avait aucun moyen de pression.

Maria pianote sur la table, les ongles soigneusement manucurés.

— Avec Kane, je suis persuadée que tout n'est qu'une question de manipulation.

Je hoche la tête. Si je comprends bien, Kane a eu pendant un temps l'avantage sur Venus, mais elle a trouvé le moyen de renverser la situation. Même s'il m'est difficile de l'admettre, cette Venus est vraiment très forte ! J'avale une gorgée de jus d'orange. Les fruits viennent d'être pressés, et je me régale.

— Vous venez souvent ici ?

— Pas tellement. En tout cas jamais le matin en semaine. En général, à cette heure, je suis au boulot.

— Ah bon ? Je l'ignorais.

Elle demande d'un air détaché :

— Vous pensiez que je n'étais pas du genre à travailler, c'est ça ? Que je m'étais installée dans la sécurité grâce à la fortune chèrement gagnée d'Enrico pendant que j'étais en quête de passe-temps plus distrayants ?

— Non, c'est-à-dire... enfin...

— Pas de problème ! J'adore être sous-estimée... Lorsque Enrico m'a rencontrée, je travaillais comme guide de tourisme à Salerne, en Italie. J'avais un petit ami, Giovanni, qui était aussi mon ami d'enfance. Je n'avais jamais voyagé au-delà de la France, mais je parlais anglais, l'anglais de la reine... Je parle également français, espagnol et je connais suffisamment d'allemand pour me débrouiller, même si je déteste cette langue. Elle manque de... fantaisie.

Je me laisse aller contre le dossier de ma chaise.

— J'ai beaucoup de mal à croire que l'anglais n'est pas votre langue maternelle, et que vous le

parliez avec l'accent britannique ! J'aurais juré que vous étiez née ici, dans cette ville.

— La seule façon de vraiment connaître une langue, c'est d'étudier la poésie et les paroles de chansons écrites dans cette langue. Cela vous permet d'en saisir toutes les nuances, et tout l'humour... ce qui est impossible avec un simple manuel scolaire.

Maria jette un coup d'œil sur le poster Art déco français encadré et fixé au mur de brique. Son regard s'attarde sur les mots que l'artiste a ajoutés pour expliquer la scène.

— J'adore les mots. Et aussi les accents. Chacun a sa propre patte, sa propre texture. D'une certaine façon, ils m'obsèdent. Il était donc très logique que je monte une boîte qui ait un rapport avec cet amour des langues. Je dirige une société de traduction.

— Vraiment ?

Maria m'impressionne de plus en plus.

— J'ai toute une équipe de spécialistes en langues étrangères et quelques gros clients. Les cent cinq plus grandes sociétés qui figurent dans le classement du magazine Fortune, plus des cabinets d'avocats. Et en général j'ai au moins un contrat en cours avec le gouvernement... enfin, je devrais plutôt dire j'avais.

— L'enquête sur le meurtre d'Enrico a dû faire l'effet d'une douche froide sur votre activité, non ?

— En effet. Au début, je craignais que le souvenir d'Enrico ne me hante, mais il n'en a pas besoin. La façon dont il est mort a fait de lui le vainqueur.

— Je ne vous suis pas... Il est mort... Comment peut-il être victorieux ?

Les lèvres peintes en rouge de Maria esquissent un sourire forcé.

— Oui, il est mort et moi je suis vivante. Pour les gens, c'est moi qui m'en sors le mieux. Il est facile d'oublier, par les temps qui courent.

Elle pose les yeux sur son eau glacée et trace un cercle dans la buée apparue à l'extérieur du verre.

— La police est venue me voir hier soir. Et cet après-midi j'ai rendez-vous avec un avocat.

— S'ils ne vous ont pas arrêtée, c'est que votre dossier est solide.

J'ajoute in petto : quoique... Mais Maria semble avoir entendu la réserve que je viens de faire sans la formuler à haute voix. On dirait que le mot plane autour de notre table, comme une mauvaise odeur.

Maria insiste.

— Je n'ai pas peur. Ce n'est pas comme si j'étais en Italie. Giovanni fréquentait des gens qui, comme le disent les Italiens, mettaient le mani in pasta...

— Le mani in pasta ? Y a-t-il une connotation sexuelle dans cette expression ?

Maria éclate de rire.

— Pas du tout ! Nous en avons beaucoup moins en italien que vous en anglais ! Nous préférons parler de notre sexualité de façon plus explicite. En fait, cette expression signifie que vous avez des liens avec la Mafia.

— C'est vrai? Mais comment une guide peut-elle être impliquée là-dedans ?

Maria me lance un regard méprisant.

— Vous savez, c'est très facile. L'influence de la Mafia est énorme, dans le sud de l'Italie. Que vous possédiez une petite société ou une multinationale, vous devez verser un pourcentage à la Mafia. Sinon, ils vous le font payer... et sans pitié. Il y a quelques années, la police a essayé de leur serrer la bride, mais la plupart du temps le gouvernement fait semblant de ne rien voir.

— Je comprends. Votre petit ami a donc fréquenté le Parrain. Mais si tout le monde le fait, pourquoi est-ce si effrayant?

— Parce que Giovanni leur a joué un tour à sa façon.

— Aïe ! Ça ne présage rien de bon.

— Vous avez raison, c'était une très, très mauvaise idée. Et moi, j'étais prise entre deux feux. J'étais paralysée par la peur, comme un enfant qui cherche la protection d'un adulte. C'est alors qu'Enrico est entré dans mon bureau, une brochure à la main, bien décidé à visiter les temples grecs de Paestum. Son histoire, c'était une vraie success story à l'américaine ! Je lui ai montré tout ce qu'il y avait à voir, et quand la fin de la visite est arrivée j'étais déjà dans ses bras... Ça ne le dérangeait pas que je sois aussi vulnérable. Au contraire. Il disait que ça me rendait encore plus séduisante.

Il y a quelque chose de déconcertant dans cette affirmation, et j'essaie de décrypter l'expression du visage de Maria pour voir si elle s'en rend compte.

— Je sais que c'est très sexiste, voire condescendant. Mais ce que j'ai vu, moi, c'était un homme prêt à ouvrir son cœur à une femme en détresse. En moins de quarante-huit heures, il m'a dit qu'il m'aimait, et en moins de trois semaines nous étions mariés et en partance pour l'Amérique. C'était mon sauveur, comment aurais-je pu ne pas l'aimer ?

— Je vois.

Je bois une nouvelle gorgée de jus d'orange.

— Que s'est-il passé quand vous avez cessé d'avoir besoin d'aide ?

— Vous êtes très futée... Eh bien, mon mariage a commencé à battre de l'aile. Mais ça a pris un certain temps. Je lui étais si reconnaissante que j'ai accepté un temps de jouer les potiches. Mais les gens ont commencé à s'en mêler. Ils s'émerveillaient de voir avec quelle facilité je maîtrisais les expressions familières américaines et les accents, ils admiraient ma capacité d'adaptation à une nouvelle culture... Enrico n'a pas apprécié. Il a râlé quand j'ai créé ma boîte, et quand j'ai commencé à réussir il a vu rouge !

— Il pensait qu'il n'y avait de place que pour une seule star dans la famille, c'est ça ?

— Oui. Il disait : un mari, c'est comme un bon repas et sa femme, un bon vin. Le vin est censé compléter le repas, pas lui voler la vedette.

— Waouh ! Mais c'est... c'est dingue.

Nos plats arrivent. Maria et moi restons silencieuses pendant quelques minutes pour mieux déguster ce qu'il y a dans notre assiette. Maria n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'appétit, mais en ce qui me concerne je n'ai aucun problème à dévorer mon plat.

— Les gens croient que notre mariage a capoté parce que je mangeais ces choses...

Elle tapote avec sa fourchette ses œufs au fromage.

— ... et non ce genre de choses.

Elle pointe sa fourchette sur la pile de glucides dans mon assiette, le summum de la décadence sans doute...

Maria précise :

— Mais c'est totalement faux !

La bouche pleine de poire chaude, je bredouille :

— Apparemment, votre mariage s'est heurté dès le début à des problèmes beaucoup plus sérieux.

— Exact. Mais je devais tout à Enrico... peut-être même ma vie. J'aurais trouvé un moyen de faire en sorte que ça marche. C'est alors que Lorna est venue me voir.

Du coup, je sens un morceau de poire se coincer au fond de ma gorge.

— Que venait-elle faire là-dedans ?

Maria joue avec sa cuiller. Elle ne s'en est pas servie, et elle la tourne et la retourne dans sa main. J'entends le petit bruit qu'elle fait en heurtant le bois de la table.

— Elle m'a dit que lorsque sa fille Deb s'est tuée elle était enceinte. Ça doit remonter à l'époque où je montais ma boîte. Enrico donnait des cours de cuisine à Deb, une façon de rendre service à son père qui travaillait pour lui à l'époque. Moi, j'étais rarement chez moi. Et Lorna m'a dit... elle m'a dit...

Maria secoue la tête d'un air farouche. Puis elle murmure :

— ... ce n'est pas vrai... Quand j'ai demandé des explications à Enrico, il s'est senti offensé. Il était scandalisé!

Je demande, incrédule :

— Vous pensez que Lorna mentait ? Pourquoi aurait-elle agi ainsi ?

— Ce n'était pas un mensonge, elle se trompait de personne. Elle avait besoin d'un coupable pour expliquer la mort de sa fille, et d'un mobile. Aujourd'hui, je sais très bien que c'est faux. Mais au début je ne le savais pas, et en pensant une chose aussi horrible à propos de mon mari je me suis dit qu'il était trop tard, que nous ne pourrions plus surmonter nos problèmes de couple. Enrico m'a fichue dehors. Il n'avait pas tort.

Je pose mes mains à plat sur la table, et je dis lentement :

— Maria, vous est-il déjà venu à l'esprit que Lorna pouvait être la meurtrière d'Enrico ?

— Je l'ai envisagé, oui. Mais quand elle m'a dit... et que je l'ai crue... eh bien, j'ai sorti mon pistolet.

— Vous avez une... attendez une minute... vous aviez l'intention de le descendre ?

— Je croyais que c'était vrai, Sophie. Qu'il avait abusé de cette innocente petite fille, et qu'il avait osé me rejoindre dans mon lit le soir même, qu'il avait osé jouer le rôle du héros et du protecteur. Difficile de ne pas au moins envisager cette solution, non ?

J'ai bien envie de lui dire que moi, je ne l'aurais pas fait, mais bon !

Maria reprend son récit.

— Lorna, elle, ne voyait pas les choses de cette façon.

Elle prend une énorme bouchée d'œuf. Son appétit est apparemment revenu.

— Elle m'a dit que le plus grand des châtements n'est pas la mort, mais de vivre en voyant les gens que vous aimez vous abandonner les uns après les autres. C'est exactement la vie de Lorna, d'ailleurs. Elle rêve de sa fille, mais quand le matin arrive... Bref, elle craignait qu'Enrico ne trouve la paix dans la mort. Elle voulait qu'il vive, et qu'il souffre. Elle m'a dissuadée de l'abattre.

— C'était une bonne initiative de sa part.

Maria prend un air buté, trop peut-être. Nous sommes seules à cette table, et on dirait qu'elle tente de se convaincre, elle, autant que moi.

— Oui, d'autant que le coupable n'est pas Enrico. Je doute fort que Lorna l'ait tué. Et puis, elle n'avait jamais entendu parler de cet oiseau.

— Quel oiseau ? Vous voulez dire le perroquet ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Je vous ai dit qu'Enrico l'avait dressé pour lui faire faire des choses incroyables. Avez-vous remarqué le perchoir encastré dans le mur, juste à côté de l'encadrement de la porte ? Vous l'avez peut-être pris pour un crochet...

— Je n'ai rien remarqué.

Je me garde bien d'ajouter qu'à cet instant précis il y avait d'autres choses autrement plus spectaculaires à voir.

— Enrico avait appris à son perroquet à mettre la chaîne à la porte pour bloquer l'entrée. Il prend la chaîne avec son bec, et une fois juché sur son perchoir il met la chaîne en place en la faisant glisser. En revanche, il est beaucoup moins doué pour ôter la chaîne, ce qui nous a causé de sérieux problèmes. Un jour, Enrico et moi nous sommes retrouvés dehors devant cette fichue porte pendant trois quarts d'heure en attendant que cet imbécile d'oiseau réussisse à ouvrir ! Mais il savait très bien mettre la chaîne sur commande. Enrico et moi étions les seuls à savoir comment procéder. Lorna ignorait totalement ce que le perroquet était capable de faire.

— Avez-vous parlé de tout ça à la police ?

Maria sourit, sans conviction.

— Pour leur dire quoi ? Que j'avais non seulement un mobile et l'occasion de commettre ce crime, mais qu'en plus je savais comment m'y prendre pour que le perroquet bloque la porte derrière moi ? Non. Vous l'auriez fait, à ma place ?

L'homme est incapable d'améliorer ce que Dieu a créé. Dès qu'on tente de le faire, on se retrouve avec des chiens sans poils et du fromage en tube !

Le Côté léger de la mort

Au moment où j'ai franchi la porte du restaurant, j'ai eu la certitude que je venais de partager mon repas avec une meurtrière. A moins que ce soit Lorna qui ait fait le coup, bien sûr. Mais, chose étrange, cela ne me paraît plus avoir autant d'importance, maintenant. J'ai de plus en plus de difficulté à éprouver de la sympathie pour Enrico, et je ne vois pas en quoi découvrir l'identité du meurtrier pourrait m'aider à conserver ma maison. Sauf s'il s'agit de Kane, naturellement.

Sur le chemin du retour, je ne remets pas mon manteau, espérant que la fraîcheur augmente l'effet des deux tasses de café que j'ai déjà bues. Il me manque tellement de réponses : comment me comporter avec Kane ? Venus est-elle véritablement une menace ? Comme faire pour arranger les choses avec Anatoly ? Ces questions me donnent une horrible migraine. J'ai besoin d'aide, et d'un peu de tranquillité.

Je stoppe net en arrivant devant ma porte. Une grosse enveloppe en papier kraft est posée par terre, avec mon nom écrit dessus. Je reconnais l'écriture de Leah. En général, Leah est une personne très soigneuse. Elle n'aurait jamais laissé cette enveloppe juste devant ma porte, visible depuis le trottoir par n'importe quel passant, sans une bonne raison. Il fallait qu'elle soit un peu perdue, ou en colère.

Je ramasse l'enveloppe et je m'empresse de l'ouvrir. Je trouve à l'intérieur un mini lecteur/enregistreur de cassettes qui a fait son temps. Et dedans, une minicassette avec le nom « Andrea » écrit dessus.

Je remets le tout dans l'enveloppe d'où j'extrais un morceau de papier blanc. C'est un message de Leah :

« Que se passe-t-il ? Tu ne sors jamais de chez toi d'aussi bonne heure ! Bref, c'est maman qui m'a demandé de te remettre ça. Je te préviens, c'est un peu dur à écouter. Je regrette presque de l'avoir fait. Bisous.

Leah. »

Je range le message dans l'enveloppe, et tout à coup l'idée me saisit de faire demi-tour pour prendre la direction du garage. J'ignore moi-même où je veux en venir en mettant le contact. Tout ce que je sais, c'est que j'ai un besoin urgent de fuir. Je pose l'enveloppe sur le siège passager. J'écouterai cette bande plus tard. Je me sens incapable d'encaisser quoi que ce soit dans l'immédiat.

C'est en abordant le pâté de maisons suivant que je prends conscience de mon attitude. A quoi rime ce refus d'affronter mes problèmes ? Il faut que je sache ce qu'il y a sur cette fichue bande ! Je m'engage dans la première ruelle que je trouve, et après quelques exercices respiratoires pour me débarrasser de mon stress je sors le lecteur de cassettes de l'enveloppe, et j'appuie sur la

touche Lecture.

J'entends une voix de femme. Le son est mauvais et la voix me parvient de très loin, comme si le micro avait été placé loin d'elle.

— Tu ne l'aimes pas. Je le sais. C'est impossible.

— Andrea, j'adore ma femme.

Je plaque ma main sur ma bouche pour m'empêcher de crier. Ça fait tellement longtemps que je n'avais pas entendu sa voix !

— Mais c'est notre destin d'être ensemble ! Hier, je suis allée consulter une voyante qui lit dans un jeu de tarots. Et tu sais ce qu'elle m'a dit ?

— Andrea, je me tue à te répéter que nous ne formerons jamais un vrai couple. Il faut que tu cesses de nous harceler.

— Mais Kane lui-même sait que nous sommes faits l'un pour l'autre. Kane, mon propre fils ! Lui, il comprend ! Pourquoi refuser l'évidence ?

— Que t'arrive-t-il ? Je t'ai connue plus subtile ! Tu cherches des conseils éclairés dans les jeux de tarots et chez un gamin de huit ans, maintenant ?

J'entends une sorte de bruit sourd en fond sonore, et je comprends que mon père vient de taper du poing sur une table. Il faisait toujours ça quand il voulait se faire entendre.

— Tu as cassé la vitre de ma voiture, Andrea ! Et tu n'arrêtes pas de traquer ma famille !

— Je suis désolée.

Elle a des larmes dans la voix.

— Je veux dire, je regrette pour la voiture. Mais je devais le faire, Martin. Ils m'ont dit de le faire !

— Qui ça, ils ?

Elle fait semblant de n'avoir pas entendu sa question.

— Je t'aime tellement, Martin ! Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, mais le départ d'Oscar a été une bénédiction pour moi. Et lorsque tu obtiendras le divorce ce sera aussi une bénédiction ! Tes enfants pourront vivre avec nous, je m'occuperai de Leah et de Sophie. Sophie est une enfant très spéciale. Je ferai bien attention à elle. Il faut juste que tu croies en moi !

— Andrea, tu viens de reconnaître que tu as saccagé ma voiture. Comment veux-tu que je te fasse confiance ?

Les mots prononcés par mon père ne sont pas vraiment cinglants. Mais le ton de sa voix... Jamais je ne l'ai entendu parler sur ce ton. C'est de l'acide à l'état pur !

Andrea demande, d'un ton plus doux cette fois :

— Pourquoi es-tu aussi cruel avec moi ? Décidément, tu n'y comprends rien. Il n'y a pas que les voyantes qui le disent, j'entends aussi la voix de mes ancêtres. Les morts savent ce qui est important, et ils m'en parlent. Ils me disent ce que je dois faire pour te garder. Ils prennent soin de nous, Martin. Toi et moi !

— Andrea...

— C'est pour ça que je vous suis, toi et ta famille. Je serai toujours là, à vous observer, et j'attendrai que tu fasses la seule chose qui te reste à faire.

Il y a un long silence, puis mon père reprend la parole.

— Tu es un vrai personnage de tragédie, Andrea. Malgré tout, je n'arrive pas à te plaindre. Tu as menacé ma famille, et moi, j'aime ma famille, tu comprends ? Je ne t'aimerai jamais.

Elle insiste.

— Tu ne penses pas ce que tu dis. Tu es déboussolé.

— Je suis en train d'enregistrer notre conversation, Andrea.

Nouveau long silence. Puis de nouveau la voix d'Andrea.

— Je... je ne comprends pas.

— Si tu ne me fiches pas la paix, je donnerai la bande à Oscar. Il en a besoin pour te faire hospitaliser. Tu risques de perdre la garde de Kane, Andrea.

— Comment oses-tu !

Cette fois, elle pousse un cri perçant, et je commence à me demander où ils sont. Si Andrea avait crié dans un lieu public, elle aurait attiré l'attention sur eux.

— Si tu nous laisses tranquilles, ma famille et moi, je ne remettrai pas cette bande à Oscar. Encore que... je devrais le faire. Tu as besoin d'aide.

— Martin...

— Au revoir.

— NON !

Mon père se met à hurler :

— Fiche-moi la paix !

Puis on entend un grand fracas... et le cri d'un petit garçon.

Le gosse sanglote :

— Tu as fait quoi à ma maman ?

Mon père répond :

— Retourne dans ta chambre, Kane. Demande à ton papa de venir te chercher, sauf si tu préfères que je te ramène moi-même. Ce serait peut-être la meilleure solution, Andrea.

Andrea se remet à hurler :

— NON !

Et, aussitôt après, on entend la voix du jeune Kane.

— Ne t'en fais pas, maman, je resterai avec toi ! Je ne te quitterai pas !

Mais Andrea fait comme si elle ne l'entendait pas.

— Martin ! Martin, s'il te plaît, reviens ! Ne le laisse pas m'enfermer, Martin ! Martin, s'il te plaît !

Mais sa voix devient de moins en moins audible, au fur et à mesure que le micro s'éloigne. Puis

on entend un déclic, et le silence s'installe.

Je pose ma tête contre le volant et je ferme les yeux. Je sais maintenant pourquoi Leah n'a pas voulu attendre que je rentre chez moi pour déposer la bande. Ce père n'est pas celui dont elle veut se souvenir. Elle refuse d'admettre que notre père était capable de haine.

Mais il y a une autre façon de voir les choses. Notre père a fait ce qu'il fallait pour nous protéger, pour que nous soyons en sécurité. Aujourd'hui, quand ma famille a besoin de protection, c'est vers moi qu'elle se tourne.

Je redémarre, mais cette fois je sais où je vais. En dix minutes, je me retrouve près de Sutro Heights.

Je gare mon Audi derrière les hautes broussailles qui dissimulent partiellement les maisons de style édouardien situées de l'autre côté du parc. Il y a très peu de voitures dans la rue. Un bus s'approche, et ne prend pas la peine de ralentir en passant devant l'arrêt qui se trouve à moins de trois mètres de moi. De l'autre côté de la rue, une fourgonnette se gare devant l'une des élégantes résidences, prête à intervenir pour n'importe quel genre de service. Sur ma droite, j'aperçois un chemin boueux et un carré de pelouse soigneusement entretenue, comme celles où nous allions pique-niquer autrefois. Je suis soudain envahie d'une immense nostalgie, comme lorsque vous regardez un vieux film qui date de votre enfance ou que vous écoutez une chanson que vous avez entendue à votre premier concert de rock. Je récupère la cassette et je la fourre dans la poche de mon manteau avant de sortir de la voiture. J'emprunte le sentier et, tout en marchant, j'entame une conversation avec mon père. Je lui demande tout bas comment il va, s'il est heureux et pourquoi il m'a abandonnée. C'est une conversation à sens unique, mais je m'en fiche. Ce qui me frappe, c'est que j'ai trouvé le courage de poser ces questions.

Ignorant la boue qui colle à mes bottines, je suis le chemin jusqu'aux ruines de la Sutro Mansion. Je gravis les marches de l'escalier, m'arrêtant pour contempler le magnifique point de vue sur l'océan. Un océan sauvage et imprévisible sous ce ciel nuageux, annonciateur d'une nouvelle tempête. Mon père adorait l'océan par ce type de temps, et j'ai eu envie de partager ce moment avec lui.

Je murmure :

— Tu le vois ?

— Que suis-je censé voir ?

Je me retourne brusquement. C'est Kane, qui me regarde fixement. Il tient en laisse un chien hideux totalement dépourvu de poils, à l'exception d'une touffe blonde sur son crâne étroit. Cette coupe ne sert qu'à attirer l'attention sur les oreilles de ce pauvre chien, dressées comme deux points d'exclamation.

— C'est une race péruvienne. Les Incas pensaient que ces chiens étaient capables d'aider leur maître à trouver le chemin du monde des morts.

— Peut-être parce qu'ils ressemblent à des zombies, version canine.

Kane sourit. Son regard s'attarde sur les vagues de l'océan. Le chien tire comme un fou sur sa laisse et se met à japper en guise de bienvenue. Ou d'avertissement, qui sait.

— Vous me suiviez, Kane ?

— Scott vous a-t-il dit ce que j’attends de vous ?

— Vous voulez que j’entre en contact avec un esprit. Mais ne croyez-vous pas qu’il serait temps de laisser tomber ces exigences insensées, et de vous contenter de me vendre la maison au prix convenu ? En échange, je m’abstiendrai de vous faire arrêter pour harcèlement.

— Ce parc est ouvert au public, Sophie.

— Vous oubliez le jour où je vous ai vu sur le trottoir en face du fleuriste où travaille Amelia... Kane hausse les épaules.

— La rue est à tout le monde. C’est une petite ville, et il ne faut pas vous étonner si vous vous retrouvez de temps à autre nez à nez avec moi.

— Kane... !

— Pourquoi ne les laissez-vous pas entrer ?

— Qui ça ?

Le vent commence à se lever, et le chien a l’air de grelotter.

— Je parle des morts, Sophie. Pourquoi n’ouvrez-vous pas votre esprit aux morts ?

— Qui vous dit que je ne l’ai pas fait ?

— Si vous ignorez l’esprit de votre père quand il essaie de communiquer avec vous, je vois mal quelle chance peut avoir ma mère de parvenir un jour jusqu’à vous ! Pourquoi vous renfermer sur vous-même ?

Il n’a pas levé la voix ni même changé de ton. Mais son corps s’est raidi, et ses yeux ne sont plus que deux fentes. C’est le signe qu’il est en colère. Cet homme est dangereux. Le chien remue la queue pour marquer son impatience.

Je tente de calmer Kane.

— Il y a eu des signes... Les lumières de ma chambre se sont éteintes et se sont rallumées toutes seules. On a sonné à ma porte, mais il n’y avait personne pour appuyer sur le bouton. Et puis il y a eu ces bruits de pas et...

Kane m’interrompt brusquement.

— Tout ça, c’est des conneries ! Il fallait tenter d’établir le contact sur-le-champ ! Vous auriez déjà dû lui parler, mais vous vous refusez à voir ce que vous ne comprenez pas ! Vous avez un don extraordinaire, mais vous le niez en privilégiant tout ce qui est ordinaire ! Pourquoi ? Pourquoi devrais-je vous laisser emménager dans cette maison, sa maison ? Pourquoi devrais-je laisser de nouveau une mécréante profaner la maison de ma mère ?

— De nouveau ? L’autre est votre père, je suppose ?

Kane ne relève pas. M’a-t-il entendue ?

— Ils ont dit que ma mère était schizophrène, mais c’était faux. Les voix qu’elle entendait n’étaient pas dans sa tête... c’étaient les voix des morts. Elle avait un don, mais contrairement à vous elle l’a exploité. J’ai ce don, moi aussi, mais il m’est impossible d’entendre ma mère ! Vous devez m’aider à le faire. Vous en êtes parfaitement capable, mais vous ne voulez pas !

— Vous entendez des voix ?

— Ne me regardez pas comme si j'étais cinglé ! Oui, j'ai un don. Puisque je vous dis que j'ai un don !

Tu parles... Comme Charles Manson, oui.

— J'ai communiqué avec un esprit. Je pense qu'il s'agissait de votre mère. Elle s'appelait bien Andrea ?

Kane ne répond pas.

— Elle était amoureuse de mon père. Elle allait lui vendre sa maison, mais...

— C'est votre famille qui vous a raconté cette histoire !

Je mens.

— Absolument pas !

— N'essayez pas de me prendre pour un imbécile, Sophie, je suis plus futé que vous. Et, soit dit entre nous, la seule raison qui a poussé ma mère à vouloir vendre la maison à votre père, c'est qu'à l'époque elle ignorait qui il était vraiment : un salopard, un coureur de jupons !

J'avance vers lui, le poing levé.

— Espèce d'enfoiré !

Mais voilà son satané chien qui grogne et montre les crocs. Il joue bien son rôle de protecteur de l'Antéchrist.

— Vous pouvez lui parler. Je sais que vous en êtes capable.

— Ah oui ? Et qui vous l'a dit ? Les voix ?

— N'oubliez pas que je peux encore annuler notre accord à n'importe quel moment. Je sais bien que je ne peux pas vous contraindre légalement à utiliser votre don, mais ce que je peux faire en revanche, c'est augmenter le prix de vente de la maison comme bon me semble. Que diriez-vous de cinq millions ?

— Elle ne vaut pas ce prix.

— Je peux toujours essayer. Je peux faire en sorte que ce soit largement au-delà de vos moyens et vous jeter à la rue. Et ça ne s'arrêtera pas là ! Je peux vous faire endurer tout ce que votre famille a fait endurer à ma mère. Vous, Leah et cette vieille chouette que vous appelez Mama, vous avez une dette envers moi. Toutes les trois. Et je compte bien la recouvrer. Le problème est juste de savoir comment.

— Serait-ce une menace ?

Kane sourit.

— Ce serait illégal.

Il se penche pour caresser l'unique touffe de poils de son chien.

— Il reste trois jours avant la levée du séquestre. Il vous reste donc trois jours pour prendre contact avec ma mère. Si vous me mentez, je le saurai. N'essayez surtout pas !

Je m'écrie :

— Que je vous mente ou pas, quoi que je dise, ça n'a aucune importance ! Vous avez décidé de

me mettre dehors, c'est ça ? Toute cette histoire était un coup monté !

Mais Kane s'éloigne déjà en tirant son chien derrière lui. Je le regarde descendre les marches. Le vent le pousse loin de moi.

Je marmonne, les dents serrées :

— Comment négocier avec un cinglé ?

Le fait que je parle toute seule ne me trouble pas outre mesure. Au moins, je n'entends pas de voix, moi !

Sauf à cette fameuse séance. Je n'étais pourtant pas folle ! Je lève la tête pour contempler le ciel, et je réprime une envie folle de hurler. J'ai besoin que quelqu'un me montre la bonne direction, ou n'importe quelle direction, en fait.

Au même moment, mon portable se met à vibrer dans mon sac. Je le sors pour voir qui m'appelle. Mais rien ne s'affiche sur l'écran. Le numéro est masqué.

Je prends l'appel en bougonnant.

— Oui ?

Une voix douce et familière me dit :

— Vous êtes bien Sophie Katz ? C'est Lorna, la maman de Zach. Vous ne sauriez pas où est mon fils, par hasard ? Avez-vous eu de ses nouvelles aujourd'hui ?

— Pourquoi voulez-vous que j'aie des nouvelles de Zach ?

Je baisse les yeux, et j'avise une bouteille vide abandonnée par terre. Lorna n'aurait pas dû m'appeler. Sauf si elle craint vraiment que quelque chose de fâcheux n'arrive à son fils, et qu'elle ne sache vers qui d'autre se tourner.

— Nous ne nous connaissons pas très bien, c'est vrai, mais Zach semble vous trouver sympathique. Et il a disparu. On ne l'a pas vu à l'école, et j'ai trouvé ce poème dans sa chambre... enfin, je pense qu'il s'agit d'un poème. A moins que ce ne soit un message.

Je sens un frisson me parcourir, et j'ai beaucoup de mal à respirer. Il faut que je lui pose une question.

— Quel genre de message ?

Lorna retient un sanglot.

— S'il vous plaît, je dois absolument le retrouver. J'ai peur qu'il ne se soit mis dans la tête de partir, comme sa sœur. Je ne peux pas perdre mes deux enfants, Sophie. Dites-moi que ça n'arrivera pas !

Je tends la main, en espérant trouver quelque chose à quoi m'accrocher, mais il n'y a rien.

— Non, je n'ai pas de nouvelles de lui. Mais je vais vous aider à le chercher.

— Ma voiture est chez le garagiste, et je ne peux pas dire à son père...

— Comment ça, vous ne pouvez pas ! Vous devez lui parler !

— Mais c'est peut-être une fausse alerte, et son père sera tellement en colère... S'il vous plaît, je sais que vous avez une voiture, puisque vous avez proposé à Zach de le déposer, l'autre jour. Vous pourriez m'emmener ? Nous ferons la tournée de tous les endroits où il a l'habitude d'aller. Je suis

sûre que je peux le retrouver. Je suis sa mère...

Comme si le fait d'être sa mère lui donnait une sorte d'avantage ! En fait, c'est tout le contraire, car Zach sait très bien où elle pourrait le chercher, et si vraiment il ne veut pas qu'on le retrouve il ira ailleurs.

— D'accord, je passe vous chercher. Mais à une condition : vous devez dire ce qui se passe à votre mari. Il nous faut le plus d'aide possible pour effectuer les recherches. Le facteur temps est primordial.

Elle me donne son accord en pleurnichant. Enfin, si on peut appeler ça un accord... Je note mentalement son adresse et je raccroche aussitôt pour appeler Marcus.

Après la quatrième sonnerie, il se met à roucouler.

— Sophie, trésor, je suis sûr que tu veux me parler d'un nouveau problème hyperintéressant, mais je dois manier ma brosse magique et transformer une brune en blonde. Je te rappelle dans une heure ?

— Marcus, Zach a disparu. Sa mère a trouvé un message qui pourrait bien être une lettre d'adieu.

Marcus marque un temps d'arrêt, puis s'exclame :

— Dis-moi où on peut se retrouver, j'arrive.

Moins de quarante-cinq minutes plus tard, Lorna et Marcus sont dans ma voiture.

Le visage fermé, Lorna nous confie :

— Al prétend que c'est ma faute.

Nous descendons lentement Haight Street, à quelques pâtés de maisons de chez moi. J'apprends que Zach adore ce quartier. C'est étonnant que je ne sois pas au courant, mais je préfère rester prudente : les choses que j'aime dans ce quartier ne sont pas forcément les mêmes que celles qui l'attirent, lui. J'aime les maisons victoriennes, la proximité immédiate du Golden Gate Park, les restaurants de Cole Street. Alors qu'en ce moment même nous faisons le tour des boutiques de tatouage, des bars mal famés où on vend de l'herbe, sans parler des bouges du Lower Haight qui ont pu « omettre » de vérifier l'identité de Zach. Il est très facile d'oublier que ce monde-là et le mien se côtoient. Si je n'y prête aucune attention c'est que je ne m'y reconnais pas. Et ce qui me terrifie, c'est que c'est l'univers de Zach, un gosse de quinze ans qui en veut à quelqu'un et qui a une fâcheuse tendance à se flageller.

Après avoir sillonné le pâté de maisons trois fois dans les deux sens, je m'exclame :

— Il faut laisser la voiture et faire les boutiques l'une après l'autre. Vous avez une photo de Zach ?

Lorna sort mollement son portefeuille et me met sous le nez une photo de son fils. Puis elle me dit pour la deuxième fois de la journée :

— Je ne peux pas perdre mes deux enfants...

Assis sur la banquette arrière, Marcus discute, le portable à la main :

— Il ressemble à... disons qu'il est à mi-chemin entre Robert Smith et Marilyn Manson.

Il a eu l'idée d'appeler le Breather au cas où Zach aurait finalement décidé d'essayer « L'Amour à la Plage ».

— Mais il est jeune, c'est un ado. Jusqu'à maintenant, il ne sait pas encore très bien où il en est. Ses orientations sexuelles ne sont pas claires. Il doit se sentir mal dans sa peau...

Lorna me demande :

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? Mon fils n'est pas un homo ! C'est un brave petit, un garçon comme il faut !

Marcus l'ignore.

— Tu es sûr qu'il n'a pas mis les pieds ici de toute la journée ? Tu as posé la question à tous les serveurs ?

Il écoute la réponse puis cherche mon regard dans le rétroviseur en secouant la tête.

Je quitte le quartier sur les chapeaux de roues et je fonce en direction de l'ouest en prenant une rue transversale.

— Oubliez les boutiques ! Je ne pense pas qu'il ait eu l'idée d'y chercher des ennuis... Nous allons longer la plage.

Lorna s'écrie :

— Zach a horreur de la plage !

— Peu importe. Si vraiment il mijote quelque chose, il cherchera un coin où il n'y a personne. Or aucune personne saine d'esprit n'irait à la plage par un temps pareil. Et compte tenu des contre-courants, c'est une bonne façon de... bref, allons jeter un coup d'œil. Ensuite, nous essaierons le parc.

Marcus range son portable dans la poche de sa veste et pousse un énorme soupir de frustration.

— Le parc est tout près, Sophie. Commençons par là. Tu sais mieux que quiconque à quel point il est facile de commettre un crime dans le parc sans être pris.

Il fait allusion à la fois où mon pied a buté contre un corps mutilé alors que je me rendais au parc pour retrouver un ami.

Lorna s'exclame :

— Jamais mon fils ne commettrait un crime ! Il essaie de jouer les durs, mais c'est juste une façade. Il est vulnérable et...

Marcus répond un peu trop abruptement :

— Jusqu'à maintenant, le suicide a toujours été considéré comme un crime, que je sache ! Et juste pour info, votre fils est peut-être un brave petit comme il faut, mais ça ne l'empêche pas d'être gay. Zach serait peut-être un peu moins vulnérable que vous le prétendez si vous acceptiez l'idée que ce dernier point n'exclut pas les deux autres !

— Marcus, ce n'est pas le moment !

Je pénètre dans le parc. Mais par où commencer ? Ce n'est pas un terrain de jeu de quartier, c'est le Golden Gate Park ! Autrement dit, de la taille d'une petite ville ! Mon regard saute de terrain de foot en terrain de volley et scrute les petits chemins tortueux.

— Je vais me garer n'importe où, et nous nous séparerons.

Lorna se contente de répondre d'un ton posé :

— D'accord.

Tandis que je ralentis, à la recherche d'une place de parking suffisamment grande pour mon Audi, Marcus demande :

— Vous avez appelé tous ses amis ?

— Il n'a pas beaucoup d'amis. Il ne fait pas confiance aux gens. A part vous... et Scott. Oui, il aime bien Scott. Il l'admire, et Al a encouragé cette amitié. Scott est sorti plusieurs fois avec lui. Ils allaient voir des matchs de base-ball, des choses de ce genre.

Scott apprécie les gens qui l'admirent. Je comprends donc très bien son enthousiasme à prendre Zach sous son aile. En revanche, j'ai beaucoup de mal à imaginer Zach à un match de base-ball !

— J'en déduis que vous avez appelé Scott ?

Lorna hésite un instant.

— J'aurais dû, mais... personnellement, je n'aime pas cet homme. Je pense qu'il a une mauvaise influence.

Mon cœur fait un raté.

— Vous plaisantez ou quoi ? Quand bien même ce serait le dernier des salauds, il sait peut-être où est Zach. Vous devez absolument l'appeler. Franchement, où avez-vous la tête ?

Marcus s'exclame :

— Sophie, il y a une place. Là !

Je me gare en marche arrière. Je serre les dents si fort que j'en ai mal à la mâchoire. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez Lorna ? On dirait qu'elle n'a pas percuté, qu'elle ignore ce qui est en jeu...

Avant même que j'aie le temps d'arrêter le moteur, Marcus a déjà ouvert sa portière.

— Nous allons nous séparer. Chacun doit garder son portable allumé. Sophie, tu pourrais appeler Scott tout en cherchant. De mon côté, je vais explorer la zone autour du terrain de foot.

Je le regarde partir au petit trot. D'une certaine façon, le sort de Zach l'émeut. Peut-être parce que la vie de ce garçon est terriblement désespérante. C'est d'ailleurs pour ça que je me suis prise d'affection pour lui, moi aussi.

Lorna demande, toujours collée à son siège :

— Vous allez appeler Scott ?

Je me contente de hocher la tête.

— Marchez en direction de Haight. Surtout, regardez bien derrière chaque buisson et chaque arbre. Moi, je vais en direction de De Young. Et si vous trouvez quelque chose appelez-nous.

— Vous aussi, vous m'appellerez ?

Au ton de sa voix, je sens que la panique la gagne.

— Mais bien sûr. Allez, on y va !

Lorna met beaucoup plus de temps que moi pour émerger de la voiture. Il faut que je me retienne de lui ouvrir la portière, de la sortir par les cheveux et de la pousser dans la direction où elle est censée faire ses recherches. Mais je la laisse faire à son rythme... Elle s'arrête et me regarde piaffer, impatiente d'appeler Scott et de retrouver Zach.

Je lui demande :

— Vous vouliez dire quelque chose ?

Elle répond lentement :

— Je sais ce que vous pensez, que je ne me fais pas assez de souci pour lui. Et que si je n'ai pas appelé Al tout de suite, ni Scott, c'est pour ça. Je devrais courir dans le parc en criant le nom de Zach, c'est ça ?

— Ce que je pense, c'est qu'il faudrait commencer à chercher !

— Le problème n'est peut-être pas de savoir à quel point je l'aime, mais à quel point je suis terrifiée. J'ai déjà connu un échec avec ma fille, Sophie. J'ai essayé de la rendre heureuse, mais la seule fois où elle est venue chercher de l'aide auprès de moi, j'ai... je n'ai rien compris. Et elle est morte en pensant qu'elle ne pouvait pas compter sur moi ! Je sais qu'elle continue de le croire, d'ailleurs. Une trahison pareille ne s'oublie pas avec la mort. Si je suis incapable d'appeler Al ou Scott, et de rechercher mon fils avec le même empressement que vous et votre ami, c'est parce que je suis incapable d'affronter l'idée d'un nouvel échec.

Le vent se lève de nouveau, soufflant dans ses cheveux déjà ébouriffés. Ce qui lui donne un air sauvage et désespéré.

— Je vois. C'est à cause de vous.

Lorna en reste bouche bée. Elle essaie de me répondre, mais je ne lui en laisse pas le temps. Je tourne les talons et je prends la direction de De Young. Je sors volontairement des sentiers battus en criant le nom de Zach. Puis j'appelle Scott.

— Sophie ! Je suis content de t'avoir au téléphone. Tu sais, j'ai trouvé le ticket de caisse de la broche. Elle vient d'une boutique d'antiquités du comté de Marin. Apparemment, elle appartenait à une psychopathe de l'époque victorienne... J'ai abordé le sujet avec Venus, mais elle prétend l'avoir donnée à Oscar avant sa mort, et n'en avoir plus entendu parler depuis. Jusqu'au jour où tu as dit l'avoir retrouvée sur ton oreiller. Je pense qu'elle disait la vérité, mais...

Je l'interromps.

— On en parlera plus tard. Lorna m'a appelée, son fils Zach a disparu en laissant un message qui pourrait faire croire à un suicide.

— Attends une minute... Zach... mais comment... quand a-t-il...

Scott bredouille encore quelques mots incohérents. Puis il réussit enfin à formuler une vraie phrase.

— Que veux-tu dire par « qui pourrait faire croire à un suicide » ?

— Il s'agirait d'une sorte de poème très sombre, à la Sylvia Plath.

— Sylvia Plath s'est fourré la tête dans son four.

— Ecoute, peu importe. Toujours est-il que ce n'est pas bon signe.

— Où avez-vous cherché ?

— Pour l'instant, je suis dans le parc. Je me suis dit que s'il voulait être seul...

Il m'interrompt.

— O.K. Continue de chercher là-bas. De mon côté, j'ai d'autres idées.

— Du genre ?

— Je t'en parlerai plus tard.

— Scott, attends ! Ne raccroche pas !

— Pourquoi ? Il y a autre chose ?

Je m'arrête. Près de mon pied, un arbrisseau en fleurs se met à frémir, comme si je ne sais quel animal fouisseur s'attaquait à ses racines.

— Il n'y a rien d'autre, non. C'est juste que... je n'ai aucune envie de trouver un nouveau corps. Pas celui de Zach. Je crois que je ne pourrais pas le supporter.

C'est vrai. Je suis aussi lâche et égocentrique que Lorna. Zach est peut-être mort, et tout ce qui m'intéresse, c'est mon moral ! L'arbrisseau s'enfonce un peu plus tandis que j'attends la réponse de Scott.

Il me dit d'une voix douce :

— Bulle... contrairement à moi, tu es capable de faire face à n'importe quelle situation.

Je souris et j'avale une goulée d'air frais.

— Tu as l'impression de me connaître par cœur, c'est ça ?

— Je connais chaque centimètre carré de toi, chérie. Et maintenant, essayons de retrouver Zach.

Je me contente de hocher la tête. Je sais que de toute façon Scott se passera de mon autorisation sans que j'ouvre la bouche.

— A tout à l'heure. Je te rappelle.

Comme je n'essaie pas de le retenir, il raccroche. Je glisse mon portable dans mon sac et je me mets à appeler Zach.

Quinze, vingt, trente minutes se passent sans que nous trouvions quoi que ce soit. Mon téléphone reste silencieux. Et si j'appelais Anatoly ? Après tout, c'est lui le détective privé, non ? Mais, franchement, je doute qu'il fasse mieux que moi. C'est peu probable.

Lorsque j'arrive devant les marches du De Young, je commence à questionner les quelques touristes qui m'entourent. Je me lance à plusieurs reprises dans une description de Zach en espérant voir briller au fond de leurs yeux une petite étincelle, la preuve qu'ils ont croisé son chemin, mais rien... Zach a disparu.

Lorsque mon portable se remet à sonner, je suis au bord des larmes. Et le fait que ce soit le numéro de Scott qui apparaisse sur l'écran ne me remonte pas le moral.

Dès que je décroche, je m'empresse de dire :

— Je ne l'ai pas trouvé.

— Moi si...

— C'est vrai ? Est-ce qu'il est... est-il...

J'essaie de formuler une question à laquelle je ne veux pas de réponse.

— Si ta question est « Est-il ivre ? » la réponse est oui.

Je suis folle de joie.

— Ivre ? Tu veux dire qu'il est vivant et complètement soûl ?

Je fais des bonds de cabri. Autour de moi, les gens doivent croire que j'ai gagné à la loterie !

— Où es-tu, Scott ?

— Je l'ai ramené chez moi. Venus est en train de lui faire un café.

Pour la première fois, je ressens un peu de sympathie pour cette fille.

— J'appelle sa mère, et nous arrivons.

— Attends... Je crois qu'il faudrait lui dire que Venus a déjà appelé Al pour lui apprendre que Zach était ici.

— Génial ! Ça fera un coup de fil à donner en moins.

— Le problème, c'est qu'il est furieux contre Lorna.

— Il ne peut pas lui coller sur le dos la responsabilité de ce qui est arrivé. Les ados se fourrent parfois dans des situations pas possibles et...

— Zach a plus de raisons que la plupart des ados de passer à l'acte. Lorna a déjà tenté de se suicider par deux fois depuis que sa fille l'a fait, il y a quatre ans. C'est pour ça que Al ne la quitte pas d'une semelle, et qu'il insiste pour qu'elle lui dise où elle se trouve à tout moment de la journée.

— Et merde !

— C'est ce que j'ai dit, moi aussi. Bref, nous l'attendons, et Venus dit qu'il est déjà en pétard. Il accuse Lorna d'avoir détruit leur fils. Attendez-vous à un accueil musclé !

— Scott, est-ce que les membres du Club des spirites sont tous dans cet état ?

— Si je te dis oui, me reprocheras-tu de t'avoir embarquée dans cette galère ?

— Tu sais que je te déteste, j'espère ?

— Il me semble t'avoir déjà entendue le dire, en effet. A tout à l'heure.

Il raccroche. Je fais un nouveau saut de cabri avant de composer le numéro de Lorna et celui de Marcus pour leur annoncer la nouvelle.

On dit que la folie consiste à refaire sans arrêt la même chose et à en attendre un résultat différent. Remplacez le mot « chose » par le mot « homme », et vous serez d'accord avec moi pour constater qu'il y a des tas de femmes cinglées sur terre.

Le Côté léger de la mort

Sur le chemin de la maison de Scott et de Venus, personne ne dit un mot. Mais notre soulagement à tous s'exprime par un silence délicieux. De là à dire que tout va bien, ce serait exagéré. Zach peut très bien être parti ce matin avec l'intention d'en finir. Mais il ne l'a pas fait, et cette décision, quelle qu'en soit la cause, mérite qu'on s'en réjouisse.

Il nous faut peu de temps pour atteindre notre destination. Venus et Scott habitent dans la zone de Seascape, et leur maison est nichée entre la baie et la propriété de Robin Williams. En la voyant, Marcus se contente de siffler sans autre commentaire. Ce n'est qu'en entrant dans la maison que les choses se gâtent.

C'est Scott qui nous ouvre la porte, et aussitôt j'entends la voix colérique d'Al.

— Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Sais-tu seulement ce qu'ils font aux gamins qui conduisent en état d'ivresse ? Ils les mettent dans un centre pour mineurs délinquants, voilà ce qu'ils font !

C'est un éclat de rire aviné qui lui répond.

— T'es même pas cap' de tenir sur une moto, papa ! Alors que moi, j'peux conduire avec un verre dans l'nez.

Zach doit se croire irrésistiblement drôle, car il pique une nouvelle crise de fou rire.

Tandis que Lorna se précipite en ignorant Scott, ce dernier s'exclame d'un ton sarcastique :

— Bienvenue à notre petite fête !

Marcus et moi suivons Scott dans le salon. Al est sur le dos de Zach, qui est vautre dans un fauteuil de cuir, une tasse de café à proximité, et un seau entre les mains.

Lorna tombe aux pieds de son fils.

— J'ai cru... je croyais...

Al lâche d'un ton sec :

— Tu as cru quoi ? Qu'il était aussi pitoyable que toi ? Mais Lorna ne semble pas l'entendre. Elle tend la main vers Zach et lui touche le bras comme pour s'assurer qu'il est bien là.

Mais Al n'en a pas fini.

— Qu'avais-tu l'intention de faire ? Et s'il avait tenté de se suicider comme toi ? Nous aurions pu perdre notre second enfant... Aurais-tu tenté de le rappeler d'entre les morts, comme tu ne cesses de le faire avec notre fille ? Ou essayé de te racheter en étant une bonne mère, la mère d'un fichu fantôme ? Combien de fois faut-il que je te le rappelle ? Quand les gens meurent, ils meurent ! Tu peux enterrer les gens, pas les faire revenir !

— Al...

Je lève la tête. Venus est sur le seuil de la porte, de l'autre côté de la pièce. Elle porte une robe fourreau gris foncé qui moule ses hanches étroites.

— Al, je comprends que tu sois en colère, mais je ne peux tolérer un tel débordement d'énergie chez moi. Je suis désolée, mais je vais vous demander de partir tous les trois.

Lorna sursaute et se tourne vers Venus, comme si elle venait de se rappeler qu'en dehors de Zach il y a d'autres gens dans la pièce. Elle répond d'une voix douce :

— Merci. Merci d'avoir pris soin de lui.

Puis se tournant vers Scott, elle ajoute :

— Et merci à vous de l'avoir retrouvé.

Zach marmonne :

— Bien sûr qu'il m'a r'trouvé !

La poudre blanche disparaît peu à peu de son visage, et les lignes noires qui cernaient ses yeux ont coulé sur ses joues.

— J'suis allé au bar d'Eddie, pas vrai, Scott ? Comment tu l'as app'lé déjà, quand tu nous as présentés ? Aucune identité... j'veux dire, aucune idée ! Eddie, Eddie... Eddie, Eddie au lit, Eddie l'ennemi, le bouffon !

Scott fait un pas en avant et tente d'ébouriffer les cheveux de Zach figés par un gel.

— Il en tient une bonne ! Il ne se rend pas compte de ce qu'il dit...

Puis il s'empresse de faire un dernier commentaire destiné à Al qui le foudroie du regard.

— Ce n'est qu'un gosse. Ne soyez pas trop dur avec lui.

— Vous avez dit à mon fils où il pouvait s'enivrer ?

— Pas du tout. Nous sommes tombés par hasard sur Eddie à l'occasion d'un match. Il se peut que j'aie dit que j'emmènerais Zach dans son bar quand il aurait... d'accord, j'ai peut-être parlé de dix-huit ans. Mais je lui ai bien dit d'attendre sa majorité, je le jure.

Al est en train de virer à l'écarlate, mais heureusement pour Scott c'est Zach qui a besoin d'attention. D'un même élan, Lorna et Al s'emploient à remettre Zach sur ses pieds et à le conduire vers la porte, ce qui n'est pas une mince affaire.

Venus reprend la parole d'une voix à la fois calme et décidée. Un véritable exploit.

— Une dernière chose, Lorna. Je sais que vous êtes sincèrement croyante, mais il est clair que votre mari ne l'est pas, et les non-croyants ne sont pas autorisés à être membres du Club des spirites. Donc, si vous souhaitez participer aux prochaines séances, il serait préférable que vous veniez seule. Gina Priestly, cette femme merveilleuse qui anime l'émission Haunted San Francisco sur la chaîne Histoire, s'est dite intéressée par notre club. C'est elle qui remplacera Al.

Je rétorque aussitôt :

— Venus, ce n'est pas le moment ! Cette famille a vécu l'enfer, aujourd'hui. Est-il vraiment nécessaire de les prendre à partie avec les stupides règlements de votre club ?

Venus fait deux pas dans ma direction, puis s'arrête. L'espace qui nous sépare est chargé

d'ondes négatives et d'une antipathie réciproque.

Puis Venus s'adresse à moi d'un ton sec.

— Vous êtes en colère parce que je ne vous ai pas dit que c'était moi qui avais acheté cette broche. Comme je l'ai dit à Scott, j'ai donné ce bijou à Oscar car il vivait dans la même maison que Cecile. Ce n'est donc pas moi qui l'ai posée sur votre lit. D'autre part, je vous suggère de faire très attention avant de critiquer les règlements du Club des spirites. Il se peut que Kane ne m'aime pas beaucoup, mais il m'écoute. Comment réagira-t-il s'il apprend que vous jugez stupides ses choix en matière de spiritualité ?

— Ça suffit !

Ces mots sont prononcés avec une telle véhémence que je mets un moment à comprendre qu'ils viennent de la bouche de Scott. Il lance à Venus un regard noir, puis répète :

— Ça suffit, Venus. Laisse tomber.

J'avale ma salive et je regarde ailleurs. Plus tard, Scott essaiera probablement de dire à Venus qu'il défendait Lorna et sa famille, mais tous les gens présents dans cette pièce savent qu'en réalité c'était moi qu'il défendait.

C'est Lorna qui reprend la parole la première. Elle semble plus terrifiée que jamais. Plus encore que lorsque Zach avait disparu.

— Al est croyant, Venus. Il est juste en colère, car il pense que...

Al l'interrompt brusquement.

— ... que tous les gens ici présents ne valent pas un clou ! Ne vous inquiétez pas, Venus, je n'assisterai plus à vos séances, ni moi ni aucun membre de ma famille. Allez viens, Lorna, rentrons chez nous avec notre fils.

Lorna tremble comme une feuille, peut-être à cause de l'effort qu'elle fait pour aider Zach à marcher. Le trio se dirige lentement vers la porte et quitte la pièce, puis sort de la maison.

Venus braque son regard sur Marcus et moi.

— Vous devez partir, vous aussi.

Marcus, qui était resté jusqu'ici d'un calme olympien — ce qui ne lui ressemble guère —, me prend par le bras, et nous sortons ensemble. Ce n'est qu'une fois dehors, sur le trottoir, sous les premières gouttes de pluie de la journée, qu'il finit par retrouver sa langue.

— Etre gay quand on est ado..., c'est l'enfer. San Francisco a beau avoir une réputation de ville libérée, les jeunes hétéros sont odieux. Ils te tiennent à l'écart, et tu ne te sens nulle part chez toi. C'en est presque insupportable. Ce pauvre Zach a déjà beaucoup de choses à supporter : deux parents psychotiques qui se détestent et une sœur morte. Pauvre garçon ! Que lui reste-t-il, dans la vie ?

— Il s'en tirera.

Mais je ne suis pas certaine de croire vraiment à mes paroles.

— Bon, je dois retourner dans le salon pour voir si je peux encore sauver une partie de la journée.

— Je suis vraiment désolée de t’avoir entraîné dans cette histoire.

Il lève la main pour me signifier de ne pas m’inquiéter. Je lui souris. Pour une fois, il n’en fait pas des tonnes sous prétexte que je lui en fais voir de toutes les couleurs avec mes problèmes, et je lui en sais gré. Nous rejoignons la voiture. Dès que nous avons fini d’attacher nos ceintures de sécurité, il se tourne de nouveau vers moi.

— J’ai une question à te poser.

— Je t’écoute.

— Pourquoi ne m’as-tu pas dit que Venus était un mec ? J’ignore qui a pratiqué l’opération, mais ce chirurgien a fait un sacré bon boulot. Je ne m’en serais même pas douté si je n’avais pas repéré cette petite cicatrice à la place de sa pomme d’Adam. Et puis il y a aussi ses mains... J’imagine qu’on ne peut pas faire grand-chose avec les mains.

Une feuille mouillée se plaque sur mon pare-brise. On peut en voir les minuscules nervures et la couleur verdâtre. Je me tourne vers Marcus et je lâche les deux mots qui me viennent à l’esprit, en prenant soin de bien articuler chaque syllabe.

— Merde alors !

Je dépose Marcus à son salon, le Oh-Là-Là. Aussitôt après, je me rue sur mon portable pour appeler Jason. Dès qu’il décroche, je fonce bille en tête.

— Lorsque tu es allé chez Amelia, l’autre soir, t’en a-t-elle appris davantage sur Venus ?

— Qui est à l’appareil ?

— C’est Sophie !

En quittant Fillmore Street, je donne un coup de volant pour éviter un piéton, et je fonce tout droit chez O’Keefe.

— Salut ! Je n’avais pas reconnu ta voix. C’est une idée, ou tu es en rogne ?

— Que t’a dit Amelia au sujet de Venus ?

— Je ne pense pas qu’elle ait dit quoi que ce soit sur elle, ce soir-là...

— Tu « ne penses pas » ou tu en es sûr ?

— C’est que nous planions un peu... Certains détails sont un peu flous dans ma tête.

— Tu te fiches de moi ou quoi ? Tu m’as dit que tu lui poserais des questions, et voilà que maintenant tu es incapable de te souvenir de ses réponses.

— Ce sont des choses qui arrivent. Mais si tu veux savoir je préférerais ne lui avoir jamais posé ces questions. Amelia est une fille incroyable. Très différente de Dena, mais elle est capable de dire ou de faire ce que bon lui semble, en se fichant pas mal du qu’en-dira-t-on et des préjugés. Je ne veux pas me servir d’elle, même pour une bonne cause, tu comprends ?

— Il y a une chose que je comprends, moi, c’est que je suis en train de piquer une crise de nerfs !

Je freine à mort dans un crissement de pneus, car le feu orange vers lequel je fonçais à toute allure vient de passer au rouge.

— Tu te souviens de ce qu’Amelia a dit sur l’opération du frère de Venus, ou tu as

complètement perdu ta mémoire immédiate?

— Je me souviens qu'elle en a parlé, oui.

— Très bien. Quelque chose me dit que le frère de Venus n'est pas mort du tout, mais qu'il s'est transformé !

— Tu veux parler de réincarnation ?

— Mais non, de changement de sexe, pauvre idiot ! Je suis persuadée que Venus est son frère. Le fait d'avoir eu un pénis autrefois la rend si vulnérable qu'elle élimine les gens qui menaceraient de vendre la mèche.

— Waouh ! Tu devrais laisser tomber tous les préjugés que les médias t'ont fourrés dans le crâne, et affronter les réalités scientifiques. Si Venus a vraiment changé de sexe comme tu le prétends, ça prouve qu'elle a fait ce qu'il fallait pour se sentir bien dans sa peau. Ça ne signifie pas qu'elle soit violente. Toutes les études montrent que les transsexuels ne sont ni plus ni moins équilibrés que nous.

J'ironise.

— Que nous ? Qu'entends-tu exactement par nous ? Est-ce que les quatre personnes qui ont tenté de me tuer au cours de ces dernières années en font partie ? Le monde est peut-être rempli de transsexuels épanouis, mais il est clair que Venus n'est pas de ceux-là. Cette garce a tout de la prêtresse vaudou, voilà la vérité !

— Tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose, en effet. As-tu l'intention d'en parler à Amelia ?

— Je fonce chez O'Keefe sur-le-champ...

— Elle se sentira plus en confiance pour parler si je suis là. Rendez-vous devant la boutique.

Tandis que je grille les stops et que je fais du slalom entre les petites rues, j'essaie de refréner l'excitation qui me gagne, mais rien à faire. Je sais très bien qu'il n'y a aucune raison de rouler aussi vite, mais j'ai dans l'idée que cette nouvelle révélation est la clé de tout. En tout cas, c'est un vrai choc. Le genre de choc qu'on doit recevoir quand on est touché par la foudre... Scott, le plus grand coureur de jupons de la planète, vit — que dis-je — couche avec un travelo ! Jason a peut-être raison, je devrais avoir l'esprit plus ouvert à ce genre de choses, mais je sais que Scott, lui, ne l'accepterait jamais. Ce qui signifie qu'il ne sait rien. Et, avec un peu de chance, c'est moi qui lui apprendrai la vérité.

Le temps que j'arrive et que je trouve à me garer, Jason est déjà devant O'Keefe, en train de mâchouiller un cure-dent. Sur le devant de son T-shirt noir, un dragon vert lance sur le monde un regard menaçant.

Dès que je suis à portée de voix, je lui demande :

— Amelia sait-elle que tu es là ?

Il secoue la tête en regardant derrière lui.

— Je les ai aperçus à travers la fenêtre, mais ils ne m'ont pas vu.

— Qui ça, ils ?

— Amelia, Dena et ce pauvre crétin qui m'a succédé ! Je me demande ce qu'ils fichent ici. C'est

toi qui as appelé Dena?

— Non... attends... si, dans un sens...

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes !

Si nous étions dans un spot télé, je m'accorderais un moment d'extase en me fourrant une barre chocolatée Twix dans la bouche.

Je m'empresse d'ajouter en pesant bien mes mots :

— Il se peut que je lui aie parlé de ce magasin.

— Depuis quand Dena s'intéresse-t-elle aux plantes ?

— Je pense que c'est à cause du nom. Il faut dire que Dena est très fan d'O'Keeffe. Elle dit que certains de ses tableaux l'inspirent dans son boulot.

Jason dit à regret :

— Ça, c'est bien vrai. Elle adore O'Keeffe, et moi aussi d'ailleurs. Ses tableaux représentant des fleurs m'ont donné envie de devenir gynécologue.

Je jette un coup d'œil vers la porte d'entrée.

— Ah oui ? Bon, je dois absolument parler de Venus à Amelia. Si tu ne veux pas venir, aucun problème, mais je ne peux plus attendre.

— Je t'accompagne.

A l'entendre, on croirait qu'il est prêt à pénétrer en douce dans un fort bourré d'ennemis armés jusqu'aux dents.

Lorsque j'entre dans la boutique, Amelia lève la tête de la magnifique orchidée à laquelle elle prodiguait des soins et sourit. Pas à moi, à l'homme qui est derrière moi avec le cure-dent dans la bouche. Dena est là aussi, un doigt glissé dans le passant de la ceinture de Kim, prête à le traîner derrière elle n'importe où.

Amelia s'exclame :

— Je ne m'attendais pas à vous voir !

Elle se tourne vers Dena et Kim et hausse les épaules comme pour s'excuser, sans conviction, de cette interruption.

— Jason et Sophie sont des amis, et aussi de grands amateurs de fleurs. Eux pourraient peut-être vous faire des suggestions sur les senteurs aux pouvoirs aphrodisiaques...

Les yeux fixés sur Jason, Dena lui répond du tac au tac.

— Sophie est aussi mon amie.

Kim lance un regard timide en direction de Jason, puis décide brusquement de reporter son attention sur moi.

— Bonjour, Sophie ! Quoi de neuf ?

J'inspire longuement, prête à leur livrer le scoop que je détiens.

— Eh bien voilà...

Dena m'interrompt.

— Et moi, je connais Jason. Nous avons à peu près les mêmes goûts, alors pourquoi ne pas lui demander son avis ? Vas-y, J ! Y a-t-il quelque chose qui te branche ?

Jason se décide enfin à retirer le cure-dent de sa bouche et le garde dans la paume de sa main. Il ne sait manifestement pas quoi en faire.

Amelia fait un pas en avant pour se placer entre Dena et Jason.

— Eh bien, dites-moi ! Je sens une énergie folle se dégager, ici.

Puis elle demande, sans le moindre soupçon de malice :

— Tu es avec Jason ?

Dena lui répond d'un ton décidé :

— Non, c'est fini.

Mais son regard est toujours rivé sur lui. Kim danse d'un pied sur l'autre. Dena a décidément beaucoup d'emprise sur lui.

Amelia recule légèrement, et les feuilles d'une plante rampante lui touchent les cheveux.

— Pourquoi ça ? Il est si gentil, et puis c'est un amant généreux et tu as l'air très zen. Pourquoi te fermes-tu à lui ?

Dena se décide enfin à accorder toute son attention à Amelia.

— Tu essaies de le relooker ?

Kim jette un regard d'envie en direction de la porte.

— Non. Je crois juste en la passion. En la sexualité et la tendresse, et je pense qu'il faut y faire honneur, mais pas avec une seule personne. Avec des tas de gens qui pensent la même chose. C'est ce qu'on appelle l'amour libre.

Amelia sourit à Dena, puis à Kim.

Kim a les yeux exorbités. On dirait qu'ils remplissent à eux seuls toute la partie supérieure de son visage.

Il bredouille :

— Pas question ! Seriez-vous en train de suggérer ce à quoi je pense ?

Il est temps d'intervenir. Je lève la main pour mettre un terme à cet échange de propos.

— Désolée. On se croirait sur le lieu de tournage d'un film porno ! Ce n'est pas pour ça que je suis venue. C'est pour vous parler de Venus.

— Mais...

Amelia lève la tête, comme si elle prenait conscience pour la première fois de la présence de la plante au-dessus de sa tête. Elle s'en éloigne aussitôt.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus sur elle...

— Et sur son frère ?

Je dessine avec mes doigts des guillemets imaginaires autour du mot frère.

Amelia se met à composer un bouquet de marguerites.

— Je suis censée travailler.

— Amelia ! Venus avait-elle un frère ?

Pas de réponse. Dena me lance un regard interrogateur.

Kim nous fait un petit signe de la main pour essayer de capter notre attention.

— Euh, si nous revenions sur le sujet d'avant ? Vous savez, cette histoire d'amour libre ?

Je rétorque sèchement :

— Pas maintenant, Kim.

Amelia prend un air suppliant.

— Sophie, soyez gentille, ne me posez pas de questions sur Venus et son frère.

Je fais un pas vers elle.

— Amelia...

Mais elle insiste.

— Il... enfin, elle... disons que c'est leur choix. Ça ne nous regarde pas. Ma devise, c'est bien faire et laisser dire.

Je m'approche encore d'un pas.

— Amelia...

— Une des choses qui me plaisent, dans ce pays, c'est que les hommes... et les femmes... je veux dire tout le monde... Nous avons tous le droit de disposer de notre corps. De nous faire faire des tatouages, des piercings, d'augmenter le volume de nos seins... ou d'enlever ce qui nous déplaît...

— Amelia...

Je suis tout près de son visage, pourtant elle regarde obstinément le plancher, le plafond, les plantes... tout ce qui lui évite de croiser mon regard.

— Sans parler des grains de beauté, bien sûr. On peut se les faire enlever.

Je hausse le ton.

— Amelia ! Cette... personne, je parle de Venus, m'a menacée. Elle a pénétré chez moi par effraction. Elle veut me faire du mal. J'ai besoin de savoir à qui j'ai affaire. Je vais donc vous poser la question sans tourner autour du pot.

— S'il vous plaît, ne me demandez rien !

— Amelia, est-ce que Venus était un homme ?

Amelia se décide enfin à me regarder droit dans les yeux.

— Elle m'a dit qu'elle me tuerait si j'en parlais à quelqu'un.

Dena en lâche la ceinture de Kim.

— Tu parles sérieusement ?

Amelia hoche la tête.

— Je pense que Venus aussi parlait sérieusement quand elle m'a menacée de me tuer. Elle m'a

poussée contre le mur et m'a prise à la gorge.

Amelia porte les mains à son cou comme pour se protéger.

— Elle n'avait pas besoin de se mettre en colère, je respecte son choix de vie, et je respecte totalement sa vie privée. Elle n'avait pas besoin d'être aussi... aussi violente.

— Qui d'autre est au courant ? Est-ce qu'Oscar le savait ? Et Enrico ?

Amelia hausse les épaules.

— J'en doute. Je ne l'aurais jamais su si je n'avais pas essayé d'obtenir plus d'infos sur ce qui est arrivé à son frère. Pourtant, je le connaissais à peine, mais il m'avait paru en bonne santé. J'ai juste été un peu trop curieuse. J'aurais dû me mêler de mes affaires.

— Donc, vous pensez sérieusement que personne d'autre n'a eu vent de l'affaire. Personnellement, j'en doute. J'ai entendu dire qu'Enrico et Venus étaient très proches...

— Oui, mais Scott et Venus aussi, et je sais que Scott ne sait rien de rien. A mon avis, seuls Kane et moi étions au courant, jusqu'à maintenant.

Je suis surprise.

— Kane ? Mais il déteste Venus. S'il le savait, il en parlerait à tout le monde !

Dena intervient.

— A propos d'en parler à tout le monde, quand comptes-tu le dire à Scott ? Parce que, le moment venu, j'aimerais bien être là. S'il te plaît, J'INSISTE !

— Dena...

— S'il te plaît... !

Amelia dit d'un ton très calme :

— Il se peut que Kane fasse chanter Venus.

J'accuse le coup. Mais bien sûr ! C'est ça le moyen de pression ! Le problème c'est qu'ensuite Venus a repris l'ascendant sur Kane. Quel atout avait-elle dans sa manche, suffisamment puissant pour faire oublier le reste ?

— Lorsque j'ai enfin compris qui était Venus, j'ai décidé de ne pas l'affronter. A quoi bon ? De toute évidence, elle ne voulait pas que je connaisse son secret, sinon elle n'aurait pas fabriqué cette histoire de frère décédé. Mais ensuite, il y a eu cette séance de spiritisme chez elle. J'étais parmi les premiers arrivés. Kane était là aussi.

Jason casse son cure-dent en deux et se poste aux côtés d'Amelia. Il lui passe un bras autour du cou, puis il lui vient une meilleure idée. Il la prend par la taille et s'exclame :

— Je me souviens de cette séance. Je suis arrivé au moment même où Scott apportait les bougies. Tu étais dans tous tes états, mais...

Amelia finit la phrase pour lui.

— ... mais tu n'as pas réussi à me faire dire pourquoi. J'ai vraiment fait tout mon possible pour que rien ne transpire. En fait, quand je suis arrivée, la porte était ouverte, et Venus ne m'a pas vue. Je les ai entendus parler, Kane et elle. Ils étaient dans la cuisine, et Kane piquait une crise, comme d'habitude.

— A propos de quoi ?

— Venus lui disait que Scott était toujours amoureux d'une autre femme. J'ignore à qui elle faisait allusion. Tout ce que je sais, c'est que Venus la considérait comme une menace. Elle a dit qu'elle ne voulait plus voir Scott rôder autour d'elle.

Kim demande :

— Et qu'a répondu Kane ?

Je sursaute. Kim était tellement sage que j'en avais presque oublié sa présence. Mais voilà qu'il se passionne à son tour pour l'histoire d'Amelia, et il a hâte d'en savoir plus.

— Kane a dit à Venus que si Scott s'intéressait toujours à cette femme il ne serait pas resté dix ans sans reprendre contact avec elle, et que si Venus voulait garder son secret elle ferait mieux de faire en sorte que Scott l'appelle. Il a dit quelque chose comme... c'était quoi, déjà ? Ah oui. Il a dit que c'était elle qui l'aiderait à venger la mort de sa mère.

La fureur est une chose bizarre. Elle vous frappe parfois de plein fouet comme un coup de vent : vous ne pouvez pas la dominer, mais vous pouvez y échapper. D'autres fois, comme à cet instant, elle s'insinue en vous et coule dans vos veines jusqu'à devenir une partie intrinsèque de vous-même. Et, tandis que je me remémore tous ces coups de fil que Scott m'a donnés à l'improviste — c'est du moins ce que je croyais — depuis six mois, ma colère ne fait que grandir. Scott disait qu'il avait quelque chose à me dire, mais en réalité c'est Kane qui voulait garder le contact avec moi. J'ai commencé une fois de plus à faire confiance à mon ex, ou du moins à être moins sévère avec lui. Et, une fois de plus, il m'a trahie.

Amelia continue de parler. Elle me raconte qu'elle a interrompu la dispute entre Kane et Venus. Kane a alors quitté la pièce, et elle a essayé de consoler Venus en lui disant qu'on pouvait changer de sexe, qu'elle ne devait pas en avoir honte, et qu'elle ne devait pas laisser Kane s'en servir comme un outil d'intimidation. C'est alors que Venus est devenue folle de rage. Elle a poussé Amelia contre le mur et l'a prise à la gorge, menaçant de lui ôter la vie si jamais elle osait en parler. Amelia a tenté d'excuser son comportement en se disant que c'était à cause de Kane que Venus était à bout de nerfs, et que cela expliquait son attitude. Malgré tout, il est clair que Venus la terrifie.

Pendant qu'Amelia parle, Jason se rapproche lentement d'elle, et Dena les observe. Pas par jalousie cette fois, mais par simple curiosité. Je me contente d'absorber toutes ces infos comme un ordinateur : je les digère, puis je les classe sans éprouver quoi que ce soit. Toute mon émotion se focalise sur la haine que j'éprouve pour Scott.

— ... J'ai cessé pendant un bon moment de participer aux séances du Club des spirites. Mais j'ai raté le repas offert par Enrico et... pour être franche avec vous, Jason m'a beaucoup manqué.

Après ce dernier aveu, le silence s'installe.

Dena dit tout bas :

— Sophie, nous devons appeler Scott. Maintenant.

Je suis incapable de répondre. La colère me paralyse.

Dena s'éloigne de Kim et me tend la main.

— Viens ! Nous allons lui donner rendez-vous chez toi, et tu vas tout lui déballer. Tu veux te venger ? Tu vas dire à ce connard que les couilles de sa copine ne sont pas qu'une métaphore!

Je réussis enfin à articuler :

— Je vais tout lui dire, et j'aurai ma vengeance. Mais cette fois je veux le faire seule.

Je confesse toujours mes pires péchés à ceux qui me prennent pour une menteuse.

Le Côté léger de la mort

Scott ne me demande pas pourquoi je veux le voir, et je ne juge pas utile de le lui dire. Mais, si j'en crois l'excitation qui perce dans sa voix, il est clair qu'il a tiré ses propres conclusions. Fausses, bien sûr. En ce moment même, je suis chez moi, assise sur mon canapé. Et j'attends...

Tout est calme dans cette maison, et pourtant j'ai la sensation qu'elle me parle. Ne sois pas trop dure avec lui, c'est grâce à lui que tu es ici. Mais j'ai beau entendre ce message, je me refuse totalement à l'accepter. Je suis comme une gamine qui se boucherait les oreilles avec les mains en chantant : « Tra, la, la, je ne t'écoute pas ! » Il n'est pas question que je subisse tout ce que Scott m'a fait subir sans riposter. Que voulez-vous, on ne se refait pas.

Lorsqu'il sonne à ma porte, je sors de ma poche un élastique Goody pour coiffer mes cheveux en queue-de-cheval. Je veux que Scott me voie bien, qu'il puisse me regarder droit dans les yeux lorsque je lui jetterai la vérité à la figure.

Puis je vais ouvrir la porte. C'est bien lui, avec sa chemise Armani, son jean Diesel et ce sourire idiot d'autosatisfaction qui est le sien. Il est tellement sûr de sa victoire qu'il ne lui vient même pas à l'idée que je ne lui ai donné aucune raison d'espérer ! Il devrait être rongé par la culpabilité pour m'avoir fait rencontrer Kane, mais il s'en moque. Tout ce qui compte pour lui, c'est d'entrer dans mon lit...

Il va vite déchanter, croyez-moi !

Le sourire de Scott s'efface un peu lorsqu'il voit l'expression de mon visage. Il passe devant moi et accroche son manteau à la patère. Puis il me demande en soupirant :

— Alors, c'est quoi le problème, aujourd'hui ?

— Ta petite amie Venus.

Je claque la porte et je le suis dans le salon.

Scott hoche la tête.

— C'est vrai que cette histoire de broche est un peu bizarre. J'ai appelé le magasin où Venus l'a achetée. Elle a dit la vérité, la broche a bien appartenu à une femme prénommée Cecile, et Venus a bien donné cette broche à Oscar. Elle n'est donc pas arrivée ici toute seule.

Je m'assieds sur le canapé en étudiant soigneusement mon orientation par rapport à Scott pour que je puisse bien le voir encaisser le coup.

— Venus n'est pas la personne que tu crois.

— Sophie, je sais à quel point tu la détestes, et tu as de bonnes raisons pour ça. Ce qu'elle a fait, son comportement aujourd'hui... c'est totalement inexcusable. Mais ça ne fait pas d'elle une meurtrière.

— Non, mais ça ne fait pas d'elle une femme non plus !

Scott m'observe longuement.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'avant de te connaître la jolie petite déesse de l'amour avec laquelle tu t'envoies en l'air utilisait un urinoir !

Scott a toujours les yeux rivés sur moi. Puis le fou rire le gagne, et il a beaucoup de mal à s'arrêter.

— Je savais que tu étais jalouse, mais alors là, c'est le pompon ! Il n'y a que toi pour avoir l'esprit aussi mal tourné et inventer une chose pareille ! C'est stupéfiant...

— Tu me crois jalouse ?

Sa crise de fou rire se termine, laissant la place à un petit rire bon enfant.

— Ce n'est pas une insulte. Moi aussi je peux être jaloux d'Anatoly, mais maintenant qu'il est hors course...

— Pas que je sache. Et je n'ai rien inventé concernant Venus. Pose-lui la question, tu verras sa réaction.

— Tu voudrais que je lui demande si elle a été un homme ?

Je lis sur son visage les premiers signes du doute.

Je lui dis d'un ton très calme :

— Je sais ce que tu penses. Elle est splendide...

— Un vrai top model, oui.

— Exact. C'est tout à fait ça. Elle est grande, elle a les hanches étroites et les épaules larges qui donnent l'impression que son tour de taille est minuscule. Elle serait l'égale d'une Linda Evangelista si elle n'avait pas... ces mains d'homme.

Scott a du mal à déglutir.

— Et ses seins, Scott ? Est-ce que ce sont des vrais ?

— Des tas de femmes se font poser des implants mammaires.

Cette fois, la voix de Scott tremble un peu.

— A-t-elle déjà eu ses règles ?

— Elle prend la pilule. Une pilule qui l'empêche d'avoir ses règles.

— Ah oui ? C'est fou ce que c'est commode !

Il devient nerveux, passant d'un pied sur l'autre.

— Ma copine n'est pas un homme !

— Non, tu as raison. C'est une femme. Mais elle n'est pas née femme. Ce qui m'amène à une autre question. Nous savons tout de la métamorphose de Venus, mais je me demandais si tu étais un être humain normal quand ta mère t'a mis au monde. As-tu toujours été un parasite, un menteur toujours prêt à donner un coup de poignard dans le dos, et obsédé par le sexe ?

Mais Scott a l'air ailleurs.

— Tu disais ? Désolé, je crois que j'ai besoin de m'asseoir.

Je réplique vertement :

— Alors assieds-toi par terre, c'est tout ce que tu mérites ! Quand comptais-tu m'apprendre que c'est Kane qui t'a demandé de m'appeler ?

Sous ce nouveau coup, le visage de Scott a perdu le peu de couleur qui lui restait.

— C'était compliqué. Kane voulait que je te fasse venir dans cette maison un jour où Oscar ne serait pas là. Il me promettait en échange des listes d'adresses super pour mon boulot. Il m'a dit qu'il avait lu des articles sur toi dans les journaux et qu'il voulait te rencontrer. Etant donné que Kane a toujours été attiré par les gens qui ont vu la mort de près, ou qui ont fait une expérience de mort imminente, je n'ai fait aucune objection. Et quand Oscar m'a dit qu'il voulait vendre et que tu allais venir à cette journée « portes ouvertes » dans le quartier de Marina... j'y ai vu comme un signe, Sophie ! Et puis, Kane n'était pas le seul à vouloir que je prenne contact avec toi. Venus aussi trouvait que c'était une bonne idée et je...

— Quand avais-tu l'intention de m'en parler, Scott ?

— Sophie, s'il te plaît...

— Attends, laisse-moi deviner. Jamais, c'est ça ? Tu n'avais aucune intention de m'en parler !

Il me répond froidement :

— Tu es injuste.

— Ah oui ? Parce que toi, tu ne m'as pas attirée dans un guet-apens, peut-être ?

Je me suis relevée d'un bond. Scott me dépasse de trente bons centimètres, mais en cet instant je me sens tellement plus grande que lui...

— Quand je pense que j'ai été assez stupide pour t'accorder le bénéfice du doute... !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Jamais tu n'as donné à QUICONQUE le bénéfice du doute, jamais ! Surtout pas à moi.

Je sens comme un léger courant d'air venir de l'entrée. Apparemment, je n'ai pas bien refermé la porte. Mais j'aurai bien le temps de m'occuper de ça plus tard.

J'ai toujours les yeux scotchés sur Scott.

— Tu n'as pas eu le cran de me dire ce qui se passait vraiment ! Tu as toujours été un dégonflé ! Un eunuque, comme ton idiot de copine !

— Oh, ça va ! Si on parlait un peu de toi ? Tu as cru que je te proposais une bonne affaire parce que je te désirais toujours... Pas parce que je t'aimais, mais parce que je voulais t'avoir dans mon lit. Tu t'imagines peut-être qu'une nuit avec toi vaut plus que vingt mille dollars de commission perdue ? Mais pour qui te prends-tu ? Pour Angelina Jolie... ?

C'est alors que je sens sa présence. La présence de celui que j'ai entendu dans l'entrée.

Anatoly.

Il arrive derrière moi, puis en un éclair il se retrouve devant moi. Et, l'instant d'après, il décoche un coup de poing dans la mâchoire de Scott.

Scott s'écroule. Anatoly se penche sur lui, le souffle court.

— Angelina n'a rien de plus que Sophie !

Je n'ai rien vu d'aussi effrayant depuis le Cirque du Soleil!

Scott est toujours par terre et se tient le menton.

— Vous auriez pu me casser quelque chose !

— Serait-ce une suggestion? Ce coup de poing était juste un avertissement, mais sachez que j'ai été formé à la fois par les Russes et par l'armée israélienne. Alors si vous voulez qu'on passe aux choses sérieuses, pas de problème, je suis prêt.

— Les Russes et les Israéliens... Tu te rends compte, Sophie ? Tu sors avec un mercenaire.

Je soupire.

— Je sais. Mais il est tellement mignon !

Anatoly recule d'un pas pour se poster près de moi tout en gardant Scott dans sa ligne de mire.

— J'ai parlé à Lorna, l'amie de Maria. Elle m'a appris que tu avais posé des questions à Maria et à Zach. Je t'ai pourtant dit clairement de ne pas faire ça, Sophie ! Tu es la femme la plus casse-cou et la plus irresponsable que j'aie jamais rencontrée...

— Anatoly, ôte-moi d'un doute ! Serait-ce une façon de me dire que je t'ai manqué ?

Il glisse la main dans la poche arrière de mon jean.

— Affirmatif !

Scott réussit à se remettre debout et nous regarde d'un œil assassin. Je lui lance :

— Je n'ai rien d'autre à te dire. Tu peux disposer.

— Où veux-tu que j'aille, Sophie ? Je ne vais quand même pas retourner chez Venus !

Je lui dis d'un ton protecteur :

— Pourquoi ? Il y a dans cette ville des tas de gens qui pourraient te dire qu'une femme est une femme, même si elle ne l'était pas à sa naissance! Et puis il n'y a pas de retour en arrière possible. Donc, pour toi, rien n'a changé. Il faut juste que tu trouves le moyen de faire la paix avec son passé.

— Sophie...

Je me rapproche un peu plus d'Anatoly.

— Naturellement, il y a d'autres problèmes. Je suis convaincue qu'il y a un rapport entre le passé de Venus et le meurtre. Venus prétend avoir donné sa broche à Oscar. Pourquoi? L'aimait-elle à ce point? Ou bien utilisait-elle la broche comme une menace? C'est ce qu'elle a essayé de faire avec moi. Au fait, est-ce que je t'ai dit que Venus avait tenté d'étrangler Amelia lorsqu'elle a découvert qu'elle savait tout de son changement de sexe ?

Anatoly demande :

— Venus a tenté d'étrangler qui ?

Je regarde Scott avec un petit sourire.

— C'est une longue histoire. De toute façon, j'ai de bonnes raisons de croire que Venus a tué Oscar et peut-être même Enrico pour qu'ils se taisent ! Ce sera sans doute plus difficile pour toi d'accepter Venus telle qu'elle est.

Tout en continuant à se frotter la mâchoire, Scott s'exclame :

— Oscar est mort d'une attaque. Menacer les gens, c'est ça, le truc de Venus. Elle adore ça ! Mais je l'imagine mal tuer des gens.

— Et moi, j'ai l'impression qu'il y a un tas de choses que tu ignores au sujet de ta copine. Mais si tu tiens vraiment à rentrer pour t'envoyer en l'air avec elle, vas-y ! C'est le cadet de mes soucis. Souviens-toi seulement que tu as une dette envers moi.

Scott tapote délicatement sa mâchoire endolorie.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Tu as passé ton temps à me poignarder dans le dos. Malgré ça, j'ai cru bon de te mettre en garde contre Venus. Alors oui, tu as une dette envers moi ! Et la première chose que tu peux faire pour m'être agréable, c'est de partir d'ici.

— Sophie, ne sois pas comme...

Anatoly fait un pas vers lui, le poing serré. Scott lève les mains comme pour se rendre.

— O.K., je m'en vais ! Mais juste pour mémoire, Sophie, tu ignores ce que j'allais te dire la première fois que je t'ai rappelée, car tu n'as même pas décroché ton putain de téléphone ! Et lorsque j'ai enfin réussi à te parler j'ai essayé de t'expliquer pourquoi je t'avais appelée, mais tu n'as rien voulu entendre. Il me semble difficile de trahir la confiance de quelqu'un qui se méfie constamment de moi !

Il s'apprête à partir, mais il n'a pas vu que M. Katz s'était fourré sous ses pieds. Il trébuche et se retient au manteau de la cheminée pour éviter de tomber.

Il se met à hurler :

— Je déteste ce chat !

Je pointe l'index vers la porte d'un geste théâtral.

— Dehors !

Scott pousse un grognement à l'intention d'Anatoly, puis sort en trombe.

Un long silence embarrassé s'installe. Anatoly et moi restons figés sur place, et chacun fait de son côté le tri des nouvelles infos pour essayer d'en déduire ce qui pourrait se passer. C'est Anatoly qui sort le premier de son mutisme.

— Donc, Venus a changé de sexe...

— Apparemment, oui.

J'ai toujours l'esprit focalisé sur ce qu'a dit Scott juste avant de partir. Mais Anatoly suit son idée.

— C'est très intéressant.

Je lui dis d'un ton ferme.

— C'est Kane qui a demandé à Scott de me faire venir dans cette maison. C'était un coup monté dès le départ. Scott ne m'en aurait jamais parlé, même si je lui avais laissé une chance de le faire.

— Je ne sais pas...

Anatoly fait plusieurs étirements du cou avant de s'asseoir sur le canapé.

— Je pense que Scott est le genre de mec qui peut bien faire si on lui facilite la vie.

— Ce que je n'ai pas fait, c'est ça ?

— Tu en es incapable.

Il sourit.

— Ou alors il faut aimer les défis. Et moi, j'adore ça.

Je commence à avoir froid, mais je n'allume ni le chauffage ni le feu dans la cheminée. Je ne me blottis même pas dans les bras d'Anatoly. J'ai peur de faire une bourde, un faux pas qui fasse capoter ce que je crois comprendre derrière sa dernière phrase sibylline.

— Tu aimes tous les défis ? Ou seulement moi ?

L'intensité de son regard brun me fascine. J'aime la façon dont ses yeux lisent en moi, tel Superman capable de voir à travers les vêtements et de contempler la femme qui est dessous...

Il me répond simplement :

— Je t'aime.

Je m'attends presque à entendre un chœur céleste entonner un cantique, mais la réponse vient de moi, et de moi seule.

— Moi aussi, je t'aime.

Cela fait si longtemps que je n'avais pas prononcé ces mots ! Et c'est la première fois que je les dis à l'homme de ma vie, le seul, le vrai. Seulement voilà, il plane toujours une ombre entre nous.

— La dernière fois que tu m'as vue ici avec Scott, tu es parti.

— Tu étais blottie dans ses bras.

— Et tu as cru que...

— Sophie, je n'ai jamais tué d'homme en dehors des combats. Il fallait que je sorte pour que cela reste vrai.

— Je ne crois pas que tu l'aurais tué.

Il répète :

— Tu étais dans ses bras, Sophie !

— Il m'a agrippée au moment où je ne m'y attendais pas. Ce n'est pas ce que tu crois... en tout cas, pas de mon côté.

— Maintenant, je le sais. Mais l'autre jour j'avais la tête ailleurs.

— Et maintenant que tu as l'esprit clair, tu me fais confiance ?

M. Katz, qui faisait le tour de la pièce sans savoir vraiment où aller, finit par grimper sur le coussin du canapé, près d'Anatoly. Il piétine doucement le tissu sur lequel il a jeté son dévolu en sortant et en rétractant ses griffes.

Anatoly me répond :

— Oui, je te fais confiance. Pour certaines choses. J'éclate de rire.

— Compte tenu de notre lourd passé, je suppose que c'est tout ce que je suis en droit d'attendre...

— Tu aurais même dû t'attendre à moins que ça !

Je lève un sourcil railleur.

— Et pourtant...

— Et pourtant... !

Anatoly me tend la main et m'attire sur ses genoux.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Tout ce que tu veux.

— M'as-tu acheté une boîte de gloss à lèvres Strawberry Shortcake ?

— Non. Pourquoi aurais-je fait ça ?

Il se recule et me regarde d'un air perplexe.

— Pourquoi cette question ? J'aurais dû ?

— Pas du tout.

Je jette un coup d'œil sur la photo de mon père, en étudiant les pattes-d'oie autour de ses yeux. Quand je pense que ma mère l'a traité de petit polisson !

Anatoly me ramène à la réalité.

— Je vais vérifier les accusations que tu as portées contre Venus. Je découvrirai de quoi elle s'est rendue coupable, si tant est qu'elle le soit. J'aimerais croire que tu me laisseras le soin de finir cette enquête...

Il me plante un baiser dans le cou avant d'ajouter :

— ... mais je n'y arrive pas. Dommage.

— Oui, c'est honteux !

— Je ne crois pas que Maria soit une meurtrière... Voilà qu'il me mordille le lobe de l'oreille.

— ... malheureusement, je ne suis pas encore en mesure de le prouver. La plupart des indices convergent vers elle. Y compris la porte bloquée par la chaîne.

— Tu connais le truc du perroquet ?

— Oui, c'est Maria qui m'en a parlé. J'en déduis qu'elle t'a dit la même chose ?

Je hoche la tête.

— Les perroquets sont futés.

Apparemment jaloux, M. Katz saute sur mes genoux. Nous sommes trois empilés l'un sur l'autre !

— Tu pourrais me dire exactement ce dont Scott et toi avez parlé ? Quand et pourquoi Kane et Venus lui ont-ils demandé de t'appeler ?

Je pousse un grand soupir. Dire que nous venons de nous avouer notre amour ! Le côté nana qui est en moi meurt d'envie de disséquer en long et en large ce qui a amené Anatoly à se déclarer.

J'ai envie de savoir ce que ça implique pour nous deux, et pour notre avenir. Et, l'espace d'un instant, je veux croire que cet amour — déclaration reçue cinq sur cinq et appréciée à sa juste valeur — me changera la vie. Tout deviendra facile...

Mais mon côté « je sais tout » reprend le dessus et j'estime plus urgent de répondre aux questions d'Anatoly. Je lui parle de ma dernière conversation avec Kane, et de ce que j'ai appris de la bouche d'Amelia. Anatoly écoute tranquillement pendant que sa main entame un mouvement de va-et-vient sur ma cuisse.

Dès que j'ai fini de parler, il me lance :

— Il y a quelque chose qui ne colle pas.

— C'est ce qu'on appelle un euphémisme... M. Katz cligne des yeux pour nous faire savoir qu'il est d'accord.

— Kane a refusé de croire à ce que tu lui as dit sur le vacillement des lumières ?

— Oui.

— Est-ce que ces lumières ont vraiment vacillé ?

— Plus que ça, en fait. Elles se sont allumées et éteintes toutes seules, puis la sonnette de la porte a retenti alors qu'il n'y avait personne pour appuyer sur le bouton. Oui, j'ai vraiment entendu ce bruit de pas et non, je ne suis pas folle. Je raconte ce qui s'est passé, c'est tout.

— Et rien de tout ça n'a impressionné Kane ?

— Rien.

— Et les infos que tu avais sur sa mère et les sentiments qu'elle éprouvait pour ton père... c'est bien ta famille qui te les a données, comme il le prétend ?

— Oui, ma mère et ma sœur m'ont raconté toute l'histoire, un peu compliquée, de la maman de Kane et des rapports qu'elle avait avec ma famille. C'est vraiment tordu !

— Où t'ont-elles raconté cette histoire ?

— Comment ça, où ?

— Oui, où ? Est-ce qu'elles t'ont invitée à déjeuner ? Est-ce ça s'est passé chez Leah ?

— Non, c'était ici. Pourquoi ?

Anatoly marque une pause.

— Pour rien.

Il nous repousse, M. Katz et moi, et sort de la poche intérieure de son blouson de cuir un stylo et un petit bloc-notes. Il plaque son index à sa bouche pour me faire signe de ne pas parler, puis il écrit ces mots : Dans quelle pièce ta famille t'a-t-elle parlé de la maman de Kane ?

Perplexe, je commence à lui demander ce qu'il fabrique, mais il s'empresse de me bâillonner la bouche avec sa main. Dès qu'il s'est assuré que j'ai bien compris le message, il retire sa main et me tend le stylo et le bloc en me faisant signe d'écrire la réponse.

J'écris donc :

Dans cette pièce. Mais pourquoi est-il interdit de parler ?

Anatoly regarde ce que j'ai écrit et hoche la tête. Au lieu de répondre, il se lève et se met à tâter le manteau de la cheminée. Il trouve le gloss à lèvres que j'ai posé là et lève la main pour me le montrer, l'air interrogateur.

Je lui dis tout haut :

— C'est une longue histoire.

Puis je me lève, je lui ôte l'objet des mains et je le fourre dans ma poche.

— Anatoly...

Il me coupe la parole.

— Je ne t'ai jamais vue avec du gloss à lèvres rose.

Ses mains continuent d'explorer la cheminée, puis il se déplace vers la bibliothèque.

— Tes lèvres sont parfaites au naturel.

— C'est quoi, cette façon de parler ? C'est bien la première fois que tu me sors des banalités pareilles.

— C'était un compliment, Sophie.

Anatoly fait courir ses doigts sur chacune des étagères en prenant bien soin d'en explorer le moindre recoin.

— Anatoly, pourquoi...

— Pourquoi je te déshabille ? Devine un peu !

Je baisse la tête : pas de doute, mes vêtements sont toujours bien en place. Anatoly profite de cet instant pour revenir à mes côtés et ramasser le bloc-notes. Il écrit :

As-tu une échelle ?

Oui, dans la buanderie. POURQUOI DEVONS-NOUS ÉCRIRE CES MESSAGES ? ! ? !

Mais je n'obtiens pas plus de réponse qu'avant. En revanche, il me lance :

— Je vais préparer quelque chose à boire. Je reviens tout de suite.

— Attends... Quel...

Mais Anatoly plaque de nouveau sa main sur ma bouche et de sa main libre il écrit :

Dis-moi seulement d'accord.

Bon, d'accord !

Anatoly allume l'unique lampe que j'ai dans le salon, puis éteint le plafonnier et quitte la pièce. J'inspire un bon coup et je profite de son absence pour écrire un nouveau message :

Dis-moi ce qui se passe ou je pique une crise !

Anatoly revient avec mon échelle. Il fait très attention à ne heurter aucun objet. L'échelle a beau être lourde et encombrante, ses mouvements sont furtifs et précis.

J'essaie de lui fourrer mon message sous le nez, mais il m'ignore et installe l'échelle sous une des lampes encastrées. Puis il sort une lampe-stylo de sa poche et grimpe en haut de l'échelle. Je le regarde orienter la lampe pour être sûr de bien examiner tous les recoins. Et, soudain, il se fige. Même d'où je suis, je vois saillir les veines de son cou. Il descend sans un mot et me prend le

bloc-notes des mains. Après avoir pris connaissance de mon message sans broncher, il écrit en dessous la réponse que j'attendais.

Ta maison est truffée de micros cachés.

Une thérapeute m'a dit un jour que les couples ne devaient pas essayer de résoudre leurs problèmes par le sexe. J'ai aussitôt cessé de la voir.

Le Côté léger de la mort

Si vous voulez vraiment torturer quelqu'un, faites en sorte qu'il soit tellement frustré qu'il ait envie de hurler, puis obligez-le à retenir ce cri et parlez-lui de banalités sans intérêt. C'est la tâche que m'a confiée Anatoly tandis qu'il passe avec moi de pièce en pièce pour dénicher les micros cachés.

En plus de celui du salon, il y en a un dans la salle à manger, un dans la cuisine, sans oublier la pièce qui me sert de bureau et ma chambre... Kane nous a écoutés, Anatoly et moi, faire l'amour ! Je suis sûre que c'est Kane, ça explique bien des choses. Par exemple, je ne lui ai jamais dit que je ne croyais pas aux fantômes, j'ai même suggéré le contraire. Il connaît pourtant la vérité. Il sait exactement ce que ma mère m'a raconté sur sa famille, et pendant que je me cachais dans sa salle de bains avec Marcus Kane a dit à Scott qu'Anatoly m'avait vivement conseillé de déménager. Cet homme sait tout ! En cachant ces micros, il a violé ma vie privée, et pire encore... il a violé ma maison.

Mais loin de nous l'idée de parler de tout ça ! Tandis que nous fouillons la maison à la recherche de ces dispositifs électroniques, nous parlons politique, et aussi du projet de barrière de protection anti-suicides du Golden Gate Bridge, d'un article du New York Times sur un enfant retrouvé étranglé. Autant de sujets qui me permettent d'exprimer la colère et la douleur que je ressens sans en révéler la vraie raison. En pestant contre Poutine, je suis en fait en train de dire à Kane à quel point je le hais, à son insu. Quand je parle de mes envies d'étriper les violeurs d'enfants, c'est en réalité à Kane que je m'adresse.

Après avoir soigneusement vérifié le couloir du premier, j'entends Anatoly grommeler quelques mots dans sa barbe, puis il prend soin de bien fermer les portes des chambres et de la salle de bains qui donnent sur ce couloir.

— Apparemment, c'est la seule pièce de la maison où il n'y a pas de micro, avec la penderie et la buanderie.

Je m'adosse au mur et je fais glisser mes doigts de pied sur le parquet.

— Ce serait le comble de l'ironie de m'emparer d'une de ces lames de parquet pour lyncher Kane, non ? Tu violes mon intimité, eh bien voilà la monnaie de ta pièce !

Anatoly examine le parquet.

— C'est là que tu as entendu les bruits de pas ?

Je hoche la tête.

— Je sais bien que ce n'est pas la pire chose qui me soit arrivée, mais ça pourrait figurer dans le top ten ! Je me sens tellement...

— J'ai vu qu'il y avait des outils dans la buanderie. Je vais les chercher.

— Pourquoi?

— Je t'expliquerai plus tard.

Tandis qu'Anatoly descend l'escalier, je reste dans le couloir. Les longs couloirs sont en général des pièces qui font faire des cauchemars aux enfants. Ils imaginent des monstres qui sortent de portes invisibles pour se jeter sur eux. Mais mon couloir est devenu tout à coup mon refuge. Les monstres sont dans les autres pièces, dissimulés dans les appareils électroniques.

Anatoly revient les bras chargés d'outils que je n'ai jamais utilisés. Une perceuse électrique, un grand marteau (pas ce charmant petit marteau de chez Ikea auquel je suis habituée !), un large burin dont je ne me souviens pas et un démonte-pneu que j'ai acheté il y a quelques mois lorsque Leah et moi avons décidé d'apprendre à changer nos pneus toutes seules. Nous n'avons pas encore pris le temps de le faire, mais nous avons l'équipement pour. C'est déjà un début !

Anatoly se met à genoux et commence à tapoter sur les lames de parquet.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

— Chut !

Il tapote sur de nouvelles lames. Au début, elles font toutes le même bruit, mais soudain l'une d'elles émet un son légèrement différent. Anatoly se redresse.

— Les micros ne sont pas suffisamment puissants pour capter les sons de la pièce d'à côté, mais par précaution mieux vaut mettre une serviette sous chacune de ces portes.

Il fait un geste en direction de ma chambre, la chambre d'amis et la salle de bains du premier.

— Je pense que tu devrais brancher ton iPod sur les haut-parleurs portables et mettre le son à fond dans ta chambre.

— Anatoly, que comptes-tu faire exactement ?

— J'ai besoin que tu me fasses confiance, sur ce coup-là.

Je m'exécute donc, un rien perplexe. Dès que j'ai fini de mettre des serviettes sous chaque porte et que mon iPod passe le dernier single de Linkin Park à plein tube, Anatoly se met à percer une des lames du parquet.

Je tombe à genoux à côté de lui.

— Qu'est-ce que tu fais à mon parquet ?

En finissant son dernier trou, Anatoly me répond :

— C'est juste une lame. Tu pourras la faire remettre en état !

— Pas question de la remettre en état ! Je veux qu'elle reste telle quelle !

Mais Anatoly a déjà sorti son burin et utilise le marteau pour le coincer entre la lame de parquet à laquelle il s'est attaqué et celle d'à côté. Puis, se servant du démonte-pneu comme d'un pied-de-biche, il soulève la lame.

Je songe sérieusement à donner un coup de démonte-pneu sur la tête d'Anatoly, mais dès que je baisse les yeux je vois ce qu'il s'efforçait d'atteindre.

Sous la lame de parquet, il y a un haut-parleur.

Anatoly s'exclame :

— Je suis sûr qu'il y en a ailleurs. Suffisamment en tout cas pour projeter des bruits de pas tout le long du couloir.

Une colère noire m'envahit. Elle bat à mes tempes comme au rythme obsédant d'une batterie.

— Comment a-t-il pu faire ça ? Il a transformé ma vie en mauvais épisode de Scooby-Doo !

Je m'assieds le dos au mur. Anatoly repose la lame de parquet et s'installe à côté de moi. Nous restons plusieurs minutes assis là, sans dire un mot, tandis que les accents doux-amers et très reconnaissables de Linkin Park nous parviennent de la chambre.

Anatoly finit par dire :

— Tu sais ce qui te reste à faire, non ?

— Franchement, non. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu dois appeler la police, Sophie. Kane n'a pas le droit d'enregistrer le moindre de tes mouvements sans ton accord, même s'il est le propriétaire de la maison. Ça suffira pour le faire coffrer.

— Oui, mais... je perdrai la maison.

— En effet.

— Mon père voulait acheter cette maison, est-ce que je te l'ai dit ?

Il secoue la tête.

Je glisse la main dans ma poche pour caresser le gloss à lèvres qui fait une bosse sous le tissu.

— Quand il est mort, il avait à peine soixante ans. Je n'y étais pas du tout préparée. Et cette maison... c'est un peu comme un lien entre lui et moi...

Anatoly continue de regarder droit devant lui.

— Moi, j'ai perdu mon père quand j'avais cinq ans.

— Tu ne m'en as jamais parlé... Tu m'as simplement dit que ta famille vivait à présent en Israël !

— C'est ma mère et mon frère qui sont là-bas.

— Et comment est-il mort ?

— Je ne suis même pas sûr qu'il le soit. Il a disparu.

— Tu veux dire qu'il a fichu le camp ?

— Peut-être. N'oublie pas que j'ai grandi dans l'ancienne Union soviétique. Il arrivait à des gens au franc-parler de se volatiliser...

— Attends une minute ! Tu es en train de me dire que le gouvernement soviétique a peut-être enlevé ton père et qu'une fois devenu adulte tu as rejoint l'armée ?

— Quand je me suis engagé, l'Union soviétique était déjà sur le point de disparaître. Mais la réponse à ta question est oui. J'avais mes raisons.

— Tu ne veux pas me dire lesquelles ?

— Pas maintenant. J'avais juste envie de te dire que j'ai perdu mon père. Même si les circonstances sont différentes, je sais ce que c'est que l'absence d'un être proche qui est censé être

là.

— Je comprends...

Nous observons de nouveau quelques minutes de silence. Je devrais être agacée, mais qui suis-je pour le juger, pour lui reprocher de garder ses petits secrets alors que j'en ai tellement de mon côté ?

— Ce n'est pas le fait d'habiter dans cette maison qui te rendra ton père, Sophie. Les seules personnes auxquelles elle te relie sont Kane et Scott. Il vaut mieux que tu laisses tomber.

Je pose mes mains à plat sur le sol, comme pour essayer de retrouver un peu de stabilité.

— Je ne peux pas appeler la police maintenant, pas ce soir. Laisse-moi attendre demain !

— Bon, d'accord. Tu devrais préparer quelques affaires pour venir passer la nuit chez moi. Ça te va ?

Je hoche la tête. J'ai beaucoup de mal à me remettre debout. Dès que mon sac est prêt, Anatoly descend l'escalier avec moi en discutant politique ! Mais cette fois je suis incapable de répondre. C'est à peine si je peux respirer.

Anatoly me prend la clé des mains et ferme la porte à double tour derrière nous, même si cela ne sert pas à grand-chose. Kane est déjà chez moi, et j'ai le sentiment que seul un exorciste pourrait l'en chasser.

Pendant le trajet, je m'abstiens d'écouter de la musique, de peur que les vociférations des chanteurs ne viennent interférer avec mes pensées noires.

Je trouve à me garer à trois pâtés de maisons seulement de l'appartement d'Anatoly. Lorsque j'arrive devant sa porte, Anatoly est déjà là, attendant patiemment mon arrivée. Les rues de Russian Hill ne sont jamais totalement calmes, mais le brouillard s'est épaissi, conférant aux alentours une atmosphère feutrée. Anatoly me tend la main, son casque de moto sous le bras.

— Tu es contrariée.

Je réponds avec un petit rire amer :

— Bonne pioche !

— Je vais te rendre ton sourire. Laisse-moi faire.

Une petite voix intérieure m'incite à la vengeance. A me venger de Kane, de Venus et de Scott. Je presse mes lèvres sur celles d'Anatoly et je laisse le goût de sa bouche étouffer mon envie de hurler, comme le brouillard étouffe le bruit de la circulation.

Anatoly sort sa clé de sa poche et l'introduit dans la serrure, puis il s'empresse de me faire entrer et me conduit au premier étage. Nous pénétrons dans son appartement. Je reste près de la porte tandis qu'il laisse tomber son casque sur la table basse et son blouson par terre. Puis il me dit d'un air nonchalant :

— Mets-toi à l'aise. Enlève ton jean.

Je souris malgré moi, et je m'adosse au mur.

— Tu devrais m'aider...

En trois enjambées, il se retrouve devant moi, puis il s'agenouille. Et, pendant qu'il ôte mon

jean et mon slip, j'enfonce les doigts dans son épaisse tignasse noire. Il se redresse pour pouvoir se débarrasser du reste de mes vêtements. Il fait courir ses doigts sur mon corps en un lent mouvement de va-et-vient, et j'attends qu'il me dévore.

— Tu es la femme la plus sexy que j'aie jamais vue. Nous nous retrouvons allongés par terre. Tandis que les doigts d'Anatoly s'insinuent en moi, il passe le bout de sa langue dans mon cou, puis sur mes seins. Je me cambre, prête à l'accueillir, sans penser à rien d'autre.

Anatoly m'a dit que nous appartenions l'un à l'autre. Je ne suis pas certaine de le croire, mais ce que je sais en revanche, c'est qu'il fait partie de mon univers plus qu'aucun autre homme avant lui. Il est toujours aussi imprévisible, avec sa part de mystère, mais j'ai appris à lui faire confiance, et cette confiance m'a totalement débarrassée de mes inhibitions. Je lève une jambe pour la poser sur son épaule tandis qu'il continue de me caresser, augmentant mon désir.

Je gémis :

— Là, oui. Maintenant !

C'est plus un mantra qu'autre chose, mais pour Anatoly c'est une prière. Il bondit aussitôt sur ses pieds et me met debout, moi aussi. Puis il me plaque au mur. D'un geste maladroit, je tente d'atteindre la fermeture de son jean, mais il repousse mes mains et se débarrasse en un éclair de son pantalon avant de me soulever contre lui. Dès son premier coup de reins, je ne pense déjà plus ni à ma maison ni à Kane. Je m'accroche à lui, les cuisses autour de sa taille, les mains agrippées à ses épaules. Je ne connais rien des morts, mais j'ai ma petite idée de ce qu'est le paradis... Mon paradis à moi, c'est de sentir Anatoly en moi. C'est l'odeur de nos sueurs mêlées et le son de sa voix qui chuchote mon nom. Et surtout, c'est de savoir que ce déchaînement de passion et de plaisir charnel se nourrit d'amour. C'est tout simplement fantastique.

A l'instant où tous mes muscles se contractent et où des frissons de plaisir parcourent chaque veine de mon corps, c'est encore plus fabuleux. C'est... géant.

Et lorsque Anatoly finit par lâcher prise à son tour, et que nous nous allongeons tous deux sur le sol, le souffle court et rassasiés, c'est ce même mot qui fuse de ma bouche.

— Géant !

Pendant toute notre vie, nous sommes mis à l'épreuve. Savoir tricher est d'un grand secours.

Le Côté léger de la mort

Cette nuit-là, je dors comme un loir. Mon corps a dû comprendre que, tant que je dormirai, je rêverai que je fais l'amour avec Anatoly. Mais, dès que je me réveillerai, je devrai affronter une rude réalité.

Je cesse de lutter et j'ouvre les yeux. Anatoly est déjà debout. Sur la grande boîte de rangement en plastique qui fait office de table de chevet, il y a un mug fumant. Ça sent le café et le chocolat. Je m'empare du moka et je porte le mug à mes lèvres, convaincue qu'il m'est destiné. Ce serait tellement chouette de rester au lit toute la journée, à faire semblant de croire que tout va bien.

Je me lève à contrecœur et je fouille dans les vêtements d'Anatoly empilés par terre. Je finis par dénicher un T-shirt sans taches et sans odeur, et je m'empresse de l'enfiler. Je retrouve Anatoly dans le salon. Il vient de prendre une douche et de se raser, et il est en train d'écrire sur un grand bloc-notes. Il a posé son ordinateur portable sur la table basse, et je constate qu'il a fait des recherches sur Internet au sujet de Venus.

Je m'assieds près de lui sur le canapé, mon mug à la main. Si j'ai dormi comme un loir, pourquoi suis-je fatiguée à ce point?

Je lui demande :

— Tu travailles sur quoi ?

— Je dresse une liste de toutes les choses que je dois vérifier aujourd'hui. J'ai rendez-vous avec Maria dans une vingtaine de minutes pour savoir si elle se doutait que Venus avait changé de sexe, et si d'après elle Enrico était au courant. Je continue à penser que tu es sur la bonne voie quand tu prétends que c'est Venus qui l'a tué.

— Sauf que j'ai totalement renoncé à cette théorie! Je pense que Kane est coupable sur toute la ligne.

— Parce qu'il a caché des micros dans ta maison ?

Anatoly se lève et ramasse son blouson de cuir par terre.

— Bien sûr. Et aussi à cause de ce tableau dans sa chambre.

Anatoly stoppe net.

— Quel tableau ? Et comment as-tu atterri dans sa chambre?

— Oh... eh bien... Tu t'apprêtais à sortir, non ? Je m'en voudrais de te retenir.

— Quand es-tu entrée dans la maison de Kane, Sophie ?

— Euh... il y a deux jours, je crois.

— C'est lui qui t'a demandé de venir ?

— Pas exactement...

— Tu t'es arrangée pour te faire inviter ?

Je m'enfonce un peu plus sur mon siège.

— Pas exactement.

— Ne me dis pas que tu es entrée chez lui par effraction?

— J'ai pensé qu'il fallait le faire...

Il se met à jurer en russe. Puis il demande d'un ton sans réplique :

— Tu sais la chance que tu as eue de ne pas te faire prendre ?

Je lui réponds du tac au tac :

— La chance n'a rien à voir là-dedans.

Ce n'est d'ailleurs pas faux. Ce qui m'a permis de m'en sortir saine et sauve, c'est Scott. Mais le moment est mal choisi pour partager cette info avec Anatoly.

— Je m'en suis très bien tirée, et Kane n'en a rien su. Ce qui d'après moi est une performance, dans la mesure où ce mec n'arrête pas de m'épier.

— Tu n'as fait aucune allusion à cette expédition chez toi?

— Pas une seule fois.

Anatoly demande alors d'un ton courroucé :

— Et qu'as-tu découvert ?

— Tu sais, pas la peine de me faire une conférence sous prétexte que... attends une minute... je regrette ce que j'ai dit.

— O.K.

J'hésite un instant.

— Je ne sais pas quoi dire. C'est tellement loin de ce que tu attends de moi...

— Je préférerais que tu ne passes pas ton temps à risquer ta vie, c'est vrai. Mais je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi. De toute façon, c'est fait, et ce que je peux dire n'y changera rien.

— Eh bien, heu... d'accord.

Anatoly se dispute toujours avec moi à cause de mon comportement. C'est donc une attitude totalement nouvelle de sa part.

Son ordinateur se met en veille, et Anatoly fixe l'écran vide d'un air maussade.

— Qu'as-tu découvert, Sophie ?

— Pas mal de choses, en fait. Mais le summum, c'est le sang de sa mère !

— Pardon ?

— Sa mère s'est tranché la gorge et a laissé couler son sang sur une toile. Et Kane a accroché le tableau au-dessus de son lit.

Anatoly me regarde la bouche ouverte, incapable d'articuler un seul mot. Un moment rare...

Puis je lui dis :

— Je sais, c'est bien plus inquiétant que d'étrangler des chatons ou n'importe quel autre truc de psychopathe...

— Quand j'étais dans l'armée, j'ai vu des choses horribles, mais là... Tu te rends compte ? Le sang de sa mère...

Je hoche la tête.

— C'est à vous donner des cauchemars !

— Bienvenue au club ! Mais attends, ce n'est pas fini.

Je lui parle des photos de ma famille que j'ai trouvées dans le coffre à trousseau. Anatoly m'arrête un instant pour demander ce qu'est un coffre à trousseau. Il s'étonne qu'un célibataire puisse en avoir un dans sa chambre, mais à part cette brève interruption il me laisse parler sans me couper. Dès que j'ai fini, Anatoly est de nouveau assis près de moi.

— Heureusement que tu n'as pas appelé la police pour Kane, hier soir.

— Tu parles sérieusement ?

— Tout à fait. En supposant que Kane soit d'accord pour signer ton contrat de séquestre — ce qui m'étonnerait — le séquestre prend fin demain. Je vais trouver un moyen de le faire venir chez toi, puis je l'affronterai, en l'accusant de ne plus vouloir te vendre cette maison, ou n'importe quel autre prétexte.

Ce dernier mot m'écorche les oreilles, comme un coup de sifflet suraigu.

— Le but, c'est de le mettre en colère. Je veux que sous le coup de la colère il me donne un élément qui l'accuse. Normalement, les aveux enregistrés ne sont pas recevables, mais Kane ne peut pas prétendre qu'il ignorait que ses propos étaient enregistrés puisque c'est lui qui a caché tous ces micros.

— Exact.

Une nouvelle idée prend forme dans ma tête. Anatoly se lève d'un bond et me donne un rapide baiser.

— J'ai fait quelques crêpes. Je les ai mises au four pour les garder au chaud. Reste chez moi aussi longtemps que tu voudras, tu peux même t'installer ici si tu en as envie. Demain, avant que je « négocie » avec Kane, nous déménagerons toutes tes affaires pour les remettre dans ton appartement. Tu veux que j'appelle une société de déménagement ?

— Non. Je m'en occupe.

Mon plan prend forme, à présent. Jusqu'au moindre détail.

— Entendu. Et dis-toi que demain... tu auras économisé vingt mille dollars !

— Ouais ! Super... !

Anatoly récupère ses clés sur son vieux poste de télé. Puis il se penche vers moi pour me donner un nouveau baiser, plus langoureux cette fois. Au moment où il s'apprête à franchir la porte, il me lance :

— Tu verras, tout se passera bien pour toi !

— Je sais.

Dès que la porte se referme et que je me retrouve seule, je ne peux retenir un sourire.

— Oui, ça se passera hyperbien !

Je me rue sur le téléphone pour appeler Dena. Elle décroche à la quatrième sonnerie, et j'entends une voix d'homme en bruit de fond.

Après les banalités d'usage, je ne peux m'empêcher de lui demander :

— C'est Kim que j'entends ? Je voudrais qu'il me rende un service.

— Non. C'est... Jason.

— Jason ?

Je suis abasourdie, au bord de la panique.

— Bon, euh... du moment que tu es heureuse, c'est le principal. Mais c'est Kim dont j'ai besoin.

— Pas de problème, il est ici, lui aussi.

Et, comme si ce n'était pas suffisamment choquant comme ça, elle ajoute :

— Et Amelia aussi.

— Dena, les orgies, c'est comme les cocktails : tu es censée attendre midi avant de les consommer !

— C'est bien mieux qu'une orgie. J'ai une relation de couple avec deux mecs, et je partage ces mecs avec Amelia. Jamais je n'ai été aussi proche de la monogamie...

Je balbutie :

— Tu... quoi... ?

— Voici les règles que j'ai instaurées : primo, mes deux mecs sont tenus de ne coucher qu'avec Amelia. Secundo, je ne peux coucher qu'avec les deux ensemble. C'est un peu restrictif, mais ça devrait marcher.

— Waouh ! C'est... waouh !

Je me pelotonne sur le canapé en essayant de trouver quelque chose de plus cohérent à dire, mais j'ai beaucoup de mal. La vie de Dena, c'est un peu comme une nouvelle émission de télé-réalité.

Je finis par dire :

— Bon, je suis désolée d'interrompre ta... euh, relation de couple, mais j'ai besoin d'aide.

— Dis toujours.

— Je voudrais que Kim accepte de faire un montage à partir de la bande enregistrée d'une vieille minicassette. Il faut que ce soit prêt pour ce soir. Disons, à 18 heures au plus tard.

— Une minicassette ? Et qu'y a-t-il dessus ?

— C'est une longue histoire.

Elle bougonne.

— C'est toujours comme ça, avec toi ! Mais tu as de la chance, Kim n'a que deux cours aujourd'hui, dont un ce soir. Je suis sûre qu'il aura le temps de te dépanner. Tu peux nous apporter la cassette maintenant ?

J'hésite un instant.

— Tu me promets que vous aurez tous quelque chose sur le dos quand j'arriverai ?

— Si c'est important pour toi, ça peut s'arranger.

— Super. A tout de suite.

Aussitôt après avoir raccroché, je pique un sprint pour aller prendre ma douche. J'ai un tas de choses à faire, et moins de huit heures devant moi.

Lorsque j'arrive chez Dena, elle fait tout pour savoir ce que j'ai derrière la tête, mais je m'y attendais. Je me refuse obstinément à lui répondre. Il faut dire que les avertissements de mes amis et de ma famille commencent à me fatiguer. Quitte cette maison, trouve autre chose, elle ne vaut pas la peine d'avoir à négocier avec Kane. Je sais bien que ça part d'une bonne intention, mais malheureusement il devient de plus en plus évident qu'aucun d'eux ne comprend l'importance que cette maison a pour moi. Et, s'ils ne comprennent pas ça, il m'est impossible de me fier à eux. Cette fois, je suis entièrement seule.

Anatoly m'appelle à quatre reprises entre 10 heures et 16 heures. Chaque fois, il prétend que c'est juste pour « voir si ça va ». Il soupçonne quelque chose, mais je lui inflige le même traitement qu'aux autres. En désespoir de cause, je finis par lui dire que je vais au festival du film du Castro Theatre avec Marcus pour me remonter le moral. En d'autres termes, il sera dans l'impossibilité de me joindre par téléphone.

A 18 heures, j'ai tout ce que je désirais. Kim a fait un boulot super avec ce nouvel enregistrement. Le léger bruit métallique de l'ancien enregistrement sur cassette est imperceptible en numérique. En plus, Amelia m'a prêté un bouquin génial que je prends deux bonnes heures à parcourir. Il s'intitule Communiquer avec les morts. Après quoi je cours acheter tout ce dont j'ai besoin.

La seule chose qui me reste à faire, c'est rentrer chez moi.

Lorsque j'arrive devant la maison, il est presque 18 heures, et la ville entière est couverte d'un épais brouillard qui estompe les contours du paysage, des pins de Monterey jusqu'aux maisons qui bordent la rue. Tout prend des allures fantomatiques. J'avale une grande goulée d'air, puis je franchis la porte d'entrée, mon cabas rempli d'emplètes.

M. Katz s'empresse de venir à ma rencontre pour me faire part de son ressentiment. Il faut dire qu'hier je lui ai donné une ration supplémentaire de croquettes et d'eau avant de partir, mais depuis il n'a eu droit à rien. Je pose mon sac par terre près d'un des nombreux cartons à moitié pleins, et je vais dans la cuisine pour lui donner à manger. Je prends bien soin de lui parler et de faire du bruit comme d'habitude, quand je m'absente pour la journée. Kane n'entendra rien qui puisse trahir ma nervosité.

Il ne m'entendra pas non plus faire le tour de la maison pour vérifier les systèmes de fermeture de chaque fenêtre et de la porte de derrière. Si jamais il décidait de faire irruption chez moi — un scénario réaliste, à mon sens —, il devra passer par la porte de devant. Je ne peux me permettre de le laisser s'infiltrer chez moi à mon insu. Il est primordial que ce soir je garde le contrôle total de la situation.

Une fois les vérifications faites, j'entre dans le salon. Je pose un verre vide sur une étagère de la

bibliothèque. Puis je lève la tête vers le luminaire.

— Très bien, Andrea. Voyons voir si tu es vraiment là.

Je me tourne alors vers mon sac à malice. La première chose que j'en extrais est une nappe dont je recouvre la table basse. Puis je pose dessus cinq bougies rouges. Rouges comme la couleur des cheveux d'Andrea et la couleur du sang qu'elle a versé sur son tableau. J'allume avec soin chaque mèche, puis je m'empare d'une petite branche de sauge à laquelle je mets le feu avant de la jeter dans l'âtre.

Je fais exactement ce qui est indiqué dans le livre d'Amelia. Cela semble authentique, et Kane devrait apprécier. Il ne reste plus que deux choses dans mon sac, à présent. Je sors le magnétophone numérique que je tiens fermement dans ma main droite, puis je récupère le couteau à cran d'arrêt. Le type du magasin m'a assuré que c'était légal en Californie, mais je n'en suis pas si sûre. Le fait qu'il ne m'ait pas appliqué la TVA a même tendance à prouver le contraire. Mais ce couteau devrait tenir dans ma poche, et si jamais j'ai besoin de me défendre il fera l'affaire.

Je m'assieds par terre, et je prends de nouveau une longue inspiration pour chasser mon stress.

— Trente-trois, trente-deux, trente...

Je fais un compte à rebours en partant de mon âge actuel — autre suggestion du livre d'Amelia — en marquant une pause tous les trois ans. M. Katz se glisse dans la pièce et me regarde longuement avant de s'installer près de la cheminée. Ses yeux jaunes se lèvent sur la photo de mon père.

— ... zéro.

Je prononce alors à haute voix :

— Esprit d'Andrea Crammer, es-tu là ? Esprit d'Andrea Crammer, es-tu là ? Esprit d'Andrea Crammer, es-tu là ?

J'entends passer une voiture. Ce que j'aimerais être à son volant, ne pas avoir à faire toutes ces bêtises pour divertir Kane!

— Je sens ta présence. Ton esprit est entre ces murs, je le sais. Montre-toi... ou débrouille-toi pour que je puisse t'entendre ! Ce serait super d'avoir une petite conversation.

Le livre d'Amelia ne précise pas si l'on est obligé d'avoir un ton guindé pour questionner les morts. Alors j'improvise à ma façon.

Je hausse de nouveau le ton, comme si le volume du son pouvait cacher mon embarras.

— Ton fils Kane m'a demandé de vivre ici. Je t'en conjure, laisse-moi être ton médium, et vous aider à vous retrouver, tous les deux. Il a toujours besoin de toi, Andrea.

J'attends une poignée de secondes avant de me lever et de me diriger calmement vers le verre vide posé sur l'étagère. Je le lève en le tenant à bout de bras, puis je le laisse tomber, tout simplement. Les morceaux de verre voltigent un peu partout tandis que je me réfugie dans mon coin, près de la table basse. Je dis alors d'une voix qui, je l'espère, laisse transparaître la peur :

— Andrea, est-ce toi qui as fait ça ? Est-ce toi qui as fait bouger ce verre ?

M. Katz donne un coup de queue méprisant et quitte la pièce. Comment lui en vouloir ? C'est le pire jeu d'acteur et le plus mauvais texte qu'on ait connus depuis le dernier Godzilla.

Je répète :

— Andrea, m'entends-tu ? Y a-t-il un message que je puisse transmettre à ton fils ?

Cette fois, j'appuie sur la touche Lecture pour lancer l'enregistrement. Je baisse le plus possible le volume du son tout en faisant en sorte qu'il soit suffisamment audible pour être capté par le micro caché.

La voix d'Andrea s'exclame :

— Kane, mon fils ! Notre destin est d'être ensemble !

Le doigt sur la touche Arrêt, je lance :

— C'est bien toi qui es là ? Pourquoi n'ai-je pu t'entendre avant ?

— Il te suffit de croire en moi !

Je n'entends Kane arriver que lorsqu'il grimpe les marches du perron. Il tente d'actionner la poignée de la porte, mais comme elle est fermée j'entends un bruit de clés qui s'entrechoquent dans leur trousseau.

J'ignore de quel endroit il m'écoutait, mais c'est bien plus près que je ne l'aurais cru.

Je me rue vers le canapé, et j'ai juste le temps de fourrer l'enregistrement entre les coussins avant de reprendre ma place près de la table basse. Kane trouve enfin la bonne clé et ouvre la porte en s'exclamant :

— Elle est là !

Sa voix trahit une incroyable agitation. Je reste assise et je jette sur lui un regard froid. Puis je lui dis d'un ton glacial :

— Je le savais... Elle ne m'a pas parlé. C'est vous qui avez monté toute cette histoire, n'est-ce pas ? Dites-moi Kane, comment avez-vous fait pour que ce verre tombe du haut de l'étagère ?

— Quoi ?

Il tourne la tête de tous les côtés comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne voyait pas.

— Ce ne sont pas des histoires ! J'ai entendu la voix de ma mère ! Et vous l'avez entendue, vous aussi ! Vous avez parlé avec ma mère !

Je saute sur mes pieds en rétorquant :

— J'ai parlé à une voix de femme. Je ne sais absolument pas à qui appartient cette voix, mais je suis sûre que vous, vous le savez.

Le ton de Kane se fait implorant.

— Comment pouvez-vous penser que je suis derrière tout cela ?

Il se dirige vers la bibliothèque, puis se penche pour ramasser une poignée de débris de verre.

Je lui crie :

— Mais... que faites-vous ?

Quelques gouttes de sang s'écoulent de la paume de sa main, mais Kane n'accorde pas la moindre attention à ses blessures. Il regarde le plafond, les yeux exorbités, le regard fou. Et il s'écrie :

— Maman ! Je suis ici ! C'est moi ! Je t'en supplie, parle-moi !

— Vous essayez de me faire peur ou quoi ?

C'est ce que j'ai prévu de dire, ça fait partie de mon texte. Le problème, c'est que je n'ai plus l'impression de jouer un rôle. Kane est fou à lier, et le fait d'être avec lui dans mon salon commence à me donner la chair de poule...

Le regard de Kane se pose sur moi.

— Sophie, il faut me croire ! Je n'ai rien à voir là-dedans. Vous avez parlé avec ma mère. Vous avez réussi à communiquer avec elle grâce à vos dons, ça a marché ! Et maintenant dites-lui de me parler. Je vous en supplie... !

Je fais un pas en avant, les poings serrés.

— Comment voulez-vous que je vous croie, Kane ? Comment expliquez-vous votre intrusion soudaine ici ? Je ne vous ai pas appelé. Je ne vous ai rien dit sur ce qui vient de se passer. Comment se fait-il que vous ayez l'air d'être au courant ?

Le regard de Kane balaie la pièce, et pour la première fois c'est lui qui a l'air terrifié.

— Je... je vous écoutais. Je peux comprendre que vous soyez furieuse contre moi, et je vous expliquerai tout, mais s'il vous plaît ne la laissez pas repartir ! C'est vous qui avez communiqué avec elle, vous avez réussi à la faire venir ! Je vous en supplie, Sophie, rappelez-la pour moi !

— Vous écoutiez ? Mais comment ?

Kane est dans ses petits souliers. Je voulais le ramener au stade de l'enfance, et j'ai réussi. Il est perdu et il réclame sa maman.

Il avoue enfin.

— J'ai fait mettre des micros. Les bruits de pas, la sonnette de la porte et les lumières... c'est moi qui ai fait installer tout cela. Juste avant que vous n'emménagiez ici, j'ai demandé à un électricien de mettre des micros dans toute la maison. C'était encore ma maison, je pouvais le faire. J'avais besoin que vous me croyiez, vous comprenez ? Je voulais vous inciter à agir... et ça a marché ! Ce n'est pas moi qui ai fait casser ce verre... Donc ça a marché !

J'ouvre la bouche pour parler, mais avant que je puisse dire quoi que ce soit Kane fait quelque chose de totalement inattendu. Il tombe à genoux !

— C'était mal, Sophie ! Je sais que c'était mal ! Mais il fallait absolument que je sache si elle communiquerait avec vous... si vous réussiriez à la faire parler ! Elle vous a toujours aimée ! Elle disait que vous aviez l'esprit créatif, que vous étiez intelligente... La première-née de Martin.

— Ça suffit, Kane.

— Non ! Vous devez lui dire que maintenant je suis digne d'elle ! Vous devez la rappeler, pour moi...

Je recule d'un pas, et soudain, du coin de l'œil, j'ai l'impression de voir quelque chose bouger derrière la fenêtre... comme une ombre. Mais lorsque je tourne la tête pour mieux voir il n'y a plus rien. Je suis sur les nerfs, et il est très possible que mon cerveau me joue des tours. Après tout, le danger est ici, à l'intérieur de cette pièce.

Je reporte toute mon attention sur Kane. Je lui demande froidement :

— Vous avez besoin d'elle ?

— Oui !

— Et moi, j'ai besoin de cette maison.

— Très bien. Elle est à vous.

Je me dirige vers le canapé où j'ai laissé mon portable.

— Qui appelez-vous ?

— Scott. Je vais lui dire d'apporter tous les papiers nécessaires car votre parole ne me suffit pas.

Kane est toujours à genoux, les yeux exorbités, hagards. Je recule d'un pas.

Scott décroche.

— Sophie ? Je savais que tu ne m'en voudrais pas éternellement... Ecoute, hier soir, je t'ai dit des choses que je ne pensais pas et...

Je tourne le dos à Kane, incapable de supporter plus longtemps la vue de sa main qui saigne.

— Apporte-moi le contrat de séquestre en triple exemplaire. Je suis chez moi, et Kane est ici. Il dit que j'ai respecté sa maison, et il est d'accord pour signer le contrat de vente.

— Tu me fais marcher, là... ?

— Pas du tout.

— Mais comment as-tu réussi à le convaincre ?

— Contente-toi de m'apporter les papiers, Scott. Et aussi un témoin, si tu en as un sous la main.

— Le seul témoin dont tu aies besoin, c'est moi. Au fait, j'ai rompu avec Venus. Je ne pouvais pas supporter la vérité. Tu vois ce que je veux dire... ?

— Je m'en fiche comme de l'an quarante ! Apporte-moi ce contrat. Immédiatement.

Je raccroche et je me tourne de nouveau vers Kane, à contrecœur.

Il est toujours à genoux, et il contemple ses mains comme s'il venait de prendre conscience du mal qu'il s'est fait.

— Vous l'appelez ?

Je pense que, dans son esprit, c'était un ordre. Mais ça ressemble davantage à une question.

— Désolée, mais j'attends que vous m'ayez signé ces papiers. Avant de faire quoi que ce soit, j'insisterai même pour que Scott aille à la poste et les mette au courrier.

Kane a l'air perplexe.

— Pourquoi ne pas demander à Scott de porter ces pièces en personne au tribunal pour les faire enregistrer ?

— C'est prévu. Mais une copie sera envoyée à Anatoly, et elle restera scellée. Comme ça, si vous tentez de le détruire, je serai couverte. Même chose si vous essayez de prétendre que j'ai changé la date et que j'ai signé après la levée du séquestre. J'aurai un document sous enveloppe, avec le cachet de la poste qui fera foi.

— Vous avez pensé à tout. C'est impressionnant ! D'autant que tout s'est joué en l'espace de

quelques minutes.

Je vois le doute s'insinuer dans son regard. Mais je refuse de me laisser troubler.

— J'ai l'habitude de réagir vite !

Kane se lève sans rien dire. Je fais un geste vers sa blessure.

— Vous devriez nettoyer votre main. Vous voulez du Neosporin ? Et une pince à épiler, peut-être ?

Il répond d'une voix douce :

— Je n'ai pas entendu ce qu'elle vous a dit juste avant que j'arrive. A-t-elle dit autre chose à mon sujet ?

— Elle a dit...

Ma voix se fige, puis je secoue énergiquement la tête.

— Non, je ne peux pas... je suis sûre d'avoir mal compris.

Kane s'alarme.

— Quoi ? Que vous a-t-elle dit ?

Mon téléphone sonne, et je jette un coup d'œil à l'écran, m'attendant à voir s'afficher le nom de Scott ou d'Anatoly. Mais c'est Marcus. Je décide de ne pas répondre et je range le téléphone dans ma poche. Il fait un petit clic en heurtant le couteau.

Kane me lance un regard bizarre. Sans dire un mot, il se dirige vers la pièce qui me sert de bureau et regarde à l'intérieur, puis il recommence son petit manège dans chaque pièce. Impossible de savoir s'il cherche une quelconque preuve de ma petite comédie ou le fantôme de la tristement célèbre Andrea.

Mon téléphone se remet à sonner. Cette fois, Marcus m'envoie un SMS :

« Qu'est-ce que tu fiches ? Suis venu te voir. Ai vu Kane entrer, mais entendu ta voix. Suis dans la camionnette équipée, peux t'entendre. J'appelle les flics ? »

Je réponds aussitôt :

« Non ! Reste où tu es ! »

Il répond à son tour :

« C'est dingue. Aurais-tu des envies de mourir ? »

Je tape le message suivant :

« Appelle les flics quand je prononcerai la phrase "je dois appeler Andrea". Surtout pas avant ! Et plus de SMS ! »

Je fourre mon téléphone dans ma poche en entendant Kane revenir. Dès qu'il est de retour dans la pièce, il me lance un regard bizarre et me dit :

— Je ne sens pas sa présence.

— Moi non plus. Mais lorsque je reprendrai contact avec elle je suis sûre qu'elle répondra. Elle a dit que vous étiez faits pour être ensemble.

— Je sais, j'ai entendu. Qu'a-t-elle dit d'autre ?

C'est alors qu'on frappe à la porte. C'est Scott qui débarque avec des tas de papiers à la main. Je me contente d'un simple hochement de tête en guise d'accueil, et je le fais entrer. Personne ne dit un mot pendant qu'il dispose les pages du contrat sur la table basse, près des bougies qui fondent à vue d'œil. Scott met une croix là où Kane doit signer, puis lui tend un stylo.

— Dès que tu auras signé ce document qui indique que Sophie a respecté les clauses du contrat de séquestre, tu ne pourras plus revenir en arrière. Cette maison lui appartiendra.

Kane tient le stylo comme s'il s'agissait d'une baguette magique qu'il ne serait pas certain de vouloir utiliser.

Il murmure :

— Comme puis-je savoir si vous n'allez pas vous rétracter ?

Je rétorque :

— Ou vous me faites confiance, ou ce contrat ne tient plus. Je perds la maison, et vous, vous perdez votre dernière chance de parler à votre mère.

Scott s'informe :

— Mais de quoi parlez-vous ?

J'ignore son interruption.

— Alors, que choisissez-vous ? Nous allons jusqu'au bout ou nous en restons là ?

Kane hésite, juste un instant. Puis il s'empresse d'apposer son paraphe. Un petit rire triomphant s'échappe de mes lèvres.

Kane me tend le stylo. Je m'empare de la baguette magique emplie d'encre et je signe à mon tour. La maison est à moi ! J'ai refusé d'abandonner la partie, et j'ai gagné ! Scott me sourit d'un air approbateur, mais je m'interdis de lui sauter au cou. Il faut dire qu'à ce stade je serais quasiment prête à sauter au cou de Kane !

Kane lance à Scott d'une voix rauque :

— Vite, va poster ce document. Laisse-moi ici avec Sophie. Nous devons... appeler quelqu'un.

Scott change de tête. Il a l'air contrarié.

— Pourquoi ne pas attendre demain pour l'envoyer ? Je dois discuter de certaines choses avec Sophie, là maintenant.

Je m'exclame :

— Fais ce qu'il te dit, Scott !

Je caresse le stylo que j'ai toujours dans la main. J'avais prévu au départ de me rendre à la poste avec Scott, car je savais qu'il était risqué de rester seule avec Kane. Mais depuis que je sais que Marcus est dans le coin je me sens plus en sécurité. Suffisamment pour ajouter une phase deux à mon plan.

Le problème, c'est que Scott n'a pas ce sentiment de sécurité, et pour cause. Il fait un pas vers moi et me dit à voix basse :

— Je pense qu'il vaut mieux que je reste.

Mais je campe sur mes positions.

— Va à la poste. Kane a raison. Et n'oublie pas d'envoyer un exemplaire à Anatoly. Quant à moi, eh bien, je dois appeler Andrea.

Je prends garde de prononcer ces derniers mots à haute et intelligible voix pour que Marcus m'entende bien.

— Andrea ? Tu veux dire, la maman de Kane ? Mais elle est...

— Va-t'en, Scott. Et appelle-moi dès que le contrat sera en sécurité dans une boîte aux lettres.

Puis je me tourne vers Kane.

Après un instant d'hésitation, Scott s'en va.

Je me retrouve seule avec Kane. Il a la tête au-dessus des bougies, et la flamme projette sur son visage une ombre terrifiante.

— Je n'essaierai pas de communiquer avec elle tant que Scott ne m'aura pas dit que le contrat a bien été posté.

— Je sais. Si vous me parliez de ce que ma mère a dit quand j'ai accouru pour venir ici. Et que pensiez-vous avoir mal interprété?

Je me rapproche insensiblement de la porte d'entrée. La police devrait être en route, à présent. Il ne me reste que quelques minutes pour lui faire avouer le pire...

— Elle dit qu'elle sait ce qui est arrivé à Oscar. Elle sait ce que vous avez fait.

Un sourire de dément illumine le visage de Kane.

— Elle est au courant ? Est-ce que ça lui a plu ?

J'hésite encore :

— Vous voulez dire... vous pensiez que cela ferait plaisir à votre mère ?

— Bien sûr que oui ! Oscar a fichu sa vie en l'air ! Il l'a jetée à la rue et l'a laissée s'occuper de moi toute seule ! Elle voulait le voir mort. Il n'avait pas le droit de vivre ici dans sa maison pendant que je pleurais sa mort !

Kane est en train d'avouer un meurtre, et tout est enregistré. Il sait que... Et pourtant, j'ai le sentiment que pour l'instant Kane ne sait rien.

Je lui demande :

— Comment avez-vous procédé ? Tout le monde a cru qu'Oscar était mort d'une crise cardiaque.

Kane promène son regard autour de la pièce.

— Mais... c'était vrai. J'ai remplacé son médicament par un placebo. Puis j'ai commencé à le manipuler pour qu'il ait l'impression de perdre la raison, comme je l'ai fait avec vous. Et lorsque pour finir j'ai changé les meubles de place afin que tout corresponde aux anciennes photos, j'ai su que, cette fois, c'en était fait de lui. J'ai remis le médicament à sa place pour ne pas attirer l'attention de la police, et je me suis contenté d'attendre qu'Oscar rentre chez lui. Et alors...

Kane se contente de hausser les épaules, sans même prendre la peine de finir sa phrase.

— Vous avez tué votre propre père !

— C'est vrai. Pensez-y bien avant de décider de tenir ou non votre promesse... Sophie, je veux parler à ma mère maintenant !

— Est-ce vous qui avez tué Enrico ?

Kane incline la tête.

— Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— C'est que... j'ai un peu de mal à vous suivre. Je veux dire, à comprendre ce que vous faites.

Il sourit d'un air triste et rêveur, et commence à arpenter la pièce de long en large.

— Ma mère aussi était imprévisible. J'ai hérité ça d'elle.

Je tente de nouveau de le faire parler.

— Savez-vous pourquoi vous avez tué Enrico ? Juste parce que ça vous amusait ? Ou bien savait-il quelque chose, au sujet de Venus par exemple ? L'avez-vous tué pour protéger le secret de Venus ?

Kane se met à rire. Un rire qui semble sortir tout droit de l'enfer.

— Jamais je n'aurais fait quoi que ce soit pour elle... ou devrais-je dire pour lui ? Tout cela est assez perturbant.

— Comment avez-vous découvert cette histoire d'opération ?

— Quelle importance ? La seule chose qui compte, c'est que je l'ai su. Il fallait que je trouve un moyen de pression sur elle car elle ne voulait pas que Scott vous appelle. Et moi, j'avais besoin de lui pour prendre contact avec vous. Parce que je savais...

Il s'arrête puis s'avance encore d'un pas.

— ... je savais que vous pourriez communiquer avec ma mère. Je savais qu'elle vous parlerait.

Il a déjà oublié Venus, mais je ne renonce pas pour autant.

— Venus vous a-t-elle aidé à tuer votre père, Kane ?

— Elle m'a aidé à déplacer les meubles, c'est tout. Pendant un temps, elle a fait tout ce que je lui demandais pour préserver son secret. Je l'ai même convaincue de rendre ce camée qu'elle avait payé un prix fou. Pardonnez-moi pour cette métaphore douteuse, mais c'est le fait de trouver cette broche sur son lit qui a provoqué la crise cardiaque d'Oscar. Naturellement, lorsque Venus a appris qu'Oscar était mort, elle a reconstitué le puzzle. Elle savait que c'était moi qui avais manigancé tout ça, et elle a cessé de m'obéir. Elle est même allée jusqu'à me menacer de tout révéler si j'essayais de dévoiler son secret à elle. C'était l'impasse ! Elle a même eu le culot de demander qu'on lui rende la broche ! Seulement voilà...

Il me décoche un large sourire.

— ... j'ai préféré vous la donner. Je l'ai épinglée sur votre oreiller. Désolée que cette garce vous l'ait volée, ce n'était pas très gentil de sa part.

Il fait un nouveau pas vers moi.

— Appelez-la maintenant, Sophie !

Je me rapproche de la porte de quelques centimètres en répétant à haute et intelligible voix :

— Je sais que JE DOIS APPELER ANDREA...

Seigneur ! Pourvu que Marcus se soit souvenu de notre code!

— ... mais comme je vous l'ai dit je ne le ferai pas tant que Scott ne m'aura pas passé un coup de fil. D'ailleurs, il suffirait peut-être de l'appeler demain, dès que vous serez parti d'ici et que vous vous sentirez mieux... mentalement, je veux dire.

— Sophie, n'essayez pas de gagner du temps. Pas avec moi.

— Si je comprends bien, vous me menacez ?

Je jette un coup d'œil vers la porte. La police devrait déjà être là.

— Non, Sophie. Je ne vous ai jamais menacée, ni mon père, d'ailleurs. Comme je vous l'ai dit, je suis imprévisible. Si je vous fais peur aujourd'hui, vous êtes probablement en sécurité. C'est lorsque vous vous sentirez en sécurité que vous aurez un problème... Mais je le répète, ce n'est peut-être pas vous qui êtes en danger. Ce sera peut-être quelqu'un de votre famille, votre fichue famille, qui sera visé. Votre sœur ou alors votre mère ou... quel âge a votre neveu déjà ? C'est si facile de s'approcher à pas feutrés d'un enfant tout juste en âge de marcher...

— Espèce de salaud !

Je plonge la main dans ma poche et je caresse le manche de mon couteau à cran d'arrêt. Mais Kane ne me regarde plus. Il a les yeux rivés sur les coussins du canapé.

Il vient de repérer un coin de métal argenté.

— Qu'est-ce que c'est, Sophie ?

— Rien. Je...

Mais il est trop tard, il s'est déjà emparé de l'enregistreur numérique et appuie sur la touche Lecture.

Je hurle de toutes mes forces « JE DOIS APPELER ANDREA ! », mais je ne réussis pas à couvrir la voix d'Andrea.

Kane jette le magnétophone par terre et il s'écrase sur le parquet.

— Sale petite menteuse !

Il se précipite sur moi, mais je réussis à faire un pas de côté tout en cherchant à me saisir de mon arme. Ce satané couteau ne s'ouvre pas aussi facilement que dans le magasin où je l'ai acheté. Voilà pourquoi la vente est autorisée, parce qu'il ne marche pas ! Kane se rue de nouveau vers moi. Je me retourne pour foncer vers la porte, et au moment même où je l'atteins Marcus débarque en trombe ! Je frôle le K.-O. technique ! Contrairement à moi, Marcus a déjà sorti son arme. Il pointe la bombe vers le visage de Kane et appuie sur l'embout.

C'est quand je vois Kane crier en portant ses mains à ses yeux que je comprends avec quoi Marcus s'est attaqué à lui. Une bombe de laque !

A ce moment précis, la cavalerie arrive. Les flics — qui ont dégainé leurs pistolets — nous ordonnent à tous de lever les mains. Marcus et moi nous efforçons tant bien que mal de leur fournir une explication pendant que Kane continue de gémir de douleur.

Marcus finit par lâcher :

— La camionnette... Ce cinglé que vous avez devant vous a caché des micros dans toute la maison. Vous pourrez entendre dans la camionnette tout ce qui s'est passé ici.

Les flics ont l'air on ne peut plus incrédules, mais lorsque deux nouveaux cars de police arrivent en renfort un des agents va vérifier les dires de Marcus. Un autre escorte Kane vers la salle de bains pour qu'il puisse se passer de l'eau sur les yeux.

Tandis que Marcus et moi sommes toujours côte à côte, les mains sur la tête, je lui chuchote :

— Heureusement que tu es arrivé !

— Tu as vraiment le chic pour m'embringuer dans ce genre de situation ! Je me demande pourquoi je te laisse faire.

— Désolée, mais... je te revaudrai ça. Je t'enverrai une troupe de strip-teaseurs chez toi pour me faire pardonner !

— Les hommes ne se font pas payer pour se déshabiller devant moi, trésor !

— J'ai trouvé la camionnette.

Nous nous retournons comme un seul homme. L'agent qui était parti en reconnaissance est revenu. Il nous lance :

— Vous pouvez baisser les mains.

Puis il s'adresse à ses collègues.

— La camionnette est juste de l'autre côté de la rue. Il y a une publicité sur la carrosserie pour je ne sais quelle société fantôme de matériel stéréo, mais de toute évidence elle était utilisée comme véhicule de surveillance. Elle a été enregistrée au nom d'un certain Kane Crammer. J'ai écouté quelques minutes d'enregistrement de ce qui s'est passé ici ce soir.

Kane émerge de la salle de bains sous bonne escorte, le visage dégoulinant d'eau.

L'agent qui a découvert la camionnette dit à ses collègues :

— Passez-lui les menottes. On l'embarque.

Pendant qu'ils sont en train de lui signifier ses droits, Scott m'appelle. Il vient de poster le contrat. J'ai gagné sur toute la ligne ! Je me tourne vers Kane, prête à lui lancer quelques piques triomphales, mais quelque chose dans l'expression de son visage m'en dissuade. Il ne regarde pas les policiers qui sont en train de l'arrêter, il a les yeux rivés sur moi et me lance :

— Je sortirai de prison. Et nous pourrons poursuivre notre conversation.

Le flic qui vient de finir de lui lire ses droits fronçe le nez.

— Il faut que je me souviene de ça. Ça fera un bon argument contre lui au tribunal quand le juge prendra la décision de le libérer ou non sous caution !

Deux autres agents de police font leur entrée, et ils embarquent Kane. Je sais ce que me veulent ces deux nouveaux policiers : me poser des tas de questions. Mais, pour la première fois depuis des semaines, j'ai des réponses à leur donner. D'autres flics arrivent encore, mais je ne suis pas étonnée. Je ne m'inquiète même pas lorsqu'ils se mettent à faire le tour de la maison pour s'emparer des micros, prendre des photos et trouver les haut-parleurs dissimulés par Kane. En fait, rien ne me trouble jusqu'à l'arrivée d'Anatoly.

Il fait plutôt grise mine.

Il arrive souvent que les gens qui nous aiment nous fassent du mal en essayant de nous aider. Les gens qui nous détestent sont bien plus fiables.

Le Côté léger de la mort

Il arrive un peu avant 11 heures, alors que les derniers policiers sont en train de partir. Ce n'est que lorsque j'accompagne Marcus dehors que je l'aperçois, planté sur le trottoir. L'obscurité et le brouillard m'empêchent de bien voir ses yeux, mais je suis sûre qu'ils jettent des étincelles.

Marcus se marre.

— Ma pauvre chérie, on dirait que les ennuis continuent !

Je lui donne une petite tape sur le bras.

— Ce n'est pas drôle.

— On parie ? Je vais partir discrètement pour ne pas troubler votre tête-à-tête...

Je lui prends la main et je la serre très fort.

— Merci, Marcus ! Je te remercie, vraiment. Aujourd'hui, tu m'as sauvé la vie.

Marcus sourit et m'embrasse sur la joue.

— A ton service, trésor !

Il descend les marches au pas de course. Puis il dit quelques mots à Anatoly avant de sauter dans sa voiture. Et le voilà parti.

Je me retrouve seule avec Anatoly. Il ne prend même pas la peine de me dire bonjour et passe devant moi en coup de vent pour entrer dans la maison.

Il lâche d'un ton sec :

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord sur la marche à suivre...

— Non. Pas nous.

— Je n'ai même pas envie de savoir pourquoi la police était là, ni à quel petit jeu suicidaire tu t'es livrée, cette fois.

— Je comprends. Mais il y a une chose qui pourrait t'intéresser : Kane a été arrêté pour avoir caché des micros chez moi et pour avoir assassiné son père. Il sera probablement accusé aussi du meurtre d'Enrico. Alors la prochaine fois que tu verras Maria, prends bien soin de lui dire qu'une petite carte de remerciement s'impose. Oh... j'allais oublier... J'ai réussi à faire signer à Kane l'acte de vente de la maison. Plus de souci de ce côté-là non plus !

Pour la seconde fois en deux jours, Anatoly me regarde, bouche bée. Puis il finit par articuler :

— Tu as réussi... Et sans rien foirer de toute la journée!

— Etonnant, non ?

— Ça t'ennuierait de me donner des détails sur la façon dont tu as réalisé ce tour de force ?

— Pour être franche, un peu, oui. Tu vas encore te mettre en colère, et je suis trop fatiguée pour me battre avec toi. Et puis, tu as décidé que nous ne nous disputerions plus pour des choses auxquelles on ne peut rien changer.

Anatoly sourit.

— Je savais que je regretterais mes paroles.

— Moi aussi, mais c'est bien toi qui l'as dit...

Il hoche la tête et se laisse tomber sur le canapé.

— Ils ont pris tous les micros ?

— Jusqu'au dernier. La police avait besoin de preuves.

— Et cette maison est vraiment à toi ?

— Kane a signé les papiers.

— Avant ou après son arrestation ?

— Avant, bien sûr.

— Bien sûr. Alors, que fais-tu, maintenant ?

Je m'assieds près de lui.

— Eh bien, maintenant, je finis de déballer mes affaires et nous allons faire les magasins pour trouver des meubles. Juste pour ta gouverne, pas question d'installer ton billard dans ce salon !

Il m'observe un long moment, et M. Katz sort la tête de sa cachette, en l'occurrence un carton à moitié plein.

— Tu veux que je m'installe chez toi ?

— Oui. Le plus vite possible.

Je vois le coin de sa lèvre frémir, et il me décoche son petit sourire en coin qui le rend si sexy !

— Nous sommes en train de nous rendre fous l'un l'autre, Sophie. Je ne me suis toujours pas remis de ce que tu as fait ce soir.

— Un grain de folie ne nuit pas. Ça pimente la vie.

— Un grain de folie ?

Il éclate de rire.

— En plus, nous ne pouvons pas nous empêcher d'avoir les mains baladeuses ! Si nous n'arrêtons pas de courir l'un derrière l'autre, comment veux-tu faire quoi que ce soit ?

Je me rapproche de lui et je passe le doigt sur ses pectoraux.

— Et alors ? Ce serait bien. Je déteste aller à la gym, et si je fais ça tous les jours je pourrai me passer de tous ces frappuccinos !

— En somme, je serai ton coach personnel ?

— Je parlerais plutôt d'équipier...

Anatoly sourit et me prend le visage entre les mains. Il m'embrasse longuement, puis recule et se lève.

— J'ai besoin de réfléchir à tout ça.

— Ah bon ? Il n'y a pas si longtemps, tu me disais que tu voulais vivre avec moi.

— Je sais ce que j'ai dit. Mais pour être franc je suis toujours un peu en colère.

Mes mains se crispent sur mes genoux.

— Tu crois que tu pourras faire avec ?

— Il le faut bien. Je suis amoureux de toi.

Si nous étions les héros d'un film, nous aurions droit à une chanson d'enfer en bruit de fond, pour vanter les vertus douces-amères des histoires d'amour. Mais notre bande son à nous, c'est M. Katz. Et d'une certaine façon ça nous convient.

— Tu m'appelles demain ?

— Je passerai. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble.

— Je suis un peu fatiguée, ce soir. Mais demain, si vraiment tu me promets de me pardonner, je te ferai une petite gâterie. Tu m'en diras des nouvelles !

Il sourit.

— Il faut que je parte. Tu n'as pas peur de rester seule cette nuit ?

— Ça ira. N'oublie pas que c'est ma maison.

Il hoche la tête et se dirige vers la porte. Mais, comme ce matin, il marque un temps d'arrêt.

— Sophie ?

— Oui ?

— Toutes les petites gâteries que tu me fais sont super !

Et je me retrouve seule. Dans ma maison. Je commence par faire le tour de la pièce. Je touche les murs, les moulures. Je vais jusqu'à me baisser pour toucher le sol. Cet endroit mérite largement tous les ennuis qu'il m'a causés. Son histoire d'amour, de désir et de haine l'a rendue plus entière. Ce n'est pas le style de maison éthérée qu'on trouve dans les contes de fées. Elle n'a rien d'immatériel, au contraire... ! Je m'arrête devant la photo de mon père, et cette fois je ne me contente pas de la regarder. Je lui touche la joue, comme lorsque j'étais enfant...

— Je pensais vraiment que tu étais ici avec moi, papa. Même après toutes ces années... Mais c'était Kane. C'est même lui qui a apporté ce gloss à lèvres, il a tout fait. Toi... tu es parti.

J'embrasse ma main libre et je la pose sur son menton. Pendant une fraction de seconde, j'ai l'impression de sentir le picotement de sa barbe sur le bout de mes doigts.

Je murmure :

— Au revoir, papa. J'ai enfin décidé de te laisser partir.

Je me retourne. M. Katz m'observe, l'air approbateur. Je le fais monter au premier.

— Allez viens ! On va se coucher. Dans notre lit, dans notre maison.

C'est sorti tout naturellement, et ça me fait rire. Alors je ne peux m'empêcher de le redire à haute voix.

— Oui, notre maison. Et bientôt, elle appartiendra aussi à Anatoly. J'ai l'impression qu'il va me

falloir abandonner le rêve que je caressais : devenir une vieille fille, une mémère à chat.

Je prends tout mon temps pour me préparer avant d'aller me coucher. Cette fois, je sais que les lumières ne s'allumeront ni ne s'éteindront toutes seules, et que je ne trouverai plus d'étranges broches dans mon lit. Tout est calme. Quand arrive enfin le moment de me glisser sous les couvertures, M. Katz est déjà endormi sur l'oreiller, à côté de moi. L'oreiller d'Anatoly.

Si je commence à cogiter, je sens que je suis bonne pour passer une nuit blanche.

Alors j'arrête de penser.

Et je sens mon corps se faire lourd.

Puis léger.

L'instant d'après, je suis déjà en train de rêver.

Ce que vous ignorez peut non seulement vous blesser, mais vous tuer.

Le Côté léger de la mort

Mon père est avec moi et me tient par la main. Je suis une adulte, et il est... il n'a pas d'âge. Il n'a plus rien d'humain, je le sais à présent. Le contour de sa silhouette s'estompe dans la lumière resplendissante qui semble rayonner de son corps.

— Tu n'as plus besoin de me tenir la main, papa. J'ai déjà lâché la tienne.

Il me répond :

— Ce soir, si ! Avant de partir, j'ai besoin de rester debout près de toi une dernière fois. Ce qui veut dire que tu dois te lever, Sophie. Lève-toi tout de suite !

Je sens qu'on me prend par le bras, et j'ouvre les yeux tant bien que mal. Mais je ne dois pas être tout à fait réveillée car je peux encore le voir et le toucher. C'est impossible. Il est mort.

C'est alors que je sens l'odeur d'essence.

L'image de mon père a disparu. Je suis seule dans ma chambre avec M. Katz qui a l'air bien réveillé et manifestement inquiet. J'entends quelqu'un qui se déplace en bas. Et puis l'odeur d'essence est de plus en plus puissante.

Je me rue vers le salon. Mes pieds nus descendent les marches à toute vitesse tandis qu'une petite voix hurle dans ma tête ce qui est une évidence : Kane est revenu !

Dès que j'arrive en bas, je suis prête à l'affronter. Kane a un point faible, cette fixation qu'il fait sur sa mère, et je saurai l'utiliser comme une arme contre lui.

Sauf que... ce n'est pas Kane. C'est Lorna qui est debout au milieu du salon, avec un bidon d'essence à la main et un briquet. A ses pieds, j'aperçois un autre bidon d'essence, vide celui-là, ce qui explique pourquoi mes pieds à moi sont humides.

— Lorna...

J'espère que le fait de prononcer son nom m'aidera à affronter ce nouvel ennemi auquel je ne m'attendais pas.

— ... essayez-vous de me tuer ?

Elle me fixe un moment, le regard vide. Ses yeux sont soulignés d'un trait d'eye-liner bleu ciel, et son mascara trop épais donne à ses cils des airs de mini-poignards.

Elle finit par répondre :

— Non. Vous pouvez partir.

Les mains sur les hanches, et plus indignée qu'effrayée, je répète :

— Je peux partir ? Comme c'est gentil à vous de me laisser sortir d'ici avant de BRULER MA MAISON !

— Je dois le faire. C'est ici qu'il lui a fait du mal. C'est elle qui me l'a dit. Elle m'a dit qu'il

l'avait forcée à s'asseoir sur le canapé, et qu'il l'a embrassée.

— Vous parlez de votre fille ?

Mais Lorna poursuit son récit, l'air hagard.

— Mais moi, je ne l'ai pas crue. Je lui ai dit que les Italiens passent leur temps à embrasser les gens, que ça n'avait pas d'importance. Alors elle a cessé de se confier à moi. Et puis elle est morte. Tout a commencé ici.

— Lorna, je suis vraiment désolée pour votre fille. Je ne peux même pas imaginer ce que je serais capable de faire à votre place ! Mais je pense qu'il serait peut-être temps de parler de toutes ces choses à un psychiatre.

Elle baisse les yeux sur le bidon d'essence qu'elle a toujours à la main.

— Je suis déjà venue ici. J'ai regardé par la fenêtre, et vous discutiez avec Kane. Est-il toujours là ?

— Non.

— C'est bien. Je n'ai pas envie de lui faire du mal non plus. Lorsque vous aurez l'occasion de le revoir, pourriez-vous lui dire que c'est moi qui ai tué Enrico ? C'est le perroquet qui a bloqué la porte derrière moi. Enrico m'avait appris comment le lui faire faire. Il ignorait que j'étais là pour le tuer.

— Et la faux ? Où l'avez-vous trouvée ?

— C'est Maria qui l'a rapportée d'Arizona. Elle ne vous en a pas parlé. Elle ne vous a pas dit qu'elle se trouvait dans cet immeuble... Quand elle est partie, elle ne l'a pas emportée avec elle. C'est étrange, vous ne trouvez pas ? En fait, je sais pourquoi elle ne vous en a rien dit. Elle ne voulait pas que vous la croyiez coupable. Maria n'est coupable de rien, si ce n'est d'être gentille. Maria, je l'aime vraiment.

Voilà, tout est dit. Je me fiche de ce qui est stipulé dans mon contrat de séquestre, je trouverai bien le moyen de sortir de ce Club des spirites.

Je dis avec beaucoup de précaution :

— Lorna, donnez-moi le briquet.

— Ma fille est venue me voir quelque temps après... Je ne la voyais pas et je ne pouvais pas l'entendre, mais je la sentais près de moi. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'elle m'approuvait. Elle voulait que je purge la terre des péchés commis contre elle. On peut dire « commettre un péché » contre quelqu'un, n'est-ce pas ? Ou dois-je parler de crime ?

— Lorna, le briquet. Donnez-le-moi. Maintenant.

— J'ai juste une chose à faire, et je pourrai enfin la rejoindre. Vous feriez mieux de partir. Elle n'a pas besoin que je vous fasse du mal.

— Lorna ! Il faut sortir de votre état de transe et m'écouter ! Avez-vous seulement idée de ce que j'ai pu endurer pour avoir cette maison ? A l'heure qu'il est, Kane est en prison pour tout le mal qu'il a tenté de me faire, et Venus est sans doute en train de transpercer d'épingles une poupée à mon effigie. Quant à mon ex-mari, il a passé ces dernières semaines à me mentir, à se plaindre à moi, voire à essayer de m'attirer dans son lit. J'avais l'impression d'être de nouveau mariée à lui,

et cela n'a rien d'agréable, croyez-moi ! Alors ma réponse est non. Je ne me contenterai pas de sortir en vous laissant détruire cette maison juste parce que vous vous imaginez que cela apaisera votre fille disparue. A propos, je vous signale que vous avez un autre gosse, et que si vous mourez brûlée vive ce sera vraiment moche pour lui !

Lorna lève la main qui tient le briquet.

— C'est votre dernière chance.

Je sais que je devrais être terrifiée, mais c'est la colère qui prend le pas. Une colère noire. Etre obligée de partir ! Tous mes rêves vont littéralement partir en fumée, et je suis là, impuissante.

Mais je ne peux pas courir le risque de brûler vive, même si j'ai la plus infime chance de sauver cette maison. C'est sans doute ici que je dois tirer un trait sur mes rêves.

Les dents serrées, je fais un pas vers la porte. C'est alors que l'évidence me frappe. J'ai oublié quelque chose de très important.

— Je dois aller chercher mon chat.

Ces mots sont difficiles à dire, c'est comme une façon d'admettre ma défaite. De laisser tomber.

— C'est trop tard, il faut partir tout de suite.

Trop, c'est trop ! Ça ne se passera pas comme ça.

— Je regrette, mais vous devrez attendre que je revienne avec mon chat !

Lorna secoue la tête. Cette fois, elle répand sur le sol ce qui lui reste d'essence. Elle tient toujours le briquet devant elle, la main levée.

— Désolée, Sophie.

J'ouvre la bouche pour tenter une dernière fois de la raisonner, mais je la vois soudain changer d'expression. Son calme psychotique se mue en confusion mentale, puis laisse place à une sorte de panique. Elle a les yeux rivés sur je ne sais quoi là, derrière moi, mais je ne me retourne pas. Mon attention se focalise sur le briquet et dès qu'elle relâche la pression de sa main je me rue sur elle. Elle s'effondre avec fracas, et le briquet s'échappe de sa main. Mais elle réussit à se libérer de mon poids en utilisant les traces d'essence pour glisser sur le sol. Elle agrippe le briquet en même temps que moi, et nous roulons accrochées l'une à l'une, luttant tout en nous efforçant de respirer sans inhaler trop de vapeur d'essence. Ecœurée, je prends conscience de l'issue incertaine de ce combat.

Alors je lui crie dessus, si fort que je n'entends même pas la porte s'ouvrir, ni les bruits de pas qui s'approchent. Mais je sens des mains sur moi. De solides mains d'homme aux ongles longs et manucurés qui s'insinuent entre nous et s'emparent du briquet. Nous cessons aussitôt de lutter pour lever la tête.

Venus!

Elle nous lance un regard glacial et s'adresse à mon adversaire.

— Lorna...

Elle s'étrangle presque en prononçant son nom.

— ... aviez-vous l'intention de brûler cette maison et Sophie avec ?

Lorna se roule en boule et se met à se balancer d'avant en arrière, sans répondre.

— Vous avez essayé de la tuer. Et maintenant vous me forcez malgré moi à sauver la vie de cette traînée! J'étais venue ici pour lui faire passer un sale quart d'heure... Elle a découvert la vérité sur moi, et elle a tout raconté à Scott. Cette... cette garce me l'a enlevé, et voilà que maintenant il faut que je lui sauve la vie ! C'est une plaisanterie ou quoi?

Lorna ne répond toujours pas. Elle continue de se balancer, le regard vide.

Je m'éclaircis la gorge.

— Venus... je pense qu'il faut appeler la police.

Elle hurle en agitant le briquet vers moi comme une baguette.

— Vous, fermez-la ! Nous ne sommes pas devenues amies pour autant, vous le savez très bien ! Je vous déteste et je passerai le reste de mes jours à faire de votre vie un enfer !

— Mais vous n'allez quand même pas mettre le feu à la maison ?

Venus me décoche un regard cinglant et me tend le briquet.

— Appelez la police.

Je murmure :

— Merci. Vous m'avez sauvé la vie. Et aussi ma maison, et la vie de mon chat !

— Fantastique ! Je dirais même fabuleux ! Alors, vous les appelez, ces fichus flics ?

— Oui, bien sûr... tout de suite. Mais, euh... mon portable est au premier. Je peux utiliser le vôtre ?

Venus grogne en me tendant son téléphone.

— Je vous déteste.

— Oui... je sais.

Je compose le 911.

— Allô ? Sophie Katz à l'appareil. Vous êtes venus chez moi en début de soirée, et je me disais que vous pourriez peut-être me refaire une petite visite. Cette fois, j'ai une meurtrière sur les bras, et ce serait chouette si vous pouviez vous occuper d'elle.

Je continue de donner des infos à la standardiste du 911 jusqu'à ce que j'entende le hurlement des sirènes au bout de la rue. Dès que je raccroche, Lorna lève la tête vers moi, les yeux embués de larmes.

— Cette photo a bougé toute seule juste au moment où j'allais allumer le feu. Elle a... bougé !

Je me retourne. Elle est bien là, la photo de moi avec mon père et, juste au-dessous, il y a le gloss à lèvres qui trône là, sur le manteau de la cheminée.

Je sais très bien que ce n'est pas l'endroit où je l'avais mis.

La police fait irruption dans la pièce. Cette fois, les flics n'ont pas sorti leur arme. Ils reniflent l'odeur d'essence.

— Vite ! Tout le monde dehors !

Incapable de dire un mot, je lève la tête et j'aperçois M. Katz qui m'observe du haut de

l'escalier.

Si je m'écoutais, je jurerais qu'il me sourit.

La nature perd de sa beauté si nous essayons de la rendre parfaite. C'est la même chose pour ceux que nous aimons.

Le Côté léger de la mort

Il arrive parfois que le temps soit en tout point conforme à vos attentes, et c'est le cas aujourd'hui. De toute façon, rien n'aurait pu nous arrêter, car c'est le jour du pique-nique familial à Sutro Heights. Mais que le ciel soit d'un bleu limpide, piqueté de quelques nuages épars, rend notre expédition encore plus agréable.

Leah est assise, les genoux repliés, prête à bondir si jamais Jack se mettait à courir. Mais pour l'instant il s'amuse comme un fou à arracher des mauvaises herbes et à les fourrer dans son pantalon! Quel est l'intérêt de faire un truc pareil ? Ça me dépasse, mais Jack a toujours été un mystère pour moi...

Mama est installée sur une chaise de jardin pliante. Elle a prétendu qu'elle ne s'était pas assise par terre depuis des décennies et qu'elle n'avait pas l'intention de commencer maintenant. Quant à moi, je suis installée en tailleur sur une couverture aussi verte que l'herbe qu'elle recouvre, en train d'étaler du houmous sur un gâteau de riz.

Leah pique un grain de raisin sur une grappe et demande :

— Dans combien de temps tes parquets seront-ils terminés ?

Je soupire.

— Pas avant une semaine.

Une semaine est déjà passée depuis que Kane et Lorna ont été arrêtés, mais il faut attendre que les choses se décantent. C'est d'ailleurs vrai au propre comme au figuré, car depuis la tentative de Lorna de nettoyer mes parquets à l'essence ils étaient dans un état lamentable ! En attendant que tout soit fini, j'ai émigré chez Anatoly. Il n'a toujours pas accepté officiellement d'emménager dans ma nouvelle maison, mais j'ai bon espoir.

Ma mère s'exclame :

— Quelle histoire, quand même ! Vous vous rendez compte? Tuer un homme avec une faux! Remarquez, je ne la blâme pas d'avoir voulu le zigouiller. Si jamais un homme avait osé mettre la main sur mes filles, je lui aurais réglé son compte vite fait ! Ça, vous pouvez me croire ! Mais pourquoi une faux ? Elle trouvait peut-être qu'un revolver n'était pas assez original ?

Je leur fais part de ma vision des choses.

— Elle était du même avis que Kane : tous les participants aux séances de spiritisme devaient être croyants !

Une coccinelle atterrit sur mon genou et je m'efforce de ne pas bouger pour ne pas la déranger.

Puis je poursuis mon histoire.

— Elle s'est dit que si elle pouvait convaincre les gens qu'Enrico avait été tué par un fantôme,

elle aurait sa revanche. Et qu'avec un peu de chance Al, son mari, se mettrait à croire à son tour à ces histoires de fantômes qui communiquent avec les vivants, et qu'ils pourraient entrer en contact tous deux avec leur fille.

Leah s'exclame :

— Bonté divine ! Ça fait des années qu'ils auraient dû l'interner. Tu as des nouvelles de sa famille ? Je crois qu'elle a un fils, non ?

— Oui, Zach. Al ne va pas bien fort, et il ne sait pas trop comment aider Zach. De toute façon, d'après ce que j'ai compris, il n'a jamais été un bon père pour lui. Mais Zach s'est trouvé une sorte de grand frère...

— Ah oui ? Et tu le connais ?

— Oh que oui ! C'est Marcus.

Leah n'en croit pas ses oreilles.

— Marcus va jouer les chaperons pour un ado de quinze ans ? C'est comme si on disait à un enfant de prendre modèle sur Charlie Sheen.

— Marcus a une très bonne influence sur lui. Il a promis de ne pas draguer lorsqu'il est avec Zach, et il a déjà convaincu son protégé de reprendre sa teinte de cheveux naturelle, et aussi d'arrêter de se maquiller.

— Marcus a demandé à un ado d'arrêter de se maquiller ?

— Tu te fais une fausse idée de Marcus, lâche-le un peu ! Il joue en quelque sorte le rôle du Professeur Higgins, mais sans le côté sexuel un peu étrange qu'il y a entre Higgins et Eliza dans *My Fair Lady*.

Ma mère intervient.

— Ah oui ? Et le petit côté sexuel entre Higgins et le Colonel Pickering, tu en fais quoi ? Si tu veux mon avis, ces deux-là devaient faire des galipettes ensemble !

Leah est offusquée.

— Mama !

Quant à moi, je suis pliée en deux.

Ma mère s'empresse de dire avec un petit sourire malicieux :

— Bien, on se calme ! C'était juste pour te taquiner. Marcus fait vraiment du bon travail. Et si tu nous parlais de ton bon à rien d'ex-mari ? Que devient-il ?

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas vraiment discuté avec lui. Je sais que Venus et lui, c'est fini. Et je crois qu'il a trouvé un appartement dans le quartier de Marina. Mais je n'en sais pas plus. Il n'y a qu'un homme avec qui j'ai envie de rester en contact, aujourd'hui.

Leah lance d'un ton railleur :

— Ce n'est pas comme Dena. A combien de mecs m'as-tu dit qu'elle était fidèle, en ce moment ?

— Juste deux. Pour elle, c'est une sacrée réduction d'effectifs ! Et tu sais quoi ? Eh bien,

apparemment, ça lui réussit plutôt bien.

Maman s'exclame :

— Deux hommes ! Comment peut-on avoir une idée pareille ? Je me demande comment elle trouve le temps de les voir...

— Elle les partage avec Amelia, la fille dont je vous ai parlé. Personnellement, je serais incapable de conclure un accord de ce genre, mais je ne suis pas Dena.

Leah grommelle :

— Oui, Dieu merci, il n'y a qu'une Dena !

Je souris en continuant d'étaler du houmous sur le gâteau. Leah et Dena ne seront jamais les meilleures amies du monde, mais en dépit de ces propos un peu vachards elles éprouvent — bien malgré elles — du respect l'une pour l'autre. Décidément, le monde qui m'entoure est fait de choses étranges dont je finis par m'accommoder, moi et ceux que j'aime.

Leah me demande :

— Es-tu toujours obligée de participer aux séances du Club des spirites ?

— Par contrat, je suis tenue de participer au minimum à deux réunions par mois au cours des douze mois qui viennent. Mais les autres membres du club sont en prison, ou à l'asile, ou bien ils viennent de démissionner. Alors oui, je suis censée participer à ces réunions, mais comme je suis le seul membre qui reste, rien n'est moins sûr !

Ça fait beaucoup rire Leah.

Jack essaie de glisser un pissenlit dans la sandale de sa grand-mère, mais Leah réussit à l'en débarrasser avant de revenir à notre sujet de conversation.

— Mon thérapeute prétend que ceux qui croient aux fantômes sont souvent des gens qui ont beaucoup de difficulté à communiquer avec les vivants...

Ma mère s'exclame en étendant ses jambes :

— Je n'en suis pas certaine...

Je suis un peu surprise par sa réaction.

— Pourquoi ? Tu crois aux fantômes ?

— Je crois qu'il y a des choses que nous ne comprenons pas, mais contrairement à certains je ne suis pas vraiment pressée de tout savoir. Un peu de mystère ne nuit pas !

Je souris. Les premiers jours qui ont suivi l'incident avec Lorna, j'ai mis le fameux gloss à lèvres rose. Ensuite, je l'ai rangé dans une boîte à souvenirs, et j'ai repris ma marque habituelle, Clinique. Je n'ai pas besoin de porter un gloss à lèvres d'enfant pour sentir la présence de mon père.

Je sais que mon père ne peut plus être le pivot de la famille, mais cela ne me pose plus aucun problème. Dans mon rêve, il m'a dit qu'il se tiendrait à mes côtés une dernière fois. Il est possible que ce soit Lorna qui ait joué avec la photo de mon père et posé le gloss à lèvres sur le manteau de la cheminée. Elle est suffisamment cinglée pour l'avoir fait elle-même et se convaincre ensuite qu'il s'agissait d'un phénomène surnaturel.

Mais, pour ma part, j'ai choisi une autre version : il s'agissait de la dernière apparition de mon père sur cette terre. Il est libre, à présent. Je l'ai enfin laissé partir... Je sais qu'il y aura des moments où je penserai à lui, où il me manquera, mais je n'ai plus cette obsession d'en conserver le souvenir ou de le nier. Je vais enfin avancer. Une autre vie commence pour moi et ma famille, cette famille qui est avec moi en ce moment : une mère juive haute en couleur, une sœur obsédée par les travaux ménagers, plus un neveu auquel mes amis ont donné à juste titre le sobriquet de « Vandale » ! Et puis il y a mon chat, qui aime dormir sur ma tête, et mon mec, avec lequel je n'arrête pas de me disputer. La meilleure famille du monde, en somme.

Ma mère nous regarde, Leah et moi, d'un air pensif.

— Vous êtes devenues de bien belles femmes ! Et futées, avec ça. Votre père serait fier de vous.

Je lui réponds :

— Tu veux mon avis ? Eh bien moi aussi, je suis fière de nous.

Je lève une canette de soda Hansen.

— A la nôtre !

Leah et Mama lèvent à leur tour leur soda — et Jack une motte de terre pour ne pas être en reste — et elles lancent à l'unisson :

— A la nôtre !

Leah ajoute :

— Et à la nouvelle maison de Sophie ! La maison de ses rêves.

Je bois le reste de mon soda.

Oui, c'est vraiment une magnifique journée.

DANS LA MÊME COLLECTION

par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	Un très gros mensonge
LAUREN BARATZ-LOGSTED	Dans la peau d'une autre
LAUREN BARATZ-LOGSTED	Un très gros changement
DEBORAH BLUMENTHAL	Big Love
DEBORAH BLUMENTHAL	Mon meilleur ennemi
BETSY BURKE	Lucy, un peu... beaucoup... à la folie
BETSY BURKE	Journal d'une apprentie séductrice
LAURA CALDWELL	People attitude
LAURA CALDWELL	Méfiez-vous de vos vœux...
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	Mariée, moi... jamais !
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	Promotion canapé
LYNDA CURNYN	Confessions d'une ex
LYNDA CURNYN	Opération bague au doigt
LYNDA CURNYN	Cherche prince charmant désespérément
LYNDA CURNYN	Petits meurtres en Bikini
LYNDA CURNYN	Les petits secrets de Carly*****
KYRA DAVIS	Sexe, Meurtres et Cappuccino
KYRA DAVIS	Crimes, passion et talons aiguilles
KYRA DAVIS	Séduction, meurtres et chocolat noir
KYRA DAVIS	Rupture et conséquences*****
KYRA DAVIS	Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres
JODY GEHRMAN	Vent de folie en Californie***
JODY GEHRMAN	Bons baisers de Californie****
KELLY HARTE	Ma rivale et moi
KELLY HARTE	Coup de folie sur la City
SUSAN HUBBARD	Petites confidences entre amies
SUSAN HUBBARD	Miss London emménage**
HOLLY JACOBS	Opération Cupidon***
HOLLY JACOBS	Un scénario diabolique****
BRENDA JANOWITZ	Comment j'ai survécu au mariage de mon ex Mon mon fiancé, ex sa mère et moi
BRENDA JANOWITZ	Comment je suis devenue irrésistible !
MINDY KLASKY	Ça n'arrive que dans les films !
COURTNEY LITZ	Vous avez dit célibataires ?
WENDY MARKHAM	Ex in the City
WENDY MARKHAM	A quand le grand saut ?
WENDY MARKHAM	Moi & mon secret
WENDY MARKHAM	Mon fiancé, mon ex et moi
WENDY MARKHAM	Talons aiguilles et peinture fraîche
LYNN MESSINA	Fashion Victim
LYNN MESSINA	Made in New York
LYNN MESSINA	Héritière malgré moi
SARAH MLYNOWSKI	City Girl
SARAH MLYNOWSKI	Trois filles en folie
SARAH MLYNOWSKI	Télémania

SARAH MLYNOWSKI	Hommes, femmes : mode d'emploi
SARAH MLYNOWSKI	Moi & Moi, Vice Versa
MELANIE MURRAY	Miss Bubbles vole la vedette
MELANIE MURRAY	Un Noël (presque) parfait!**
LEE NICHOLS	Eleanor débarque !
LEE NICHOLS	Un fiancé qui a du chien
LEE NICHOLS	Eleanor s'en mêle
LEE NICHOLS	Drôle de tandem
TYNE O'CONNELL	Absolutely fantastic
TYNE O'CONNELL	Lola et ses ex
ERICA ORLOFF	Diva attitude*
ARIELLA PAPA	Manhattan et moi
ARIELLA PAPA	Pas de répit pour Rebecca*****
ARIELLA PAPA	Au secours, ma meilleure amie est enceinte !
WENDY ROBERTS	Crimes et cocktails en série
JACKIE ROSE	Au secours, il m'aime !
ALLISON RUSHBY	Apprentie fermière
ALLISON RUSHBY	Je hais la Saint-Valentin
MELISSA SENATE	Célibataire à New York
MELISSA SENATE	Trois sœurs à New York
MELISSA SENATE	J-30
MELISSA SENATE	4 amis à Manhattan
MELISSA SENATE	La revanche d'une brune
MELISSA SENATE	Quinze questions à se poser avant de l'épouser*****
MELISSA SENATE	Miss Yorkville*****
JANE SIGALOFF	Lizzie dans tous ses états
JANE SIGALOFF	Personnel et Confidentiel
JANE SIGALOFF	Pour le meilleur et pour le pire !
JANE SIGALOFF	Telle mère, telle fille
JANE SIGALOFF	Chassé-croisé à Notting Hill
JANE SIGALOFF	Mister Mariage*****
JANE SIGALOFF	Toute la vérité*****
P. JACQUELINE DE SOIGNÉE	Princesse attitude*
JENNIFER STURMAN	Le pacte
JENNIFER STURMAN	Miss Malchance mène l'enquête
JENNIFER STURMAN	Micmacs à Manhattan
JENNIFER STURMAN	Mystère à San Francisco
KAREN TEMPLETON	Moi, l'amour et autres catastrophes
CATHY YARDLEY	Aller simple pour Los Angeles

* titres réunis dans un volume double

** titres réunis dans un volume double

*** titres réunis dans un volume double

**** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume double

***** titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : Cinq citadines branchées